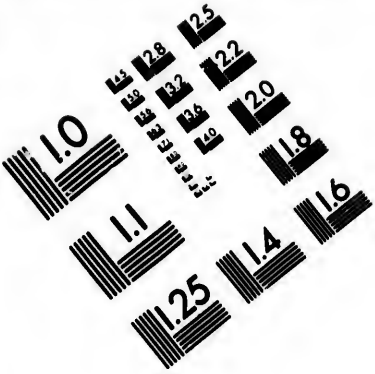
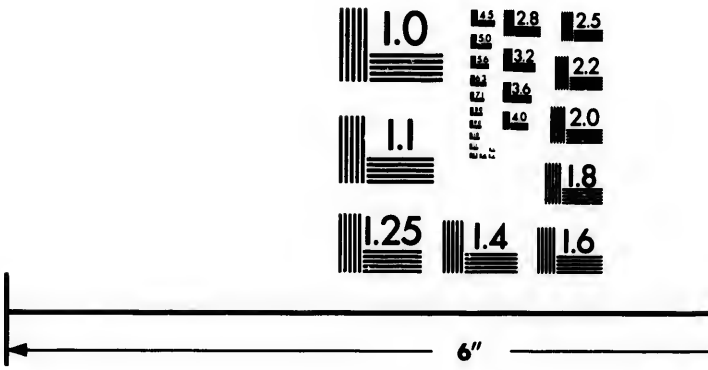
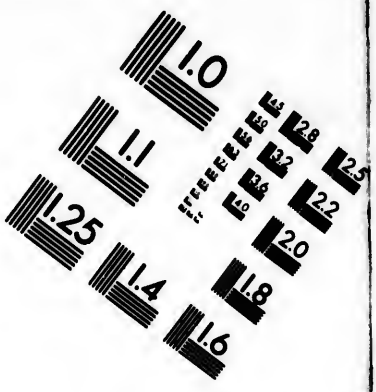


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)

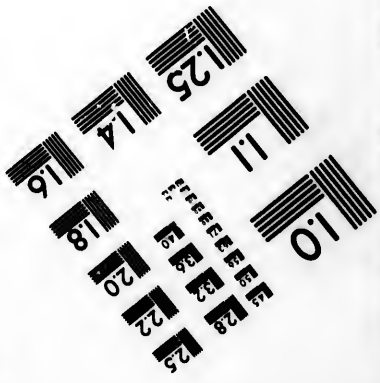


Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STRE
WEBSTER, N.Y. 1458
(716) 872-4503



ON
3)



MAIN STREET
R, N.Y. 14580
) 872-4503

CIHM/IC
Microfic
Series.

Canadian Institute for Historical M

M/ICMH
ofiche
es.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

torical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

1983

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et biblio

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- ☐ Coloured covers/ Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/ Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- ☑ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- ☑ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- ☐ Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfil qu'il lui a été possi de cet exemplaire point de vue biblio une image reprodu modification dans sont indiqués ci-de

- ☐ Coloured pag Pages de cou
- ☐ Pages damag Pages endom
- ☐ Pages restore Pages restaur
- ☑ Pages discolo Pages décolo
- ☐ Pages detach Pages détach
- ☑ Showthrough Transparence
- ☐ Quality of pri Qualité inéga
- ☐ Includes supp Comprend du
- ☐ Only edition Seule édition
- ☐ Pages wholly slips, tissues, ensure the be Les pages tot obscurcies pa etc., ont été f obtenir la mei

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X		14X			18X			22X				26
					✓							
	12X			16X			20X			24X		

s et bibliographiques

a microfilmé le meilleur exemplaire
été possible de se procurer. Les détails
mplaire qui sont peut-être uniques du
ue bibliographique, qui peuvent modifier
reproduite, ou qui peuvent exiger une
on dans la méthode normale de filmage
ués ci-dessous.

ured pages/
s de couleur

s damaged/
s endommagées

s restored and/or laminated/
s restaurées et/ou pelliculées

s discoloured, stained or foxed/
s décolorées, tachetées ou piquées

s detached/
s détachées

wthrough/
sparence

lity of print varies/
lité inégale de l'impression

ides supplementary material/
prend du matériel supplémentaire

edition available/
e édition disponible

s wholly or partially obscured by errata
, tissues, etc., have been refilmed to
re the best possible image/
pages totalement ou partiellement
urcies par un feuillet d'errata, une pelure,
ont été filmées à nouveau de façon à
nir la meilleure image possible.

26X 30X

X 28X 32X

The copy filmed here has been reprodu
to the generosity of:

La Bibliothèque de la Ville de Montréal

The images appearing here are the bes
possible considering the condition and
of the original copy and in keeping wi
filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers
beginning with the front cover and en
the last page with a printed or illustrat
sion, or the back cover when appropri
other original copies are filmed beginn
first page with a printed or illustrated
sion, and ending on the last page with
or illustrated impression.

The last recorded frame on each micr
shall contain the symbol → (meanin
TINUED"), or the symbol ▽ (meaning
whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be film
different reduction ratios. Those too l
entirely included in one exposure are f
beginning in the upper left hand corne
right and top to bottom, as many fran
required. The following diagrams illus
method:

1	2

n reproduced thanks

Montréal

e the best quality
dition and legibility
eping with the
s.

er covers are filmed
r and ending on
r illustrated impres-
appropriate. All
d beginning on the
lustrated impres-
page with a printed

ach microfiche
(meaning "CON-
meaning "END"),

ay be filmed at
ose too large to be
sure are filmed
and corner, left to
nany frames as
ams illustrate the

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

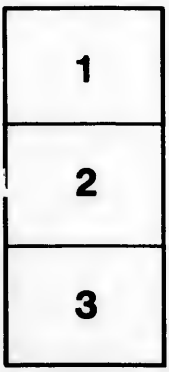
La Bibliothèque de la Ville de Montréal

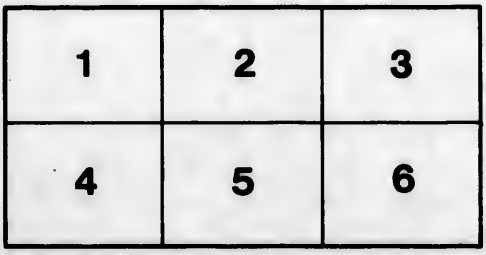
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

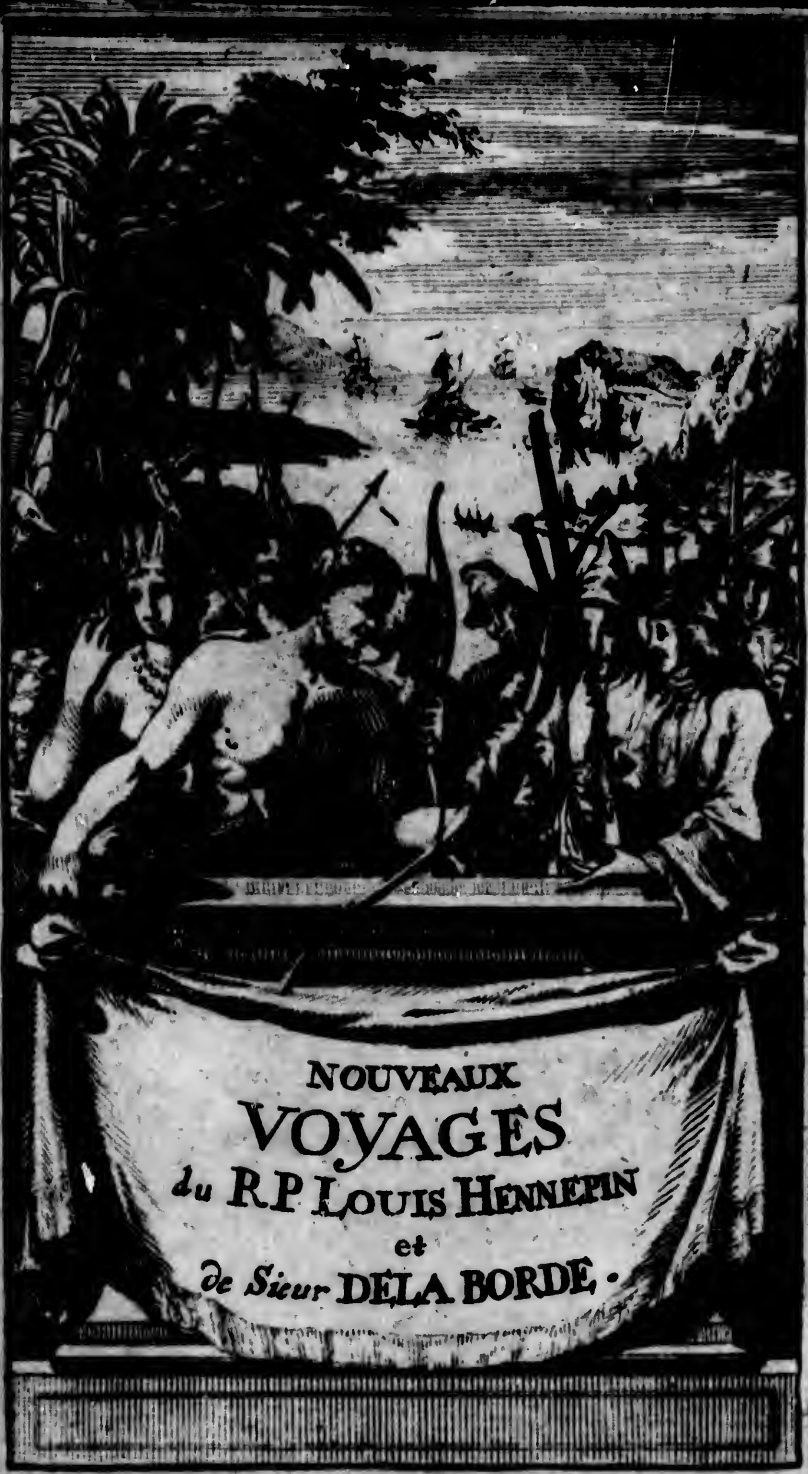
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.







NOUVEAUX VOYAGES du R.P Louis Hennepin et de Sieur DELA BORDE.

VOYAGE
OU NOUVELLE DECOUVERTE D'UN TRES-GRAND PAYS, DANS L'AMERIQUE, ENTRE LE NOUVEAU MEXIQUE ET LA MER GLACIALE.

Par le R. P. LOUIS HENNEPIN,

Avec toutes les particularitez de ce Païs, & de celui connu sous le nom de LA LOUISIANE; les avantages qu'on en peut tirer par l'établissement des Colonies enrichie de Cartes Geographiques.

Augmenté de quelques figures en taille douce.

AVEC UN

VOYAGE

qui contient une Relation exacte de l'Origine, Mœurs, Coûtumes, Religion, Guerres & Voyages des

CARAIBES,

Sauvages des Isles Antilles de L'AMERIQUE,

Faite par le Sieur DE LA BORDE,

Tirée du Cabinet de Monsr. Blondel.

2G979 39095 12

A AMSTERDAM,
Chez ADRIAAN BRAAKMAN, Marchand Libraire près le Dam.

M D CC IV.

2 Rés 1719 (3)

AU
ROY
DE LA GRANDE
BRETAGNE.

SIRE,

Voici la Rélation de la plus grande, & de la plus belle Déconverte, qui ait été faite dans ce Siécle, de plusieurs vastes Pays situez entre la Mer glaciale & le nouveau Mexique, laquelle je prens la liberté d'offrir à Vôtre Majesté. Onze ans de séjour, que j'ay fait dans l'Amerique, m'ont fourni le moyen d'y pénétrer

beaucoup plus avant, qu'on n'avoit encore fait. J'y ai découvert de nouvelles Contrées, qu'on peut appeller avec justice les delices de ce nouveau Monde, & qui sont plus grandes que l'Europe entiere. On les voit dans l'espace de plus de huit cens lieuës arrosées d'un grand Fleuve, sur les bords duquel on pourroit former un des plus puissans Empires de l'Univers.

Que je recueillerois un glorieux fruit de mes penibles voyages, SIRE, s'ils pouvoient contribuer à faire connoître un jour ces vastes Pays sous l'Auguste nom de Vôtre Majesté: Je m'estimerois même fort heureux, si sous vôtre Royale Protection, & par les secours de vôtre Souverain pouvoir, je pouvois servir de guide à quelques-uns de vos sujets pour y aller porter la lumiere de l'Evangile de Jesus-Christ, & en mesme tems la connoissance de vos rares vertus, & la douceur de vôtre Domination.

Ma memoire seroit sans doute en benediction parmi tous les Peuples, qui habitent dans ce grand Pays. Ils ne demeurent apparement dans les tenébres, & ne-

ne vivent sans Foi, sans Loix, & sans Réligion, que parce que personne ne travaille à les amener à la lumiere de la vérité. Ils celebreroient donc sans doute avec une joye inconcevable le salut, qui leur auroit été relevé, & en même tems ils auroient le bonheur de voir leurs mœurs addoucies par le commerce d'une Nation polie & genereuse, qui est conduite par l'un des plus vaillans & des plus magnanimes Rois du Monde.

Cette entreprise, SIRE, *est digne de vôtre Majesté, qui n'en fait jamais que de grandes, qui les conduit toûjours avec une prudence admirable, & qui les pousse avec tant de force, qu'elle ne manque jamais de les faire réüssir. Aussi les voit-on toûjours couronnées d'un heureux & d'un glorieux succés.*

Je n'entreprendrai pas, SIRE, *de faire ici le detail de tout ce que vostre rare prudence, & vostre invincible valeur ont fait pour le bonheur des Provinces Unies, & pour celui de l'Angleterre, de l'Ecosse, & de l'Irlande. La felicité de ces trois Royaumes, la douceur & l'equité,*

avec laquelle ils ſont gouvernez, en diſent plus que je n'en ſaurois dire: Et la tranquilité, dont jouiſſent les Provinces Unïes au milieu d'une Guerre effroyable qui deſole preſque toute l'Europe, auſſi bien que l'éloignement d'un redoutable Ennemi, qui avoit autrefois penetré juſque dans leur ſein, & qui vouloit y penetrer encore, n'en diſent pas moins à toute la terre.

L'obligation, SIRE, *que ces hûreuſes Provinces en ont à vôtre Majeſté, leur eſt commune avec tous les Hauts Alliez. Et en effet n'eſt-ce pas Vôtre Majeſté, qui à la tête de ſes armées & des leurs s'expoſe tous les jours aux fatigues & aux perils de la guerre pour la conſervation de leur Pays, & de la liberté de leurs Peuples? N'eſt-ce pas Vôtre Majeſté, qui fait le Lien de leur Union, & qui conſerve cette hûreuſe intelligence par la ſageſſe de ſes conſeils, par la douceur de ſa conduite Royale, par la moderation de toutes ſes actions, dont la gloire eſt ſans bornes, & par l'éxtreme conſidération, que tant de grands Princes ont pour les vertus heroïque de Vôtre Majeſté.*

Nous

Non, SIRE, je ne craindrai point de le dire ici, parce qu'un principe de Religion, aussi bien que de reconnoissance & de cincerité, m'engage à rendre ce témoignage à toute la terre. C'est, que j'ai vû moi même Vôtre Majesté prendre soin de conserver nos Eglises dans les Pays-Bas, & d'en defendre le pillage, pendant que ceux, que leur conscience obligeoit à les proteger, violoient hautement & à la face du Soleil le respect, qui leur est du.

C'est par cette sage & parfaite conduite, SIRE, que Vôtre Majesté s'est attiré l'estime & les cœurs de presque tous les Potentats Chrêtiens. C'est cette droiture de Cœur, aussi bien que les grands exploits de Vôtre Majesté, qui ont engagé la plus ancienne République du Christianisme, je veux dire celle de Venise, le grand Duc de Toscane, & l'Etat libre de la Republique de Génes à lui envoyer témoigner par de celebres Ambassades, avec quel respect & avec quelle admiration ces puissans Etats regardent Vôtre Personne Royale, & vos rares & éminentes vertus. Ce sont ces mêmes vertus, qui sont toutes rassemblées

en vous, SIRE, sans estre melées d'aucune injuste passion, qui en ternisse l'éclat. C'est sur tout cette parole, & cette foi Royale, sur laquelle on peut s'assurer, qui ont porté mon Roi, le plus Catholique Roi du Monde, à s'unir à Vostre Majesté par une étroite Alliance.

Il y a déja long temps, SIRE, que ce grand Roi, trop esloigné de nos Pays-Bas pour pouvoir défendre les Etats, qu'il y possède, a trouvé en Vôtre Majesté un vaillant & fidele Defenseur, qui étant secondé par l'invincible Electeur Duc de Baviere, conserve ces pauvres Pays à mon Souverain, pendant qu'un autre Monarque, qui lui est si proche par le Sang, & qui professe la mesme Religion que lui, a employé toutes sortes de moyens pour l'en dépouiller.

Ce qui se passe tous les jours dans nos Pays-Bas est une preuve éclatante de ce que j'avance touchant les sentimens de mon Roi. Mais, SIRE, ce qui s'est passé à mon égard, n'en est peut-estre pas une marque moins assurée. Car c'est par l'autorité de mon Souverain, & avec l'agrément de Sa Ma-

Majeſte, de ſon Alteſſe Electorale de Baviere, & de ſes Miniſtres, qui m'a été donné, & en meſme temps avec le conſentement par écrit des Superieurs de mon Ordre, que je me ſuis entierement dévoüé au ſervice de vôtre Majeſté.

Je ne doute point, SIRE, *qu'il ne ſe trouve de gens prévenus de paſſion contre moi, ou jaloux de mon bonheur, qui cenſureront ce que je fais en cette rencontre. Mais pour moi j'en fais toute ma gloire. J'ai de bons garands de la droiture de mes intentions. C'eſt l'integrité de ma Foi, & l'obſervance réguliere de mes vœux. J'adorerai toûjours mon Dieu. Je demeurerai toûjours attaché au grand Monarque, qui a daigné me recevoir ſous ſa protection. Et de plus je conſacrerai mes ſoins ma plume & tous mes travaux au genereux défenſeur de ma Patrie, & de nos Autels, qui m'a fait la grace de me donner un favorable accés a ſa Cour en un temps, auquel ſelon toute les apparences d'autres Potentats m'auroient negligé, ou peut-eſtre meſme m'auroient interdit la leur.*

Il eſt bien juſte, SIRE, *que j'employe au*

ſervice de Vôtre Majeſté, ce que j'ai acquis d'experience, & que je communique à vos ſujets la connoiſſance, que j'ai de nos grandes Découvertes. On pourra travailler par ce moyen à rendre tant de peuples aveugles, ſuſceptibles des lumieres du Chriſtianiſme. Et en même temps le public en pourra tirer de grands avantages par le puiſſant commerce, qu'on y établira. Les Anglois, qui ſont les plus grands Navigateurs de l'Ocean, formeront de grandes Colonies dans ce Nouveau monde. On y cultivera des terres vierges, qui fourniront deux récoltes par An; & par là ces vaſtes Contrées auront droit de pretendre à l'honneur de Vôtre protection Royale, & à la gloire d'appartenir à Vôtre Majeſté.

J'avois commencé cette grande Découverte, SIRE, *avec un homme, qui auroit pu contribuer beaucoup à l'avancement de ce grand ouvrage: mais il me quitta, parce qu'il me voyoit trop de panchant pour mon Souverain. Pendant même que j'ai voyagé avec lui, il m'a ſouvent expoſé au danger de perdre la vie,*

com-

comme cela eſt arrivé à l'un de mes Compagnons, qui a été maſſacré par les Barbares. Mais lui-même a été enfin tué de deſſein prémedité, par ceux qu'il commandoit, dans une embuſcade qu'ils lui avoient dreſſé pour s'en defaire, parce qu'il les avoit trop expoſez. C'eſt ainſi qu'on a vû échoüer les grands deſſeins, qu'on avoit ſur les mines de Sainte Barbe dans le nouveau Mexique.

Tout cela m'avoit donné quelque averſion pour les voyages de cette nature, & j'aveis preſque perdu l'envie de continuer, ce que j'avois ſi bien commencé. Mais la Providence Divine, dont les reſſorts ſont impenetrables, & qui ſe ſert de nos propres mouvemens pour nous conduire à ſon but, n'a pas permis, que j'executaſſe ce que j'avois reſolu à cet égard. Elle m'a amené comme par la main à la Cour de Vôtre Majeſté pour y contempler les merveilles de Vôtre Regne. J'ai vû de près & j'y ai connu le merite & la generoſité de la Nation Angloiſe, à la vertu de laquelle rien ne peut réſiſter, & qui eſt capable de tout entreprendre, & de joüir

heureusement de nos Découvertes à l'exclusion de ses Ennemis.

Ayant donc obtenu la permission de mon Roi, & le congé de mes Superieurs, je me suis abandonné, SIRE, *aux inspirations secretes du Souverain Directeur de l'Univers lesquelles me conduisoient au service de Vôtre Majesté selon le panchant de mon cœur. Et en cela je suis persuadé, que la divine bonté de mon Sauveur n'a rien fait que pour mon bien, & qu'il veut, que je me rende aux ordres de Vôtre Majesté.*

C'est dans cette persuasion, SIRE, *qu'aprés avoir fait des vœux ardens pour la conservation de Vôtre Personne Sacrée & pour la prosperité de Vôtre auguste Regne, j'ose me dire ici avec un trés-profond respect, & avec une soumission entiere*

SIRE,

De Vôtre Majesté

Le trés-humble, trés-fidele, & trés-obéissant Serviteur

F. LOUIS HENNEPIN,

Missionaire Recollet, & Notaire Apostolique,

AVIS AU LECTEUR.

ON ne doit pas s'étonner, de ce que les hommes ſont diviſez entr'eux par leurs paſſions, & par leur interêt. On les a vûs ainſi dès le commencement du Monde ſeparez les uns des autres vivre dans la meſintelligence, & s'embarraſſer dans de malhûreuſes diſſenſions, qui n'ont ſervi pour l'ordinaire qu'à empêcher les loüables deſſeins de ceux, qui vouloient contribuer au bien public, ou qu'à en retarder l'effet par leurs injuſtes oppoſitions.

Ne ſoyez donc pas ſurpris, mon cher Lecteur, ſi cette Rélation de mon Voyage eſt publiée ſi tard. Certaines gens, qui ne m'étoient pas favorables, ſont cauſe par leur intrigues ſecretes, que je n'ai pas fait imprimer plûtôt le Voyage curieux, que je publie ici en deux Tomes. Je l'ai fait dans l'Amerique ſeptentrionale depuis l'an 1679. juſques en 1682. que je revins à Quebec après y avoir employé prés de quatre ans. J'y ai découvert de grands & de vaſtes païs, qui étoient inconnus à l'Europe avant moi. J'avois fait deſſein d'enrichir le pu-

blic de cette Découverte. Mais plusieurs incidens m'en ont ôté le moyen, que je n'ai trouvé que dans cette Ville d'Utrecht.

J'avois publié une partie de mon Voyage à Paris en l'An 1684. dans la description de la Louisiane, qui fut imprimée alors par l'ordre du Roi de France. Cependant je n'y donnai point la connoissance du grand Fleuve Meschasipi dans toute son etendue. Je fus obligé d'en supprimer une partie pour des raisons, que j'expliquerai tout à l'heure, & que je touche encore à la fin de ce Tome, parce que je crus, que mon silence previendroit certaines choses, que je n'ai pourtant pu éviter, quelque précaution que j'aye prise pour cela. Je me vois aujourd'hui en liberté de la donner toute entiere. C'est ce que je fais aussi dans cet ouvrage avec toute l'exactitude, & toute la fidelité possible.

Je fus envoyé en Canada en qualité de Missionnaire l'An 1676. Cet emploi m'obligea un jour, pendant que nous étions en Mer, de censurer plusieurs filles; qui étoient sur le vaisseau avec nous, & que l'on envoyoit en Canada. Elles faisoient beaucoup de bruit par leurs danses, & empêchoient ainsi les matelots de prendre leur repos pendant la nuit. De sorte que je me vis forcé de les reprimender un peu sévérement afin de les obliger de s'arrêter, & de se tenir dans la modestie & dans la tranquillité.

Ce

Ce fut là l'occaſion de la colere du Sieur Robert Cavelier de la Salle contre moi, dont il n'eſt point revenu. Il faiſoit ſemblant de vouloir proteger ces filles dans leurs divertiſſemens. Il ne put donc s'empêcher de me dire un peu en colere, que j'en uſois en *Pedant* à ſon égard, & à l'égard de tous les Officiers, & des perſonnes de qualité, qui étoient dans le vaiſſeau, & qui ſe divertiſſoient à voir danſer ces filles, puis que je les critiquois ſur des bagatelles. Mais le Seigneur François de Laval, créé premier Evéque de Quebec, qui faiſoit alors le traject avec nous, m'ayant donné la direction de ces filles, je crus être en droit de répondre au Sieur de la Salle, que je n'avois jamais été *Pedant*, terme qui, comme tout le monde ſait, ſignifie un homme d'un caractere d'eſprit ſot & impertinent, & qui affecte de faire paroître en toutes occaſions une ſcience mal digerée. J'ajoûtai à cela, que ces filles étoient ſous ma direction, & qu'ainſi j'avois droit de les reprendre, & de les cenſurer, puis qu'elles ſe donnoient trop de liberté.

Cette reponſe, que je fis ſans avoir d'autre deſſein que celui de faire connoître au dit Sieur de la Salle, que je faiſois mon devoir, le fit pâlir de colere, & en effet il s'emporta étrangement contre moi. Je me contentai de lui dire, le voyant dans cette diſpoſition à mon égard, qu'il prenoit mal les cho-

choſes, & que je n'avois eu aucune intention de l'offenſer, comme en effet ce n'étoit pas mon deſſein. Monſieur de Barrois, qui avoit autrefois été Secretaire de l'Ambaſſadeur de France en Turquie, & qui faiſoit pour lors la même fonction auprès de Monſieur le Comte de Frontenac, voyant ce bruit me tira à l'écart, & me dit, que ſans y penſer j'avois mis le Sieur de la Salle en groſſe colere, lors que j'avois dit, que je n'avois jamais été *Pedant*, parce qu'il en avoit fait le métier pendant dix ou onze ans, qu'il avoit été parmi les Jeſuites, & qu'en effet il avoit ete Regent d'une Claſſe parmi ces Religieux.

Je repliquai au Sieur de Barrois, que j'avois dit cela fort innocemment: que je n'avois jamais ſû, que le Sieur de la Salle eût vecu dans cet Ordre celebre: que ſi j'en euſſe eu connoiſſance, je me ſerois ſans doute empeché de proferer ce mot de *Pedant* en parlant à lui: que je ſavois, que c'etoit un terme injurieux: qu'en effet on exprimoit ordinairement par là un ſavant mal poli, ſelon l'expreſſion Françoiſe de Meſſieurs de Port Royal: qu'ainſi je n'aurois eu garde de me ſervir de ce terme, ſi j'euſſe ete mieux inſtruit, que je ne l'etois, de l'Hiſtoire du dit Sieur de la Salle.

Quoi qu'il en ſoit, la faute, que je fis fort innocemment en cette occaſion, a été ſans remede, comme mon Hiſtoire le fera voir

voir. Le Sieur de la Salle, dont Dieu ſait que je regrette la mort funeſte & inopinée, a toûjours eu cette affaire ſur le cœur contre moi. Non ſeulement donc il m'a ſouvent expoſé à de grands dangers; mais même étant de retour en France, où ma Deſcription de la Louïſiane lui fut fort utile pour lui faire obtenir de grands privileges de la Cour, bien loin de reconnoître mes travaux pour ſon ſervice, il me rendit de trés-méchans offices auprés du R. Pere Hyacinthe le Fevre Commiſſaire Provincial des Recollects de Paris, qui ſe donnoit la qualité de Commiſſaire Roial de tous les Recollects des Païs-Bas conquis par la France. Le dit Sieur de la Salle lui fit connoître, comme je l'ay ſû depuis, qu'il étoit fort mal-ſatisfait, de ce que je l'avois prévenu dans la Découverte du Fleuve Meſchaſipi depuis ſa ſource juſques au Golphe de Mexique dans le voyage, que j'y avois fait en l'an 1680. deux ans avant celui du dit Sieur de la Salle, qui l'entreprit avec le Pere Zénobe Mambre Recollect, que j'avois laiſſé aux Illinois, lors que je m'embarquai pour Meſchaſipi.

Le Pere Hyacinthe diſſimula l'entretien, qu'il avoit eu avec le dit Sieur de la Salle, dans lequel il avoit fait paroître toute ſon animoſité contre moi. Pendant que j'étois Gardien des Recollects de Renti en Artois, où j'ai fait bâtir preſque tout le Couvent de fond en comble durant mes trois ans, Il me

pria

collects de la Province de Paris, dont je ſuis Profes, Frére du dit Pére Hyacinte le Févre, qui ſe donne la qualité de Commiſſaire Royal, comme je l'ai dit, n'étant pas content, de ce que ſon Frére m'avoit renvoyé ſur les terres du Roi d'Eſpagne, entreprit de me faire ſortir de l'emploi, que j'éxerçois auprés de ces Religieuſes de Goſſelies, diſant, que Goſſelies, qui eſt du Brabant, étoit de la dépendance de la France, ce qui n'étoit pas veritable.

La perſecution, qu'on me faiſoit, s'accrut encore par l'intelligence ſecréte, qui étoit entre le dit R. P. Louis le Févre & quelques Récollects de la Province de Flandres. Je me trouvois pour lors en ce pays-là en vertu d'une lettre de Cachet du Roi d'Eſpagne mon Souverain. Voyant donc qu'on m'accabloit de toutes parts, je me ſentis obligé de declarer devant toute la Communauté des Récollects de nôtre Ville d'Ath, que je proteſtois contre le deſſein, qu'on avoit, de m'incorporer dans la Province de Flandre, puis que je n'y pouvois point trouver d'azile: que l'on me ſacrifioit à la paſſion du dit Pére Louis le Févre, qui étoit l'ennemi juré de ſujets du Roi d'Eſpagne, & que je ne ſavois, où me croire en ſureté, quelque ſervice que j'euſſe rendu dans tous les lieux où j'avois demeuré juſque là.

Dieu, qui a toûjours eu ſoin de proteger les innocens opprimez, m'a ſuſcité Monſieur de

de Blathuayt premier Secretaire des Guerres de Guillaume III. Roi d'Angleterre. Il m'a obtenu du Roi ſon Maître une Sauvegarde par écrit en faveur du dit Couvent des Réligieuſes de Goſſelies, où je demeurois alors. Et je puis dire, que ſans cela & ſans la protection du généreux Comte d'Athlonne, ce Couvent eût été pillé bien des fois par les gens de guerre. Mais le dit Sieur de Blathuayt a bien voulu prendre ſoin de conſerver ces pauvres Réligieuſes: & du depuis même il a joint ſes ſollicitations à celles de l'illuſtre Duc d'Ormond, & du brave Comte d'Athlonne en faveur du célébre Monaſtere de Cambron. Si bien que la Maiſon en a été conſervée avec tous les grains, qui lui appartenoient, quoi que tout cela ſe trouvât au milieu de la puiſſante & formidable armée des Alliez.

Par deſſus tout cela mon dit Sieur de Blathuayt a eu encore la bonté d'écrire au nom du Roi ſon Maître, & par ſon ordre exprés, au R. Pére Revére de Payez Commiſſaire Général de nôtre Ordre à Louvain pour le prier de me donner une Obéiſſance pour les Miſſions de l'Amerique, & le temps, qui ſeroit neceſſaire pour demeurer dans telle des Provinces Unies, où je trouverois à propos de me rendre pour travailler aux memoires de ma Découverte. Mais le dit Pére Commiſſaire Général ayant tardé à m'envoyer mes patentes, je pris la bénédiction dans

dans nôtre Ville d'Ath de Monſeigneur l'Internonce à Bruxelles en préſence de Monſieur l'Abbé de Scarlati, qui partoit pour la Diéte de Pologne, & je me rendis à Louvain avec une Lettre du R. Pére Bonaventure Poërius Généraliſſime de nôtre Ordre, qui m'avoit fait l'honneur de m'écrire de Rome en datte du 31. Mars 1696. & qui m'aſſûroit, que ſon Commiſſaire Général m'accorderoit aſſûrément tout ce que je lui demanderois de ſa part.

Le dit Commiſſaire prit copie de la Lettre de nôtre Généraliſſime, & cependant il écrivit à Monſieur le Baron de Malqueneck favori de ſon Alteſſe Electorale de Baviére, & à Monſieur Coxis Chef Préſident pour Sa Majeſté Catholique le Roi d'Eſpagne mon Souverain, deſquels j'avois obtenu la permiſſion étant au dernier camp de Grandmont de me rendre auprès du dit Seigneur Roi d'Angleterre pour recevoir ſes ordres. Il m'envoya donc à nôtre Couvent des Recollects d'Anvers pour y faire faire des habits ſeculiers de l'argent, qui me fut fourni pour cela par Monſieur Hul Envoyé extraordinaire de Sa Majeſté Britannique par ordre de mon dit Sieur de Blathuayt. Là je reçus tous les ordres, qui m'étoient neceſſaires pour partir.

Etant muni de toutes mes patentes je me mis en chemin pour me rendre à Amſterdam avec un Capitaine de Navire Venitien.

Mais

Mais par une facheuse rencontre six Cavaliers nous arrêterent entre Anvers & Mordijk, & se saisirent de tout ce que nous avions d'argent. Cependant par le moyen de quelques amis je me rendis à Loo, & à la Haye, où je fus très-bien reçu par le dit Sieur de Blathuayt, qui me fit donner ma subsistence pour reparer une partie du vol, qui m'avoit été fait, après quoi j'eus l'honneur de faire la reverence au Roi avant son départ pour l'Angleterre.

Je me rendis en suite à Amsterdam, où je croyois, que je pourrois faire imprimer le Livre de ma Découverte : mais j'y trouvai des obstacles considerables. Cela m'obligea de m'abandonner desormais à la Providence Divine, voyant que toutes les mesures, que j'avois prises pour prévenir toutes sortes de difficultez, n'empêchoient pas, que je n'en trouvasse par tout.

Cette même Providence, dont les ressorts sont impénétrables, & qui nous conduit toûjours au but, qu'elle nous a marqué, m'inspira le dessein de quitter Amsterdam pour me rendre à Utrecht sous l'aveu du genereux Comte d'Athlone, General de la Cavalerie des Etats. J'avois eu l'honneur de manger souvent à sa table dans les Pays-Bas, il avoit même empêché à ma consideration, qu'on ne demolit la clôture des hautes murailles des Religieuses Recollectines de Gosselies. C'est par sa recommandation, que

plusieurs personnes considerables par leur naissance, & par leur dignité ont eu la bonté de m'accorder leur protection pour l'execution de mon dessein.

Il est vrai pourtant, que l'honneur, qu'ils m'ont fait, n'a pas empêché que plusieurs personnes differentes, que la charité m'empêche de nommer, n'ayent repandu plusieurs calomnies contre moi. Et cela sans doute m'a causé du trouble dans mon travail. Cependant j'espere, que Dieu leur donnera d'autres pensées de moi, & que rentrans en eux-mêmes, ils reconnoîtront l'injustice de leur procedé à mon égard: qu'ainsi ils m'empêcheront d'en porter mes plaintes aux Puissances, qui m'ont employé à travailler pour le public, en lui faisant part de ce que j'ai découvert dans mes voyages.

Au reste j'en donne ici le premier Tome, qui sera bientôt suivi du second, où j'aurai lieu de faire connoître à toute la terre les insultes, qui m'ont été faites par des gens, qui ne cherchoient qu'à me perdre. J'espere, cher Lecteur, que vous serez content de mon travail, & sur tout de toutes les choses curieuses, que vous y trouverez.

Que si les Puissances travaillent à établir de bonnes Colonies dans les vastes Pays, dont je donne ici la Découverte, elles auront l'avantage d'avoir fondé un commerce avantageux pour leurs sujets, & en même temps elles auront la gloire d'avoir travaillé

au

au salut de ces pauvres Peuples, qui periront éternellement, s'ils ne sont amenez à la connoissance du vrai Dieu, mais qui par le secours, qu'on leur donnera à cet égard, pourront venir à la connoissance de la verité & du Salut en nôtre Seigneur Jesus Christ.

Le Libraire a enrichi cette nouvelle Impression de toutes les Cartes, & de toutes les Tailles douces necessaires pour donner une Idée nette de certaines choses, qui se comprennent mieux, quand on en a quelque représentation devant les yeux. Vous y verrez sur tout une description du grand Saut de Niagara, qui est la plus belle & tout ensemble la plus effroyable Cascade, qui soit dans tout l'Univers. Je vous proteste ici devant Dieu, que ma Rélation est fidéle & sincere, & que vous pouvez ajoûter foi à tout ce qui y est rapporté. Je voudrois avoir pu la rendre plus agréable, qu'elle n'est. J'ai fait pourtant tout ce qui m'a été possible pour la rendre aisée, intelligible, & dechargée de tout embarras, afin que chacun la pût lire avec quelque satisfaction. Adieu.

TABLE
DES
CHAPITRES.

CHAP. I. *Motifs, qui ont engagé l'Auteur de cette Découverte à entreprendre le voyage, dont il donne ici la Relation.* pag. 8

II. *Moyens par lesquels l'Auteur de ce pénible voyage s'accoûtumoit à souffrir les travaux de la Mission.* 16

III. *Description des Canots, dont on se sert pour voyager dans l'Amerique pendant l'Eté.* 19

IV. *Autres motifs qui exciterent plus fortement l'Auteur de cette Découverte à l'entreprendre.* 23

V. *Description du Fort de Catarokouy, nommé depuis le Fort de Frontenac.* 30

VI. *Description des Lacs d'eau douce, les plus grands & les plus beaux de tout l'Univers* 4[illegible]

VII. *Description du Saut, ou Chûte d'eau de Niagara, qui se voit entre le Lac Ontario & le Lac Erié.* 4[illegible]

VIII. *Description du Lac Erié.* 4[illegible]

IX. *Description du Lac Huron.* 5[illegible]

X. *Description du Lac nommé par les Sauvages Illinouëk, & par nous Illinois.* [illegible]

XI. *Courte Description du Lac Superieur.* [illegible]

XII. *Quel est le Genie regnant du Canada.* [illegible]

XIII. D[illegible]

XIII. *Description du premier embarquement en Canot à Quebec, Capitale du Canada, pour nous rendre au Sud-Oüest de la Nouvelle France, ou Canada.* 60

XIV. *Description de second embarquement, qui se fit au Fort de Frontenac dans un Brigantin sur le Lac Ontario, ou de Frontenac.* 72

XV. *Ambassade, que nous fûmes obligez de faire par terre aux Iroquois Tsonnontoüans.* 78

XVI. *Description d'un Vaisseau de soixante tonneaux, que nous fimes construire près du Détroit du Lac Erié pendant l'hyver & le printems de l'an* 1679. 92

XVII. *Retour de l'Auteur au Fort de Frontenac.* 103

XVIII. *Second embarquement au Fort de Frontenac* 110

XIX. *Description du troisiéme embarquement pour nôtre Découverte à l'embouchure du Lac Erié, ou Erigé.* 117

XX. *Description de ce qui se passa pendant la traverse, que nous fimes du Detroit, qui est entre le Lac Erié & le Lac Huron.* 125

XXI. *Rélation de nôtre Navigation sur le Lac Huron jusques à Missilimakinak.* 129

XXII. *Quatriéme embarquement de Missilimakinak pour entrer dans le Lac des Illinois.* 140

XXIII. *Embarquement en Canot pour continuer nôtre Découverte depuis les Poutouatamis jusques aux Miamis, de la Baye des Puans sur le Lac des Illinois.* 144

XXIV. *Description du Calumet.* 148

XXV. *Continuation de nôtre Découverte en Canot d'écorce à peu près jusqu'au bout du Lac des Illinois.* 154

XXVI. *Accommodement fait entre les Sauvages Outtoüagamis & nous.* 162

XXVII. *Construction d'un Fort, & d'une Maison près de la Riviere des Miamis.* 171

XXVIII. *Embarquement au Fort des Miamis pour nous rendre à la Riviere des Illinois.* 176

XXIX. *Description de nôtre embarquement à la source de la Riviere des Illinois.* 182

XXX. *Description de la Chasse, que les peuples de ces pays-là font des taureaux, & des vâches sauvages, de la grosseur de ces animaux, & des avantages, que l'on peut tirer des terres, des bois, & du continent, où ils paissent avec d'autres bêtes fauves.* 186

XXXI. *Description de nôtre arrivée chès les Illinois, Peuple fort nombreux par rapport aux autres Sauvages de l'Amerique.* 196

XXXII. *Recit de ce qui se passa entre les Illinois & nous jusques à la construction d'un Fort.* 207

XXXIII. *Reflexion sur l'humeur des Illinois, avec un petit détail du peu de fruit, qu'on pouvoit espérer de leur conversion.* 217

XXXIV. *Construction d'un Fort, que nous fîmes bâtir sur la Riviere des Illinois nommé Chécagou par ces Barbares, & par nous le Fort de Crevecœur, ensemble la Fabrique d'une nouvelle Barque pour descendre à la Mer.* 223

XXXV. *Recit de ce qui se passa avant le*

depart de l'Auteur pour sa nouvelle Découverte; avec le Retour du Sieur de la Salle au Fort de Frontenac, & les Instructions, qu'un Sauvage nous donna touchant le Fleuve Meschasipi. 230

XXXVI. *Depart de l'Auteur en Canot du Fort de Crevecœur avec les deux hommes, dont il a été parlé, pour se rendre aux Nations éloignées.* 241

XXXVII. *Quels ont été les motifs, que l'Auteur a eus ci-devant de cacher les memoires, qu'il avoit de cette Découverte, & de ne les pas inserer dans la Description de sa Louisiane, touchant le bas du grand Fleuve Meschasipi, avant que de remonter vers sa source, comme il a fait.* 249

XXXVIII. *Continuation du Voyage de l'Auteur sur le Fleuve Meschasipi.* 261

XXXIX. *Raisons, qui nous obligerent de remonter le Fleuve Meschasipi sans aller plus loin vers la Mer.* 272

XL. *Départ de Koroa sur le Fleuve Meschasipi.* 283

XLI. *Description de la beauté du Fleuve Meschasipi, des terres, qui le bordent de part & d'autre, & qui sont d'une beauté ravissante, & des Mines de cuivre de plomb & de charbon de terre qu'on y trouva.* 295

XLII. *Description des divers langages de ces peuples & de leur soumission à leurs Chefs: Des manieres differentes de ces peuples de Meschasipi d'avec les Sauvages du Canada, & du peu de*

fruit, qu'on peut esperer pour la Religion Chrétienne parmi eux. 304.

XLIII. *Description de la pêche, que nous faisions des Eturgeons. Crainte de nos gens, qui ne vouloient point passer en remontant près de l'embouchure de la Riviere des Illinois, & du changement des terres, & du Climat en allant vers le Nord.* 311

XLIV. *Description succinte des Rivieres, qui perdent leurs noms dans le Fleuve Meschasipi, du Lac des pleurs, du Saut St. Antoine de Padoue. De la folle avoine, & de plusieurs circonstances de la continuation de nôtre Voyage.* 314

XLV. *l'Auteur est arrêté avec les deux Canoteurs par six vingts Sauvages, qui après plusieurs attentats sur leur vie, les menerent enfin au haut du Fleuve Meschasipi.* 323

XLVI. *Resolution, que les Barbares prirent d'emmener l'Auteur avec ses deux hommes dans leur Pays au haut du Fleuve Meschasipi.* 329

XLVII. *Insultes & avanies, que les Sauvages nous firent avant que de nous conduire chés eux. Ils attenterent souvent à nôtre vie.* 332

XLVIII. *Les avantages, que les Sauvages du Nord ont sur ceux du Sud à la Guerre, & la Ceremonie, que fit un des Capitaines en nous faisant faire halte à midi.* 337

XLIX. *Ruses & artifices d'Aquipaguetin pour avoir adroitement les marchandises de nos deux Canoteurs, avec plusieurs autres évé-*

fruit, qu'on peut esperer pour la Religion Chrétienne parmi eux. 304

XLIII. *Description de la pêche, que nous faisions des Esturgeons. Crainte de nos gens, qui ne vouloient point passer en remontant près de l'embouchure de la Riviere des Illinois, & du changement des terres, & du Climat en allant vers le Nord.* 311

XLIV. *Description succinte des Rivieres, qui perdent leurs noms dans le Fleuve Meschasipi, du Lac des pleurs, du Saut St. Antoine de Padoue. De la folle avoine, & de plusieurs circonstances de la continuation de nôtre Voyage.* 314

XLV. *l'Auteur est arrêté avec les deux Canoteurs par six vingts Sauvages, qui après plusieurs attentats sur leur vie, les menerent enfin au haut du Fleuve Meschasipi.* 323

XLVI. *Resolution, que les Barbares prirent d'emmener l'Auteur avec ses deux hommes dans leur Pays au haut du Fleuve Meschasipi.* 329

XLVII. *Insultes & avanies, que les Sauvages nous firent avant que de nous conduire chés eux. Ils attenterent souvent à nôtre vie.* 332

XLVIII. *Les avantages, que les Sauvages du Nord ont sur ceux du Sud à la Guerre, & la Ceremonie, que fit un des Capitaines en nous faisant faire halte à midi.* 337

XLIX. *Ruses & artifices d'Aquipaguetin pour avoir adroitement les marchandises de nos deux Canoteurs, avec plusieurs autres évé-*

des Sauvages qui habitent à l'Oüest de ces peuples, ce qui fait voir qu'il n'y a point de Détroit d'Anien, & que le Japon est dans le même Continent que la Louisiane. 378

LVIII. *Les Issati s'assemblent pour la Chasse des taureaux sauvages. Refus que les deux Canoteurs font de prendre l'Auteur dans leur Canot pour descendre la Riviere de St. François.* 384

LIX. *Les Sauvages font halte au dessus du Saut de St. Antoine de Padoue. Ils se trouvent en necessité de vivres. l'Auteur va avec le Picard à la Riviere d'Oüisconsin. Avantures de leur voyage.* 390

LX. *Chasse des Tortuës, le Canot enlevé à l'Auteur par un vent impetueux, ce qui le jette dans une grande necessité avec son Compagnon de voyage.* 398

LXI. *Nous cherchions la Riviere d'Oüisconsin; Aquipagetin nous trouve, & nous devance dans cette recherche. Nous ne subsistions que par un pur Miracle de la Providence de Dieu.* 404

LXII. *Grande necessité où l'Auteur se trouve avec son Compagnon de voyage, qui les oblige de redoubler leurs prieres. Ils retrouvent les Sauvages au retour de la chasse.* 407

LXIII. *Les Femmes Sauvages cachent adroitement leur provision de viande. On descend encore une seconde fois le Fleuve. Addresse des Sauvages. Bravoure d'un particulier Sauvage.* 412

LXIV. *Arrivée du Sieur du Luth dans nôtre*

tre Camp. Il nous prie de retourner avec ſes gens & lui aux Iſſati & Nadoüeſſans. Je jette ma couverte ſur un mort ; ce qui plut aux Sauvages. 417

LXV. *l'Auteur prend congé des Sauvages pour retourner en Canada. Un Sauvage eſt maſſacré par le Chef, parce qu'il conſeilloit de nous tuer. Conteſtation entre le Sieur du Luth & moi ſur le Sacrifice d'un de ces Barbares.* 423

LXVI. *Le Sieur du Luth eſt épouvanté d'une Armée de Sauvages, qui nous ſurprit, avant que nous fuſſions dans la Riviere d'Ouiſconſin.* 430

LXVII. *Voyage de l'Auteur avec ſes compagnons depuis l'embouchure de la Riviere d'Ouiſconſin juſques à la grande Baye des Puans.* 435

LXVIII. *l'Auteur avec ſes compagnons ſejourne quelque tems parmi la Nation des Puans. Origine de ce nom. On celebre la Meſſe en ce lieu, & on paſſe l'hyver à Miſſilimakinak.* 439

LXIX. *Départ de l'Auteur de Miſilimakinak. Il paſſe deux grands Lacs. Priſe d'un grand Ours. Particularité de la Chair de cet animal.* 448

LXX. *Rencontre, que l'Autheur fait ſur le Lac Erié d'un Capitaine Outtaoüats, nommé Talon par l'Intendant de ce nom, lequel nous raconta pluſieurs aventures de ſa Famille & de ſa Nation. On examine encore le grand Saut de Niagara.* 451

LXXI. *l'Auteur part du Fort, qui eſt à l'em-*

l'embouchure de la Riviere de Niagara, & oblige les Iroquois en plein Conſeil de rendre les Eſclaves, qu'ils avoient faits ſur les Outtaouats. 467

LXXII. *l'Auteur quitte les Iroquois Tſonnontoüans, & arrive au Fort de Frontenac.* 473

LXXIII. *l'Auteur part du Fort de Frontenac, & paſſe l'affreux Rapide, qu'on appelle le long Saut. Il eſt agreablement receu à Montréal par Monſieur le Comte de Frontenac.* 477

LXXIV. *Grande deroute des Illinois, qui furent attaquez & ſurpris par les Iroquois* 488

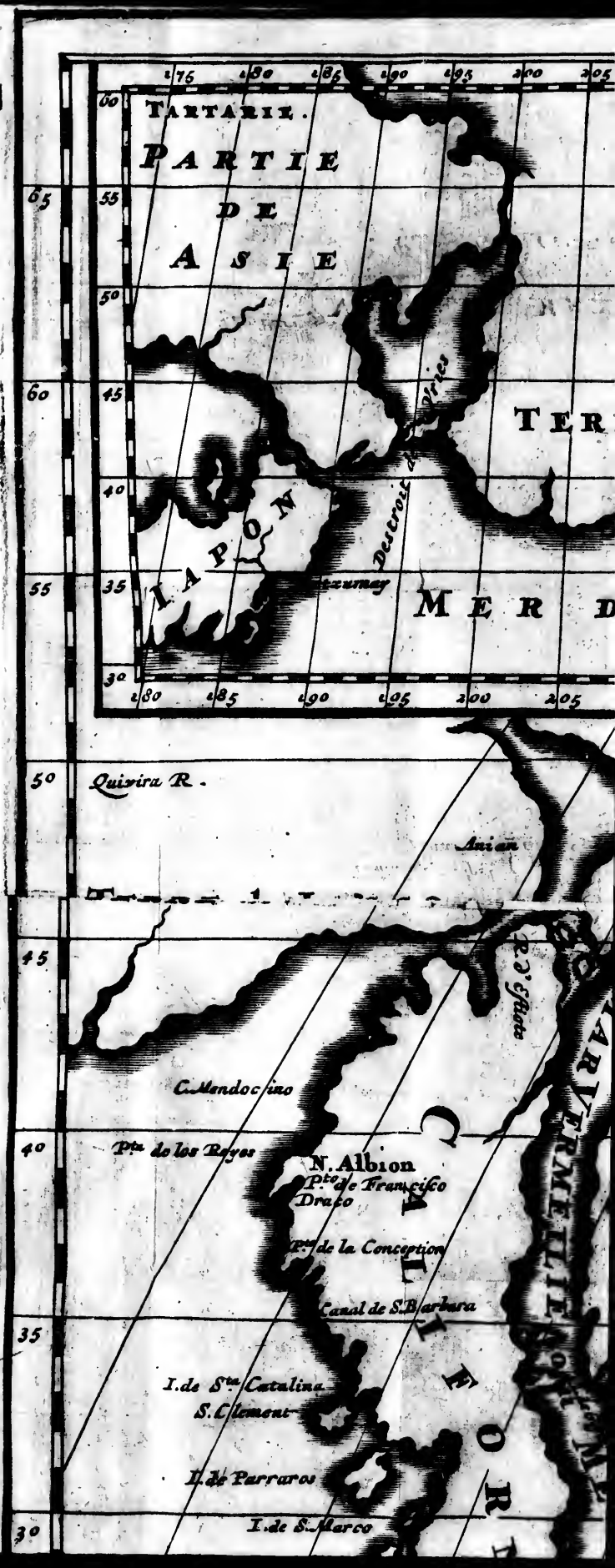
LXXV. *Les Sauvages Kikapoux aſſaſſinent le Pere Gabriel de la Ribourde, Miſſionaire Recollet.* 498

LXXVI. *Retour de l'Auteur de cette grande Decouverte à Quebec. Ce qui ſe paſſa à ſon arrivée au Couvent de Nôtre Dame des Anges près de cette ville.* 509

NOUVEAU VOYAGE D'UN PAYS NOUVELLEMENT DECOUVERT, Plus grand que L'EUROPE, Situé dans L'AMERIQUE Entre le *Nouveau Mexique & la Mer glaciale.*

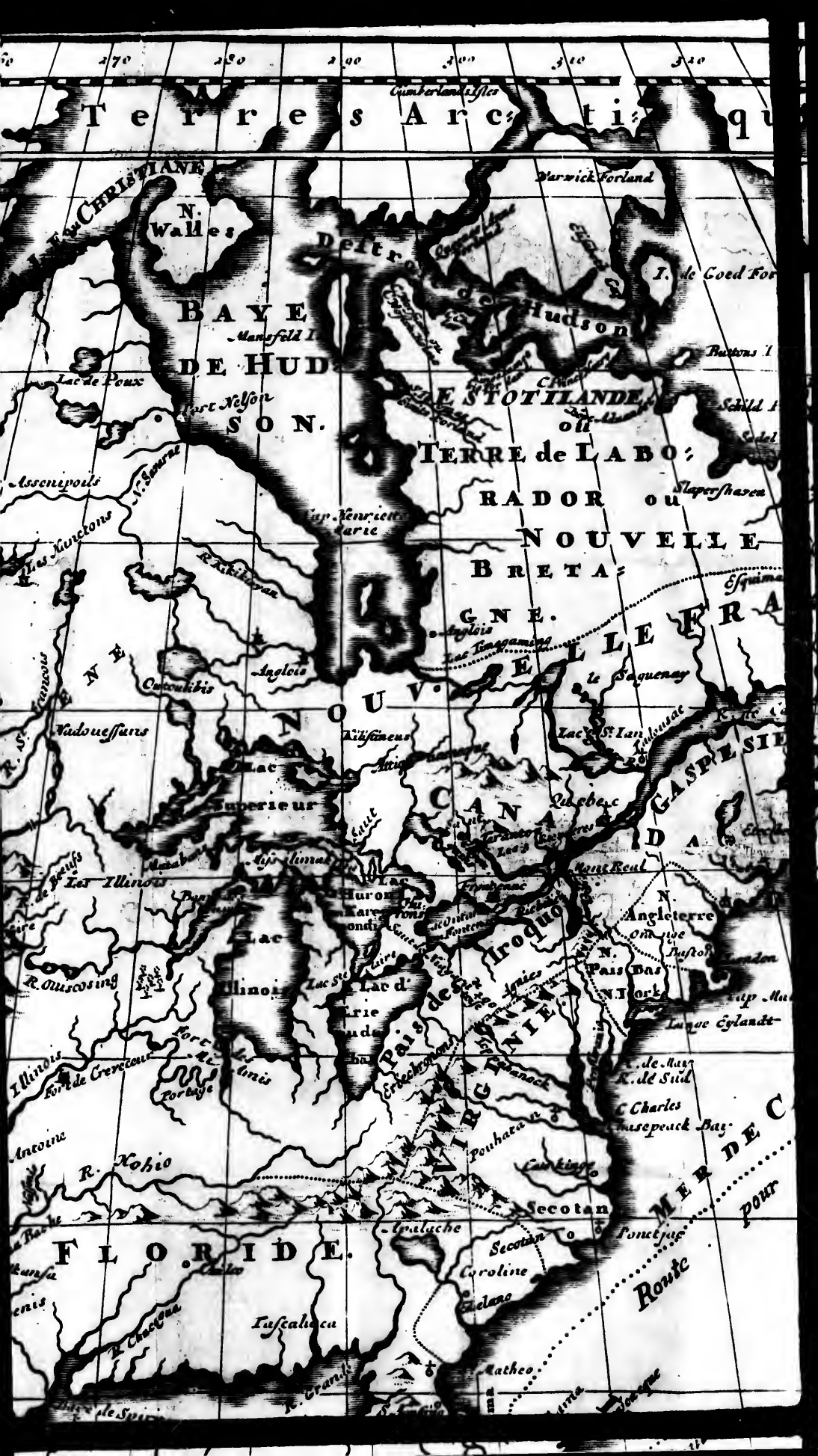
AVANT PROPOS.

LES Hommes ne se lassent jamais de contempler les objets, qu'ils ont devant les yeux, parce qu'ils y découvrent toûjours mille beautez ravissantes, capables de les satisfaire & de les instruire. Ils sont même souvent surpris & comme en-



TARTARIE.
PARTIE
DE
ASIE
TER
IAPON
Destroit de Vries
MER D
Quivira R.
Anian
R. d'Estiote
C. Mendocino
Pta de los Reyes
N. Albion
Pto de Francisco Draco
Pto de la Conception
Canal de S. Barbara
I. de Sta Catalina
S. Clement
I. de Parraros
I. de S. Marco
CALIFOR

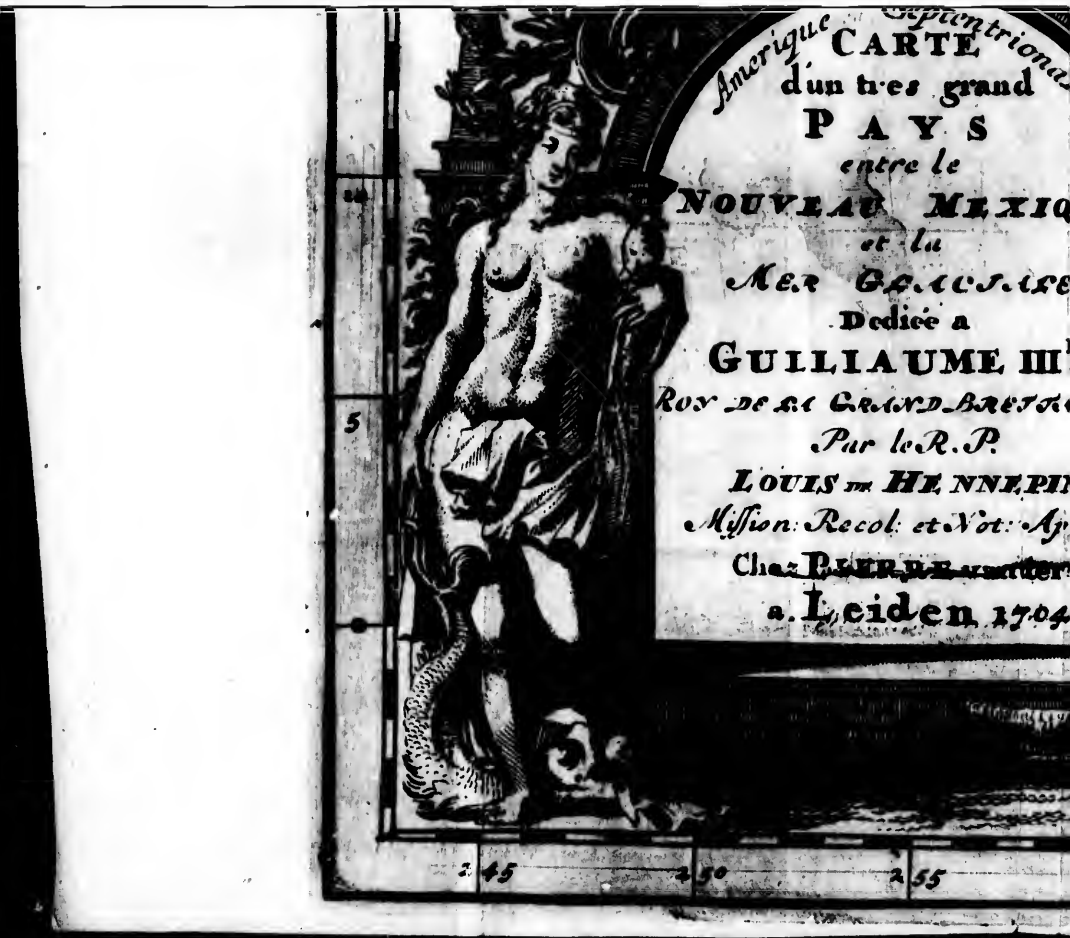
ERRE DE IESSO.
DE IESSO.
Detroit Anien
Cali-
for-
nia
NOUVEAU
DANEMARCK
Brigges Bay
Lac de Assenis
Issati
Tinthonha ou Gens de Prairies
Saut de St. Anthoine de Padoue
APACHES DE NAVAJO
APACHES DE XILA
Rey Coromedo
LOUI
Lac de Pleurs
Remplie de Pelicans
Lago d'Oro
Acoma
Cibola
St. Fe N. Mexico
Massarites
R. Tamoroa
Chiquacha
Sepulaches de Perillo
Seuilleta
Port de Ste. Clara
NOUVEAU MEXIQUE
Tompires
Socorro
Manses
Tepoanes
Astatlan
Toboses
Les Koroa
Coenis
Ouabache
Ikansa
Les Quinipissa
MARVERMELLE

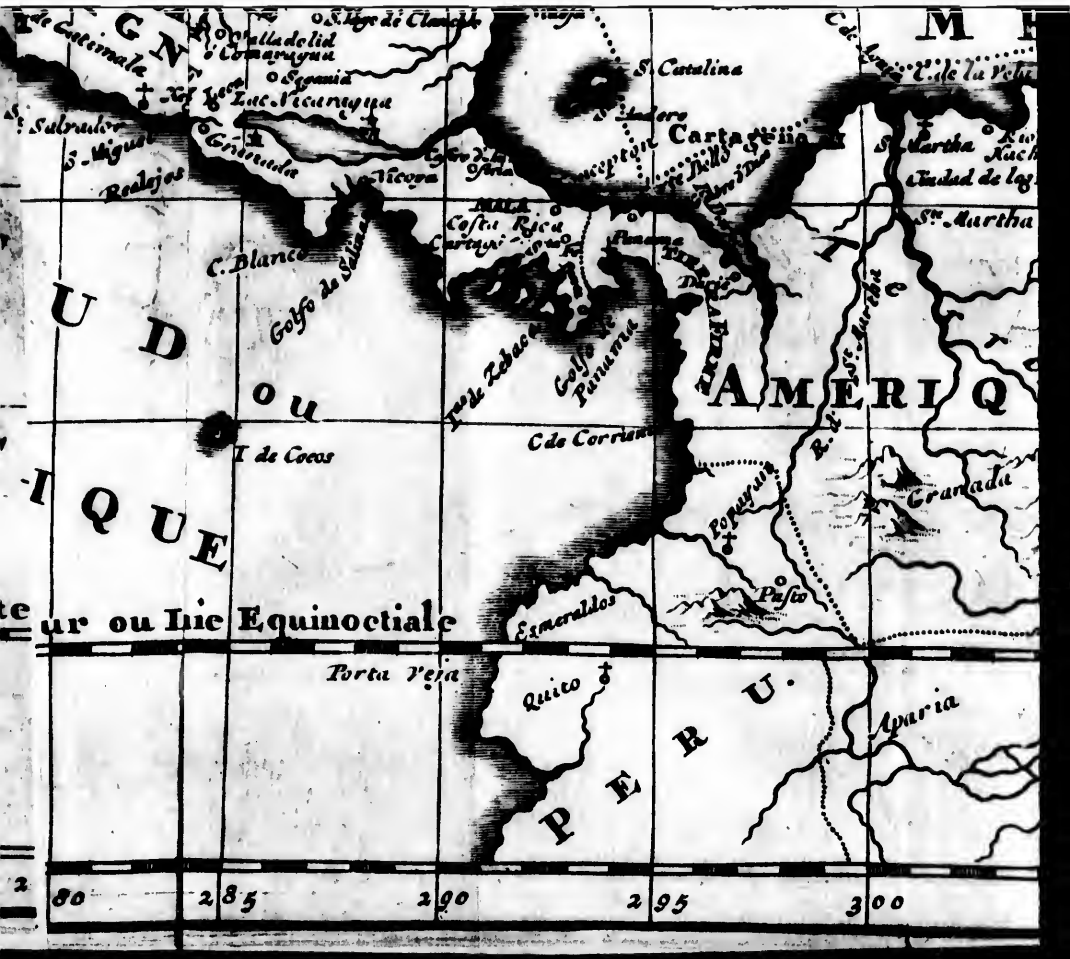


Terres Arctiques
Cumberlands Isles
Warwick Forland
N. Walles
Deftroit de Hudson
I. de Goed For
BAYE DE HUDSON.
Mansfeld I.
Buttons I
Lac de Poux
Port Nelson
ESTOTILANDE ou TERRE de LABORADOR ou NOUVELLE BRETAGNE.
Schild I
Assenipoils
Slapershaven
Cap Henriette Marie
Les Nanctons
Anglois
Lac Timagaming
Esquimaux
NOUVELLE FRANCE
le Saguenay
Outoulibis
Nadouessans
Kilistineus
Lac St. Ian
Lac Superieur
CANADA
Quebec
GASPESIE
Les Illinois
Lac Huron
Mont Real
N. Angleterre
Lac Illinois
Lac d'Erie
Pais des Iroquois
N. Pais Bas
N. York
R. Ouiscosing
Lange Eylandt
Illinois
Fort de Creveceur
Portage
Erbechronons
VIRGINIE
R. de Mai
R. de Sud
C. Charles
Chasepeack Bay
Antoine
R. Nohio
Pouhatan
Secotan
MER DE C
Apalache
Secotan
Ponctjac
FLORIDE.
Coroline
Route pour
Tascaluca
Matheo

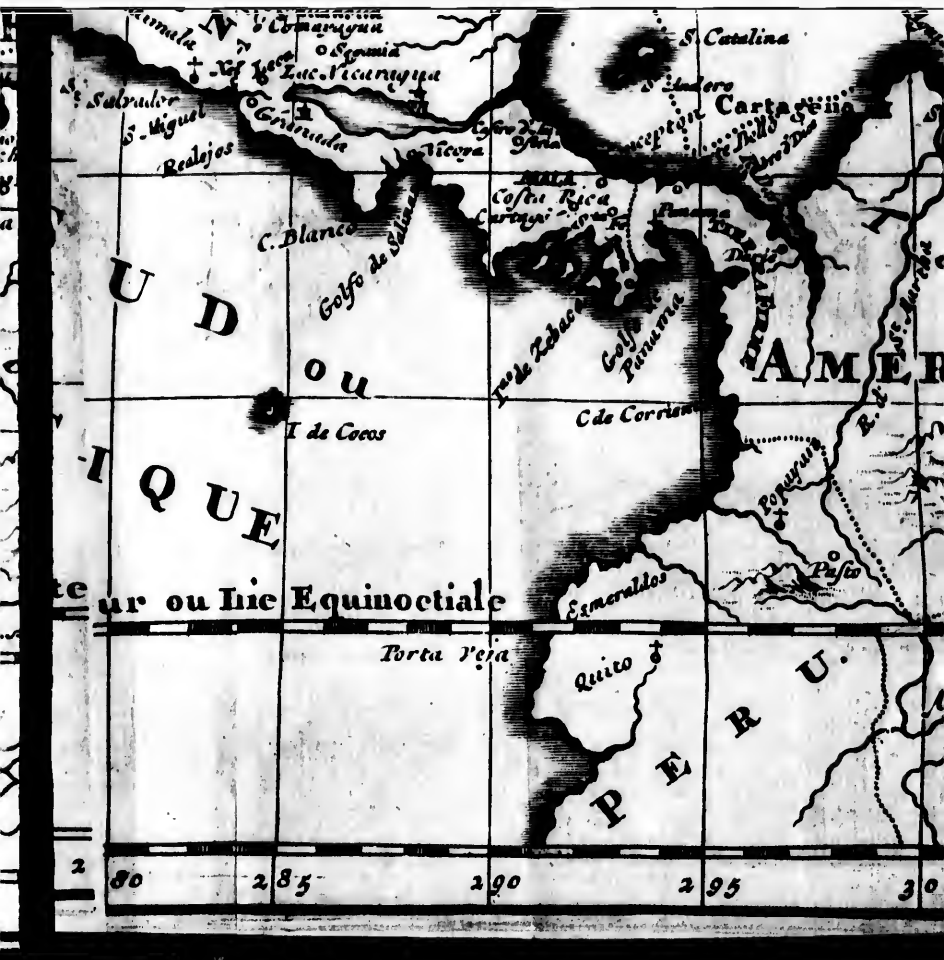
270
280
290
300
310
320
330
340
Terres Arctiques.
Cumberland Isles
Warwick Forland
Beare Sound
N. Walles
Destroit de Hudson
I. de Goed Fortuyn
BAYE DE HUDSON.
C. Confort
Buttons I.
Lac de Poux
Port Nelson
ESTOTILANDE ou TERRE de LABORADOR ou NOUVELLE BRETAGNE.
Schild Padds
Edel Eyland
Sleepershaven
Esquimaux
Port Nicolas
Port Neuf
NOUVELLE FRANCE.
Anglois
le Saguenay
R. de Canada
GASPESIES.
Anticosti
Nadouessans
Kilistineus
Lac Superieur
Quebec
CANADA
Mont Real
Les Illinois
Lac Huron
Angleterre
Boston
Lac Illinois
Lac d'Erie
N. Pais Bas
N. York
C. de Sable
Cap Malabarre
Lange Eylandt
Fort de Crevecoeur
R. de Sud
Portage
C. Charles
Chasepeack Bay
MER DE CANADA ou de N
Route pour Retourner
R. Kohio
Secotan
Apalache
FLORIDE.
Caroline
Tuscaluca
R. Chucagua
Matheo

Pag: 1.
Cercle de Pole Arctique
I. DE ISLAND.
Hockla M.
Priemier Meridiaen
Hasle ou Hales Iland
Elysabeth Forland
I. Farro
Isles de Schetlant
I. Orcades
Escosse
C. Farwel
MER DE NORT.
Irland
I. BRITANNIQUES.
Brest
Belle Isle
de Grace
Baye d'Orge
GOLFE
I. DE TERRE NEUVE
FRANCE.
La Manche
Brest
Breton
de Ras
de NOUVELLE
I. Gratiosa
Isles Acores
Las Flores
Pico
Isle Barmudes


Amerique Septentrionale
CARTE
d'un tres grand
PAYS
entre le
NOUVEAU MEXIQ
et la
MER GLACIALE
Dediée a
GUILLIAUME III
ROY DE LA GRAND BRETA
Par le R. P.
LOUIS me HENNEPIN
Mission: Recol: et Not: Ap
Chez PIERRE
a Leiden 1704
45
50
55



S. Catalina
Cartagena
Lac Nicaragua
Granada
Nicoya
Costa Rica
Panama
C. Blanco
Golfo de Salinas
Golfo de Panama
I de Cocos
C de Corrientes
Esmeraldos
Porta Veja
Quito
Pasto
Granada
Aparia
AMERIQ
PERU.
U D
ou
IQUE
ur ou Lie Equinoctiale
80
285
290
295
300


S. Catalina
Cartagena
Lac Nicaragua
Granada
Realejos
Costa Rica
C. Blanco
Golfo de Salinas
Golfo de Panama
I de Cocos
C de Corrien
Popayan
Pasto
Esmeraldos
Porta Veja
Quito
U D ou
IQUE
AMER
PERU.
ur ou Lie Equinoctiale
80
285
290
295
30

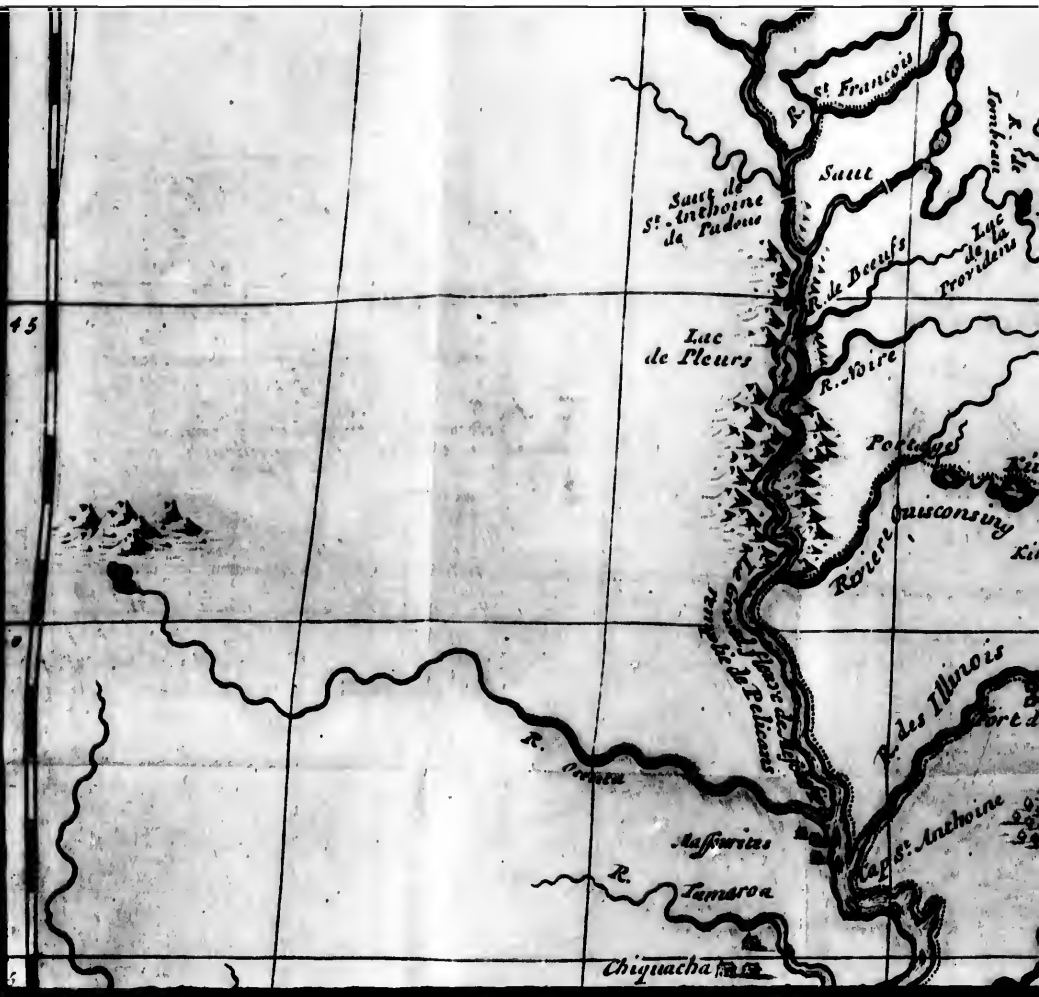
Ciudad de los Reyes
Ste. Martha
Venezuela
Paria
Granada
Cassipal
Dordo
Mancael
Lac de
Parime
Aparia
Rieviere
de
Amasone
300
305
310
315

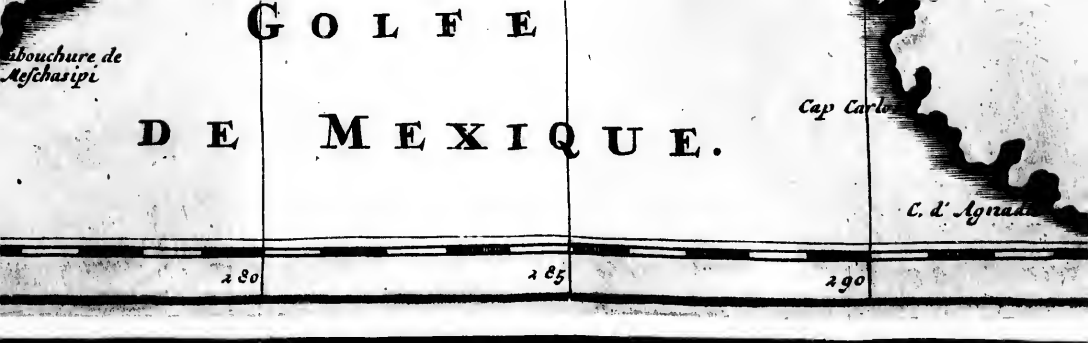
Cuba
Espanjola
Porto Rica
Margarita
la Trinidad
Venezuela
Nives
S. Christoph. p.
S. Barthelemy
S. Martin
S. Lucie
Guadalupe
partie d'Espanjola
Grenade
Mariegalande
Bone Aire
Barmudes
Iamaica
Barbados
Terre Neuf. p.
Antigoa
Dominique p
Montserat
Aux Hollandois
Surename
Caracoa
Esebeke
Cajana
Berbice
Orange
Race
BRASILIÆ
320
325
330
335

que leurs entrepriſes les expoſent à de grandes peines, & à des perils preſque infinis : mais ils s'en conſolent, & ſouffrent tout avec plaiſir, ſans s'en rebuter, parce qu'ils eſpérent de contribuer par là au bien public, & même à la gloire de Dieu en conſentant leurs propres déſirs. Et c'eſt par là qu'ils ſont invinciblement portez à faire ces Découvertes, & à chercher de nouvelles Terres, & des Peuples in-

con-

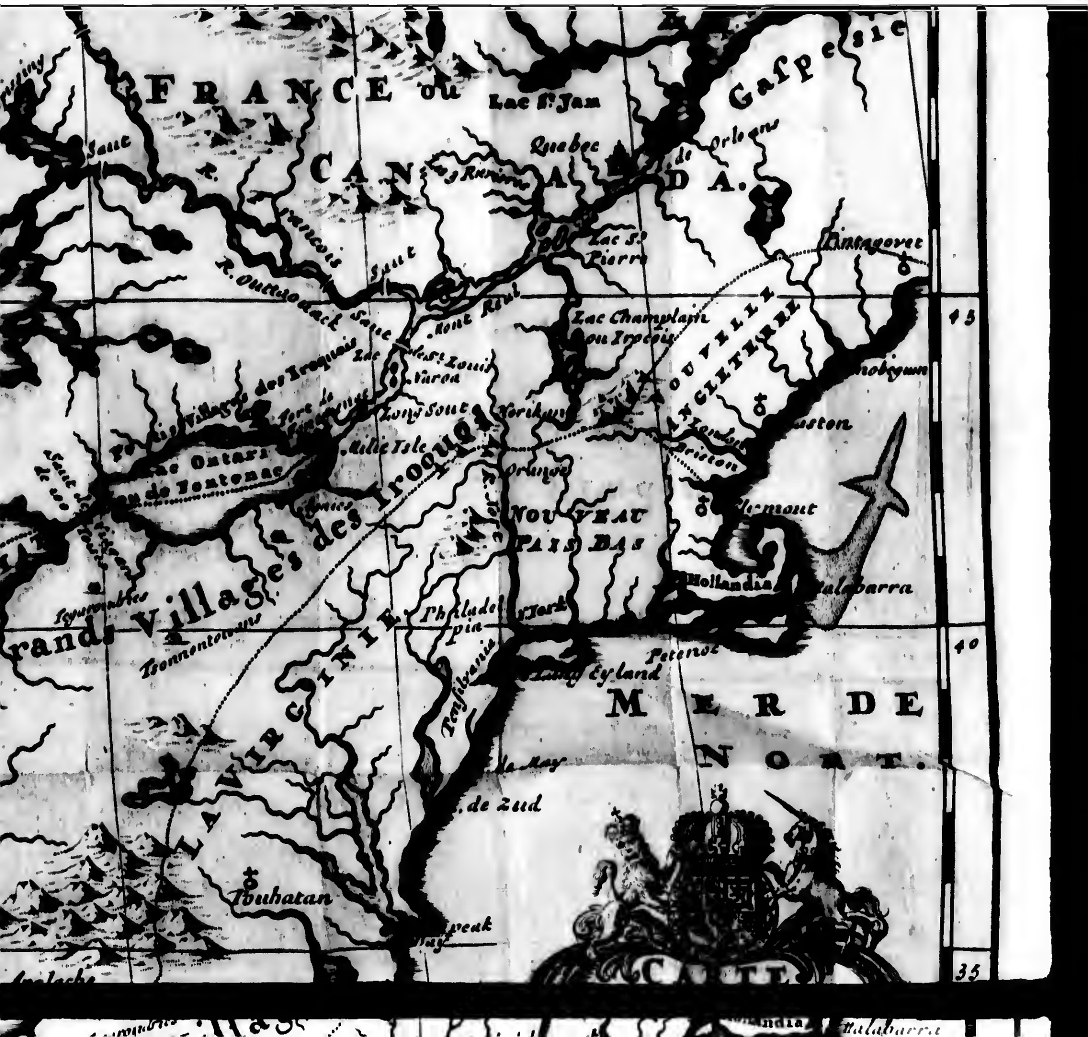
QVE
PARTIE
DE NOUVELLE ESPAGNE.
Riviere de la Magdelaine
Sablonniere R.
Quoaquis
25
265
270
275


R. St. Francois
Saut
Saut de St. Anthoine de Padoue
R. de Beeufs
Lac de la Providens
Lac de Pleurs
R. Noire
Portage
Riviere Ouisconsing
R. des Illinois
R. Oreuta
Massurites
R. Tamaroa
Chiquacha
45

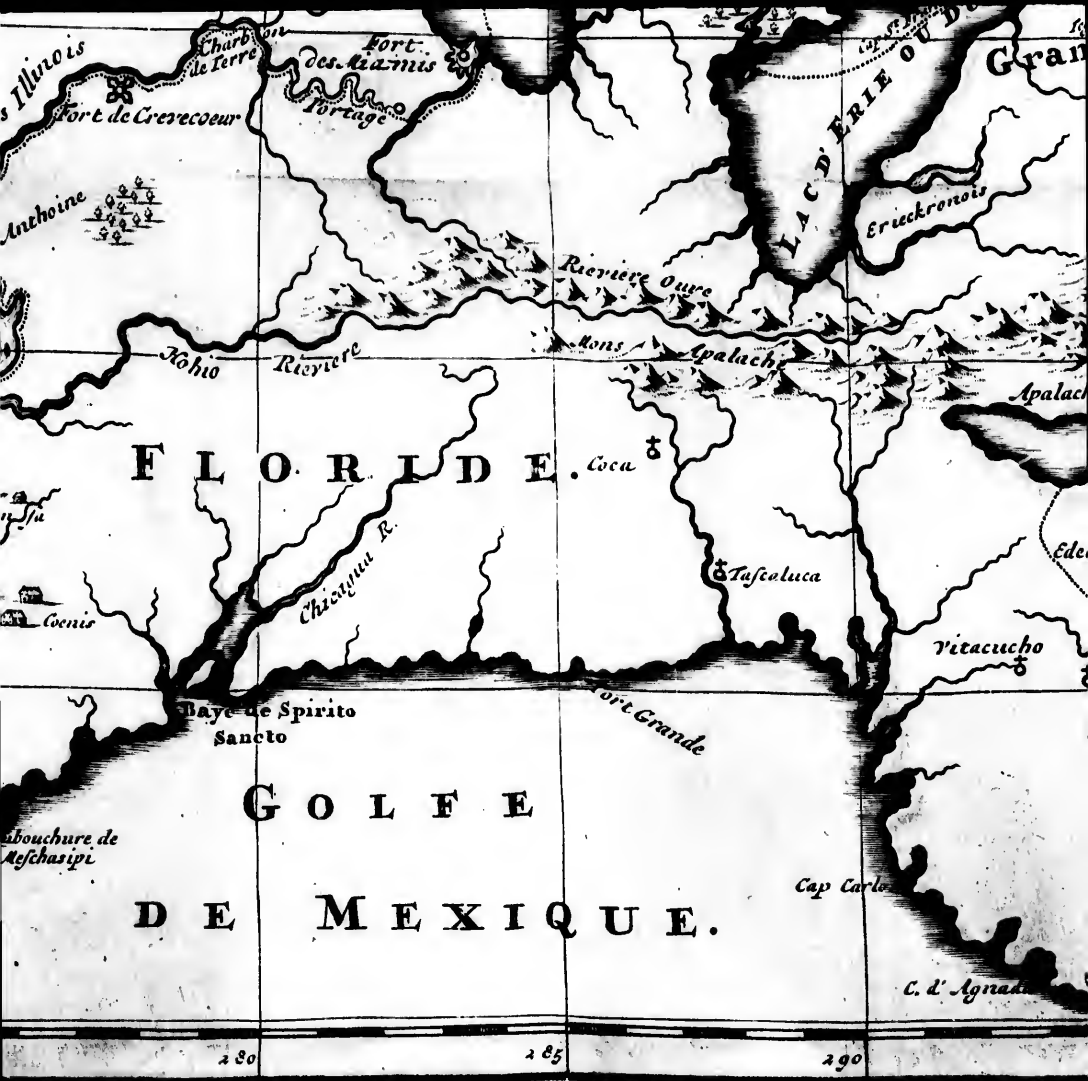

GOLFE
DE MEXIQUE.
Cap Carlo
C. d' Agnad
280
285
290

Lac Superieur
Portage
Missilimakinac
Les Illinois
Kitchiga
Ocitagan
Kikapaus
Lac
Illinois
Lac Huron
ou
Lac Clair
Hurons
Grand
Fort de Crevecoeur
Portage
Rieviere Ouye
Ohio
Rieviere

Cap d'Canaueral
Bahama
Cap Floride
Lucaioneque
Bimini
Rocques
Par le R.P.
LOUIS DE HENNEPIN
Mission: Recoll: et Not: Apost.
Ches PIERRE van AA
A Leiden
295
300
305
25

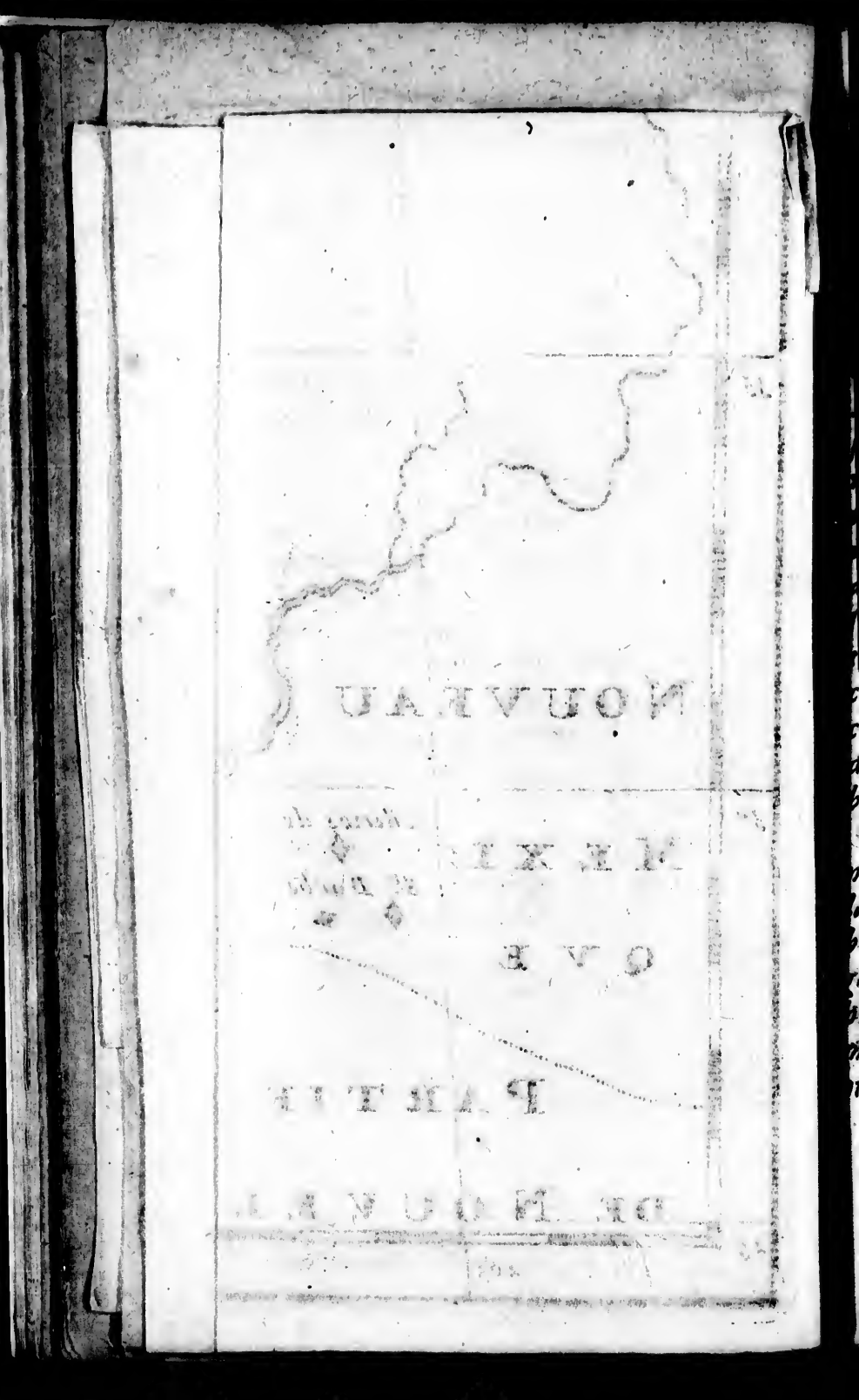

FRANCE ou
CANADA.
Lac St. Jan
Quebec
Gaspesie
Orleans
Lac St. Pierre
R. Outaouack
Mont Real
Lac Champlain ou Irocois
NOUVELLE ANGLETERRE
Boston
Lac Ontario ou de Frontenac
Grands Villages des Iroquois
Orange
NOUVEAU PAIS BAS
Hollandia
Malabarra
Long Eyland
MER DE NORT.
Philadelpia
Pensylvania
LA VIRGINIE
de Zud
Pouhatan
45
40
35

40
35
30
25
265
270
275
R. des Illinois
Cap St. Anthoine
R. Osenta
Massourites
R. Tamaroa
Chiquacha
Akansa
R. Ouma
Coenis
Tuensa
R. Kiens
Les Koroa
Quinipissa
Sablonniere R.
Quoaquis
Mines de
Ste. Barbe
Riviere de la Magdelaine
NOUVEAU
MEXI:
QVE
PARTIE
DE NOUVELLE ESPAGNE.



Charbon de Terre
Fort des Miamis
Portage
Fort de Crevecoeur
Anthoine
LAC D'ERIE OU D
Erieckronois
Rieviere Ouve
Mons Apalache
Kohio Rieviere
Apalach
FLORIDE.
Coca
Chicagua R.
Tascaluca
Coenis
Vitacucho
Baye de Spirito Sancto
Fort Grande
GOLFE
DE MEXIQUE.
Cap Carlo
C. d' Agnad
280
285
290

Grands Villa
Tsonnontouans
LA VIRGINIE
Philadel pia
N. York
Petenoc
Lang Eyland
MER DE NORT.
Tenfalvania
de May
de Zud
Touhatan
Apalache
Caroline
C. de Trafalga
Edelano
Matheo
Augustin
Cap d'Canaueral
Bahama
Lucaioneque
Bimini
Rotques
Cap Floride
CARTE
d'un tres grand PAIS
Nourellement découvert
dans
L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE
entre le
NOUVEAU MEXIQUE et la
Mer Glaciale
avec le Cours du Grand Fleuve
MESCHASIPI
Dediée a
GUILLIAUME IIIE
Roy de la Grand Brettagne
Par le R. P.
LOUIS DE HENNEPIN
Mission: Recoll: et Not: Apost:
Chez PIERRE van AA.
A: Leiden 1709
40
35
30
25
295
300
305



nnus, dont on n'avoit jamais ouï par-
r.

Ceux, qui n'ont pour but dans leurs
oyages, que d'étendre le Royaume de
eſus-Chriſt, ne ſe propoſent en cela
que de travailler pour la gloire de Dieu.
Dans cette vûë ils expoſent courageu-
ſement leur vie, qu'ils tiennent pour
rien. Ils eſſuyent les plus grandes fa-
tigues, & s'engagent dans des chemins
impraticables & dans mille précipices
affreux pour l'exécution de leurs deſ-
ſeins. Ils franchiſſent neantmoins tou-
tes ces effroyables difficultez, afin de
contribuer par ce moyen à la gloire de
celui, qui les a créez, & ſous la con-
duite duquel ils entreprennent ces péni-
bles voyages.

Il eſt aſſez ordinaire de voir des hom-
mes intrepides, qui affrontent hardiment
la mort la plus effroyable dans les com-
bats, & dans les voyages les plus dan-
gereux. Ils ne ſe rebutent point des
hazards, auſquels ils s'expoſent par
mer, ou par terre. Rien n'eſt à l'é-
preuve de leur courage, qui les rend

capables d'entreprendre tout. Auſſi les voit-on ſouvent réuſſir dans leurs deſſeins, & venir à bout des entrepriſes les plus difficiles. Il faut avouer cependant, que s'ils enviſageoient mûrement & de ſang froid les perils, qu'ils ont à eſſuyer, peut-être qu'ils auroient de la peine à s'y reſoudre, & ne formeroient pas leurs deſſeins avec tant de hardieſſe & d'intrepidité. Mais ils ne conſiderent ordinairement les dangers qu'en gros, & d'une vûë légére. Et quand une fois ils ont mis la main à l'œuvre, l'occaſion les engage inſenſiblement, & les meine plus loin, qu'ils n'avoient crû d'abord. Ce qui fait, que bien ſouvent les grandes Découvertes, qui ſe font dans les voyages, ſont plûtôt l'ouvrage du hazard que d'un deſſein bien formé.

Il m'eſt arrivé quelque choſe de ſemblable dans le voyage, dont je veux donner ici la Relation au Public. J'ai aimé toute ma vie à voyager, & ma curioſité naturelle m'a porté à viſiter ſucceſſivement pluſieurs parties de l'Eu-

rope.

rope. Mais n'étant pas satisfait à cet égard, j'ai porté mes vûës plus loin, & j'ai souhaité de voir les Pays les plus éloignez, & les Nations les plus inconnûes. C'est ce qui m'a fait découvrir ce grand & vaste Pays, où aucun Européen n'avoit été avant moi.

J'avoüe que je n'avois pas prévû les embarras, que j'ai trouvez dans ce grand & pénible voyage, ni les dangers, auſquels j'ai été exposé en le faisant. Peut-être que j'en eusse été effrayé en les considerant, & que cela m'eût rebuté d'un dessein si laborieux, & environné d'un si grand nombre d'affreuses difficultez. Cependant j'ai franchi enfin toutes ces difficultez, & je suis ainsi venu à bout d'une entrepriſe capable d'épouvanter tout autre que moi. En quoi j'ai satisfait mes désirs tant à l'égard de l'envie que j'ai de voir des Pays nouveaux, & des Nations inconnûes, qu'à l'égard du dessein que j'ai de m'employer au salut des Ames, & à la gloire de Dieu.

C'est ainsi, que j'ai découvert un Pays admirable, dont on n'avait point eu de

connoissance jusques à présent. J'en donne ici la description assez ample, & à mon avis assez bien circonstantiée. Je la distingue par petits chapitres pour la commodité du Lecteur. J'espére que le Public me saura quelque gré de mon travail, parce qu'il en pourra tirer de l'avantage. Son approbation au reste me récompensera abondamment de toutes les peines, que j'ai souffertes, & des grands dangers, que j'ai courus dans mon voyage.

Cette description de ma Découverte passera peut-être pour fausse & pour incroyable dans l'esprit de ceux, ou qui n'ont jamais voyagé, ou qui n'ont jamais lû les Histoires de ces Hommes hardis & curieux, qui nous ont donné les Relations des Pays inconnûs, qu'ils ont visitez. Mais je ne m'arrêterai pas à ce que des gens de cette trempe peuvent dire. Ils n'ont jamais eu assez de courage pour entreprendre quelque action éclatante, capable de leur acquerir de la reputation dans le Monde. Ils se sont renfermez dans des bornes étroites, & n'ont rien

fait, qui les distingue avantageusement parmi les hommes. Ils feroient donc bien mieux d'admirer ce qu'ils ne comprennent pas, & de demeurer dans un sage silence, que de blâmer ce qu'ils ne connoissent point.

On accuse ordinairement les Voyageurs de debiter quantité de mensonges & d'impostures. Mais les hommes d'un courage ferme & magnanime se mettent au dessus de ces fades railleries. Après tout en effet ils auront toûjours pour eux l'estime & l'approbation des gens d'honneur, qui ayant de grandes lumieres & de la pénétration, sont capables de juger sainement des travaux, & du merite de ceux, qui ont ainsi hazardé leur vie pour la gloire de Dieu, & pour le bien public. Cela récompensera heureusement les Voyageurs courageux, qui se sont ainsi volontairement exposez à toutes sortes de fatigues & de dangers pour se rendre utiles au genre humain.

CHAPITRE I.

Motifs, qui ont engagé l'Auteur de cette Découverte à entreprendre le voyage, dont il donne ici la Rélation.

JE me ſuis toûjours ſenti un grand panchant à fuyr le monde, & à vivre dans les régles d'une vertu pure & ſevére. Ce fut dans cette vûë, que j'entrai dans l'Ordre de ſaint François, afin de paſſer mes jours dans une vie auſtere. J'en pris donc l'habit avec pluſieurs de mes Compagnons d'étude, à qui j'inſpirai le même deſſein. Je ſentois une joye extrême, quand je liſois l'hiſtoire des travaux, & des voyages des Réligieux de mon Ordre, leſquels ont été les premiers, qui ont en-

entrepris des Missions. Je me représentois souvent, qu'il n'y avoit rien de plus grand, ni de plus glorieux que d'instruire des peuples barbares & ignorans, & de les amener à la lumiere de l'Evangile. Et comme je remarquois, que les Réligieux de mon Ordre avoient travaillé avec beaucoup de zele & de succès à ce grand ouvrage, je sentois naître en mon cœur le désir de marcher sur leurs traces, & de me consacrer ainsi à la gloire de Dieu, & au salut des Ames.

J'observai en lisant l'histoire de nôtre Ordre, que dans un Chapitre général, qui fut assemblé en l'an 1621. depuis que le Pére Martin de Valence, l'un de nos premiers Réformateurs, fût passé dans l'Amerique, on conta, qu'il y avoit cinq cens Convens de Récollets établis dans ce nouveau Monde, & distribuez en vint-deux Provinces. A mesure que j'avançois en âge, cette inclination pour les voyages d'Outre-Mer se fortifioit dans mon cœur. Il est vrai, qu'une de mes Sœurs

mariée à Gand, laquelle j'aime avec une extréme tendreſſe, me détournoit de ce deſſein, autant qu'elle pouvoit, lors que j'étois auprès d'elle dans cette grande ville, où je m'étois tranſporté pour y apprendre la langue Flamande. Mais j'étois ſollicité d'ailleurs par pluſieurs de mes Amis d'Amſterdam d'aller aux Indes Orientales, & mon panchant naturel pour les voyages, joint à leurs prieres, m'ébranloit fortement, & me déterminoit preſque à me mettre en mer pour contenter mon déſir.

Ainſi toutes les remontrances de ma Sœur ne purent me détourner de mon premier deſſein. Je me mis donc en chemin pour voir l'Italie, & je viſitai par l'ordre de mon Général les plus grandes Egliſes, & les Convens les plus conſiderables de nôtre Ordre en ce Pays-là, & en Allemagne. En quoi je commençai à ſatisfaire ma curioſité naturelle. Revenant enfin dans nos Pays-Bas, le R. P. Guillaume Herinx Récollet, mort depuis peu Evêque d'Ipres,

d'Ipres, s'oppoſa au deſſein, que j'avois de continuer mes voyages. Il m'arrêta donc dans le Convent de Halles en Hainaut, où je fis l'office de Prédicateur pendant un an. Après quoi je me rendis du conſentement de mon Superieur au Pays d'Artois, & de là je fus envoyé à Calais pour y faire la quête, pendant qu'on y travailloit à ſailer les harengs.

Etant là ma plus forte paſſion étoit d'entendre les Rélations, que les Capitaines de Vaiſſeaux faiſoient de leurs longs voyages. Je retournai en ſuite à nôtre Convent du Biez par Dunkerken. Mais je me cachois ſouvent derriere les portes des Cabarets, pendant que les Matelots parloient de leurs navigations. La fumée du tabac me cauſoit de grands maux d'eſtomach en m'attachant ainſi à les écouter. Cependant j'étois fort attentif à tout ce que ces gens-là racontoient des rencontres, qu'ils avoient euës ſur mer, des hazards, qu'ils avoient courus, & des divers accidens de leurs voyages

dans les Pays éloignez. J'aurois passé des jours & des nuits entieres sans manger dans cette occupation, qui m'étoit si agréable, parce que j'y apprenois toûjours quelque chose de nouveau touchant les meurs & les manieres de vivre des Nations étrangeres, & touchant la beauté, la fertilité, & les richesses des Pays, où ces gens avoient été.

Je me fortifiois donc de plus en plus dans mon ancienne inclination. Dans le dessein de la contenter davantage j'allai en Mission dans la plûpart des villes de Hollande, & je m'arrêtai enfin à Mastricht, où je demeurai environ huit mois. J'y administrai les Sacremens à plus de trois mille blessez. Etant là dans cette occupation je courus plusieurs grands dangers parmi ces pauvres malades. J'y fus même attaqué du Pourpre & de la Dysenterie, & je me vis à deux doigts de la mort. Mais Dieu me rendit enfin ma premiere santé par les soins & par les secours d'un très-habile Medecin Hollandois.

L'an-

L'année d'après je m'engageai encore par un effet de mon zele à travailler au salut des Ames. Je me trouvai donc au Combat sanglant de Seneff, où tant de gens perirent par le fer & par le feu. J'y eus beaucoup d'occupation à soulager & à consoler les pauvres blessez. Et enfin après avoir essuyé de grandes fatigues, & après avoir couru des dangers extrêmes dans les Sieges de ville, à la Tranchée, & dans des Batailles, où je m'exposois beaucoup pour le salut du prochain, pendant que les gens de guerre ne respiroient que le carnage & le sang, je me vis en état de satisfaire mes premieres inclinations.

Je reçûs donc ordre de mes Superieurs de me rendre à la Rochelle pour m'y embarquer en qualité de Missionnaire dans le Canada. Je fis les fonctions de Curé pendant deux mois à deux lieuës de cette ville, parce que j'en avois été prié par le Pasteur du lieu, qui étoit absent. Mais enfin je m'abandonnai entierement à la Provi-

dence, & j'entrepris ce grand trajet de mer de douze ou tréze cens lieuës, le plus grand peut-être & le plus long, qui se fasse dans l'Ocean.

Je m'embarquai donc avec Messire François de Laval, créé pour lors Evêque de Petrée *in partibus infidelium*, & du depuis fait Evêque de Quebec, capitale du Canada. Alors mon désir de voyager s'augmenta de plus en plus. Je restai dans ce Pays pendant quatre ans, & je fus envoyé en Mission, pendant que Monsieur l'Abbé de Fenelon, à présent Archevêque de Cambrai, y demeuroit.

Je ne rapporterai pas ici les diverses avantures de nôtre navigation, ni les combats, que nous eûmes contre des Vaisseaux Turcs, de Tunis, & d'Alger, qui firent tout ce qu'ils purent pour nous prendre, & dont nous sortîmes à nôtre avantage. Je crains de grossir par trop ma Rélation. Je ne parlerai point non plus de nôtre approche du Cap Breton, où nous vîmes avec un plaisir incroyable la bataille, qui

qui s'y fait ordinairement entre ces poiſſons, qu'on appelle Eſpadons, & les Baleines, qui ſont leurs ennemies naturelles.

Je ne dirai rien non plus de la grande quantité de Morues, que nous prîmes à quarante braſſes d'eau ſur le grand banc de Terre neuve. Nous vîmes en ces lieux un fort grand nombre de vaiſſeaux de Nations differentes, qui s'y rendent tous les ans pour la pêche de ces poiſſons, qui y eſt toûjours fort abondante. Cette vûë donna beaucoup de plaiſir à nôtre équipage, qui étoit d'environ cent hommes, aux trois quarts deſquels j'adminiſtrois les Sacremens, parce qu'ils étoient Catholiques. Je faiſois l'Office divin tous les jours de calme, & nous chantions enſuite l'Itineraire des Clercs en Muſique, traduit en vers François, après que nous avions fait nos priéres du ſoir.

C'eſt ainſi que nous paſſions doucement nôtre temps dans le vaiſſeau, en attendant que nous puſſions arriver

en Canada à Quebec, qui en eſt la ville Capitale, où nous nous rendîmes à la fin.

CHAPITRE II.

Moyens, par leſquels l'Auteur de ce pénible voyage s'accoûtuma à ſouffrir les travaux de la Miſſion.

LE Seigneur François de Laval Evêque de Petrée ayant pris poſſeſſion de l'Evêché de Quebec par la création, qui en avoit été faite par le Pape Clement X. & cela contre le ſentiment de quelques perſonnes de qualité, qui ſe virent fruſtrez par là de leurs prétentions, ce Prélat conſiderant, que pendant le voyage j'avois fait paroître beaucoup de zele dans mes Prédications, & dans mon aſſiduité à faire le ſervice divin, que d'ailleurs j'avois empêché, que pluſieurs femmes & filles,

les, que l'on faiſoit paſſer avec nous, ne priſſent trop de liberté avec de jeunes gens de nôtre équipage, dont j'eus ſouvent à eſſuyer la mauvaiſe humeur pour cela. Ces raiſons & pluſieurs autres m'attirérent les éloges & la bienveillance de cet illuſtre Evêque. Il m'obligea donc de prêcher l'Avent & le Carême au Cloître des Réligieuſes de St. Auguſtin de l'Hôpital du dit Quebec.

Cependant mon inclination naturelle ne ſe ſatisfaiſoit point de tout cela. J'allois donc ſouvent à 20. & 30. lieuës de nôtre habitation pour viſiter le Pays. Je portois ſur moi une petite Chapelle, & je marchois avec de larges raquettes, ſans quoi je ſerois ſouvent tombé dans des précipices affreux, où je me ſerois perdu. Quelquefois afin de me ſoulager je faiſois tirer mon petit équipage par un gros chien, que j'avois amené avec moi, & cela pour me rendre plûtôt aux trois Rivieres, à Sainte Anne, au Cap Tourmente, au Bourg-royal, à la Pointe de Levi,

Levi, & dans l'Isle de St. Laurent. Là j'assemblois dans une des plus grandes cabannes de ces lieux tout autant de gens, que je pouvois. Ensuite je les admettois à la Confession, & à la Sainte Communion. Pendant la nuit je n'avois ordinairement qu'un manteau pour me couvrir. La gélée me perçoit souvent jusques aux os. J'étois obligé d'allumer du feu cinq ou six fois pendant la nuit, de peur de mourir de froid; & je n'avois que très-modiquement, ce qu'il me falloit pour vivre, & pour m'empêcher de perir de faim pendant le voyage.

Durant l'Eté je fus obligé de canoter pour continuer ma Mission. C'est-à-dire, que je fus reduit à voyager sur les Lacs, & sur les Rivieres dans ces petis bâtimens d'écorce, que je décrirai tout à l'heure. Ce manége se faisoit aisément dans des endroits, où il n'y avoit que deux ou trois pieds d'eau: mais quand je me trouvois dans des lieux plus profonds, alors le Canot, qui est rond par dessous, étoit en

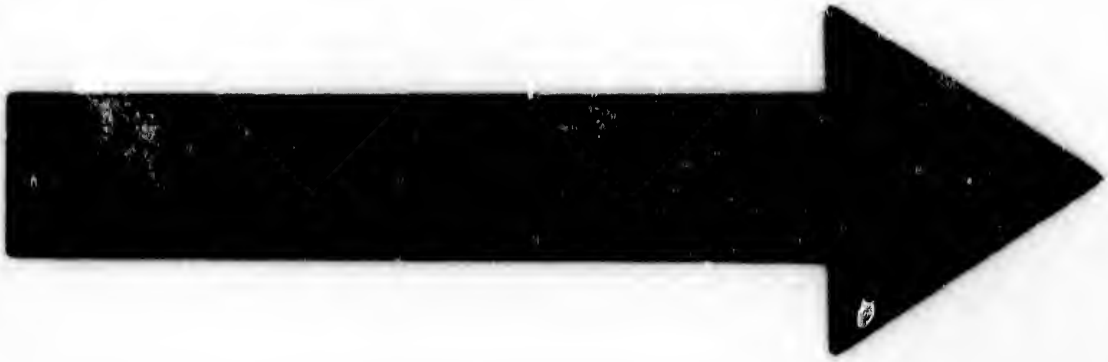
en danger de tourner, & je me ſerois ſans doute perdu dans les eaux, ſi je n'euſſe pris garde à moi de fort près.

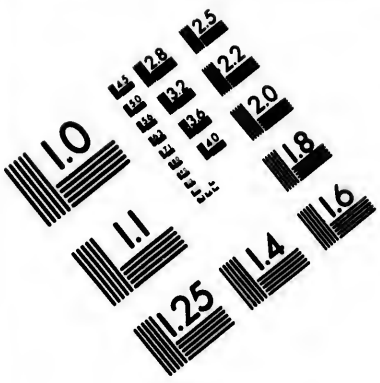
Au reſte j'étois alors obligé de voyager de cette maniére, parce qu'il n'y a point de chemins pratiquables dans ce Pays-là. Il étoit donc impoſſible d'aller par terre dans ces nouvelles Colonies. Il faut bien du temps pour couper, & pour brûler ce grand nombre d'arbres, qui croiſſent de tous côtez, & pour y faire de grands chemins. Il falloit donc y aller par eau, & ſe ſervir pour cela de ces petis bateaux ronds, dont je viens de parler.

CHAPITRE III.

Deſcription des Canots, dont on ſe ſert pour voyager dans l'Amerique pendant l'Eté.

CES Canots ſont ronds par deſſous, comme je viens de le dire, & poin-





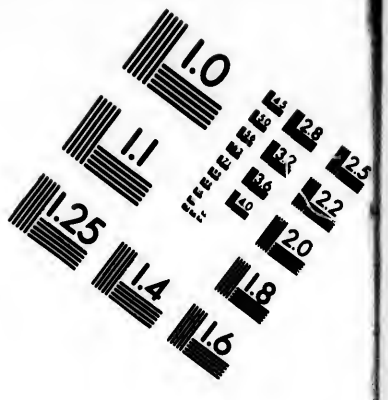
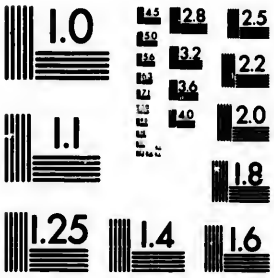
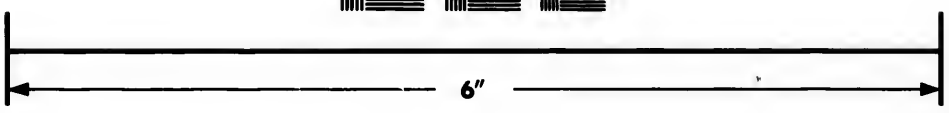
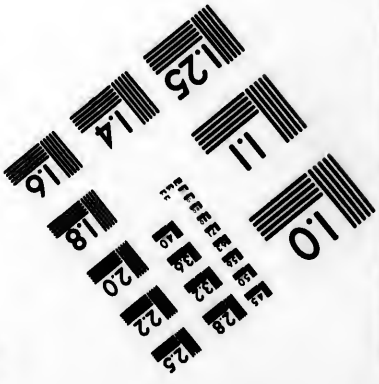


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

& pointus par les deux bouts. Ils ſont aſſez ſemblables aux Gondoles de Veniſe. On ne ſauroit voyager dans l'Amerique ſans Canots. On y trouve par tout de grandes & vaſtes forêts. Les vents impetueux en arrachent ſouvent les arbres. Le temps en renverſe un grand nombre, qui tombans de vieilleſſe s'entaſſent les uns ſur les autres. Tout cela embarraſſe les terres, & rend les chemins abſolument impraticables.

Les Sauvages conſtruiſent fort ingénieuſement ces Canots. Ils les font avec de l'écorce de Bouleau. Ils enlevent adroitement cette écorce de deſſus cette eſpece d'arbres, qui ſont d'une groſſeur plus conſidérable, que ceux que nous avons en Europe. Ces Barbares y travaillent ordinairement à la fin de l'hyver dans de grandes forêts humides, qui ſont vers les terres du Nord.

Pour ſoûtenir l'écorce de ces Canots ils poſent au dedans des varangues, ou pieces de bois blanc, ou de

Ce-

Cedre, de la largeur de quatre doigts ou environ. Ils accommodent cela avec des Maitres ou bâtons applanis, qui font le circuit du Canot. Enſuite avec des bâtons de travers gros d'un poûce, ou d'un poûce & demi, qui ſont fort polis, ils les attachent enſemble des deux côtez à l'écorce par le moyen de certaines racines d'arbres, qu'ils fendent en deux, à peu près comme des oziers, dont on fait des paniers en Europe.

Ces Canots n'ont point de gouvernail comme les groſſes Chaloupes. On les conduit à force de bras avec des avirons ou rames légéres. On les tourne d'une fort grande vîteſſe pour les faire aller, où on veut. Quand on y eſt habitué, on fait avancer ces Canots d'une maniére admirable, lorsqu'il fait calme. Mais quand on a le vent favorable, ces petis bâtimens font une diligence ſurprenante. Les Sauvages ſe ſervent en ce cas-là de petites voiles faites de la même écorce, mais plus mince que celle des Canots. Pour

les

les Européens, ſtilez de longue main à ces manœuvres, ils ſe ſervent d'environ quatre aûnes de toile, qu'ils élevent ſur un petit mât, dont on enfonce le pied dans le trou d'un bois quarré fort leger, arrêté entre les varangues, & l'écorce de ces Canots par le bas.

Avec ces petis bâtimens, quand on y eſt façonné, on peut faire par fois en un jour trente ou trente-cinq lieuës en deſcendant les Rivieres, & quelquefois davantage ſur les Lacs, quand le vent eſt favorable. Il y a de ces Canots plus grands les uns que les autres. Ils portent ordinairement mille livres péſant, quelques-uns douze cens, & les plus grands juſques à quinze cens livres. Les plus petis portent juſques à trois ou quatre cens péſant avec deux hommes ou femmes, qui les pouſſent. Les plus grands Canots ſont conduis par trois ou quatre hommes, & quelquefois il y a ſept ou huit Canoteurs pour faire plus de diligence, lors que les voyages ſont preſſez.

CHA-

CHAPITRE IV.

Autres motifs, qui excitérent plus fortement l'Auteur de cette Découverte à l'entreprendre.

J'AVOIS un fort grand désir, suivant en cela l'exemple de plusieurs Réligieux de mon Ordre, d'étendre les bornes du Christianisme, & de convertir à la foi de l'Evangile les peuples barbares de l'Amerique. Je considerois donc l'emploi de Missionnaire, comme un emploi glorieux pour moi. Ainsi dès que je vis jour à m'engager dans la Mission, je l'entrepris, quoique cela dût m'éloigner de plus de douze cens lieuës du Canada. Je disposai plusieurs personnes à faire le voyage avec moi.

Dans la suite je n'ai rien negligé pour l'execution de mon dessein. Je fus envoyé comme pour m'éprouver à une Mission de plus de six vingts lieuës

au

CHAPITRE IV.

Autres motifs, qui excitérent plus fortement l'Auteur de cette Découverte à l'entreprendre.

J'AVOIS un fort grand désir, suivant en cela l'exemple de plusieurs Religieux de mon Ordre, d'étendre les bornes du Christianisme, & de con-

au delà de Quebec. Je remontai le fleuve de Saint Laurent, & j'arrivai enfin sur le bord d'un Lac, que les Iroquois appellent Ontario, & que nous décrirons ci-après. Etant là j'attirai à moi plusieurs Sauvages Iroquois pour cultiver des terres, & pour défricher des bois, afin de bâtir nôtre Demeure. J'y fis dresser une Croix d'une hauteur, & d'une grosseur extraordinaire. Je fis construire une Chapelle près du Lac, & je m'établis là avec un Religieux de mon Ordre, nommé le Pere Luc Buisset, que j'avois attiré avec moi, & qui est mort du depuis dans nôtre Convent de St. François sur Sambre. J'aurai encore à parler de lui dans la suite; parce que nous avons vécu longtemps ensemble en Canada, & que nous avons travaillé en commun à nôtre établissement à Catarockouy.

C'est là le lieu, où nous avons souvent pensé à cette Nouvelle Découverte, de laquelle je fais ici la description. J'étois excité à cela par le

Le-

Lecture de plusieurs voyages. Je me fortifiois dans ce dessein par les lumieres, que nous tirions de plusieurs Sauvages. Je voyois en effet, par ce que me disoient plusieurs particuliers de diverses Nations, que l'on pourroit faire des établissemens considérables du côté du Sud-Oüest au delà des grands Lacs, & que même par le moyen d'une grande Riviere, nommée Hoio, qui passe chez les Iroquois, on pourroit pénétrer jusques à la mer vers le Cap Floride.

Je fis plusieurs voyages differens, tantôt avec les habitans du Canada, que nous avions attirez pour demeurer à nôtre Fort de Catarockoüy, tantôt avec des Sauvages, avec qui j'avois fait habitude. Comme je prévoyois, qu'on rendroit nos Découvertes suspectes aux Iroquois, je voulus voir les Sauvages de leur cinq Cantons. Je me rendis donc parmi eux avec un de nos soldats du dit Fort, faisant environ soixante & dix lieuës de chemin, & ayant tous deux de larges raquettes aux pieds, à

cauſe des neiges, qui ſont abondantes en ce pays-là pendant l'hyver.

J'avois déja quelque petite connoiſſance de la langue Iroquoiſe. Ces Barbares furent ſurpris de me voir marcher comme eux dans les neiges, & cabaner dans ces vaſtes forêts, qu'on trouve dans ce pays-là. Nous enlevions juſques à quatre pieds de neige pour faire du feu ſur le ſoir, après avoir marché pendant dix ou douze lieuës tous les jours. Nous avions des ſouliers à la mode des Sauvages, leſquels étoient bien-tôt pénétrez de cette neige, qui ſe fondoit en touchant nos pieds, échauffez du mouvement, que nous faiſions en marchant. Nous nous ſervions d'écorce de bois blanc pour nous coucher, & nous allumions un grand feu, que nous étions obligez d'entretenir avec un extrême ſoin à cauſe du grand froid. Nous paſſions ainſi toutes les nuits en attendant le retour du ſoleil, pour continuer nôtre chemin. Au reſte nous n'avions point d'autre nourriture que du blé d'Inde

réduit

réduit en farine, que nous détrempions avec de l'eau pour l'avaler plus facilement.

Nous passâmes ainsi chès les Iroquois Honnehiouts, & chez les Honnontagez, qui nous reçûrent très-bien. Cette nation est la plus belliqueuse de tous les Iroquois. Quand ils nous virent, ils mirent les quatre doigts sur la bouche pour marquer l'étonnement, où ils étoient du penible voyage, que nous avions fait pendant l'hyver. Mais nous regardans ensuite vêtus d'un gros & rude habit de St. François, ils s'écrierent en ces termes, *Hotchitagon*, c'est-à-dire, *pieds nuds*, & prononcerent ce mot, qu'ils faisoient sortir du creux de l'estomach, *Gannoron*, pour me dire, qu'il falloit, que nôtre voyage fût de grande importance, puis que nous l'entreprenions dans un temps si fâcheux.

Ces Sauvages nous présenterent de l'Elan, & du Chevreuil, préparé à leur mode, dont nous mangeâmes, après quoi nous prîmes congé d'eux pour aller plus loin. Nous partîmes donc avec

nos couvertes sur le dos, & nous prîmes une petite marmite avec nous pour y faire de la *Sagamitée*, c'est-à-dire, de la boüillie de blé d'Inde. Nous marchions par des chemins inondez, & absolument impraticables aux Européens. Nous étions souvent obligez de passer sur des arbres de larges marais, & de grands ruisseaux. Enfin nous arrivâmes aux Gannickez, ou Agniez. C'est l'un des cinq Cantons des Iroquois, situé à une bonne journée du voisinage de la Nouvelle Hollande, nommée à présent la Nouvelle Jork. Etant là nous fûmes obligez d'assaisonner nôtre blé d'Inde, que nous pilions ordinairement entre deux pierres, avec de petites grenoüilles, que les Sauvages ramassent dans les prés, lors que les neiges sont fonduës vers les Fêtes de Pâques.

Nous demeurâmes quelque temps parmi cette derniere Nation, & nous logeâmes chez un Pére Jesuite, Lionnois de naissance, pour y transcrire un petit Dictionnaire Iroquois. Le temps

s'étant

s'étant mis au beau, nous y vîmes un jour trois Hollandois à cheval, qui venoient en Ambaſſade vers les Iroquois pour la traite des Caſtors. Ils s'étoient rendus là par ordre du Major Andris. C'eſt celui, qui a ſoûmis Baſton, & la Nouvelle Jorck au Roi d'Angleterre, & qui eſt préſentement Gouverneur de la Virginie.

Ces Meſſieurs décendirent de leurs chevaux pour nous y faire monter, & nous emmener avec eux à la Nouvelle Orange, afin de m'y régaler. Lors qu'ils m'entendirent parler Flamand, ils me témoignerent beaucoup d'amitié. Ils me dirent, qu'ils avoient lû pluſieurs Hiſtoires des Découvertes, que nos Réligieux de St. François avoient faites dans l'Amerique Meridionale, mais qu'ils n'en avoient jamais vû avec l'habit de nôtre Ordre. Ils me témoignerent enſuite, qu'ils auroient été fort aiſes de me voir demeurer parmi eux pour la conſolation Spirituelle de pluſieurs Catholiques de nos Pays-Bas, qui étoient dans leurs habitations. Je

l'aurois fait très-volontiers, puis qu'ils m'en prioient : mais je craignois de donner de l'ombrage aux Jesuites, qui m'avoient bien reçû, & d'ailleurs je craignois de faire du tort à la Colonie du Canada pour le commerce du Castor, & des pelleteries avec les Sauvages, que je connoissois. Nous remerciâmes donc ces honnêtes Hollandois, & nous nous rendîmes à nôtre séjour ordinaire de Catarockoüy avec moins de difficulté qu'en allant, & tout cela ne servit qu'à augmenter l'envie, que j'avois de découvrir des Nations plus éloignées.

CHAPITRE V.

Description du Fort de Catarockoüy, nommé depuis le fort de Frontenac.

CE fort est situé à cent lieuës de Quebec, Capitale du Canada, en re-

remontant le fleuve de Saint Laurent au Sud. Il eſt bâti près de la décharge du Lac Ontario, qui veut dire en langue Iroquoiſe, *Beau Lac*. Ce Fort fut gazonné d'abord, & entouré de gros pieux, de grandes paliſſades, & de quatre baſtions par les ordres du Comte de Fontenac, Gouverneur Général du Canada. On trouva qu'il étoit neceſſaire de le bâtir pour s'oppoſer aux courſes des Iroquois, & pour détourner le commerce des pelleteries, que ces peuples font avec les habitans de la Nouvelle Jorck, & avec les Hollandois, qui ont formé là une nouvelle Colonie, parce qu'ils fourniſſent des marchandiſes aux Sauvages à meilleur prix, que les François du Canada.

L'Iroquois eſt une Nation inſolente & barbare, qui a fait perir plus de deux millions d'ames dans ces vaſtes Pays. Les François les craignent pour le Fort de Frontenac. Ces peuples ne laiſſent les Européens en repos que par la crainte de leurs armes à feu. Ils n'entretiennent commerce avec eux que par

le besoin, qu'ils ont de leurs marchandises, & des armes, qu'ils achétent, & dont ils se sont servis pour détruire ce grand nombre d'ennemis circonvoisins, qu'ils ont fait perir. Ils les ont employées en effet à porter le fer & le feu à cinq & six cens lieuës de leurs Cantons Iroquois, afin d'exterminer les Nations, qu'ils haïssent.

Ce Fort, qui n'étoit entouré au commencement que de pieux, de palissades & de gazons, a été construit pendant ma Mission de trois cens & soixante toises de circuit. On l'a revêtu de pierres de taille, que l'on trouve naturellement polies par le choc des eaux sur le bord de ce Lac Ontario, ou Fontenac. On y travailla avec tant de diligence, qu'il fut mis dans sa perfection dans l'espace de deux ans par les soins du Sieur Cavallier de la Salle, qui étoit un homme habile, & grand politique, Normand de Nation. Il m'a dit plusieurs fois, qu'il étoit né à Paris, afin que le Pére Luc Buisset, dont j'ai parlé, & moi, prissions plus de confiance

ce en lui, parce qu'il avoit remarqué dans nos conversations ordinaires, que les Flamands, & plusieurs autres peuples, se défient aisément des Normands. Je sai, qu'il y a des gens d'honneur & de probité en Normandie comme ailleurs; mais enfin il est certain, que les autres Nations sont plus franches & moins rusées que les habitans de cette Province de France.

Le Fort de Frontenac est donc situé au Nord de ce Lac, près de sa décharge. Il est placé dans une presqu'Isle, dont on a fait fossoyer l'Isthme. Les autres côtez sont entourez en partie du bord du dit Lac Ontario, ou Frontenac, & en partie d'un très-beau port naturel, où toutes sortes de bâtimens peuvent moüiller en sûreté.

La situation de ce Fort est si avantageuse, qu'il est aisé par son moyen de couper la sortie & le retour des Iroquois, & de leur porter même la guerre chés eux en vingt-quatre heures, lors qu'ils sont en course. Cela se peut faire aisément par le moyen des barques.

J'y en laissai trois toutes pontées à mon dernier départ. On peut se rendre avec ces barques en très-peu de temps à la côte meridionale de ce Lac, pour y ravager en cas de besoin les Tsonnontoüans, qui sont les plus nombreux de tous ces Cantons Iroquois. Ils y cultivent beaucoup de terres pour y semer du blé d'Inde, qu'ils y recueillent ordinairement pour deux ans. Ensuite ils l'enferment dans des caveaux, qu'ils creusent en terre, & qu'ils couvrent de telle maniere, que la pluye n'y peut point faire de mal.

La terre, qui borde ce Fort, est extrémement fertile. On en a fait cultiver plus de cent arpens pendant deux ans & demi, que j'y ai été en Mission. Le blé d'Inde, le blé d'Europe, les legumes, les herbes potageres, les citroüilles & les melons d'eau y ont très-bien réussi. Il est vrai, que dans l'abord ces blez y étoient fort gâtez par les sautereles. C'est ce qui arrive ordinairement dans ces nouveaux défrichemens des terres du Canada, à cause de

la grande humidité du Pays. Les premiers habitans, que nous y attirâmes, y ont fait nourrir des volailles.

On y a auſſi tranſporté des bêtes à cornes, qui y ont multiplié. Il y en avoit déja environ ſoixante de mon temps. Les arbres y ſont très-beaux, propres à y bâtir des maiſons & des barques. L'hyver y eſt près de trois mois plus court qu'en Canada. Il y a lieu de croire, qu'il s'y formera une Colonie conſidérable. J'y laiſſai avant mon grand voyage quinze ou ſéze familles avec le Pére Luc Buiſſet Récollet, avec lequel j'adminiſtrois les Sacremens dans une Chapelle de ce Fort.

Pendant que le bord de ce Lac étoit gelé, je me rendis ſur les glaces avec des grapins attachez à mes ſouliers à un village des Iroquois, nommé Gannecouſe vers Kenté à neuf lieuës du Fort, avec le Sieur de la Salle, dont j'ai parlé. Les Sauvages du lieu nous préſenterent de la chair d'Elan, & de porc-épic à manger. Après les avoir haranguez nous attirâmes à nôtre Fort un aſſez

grand nombre d'Iroquois pour former un village de quarante Cabannes, que ces gens habiterent entre nôtre Maiſon de Miſſion, & le dit Fort. Ces Barbares y défricherent des terres pour y ſemer du blé d'Inde, & des legumes, dont nous leur donnâmes des graines pour leurs jardins. Nous leur apprîmes même contre leur coûtume à manger, comme nous, de la ſoupe avec des legumes & des herbes.

Le Pére Luc & moi remarquâmes, que les Iroquois, dans la prononciation de leur langue, n'ont point de labiales, comme B. P. M. F. Nous avions le Symbole des Apôtres, l'Oraiſon Dominicale, & nos autres priéres ordinaires, traduites en langue Iroquoiſe. Nous les faiſions apprendre & reciter aux enfans de ces Sauvages. A force de leur inculquer ces labiales, nous les façonnions à prononcer toutes les lettres comme nous. Nous les rendions familiers avec les enfans de nos habitans Européens du Fort. Ces enfans, qui nous étoient chers, parce qu'ils étoient nez

Chrê-

Chrêtiens, converſans ainſi avec ces petis Iroquois, ils s'entr'apprenoient leurs langues maternelles. Cela ſervoit à entretenir une bonne correſpondance avec les Iroquois. Ces Barbares demeuroient aſſidûment avec nous hors le temps de leur chaſſe.

Mais ce qui nous étoit ſenſible, c'eſt, que ces peuples allant à cette chaſſe pendant cinq ou ſix mois dans la profondeur des vaſtes forêts, & ſouvent à plus de deux cens lieuës de leur demeure ordinaire, ils y menent toutes leurs familles avec eux. Et là ils vivent enſemble de la chair de tous les animaux ſauvages, qu'ils y tuent avec les armes, qu'ils ont troquées avec les Européens contre des pelleteries. Un Miſſionnaire ne peut pas ſuivre ces peuples dans des lieux ſi écartez. Ainſi les enfans des Sauvages oublioient pendant le temps de leur chaſſe, tout ce que nous avions tâché de leur apprendre dans le Fort de Frontenac.

Les habitans du Canada fatiguez de ſix mois d'hyver vers Quebec, les trois

Rivieres, & l'Isle de Monréal, voyant que des Réligieux de Saint François s'étoient habituez au dit Fort de Catarockoüy, ou de Frontenac, où l'hyver est de trois mois plus court que chez eux, plusieurs d'entr'eux prirent la resolution d'y transporter leurs familles, & de s'y habituer. Ils se représentoient, que nous leurs administrerions les Sacremens, & que leurs enfans y recevroient une bonne éducation, sans qu'il leur en coutât rien, parce qu'en effet nous les instruisions ordinairement sans en tirer aucun salaire.

Il y a eu des gens, qui ont toûjours voulu se rendre les maîtres en Canada, & les arbitres de tous les établissemens, qu'ils attiroient à eux par tous les moyens possibles. Ils ont donc tâché de s'attribuer la gloire de tous les bons succès. Ils ont poussé leurs créatures par tout, & ont tâché de détruire nos desseins dans ce Fort. Ils ont même enfin fait sortir nos Récollets par le moyen du Marquis de Denonville, qui s'est laissé surprendre aux artifices de ces gens-

gens-là. Ce Seigneur étoit alors Gouverneur du Canada. Ils l'avoient attiré dans leurs interêts.

J'espére, que Dieu y rétablira quelque jour nos pauvres Réligieux, parce que leurs desseins ont toûjours été purs & innocens, & qu'on n'a pû les faire sortir de ce Fort sans injustice. Dieu ne laisse rien impuni. Il vangera quelque jour le tort, qu'on leur a fait en cela. J'ai appris depuis quelque temps, que les Iroquois, qui sont toûjours en guerre avec les François de Canada, se sont saisis de ce Fort de Catarockoüy. On m'a même dit, que de rage ces Barbares ont fumé dans leurs pipes quelques doigts de ceux, qui ont fait sortir nos pauvres Récollets de ce Fort, & que les habitans modernes du Canada en ont fait des reproches à ceux, qui en ont été les auteurs.

CHA-

CHAPITRE VI.

Description des Lacs d'eau douce, les plus grands & les plus beaux de tout l'Univers.

J'ENTREPRENS ici la Description des choses les plus remarquables de cette grande Découverte, afin que le Lecteur puisse entrer plus aisément en connoissance de nôtre voyage par le moyen de la Carte, que nous en avons fait dresser.

Le Lac Ontario a été nommé le Lac de Frontenac, à cause de l'illustre Comte de Frontenac, Gouverneur Général du Canada. Tout le monde sait, quel est le merite & la vertu de ce Seigneur. On sait aussi, quelle est l'antiquité de sa Maison, & qu'il est sorti d'une longue suite d'illustres Ancêtres, qui ont été employez dans les plus grandes Charges de la Robbe & de l'Epée. On a toûjours vû sa Famille inviolablement attachée aux interêts du Souverain dans

dans les temps même les plus difficiles. Je puis dire ici sans offenser les autres Gouverneurs du Canada, qui l'ont précedé & suivi, que jamais ce Pays n'a été gouverné avec tant de sagesse, de moderation, & d'équité que par le Comte de Frontenac.

Je sai bien que des gens, qui veulent être les maîtres par tout, ont tâché de noircir sa réputation, afin d'affoiblir sa gloire, & de le rendre suspect: mais je dois dire à la loüange de cet illustre Seigneur, que pendant dix ans, qu'il a vêcu dant ce Pays-là, il a été le pére des pauvres, le protecteur de ceux, que l'on vouloit injustement opprimer, & un parfait modèle de vertu & de pieté. Ceux de sa Nation, qui s'étoient élévez contre lui par un effet de leur légéreté naturelle, ont eu le déplaisir de le voir rétabli dans son Gouvernement, dont leurs calomnies & leurs malignes intrigues l'avoient fait deposseder. Ils avoient engagé dans leur complot l'Intendant du Chesneau, qu'ils avoient surpris par leurs artifices.

Ce-

Cependant on regrete fort cet illustre Comte, comme je l'ai appris depuis.

C'est donc en l'honneur de ce Comte, qu'on a donné le nom de Frontenac au Lac Ontario, afin de perpetuer sa memoire en ce Pays-là. Ce Lac a quatre vingts lieuës de longueur, & vingt-cinq ou trente de largeur. Il est abondant en poissons, profond, & navigable par tout. Les cinq Cantons des Iroquois habitent pour la plûpart au midi de ce Lac, savoir les Ganniegez ou Agniez, les plus voisins de la Nouvelle Hollande ou Jorck: les Onnontaguez, ou gens de la montagne, les plus belliqueux de leur Nation, les Onneïouts, & les Tsonnontoüans les plus nombreux vers la côte meridionale de ce même Lac. On y trouve aussi les villages Iroquois, savoir Téiaiagon, Keuté, & Ganneousiè, qui n'est qu'à neuf lieuës du Fort de Frontenac.

Le grand fleuve de St. Laurent tire son origine de ce Lac Ontario, que les Iroquois appellent aussi dans leur langue Skanadario, c'est-à-dire, *fort beau*

Lac

Lac. Il ſort auſſi en partie des Lacs ſuperieurs, comme nous le verrons dans la ſuite.

Ce Lac Ontario eſt de figure ovale. Il s'étend de l'Orient à l'Occident. Il eſt d'eau douce auſſi-bien que les autres. Cette eau eſt très-bonne à boire, & il eſt entouré de terres fertiles. La navigation y eſt aiſée, même à de grands vaiſſeaux : mais elle eſt plus difficile en hyver, à cauſe des grands vents, qui y regnent. De ce Lac Ontario, ou Frontenac, on peut aller en barque, ou dans de grands bâtimens, juſqu'au pied d'un gros rocher, qui eſt à deux lieuës du grand Saut de Niagara, que nous allons décrire.

CHA-

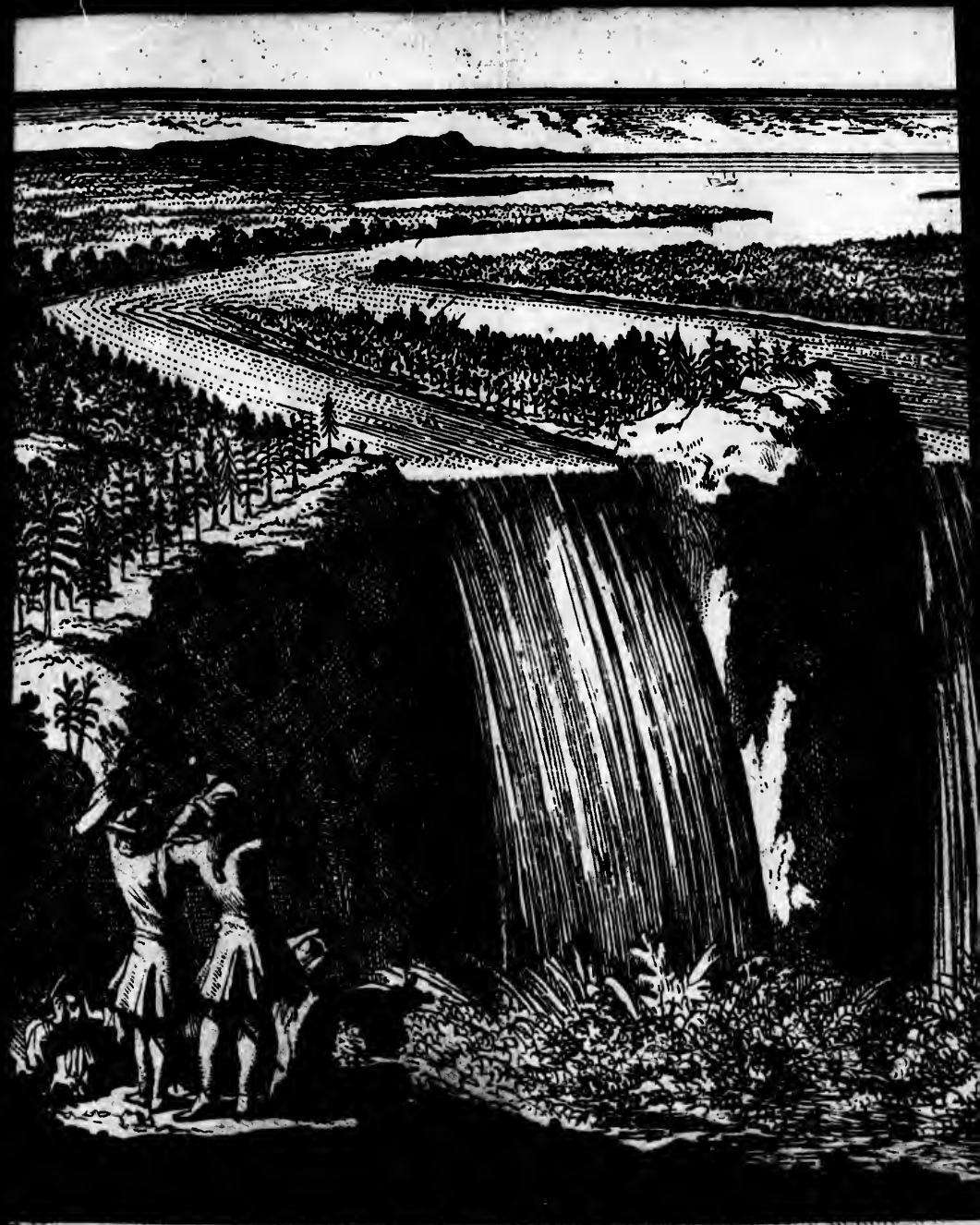
CHAPITRE VII.

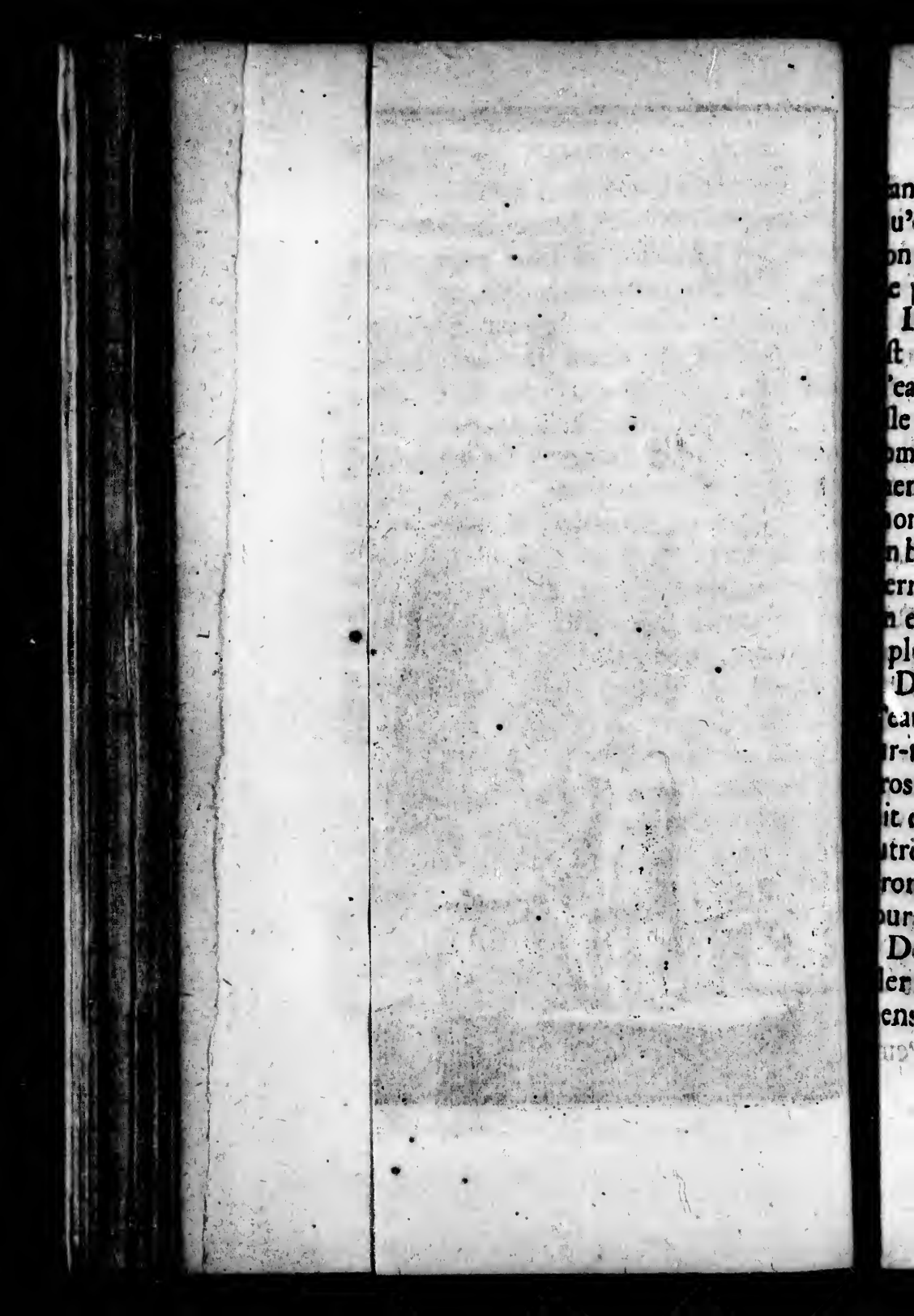
Deſcription du Saut, ou chû d'eau de Niagara, qui ſe v entre le Lac Ontario & Lac Erié.

ENTRE le Lac Ontario & le Lac E il y a un grand & prodigieux Sa dont la chûte d'eau eſt tout-à-fait ſ prenante. Il n'a pas ſon pareil d tout l'Univers. On en voit quelqu uns en Italie; il s'en trouve même core dans le Royaume de Suede: m on peut dire, que ce ne ſont que fort foibles échantillons de celui, d nous parlons ici.

Au pied de cet affreux Saut on v la Riviere de Niagara, qui n'a qu demi-quart de lieuë de largeur. M elle eſt fort profonde en de certains e droits. Elle eſt même ſi rapide au d ſus du grand Saut, qu'elle entraîne vi lemment toutes les bêtes ſauvages, q la veulent traverſer pour aller pâtur

da





ans les terres, qui ſont au delà, ſans u'elles puiſſent reſiſter à la force de on cours. Alors elles ſont précipitées e plus de ſix cens pieds de haut.

La chûte de cet incomparable Saut ſt compoſée de deux grandes nappes 'eau, & de deux caſcades avec une le en talus au milieu. Les eaux, qui mbent de cette grande hauteur, écu- ent & boüillonnent de la maniere du onde la plus épouvantable. Elles font n bruit terrible, plus fort que le ton- erre. Quand le vent ſouffle au Sud, n entend cet effroyable mugiſſement plus de quinze lieuës.

Depuis ce grand Saut, ou chûte eau, la Riviere de Niagara ſe jette, r-tout pendant deux lieuës juſques au ros Rocher, avec une rapidité tout-à- it extraordinaire; mais pendant deux tres lieuës juſqu'au Lac Ontario, où rontenac, l'impetuoſité de ce grand ourant ſe ralentit.

Depuis le Fort de Frontenac on peut er en barque, ou ſur de grands bâti- ens juſqu'au pied de ce gros Rocher, dont

dont nous avons parlé. Ce Rocher eſt à l'Ouëſt, détaché de la terre par la Riviere de Niagara à deux lieuës du grand Saut. C'eſt dans ces deux lieuës, qu'on eſt obligé de faire le portage, c'eſt-à-dire, le tranſport des marchandiſes. Mais le chemin y eſt très-beau. Il y a fort peu d'arbres, & ce ſont preſque toutes prairies, dans leſquelles on trouve d'eſpace en eſpace des chênes & des ſapins.

Depuis le grand Saut juſques au Rocher, qui eſt à l'Oüeſt de la Riviere de Niagara, les deux bords de cette Riviere ſont d'une hauteur ſi prodigieuſe, qu'on fremit en regardant fixement la rapidité, avec laquelle les eaux de cette Riviere coulent en-bas. Sans ce grand Saut de Niagara, qui interrompt la navigation, on pourroit aller avec de grandes barques, & même avec des navires, plus de quatre cens cinquante lieuës en traverſant le Lac des Hurons juſqu'au bout du Lac des Illinois. On peut dire de ces Lacs, que ce ſont de petites mers d'eau douce.

A l'em-

A l'embouchure de la Riviere de Niagara le Sieur de la Salle avoit dessein d'y commencer un Fort. Il en seroit venu aisément à bout, s'il avoit sû se borner, & s'arrêter là pendant une année. Son dessein étoit de tenir en bride les Iroquois, & sur-tout les Tsonnontouans, qui sont les plus nombreux & les plus aguerris de toute cette Nation. Et en effet ce Fort lui auroit donné le moyen d'empêcher facilement le commerce, que ces peuples font avec les Anglois & les Hollandois de la Nouvelle Jorck. Ils ont accoûtumé d'y porter des peaux d'Elans, de Castors, & plusieurs sortes de pelleteries, qu'ils vont chercher à deux ou trois cens lieuës de leurs habitations. Ces Barbares étant donc obligés necessairement de passer & de repasser près de ce Fort de Niagara, on auroit pû les arrêter à l'amiable en temps de paix, ou par force en temps de guerre, & les obliger ainsi à faire leur commerce avec les Canadiens.

Mais parce que nous remarquions, que les Iroquois étoient poussez à nous em-

empêcher l'exécution de ce dessein, non pas tant par les Anglois & les Hollandois, que par les habitans même du Canada, dont plusieurs tâchoient de traverser nôtre Découverte, on se contenta d'y bâtir une maison à l'Est, dans l'embouchure de la Riviere de Niagara, où l'endroit est naturellement de défense. A côté de cette maison il y a un fort beau Havre, dans lequel on peut retirer des vaisseaux en assûrance. On les peut aisément tirer à terre par le moyen d'un Cabestan. Au reste on pêche en cet endroit une quantité prodigieuse de poissons blancs, d'éturgeons, & de plusieurs autres especes, qui sont d'une saveur, & d'une bonté admirable. On en pourroit fournir une des plus grandes villes de l'Europe dans les saisons propres à la pêche.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Description du Lac Erié.

LES Iroquois ont nommé ce Lac Erié Tejocharontiong. Il s'étend de l'Orient à l'Occident, & peut avoir environ cent quarante lieuës de longueur. Aucun Européen n'en a fait le tour. Il n'y a que ceux, qui ont travaillé à cette Découverte & moi, qui en avons considéré une grande partie. Nous étions sur un Vaisseau de soixante tonneaux, que nous avions fait faire exprès à deux lieuës au dessus du grand Saut de Niagara, comme nous le dirons plus au long dans la suite.

Ce Lac Erié, ou Tejocharontiong, dans sa partie meridionale contient autant d'espace, que le Royaume de France. Par le moyen d'une grande Isle il forme deux Canaux, & par des Isletes il se jette pendant le cours de quatorze lieuës dans le Lac Ontario, ou Fronte-

nac, & c'eſt ce que l'on appelle la Riviere de Niagara.

Entre ce Lac Erié & le Lac Huron il y a un autre Détroit de trente lieuës de longueur, qui eſt preſque par tout d'une même largeur. Dans le milieu ce Détroit s'élargit par un Lac plus petit que les autres, & qui eſt d'une figure circulaire de ſix lieuës de diametre, ſelon l'obſervation de nôtre pilote, nommé Lucas. Nous donnâmes le nom de Sainte Claire à ce Lac. Les Iroquois, qui y paſſent ſouvent en allant à la guerre, l'ont nommé Otſi Keta. La terre & le pays, qui ſont à l'entour de cet agreable & charmant Détroit, ſont de tres-belles campagnes, comme nous le verrons dans la ſuite. Au reſte ces diverſes Rivieres nommées ainſi diverſement ſont la continuation du grand Fleuve de St. Laurent. Ce Lac de Sainte Claire eſt ovale dans le milieu, & eſt formé par ce Fleuve.

CHA-

CHAPITRE IX.

Description du Lac Huron.

LE Lac Huron est ainsi nommé par les peuples du Canada, parce que les Sauvages Hurons, qui l'habitoient, avoient leurs cheveux brûlez de telle maniere, que leur tête ressembloit à une hure de sanglier. Ces Barbares nomment ce Lac Karegnondy. Les Hurons ont autrefois demeuré près de ce Lac; mais ils ont été presque tout défaits par les Iroquois.

Le circuit de ce Lac peut avoir sept cens lieuës sur deux cens de longueur: mais sa largeur est inégale. A l'Oüest il contient plusieurs Isles assez grandes du côté de son embouchure. Il est navigable par tout.

Il y a entre ce Lac & celui des Illinois un second Détroit, qui se décharge dans celui-ci, & qui a une grande lieuë de large, & trois de long. Il court à l'Oüest-Nord-Oüest.

Il y a un troiſiéme Détroit ou Canal entre le Lac Superieur, qui ſe décharge dans celui des Hurons, & ce Canal à cinq lieuës d'ouverture & quinze lieuës de longueur. Il eſt entrecoupé de pluſieurs Iſles, & il ſe rétrécit peu à peu juſqu'au Saut de Sainte Marie. C'eſt un rapide plein de rochers, par lequel les eaux du Lac Superieur, qui ſont très-abondantes, ſe déchargent & ſe précipitent d'une maniere fort violente. On ne laiſſe pas d'y monter d'un côté en Canot, pourvû qu'on perche fortement. Mais il eſt plus ſûr de porter le Canot, & les marchandiſes, que les Canadiens y menent pour les troquer avec les Sauvages, qui ſont au Nord de ce Lac Superieur. On appelle ce Saut de Sainte Marie Miſſilimakinak. Il eſt à l'embouchure du Lac Superieur, & ſe décharge en partie dans l'embouchure du Lac des Illinois vers la grande Baye des Puans, comme nous le dirons dans la Rélation, que nous ferons de nôtre retour des Iſlati.

CHA-

CHAPITRE X.

Description du Lac nommé par les Sauvages Illinoüack, & par nous Illinois.

LE Lac des Illinois signifie dans la langue de ces Barbares, le Lac des Hommes. Ce mot Illinois signifie un homme fait, qui est dans la perfection de son âge & de sa vigueur. Il est situé à l'Occident du Lac Huron au Nord & au Sud. Il a six vingts ou cent trente lieuës de longueur, & quarante de largeur. Il contient environ quatre cens lieuës de circuit. Ce Lac des Illinois s'appelle dans la langue des Miamis Mischigonong, c'est-à-dire, *grand Lac*. Il s'étend du Nord au Sud, & se décharge dans le Lac Huron du côté du Midi. Il n'est qu'à quinze ou seze lieuës, ou environ, du Lac Superieur. Sa source tend vers une Riviere, que les Iroquois appellent Hohio, & où la Riviere des Mia-

mis se décharge dans ce même Lac.

Il est navigable par tout, & du côté de l'Oüest il y a une fort grande Baye, nommée la Baye des Puans, parce que ces Sauvages, qui s'y sont retirez, ont quitté certaines eaux puantes situées vers la mer, où ils demeuroient, & sont venus habiter près de cette Baye formée par le Lac des Illinois.

CHAPITRE XI.

Courte Description du Lac Superieur.

LE Lac Superieur s'étend de l'Est à l'Oüest. Il doit avoir plus de cent cinquante lieuës de longueur, soixante de largeur, & environ cinq cens de circuit. Nous ne l'avons jamais traversé en barque, comme nous avons fait les autres, dont j'ai parlé jusques à présent: mais nous en avons visité les plus grandes

des hauteurs. Ce Lac paroît ſemblable à l'Ocean, en ce qu'il n'a ni fonds ni rive.

Je ne parle point ici d'un grand nombre de Rivieres, qui ſe déchargent dans ce Lac prodigieux. C'eſt ce Lac avec celui des Illinois, & toutes les Rivieres, qui ſe déchargent dans l'un & dans l'autre, qui ſont la ſource du grand Fleuve de St. Laurent, lequel ſe rend dans l'Ocean à l'Iſle percée vers le grand Banc de Terre-neuve. Nous avons voyagé ſur ce grand Fleuve dernier pendant ſix cens lieuës ou environ, depuis ſon embouchure juſqu'à ſa ſource.

J'ay déja remarqué, qu'on peut appeller tous ces grands Lacs des Mers douces. Ils abondent extrémement en poiſſons blancs plus grands que des carpes, qui ſont d'une bonté extraordinaire. On y pêche à vingt ou trente braſſes d'eau des truites ſaumonnées de cinquante ou ſoixante livres peſant. On pourroit bâtir à côté de ces Lacs une infinité de belles villes, qui auroient communication les unes avec

les autres par une navigation de plus de cinq cens lieuës, & par un commerce inconcevable, qui s'y feroit. Les terres, qu'on y défricheroit, seroient sans doute très-fertiles, si elles étoient cultivées par des Européens. Ceux qui concevront la grandeur & la beauté de ces Lacs, ou Mers douces, pourront comprendre par le moyen de nôtre Carte, quelle est la route, que nous suivions pour faire nôtre grande Découverte.

CHAPITRE XII.

Quel est le Genie regnant du Canada.

LES Espagnols ont fait la premiere Découverte du Canada. Ayant mis pied à terre, ils n'y trouverent rien de considérable. Cette raison les obligea d'abandonner ce pays, qu'ils appellerent, *Il Capo di Nada*, c'est-à-dire,

re, *le Cap de rien*, d'où eſt venu par corruption le nom de Canada, qu'on lui donne dans toutes les Cartes.

Depuis que je ſuis ſorti de ce Pays-là, j'ai appris, que les choſes y ſont à peu près au même état, que quand j'y demeurois. Ceux, qui gouvernent le Canada, y ſont portez d'un eſprit, qui fait gemir en ſecret devant Dieu ceux, qui ne peuvent pas entrer dans leurs vûës. Les perſonnes de probité, qui ont du zéle, & de l'attachement à la Réligion, n'y trouvent rien moins, que ce qu'ils y vont chercher. On y trouve au contraire des rebuts, que la pureté de leurs intentions n'y avoit pas attendus. On y va dans le deſſein d'y ſacrifier ſon repos & ſa vie, au ſecours temporel & ſpirituel d'une Egliſe naiſſante. Mais on n'y trouve que le ſacrifice de ſa réputation, & de ſon honneur. On y croit vivre en paix dans une parfaite concorde. On n'y trouve que des chagrins, des diviſions, & des troubles. On n'y recueille que des Croix & des perſécutions, pour peu

qu'on ne donne pas dans le sens de deux ou de trois personnes, qui sont les Genies dominans du Pays. On y paroît fort éloigné de nôtre sincerité Flamande, de cette candeur, & de cette droiture de cœur, qui sont le vrai caractére du Chrétien, & que l'on voit regner par tout ailleurs.

Mais sans décendre ici dans le détail, dont je laisse le jugement à Dieu, je dirai, que nous, qui sommes Flamands de naissance, ne nous sommes rendus dans le Canada, que par un pur esprit de Sacrifice, ayant rénoncé à nôtre Patrie même, après avoir tout quitté pour embrasser la profession Réligieuse. Cependant nous avons été bien surpris en arrivant dans ce Pays-là, de trouver, que cette franchise, & cette droiture de cœur n'y sont pas bien reçûës. Il y a un petit nombre de gens, à qui tout fait ombrage, & qui ne reviennent jamais des premieres impressions, qu'ils ont reçûës.

Quelque docilité, & quelque complaisance, que l'on ait, on passe tous les jours

jours dans leur esprit pour être d'une humeur turbulente, quand on n'est pas tout-à-fait de leur avis, & qu'on tâche de leur faire entendre raison par de sages & douces remontrances. Cette conduite est peu Chrétienne, & n'a sans doute point d'autre vûë qu'un interêt purement temporel. C'est ce qui m'a souvent obligé de dire à trois Réligieux Flamands, que j'avois attirez avec moi en Canada, qu'il valoit mieux pour nous, qui avions quitté tous nos biens pour embrasser la pauvreté de la vie Réligieuse, que nous allassions dans des Missions étrangeres pour y faire pénitence, & pour y travailler parmi des Barbares à la propagation du Regne de nôtre Seigneur Jesus-Christ.

La Providence seconda mes bonnes intentions. Le Revérend Pére Germain Allart Récollet, qui est mort depuis Evêque de Vence en Provence, m'envoya des patentes pour me rendre dans la Découverte, que je m'en vais décrire ci-après.

CHAPITRE XIII.

Description du premier embarquement en Canot à Quebec, Capitale du Canada, pour nous rendre au Sud-Oüest de la Nouvelle France, ou Canada.

JE demeurai environ deux ans & demi au Fort de Katarockoüy, ou Frontenac, & j'achevai d'y faire bâtir une Maison de Mission avec le Pere Luc Buisset. Cela nous engagea dans les travaux, qui sont inséparables des nouveaux établissemens.

Nous décendîmes en Canot le Fleuve de St. Laurent, & après une navigation de six vingts lieuës, nous nous rendîmes à Quebec dans nôtre Convent des Récollets de nôtre Dame des Anges pour y faire la retraite, & me disposer incontinent à commencer nos Découvertes.

J'avoüerai franchement ici, que quand je

je considérois attentivement au pied de la Croix cette importante Mission par les seules vûës de la raison naturelle, & que je la mesurois aux forces humaines, elle me paroissoit terrible, & tout ensemble temeraire & inconsiderée : mais quand je la regardois en Dieu, & que je l'enviſageois comme un effet de sa bonté, qui me choisissoit pour ce grand ouvrage, & comme un commandement, qu'il m'addressoit par la bouche de mes Superieurs, qui sont les organes, & les interpretes de sa Volonté à mon égard, je me sentois d'abord interieurement consolé, & encouragé même à entreprendre cette Découverte avec toute la fidélité, & avec toute la constance possible.

Je m'assûrois, que puis que c'étoit l'œuvre de Dieu d'éclairer le cœur de ces Barbares, ausquels on m'envoyoit annoncer son Saint Nom, il lui seroit aisé, s'il le vouloit, de le faire par un foible organe comme moi, de même que par les plus grands personnages du Monde.

M'étant ainſi préparé au voyage de ma Miſſion, & voyant, que tous ceux, qui devoient venir de l'Europe pour cette Découverte, étoient arrivez, que le pilote, les matelots, & les charpentiers de Vaiſſeaux étoient prêts, que d'ailleurs les armes, les marchandiſes, & les agrez pour les barques, que l'on vouloit faire conſtruire, étoient préparez, je pris dans nôtre Convent une Chapelle portative toute complette pour moi, & enſuite je reçûs la bénédiction de Monſieur l'Evêque de Quebec avec ſon agrément par écrit. Je pris auſſi le congé par écrit tout de même du Sieur Comte de Frontenac. Ce Seigneur aimoit nos Récollets Flamands à cauſe de leur candeur, & de leur franchiſe. Il a même ſouvent donné des loüanges publiques à la généroſité de nôtre entrepriſe, pendant que nous étions à ſa table.

Nous nous embarquâmes enfin, ſelon la remarque, que j'en ai faite dans ma Deſcription de la Loüiſiane, dans nôtre petit Canot d'écorce de Bouleau avec

avec la Chapelle portative, dont j'ai parlé, une couverte, & une natte de joncs, qui devoit nous servir de lit & de matelas. Voilà tout ce qui composoit nôtre équipage. On nous laissa ainsi partir les [illegible]ers, afin d'obliger nôtre monde à [illegible]pedier leurs affaires. Les habitans du Canada, qui sont des deux côtez du Fleuve de St. Laurent, entre Quebec & Monréal, me prièrent de faire l'Office parmi eux, & de leur administrer les Sacremens. Ils ne pouvoient assister au Service divin que cinq ou six fois l'année, parce qu'il n'y avoit que quatre Missionnaires dans l'étenduë de cinquante lieuës de pays.

Je baptisai un enfant au lieu nommé S. Hour, dont je donnai connoissance au Missionnaire, qui étoit absent, après quoi nous continuâmes nôtre route. Nous passâmes à Harpentinie: le Seigneur du lieu, qui est des plus anciennes Familles du Canada, m'auroit donné un de ses fils avec moi pour le voyage; mais le Canot étoit trop

trop petit pour quatre hommes. Nous nous rendîmes ensuite aux trois Rivieres, qui est une ville fermée seulement de palissades, à trente lieuës plus haut que Quebec.

Nous n'y trouvâmes point le Pére Sixte, Missionnaire Récollet. Il étoit allé en Mission. Les habitans me prierent donc d'y faire la Prédication, & le Service le premier d'Octobre. Le lendemain le Sieur Bonivet, Lieutenant Général de la Justice de cette ville, me vint conduire jusques à une lieuë de là en remontant le Fleuve de Saint Laurent. Au reste on rencontre souvent des obstacles imprévûs dans les plus louables entrepriſes. En arrivant à Monréal on me débaucha nos deux Canoteurs. Cela m'obligea de me prévaloir de l'offre, que deux autres me firent de me prendre avec eux dans leur foible bâtiment. C'est ainsi, que ceux, qui portoient envie à nôtre entrepriſe, commençoient déja à s'y opposer, & qu'ils tâchoient de traverser la plus belle, & la plus célébre Découverte,

verte, qui ait été faite dans ce Siécle dans le Nouveau Monde.

En remontant le Fleuve nous remarquâmes qu'au deſſus de l'Iſle de Monréal, qui a vingt-cinq lieuës de circuit, en paſſant le Lac de St. Louïs, le Fleuve de St. Laurent ſe partage comme en deux branches : l'une conduit à l'ancien Pays des Hurons, aux Outouats, & aux autres Nations ſituées vers le Nord : & l'autre meine au Pays des Iroquois. Nous remontâmes par celle-ci pendant près de ſoixante lieuës, & cela par des rapides & par des courans affreux au travers de pluſieurs rochers. Et là le réjaillîſſement des eaux groſſit de jour & nuit comme le tonnerre pendant trois ou quatre lieuës. Cependant les Canoteurs ne laiſſent pas de décendre entre des pierres d'une viteſſe & grande, que ceux, qui font ce chemin en décendant, en ſont tout ébloüis. Ils portent ordinairement dans leurs Canots des peaux d'Elans, & d'autres pelleteries, qu'ils troquent avec les Sauvages de ces quartiers-là.

Je

Je ne rapporterai pas ici tous les accidens, qui nous arrivérent, & qui sont inséparables des grands voyages. Je dirai seulement, que nous arrivâmes enfin au Fort de Catarockoüy, ou de Frontenac, vers onze heures de nuit le lendemain de la Toussains. Nos Péres Récollets Gabriel de la Ribourde, & Luc Buisset Missionnaires me reçûrent avec beaucoup de joye dans nôtre Maison de Mission, que nous avions fait bâtir avec tant de peine l'année précedente sur le bord du Lac Ontario près du dit Fort de Frontenac. Ce Fort est situé à quarante-quatre degrez quelques minutes de latitude Septentrionale.

J'avois oublié de dire, que ce Lac Ontario est formé par le Fleuve St. Laurent, & qu'il est assez profond pour porter de grands vaisseaux. On n'y trouve point de fonds à plus de soixante & dix brasses d'eau. Les ondes sont agitées par les vents, qui y sont assez fréquens, s'élevent aussi haut que celles de la mer & sont plus dangereuses, parce qu'elles sont plus courtes, & qu'elles

les se précipitent davantage, qu'ainsi le Vaisseau obeït moins à la Lame. Il y a aussi quelques apparences de flux & de reflux assez sensibles. On y remarque en effet, que les eaux montent & décendent par de petites Marées, qui montent contre le vent, & même pendant qu'il dure.

La pêche de ce Lac Ontario, comme nous l'avons dit des autres Lacs, y est très-abondante en toutes sortes de bons poissons. On y prend sur tout des truites saumonées beaucoup plus grosses que les plus gros saumons. Les terres d'alentour sont extrémement fertiles. C'est ce que l'on a reconnû par experience en plusieurs endroits, qu'on a défrichez. La chasse y fournit tout ce que l'on peut souhaiter de bêtes fauves & de gibier. On y voit les forêts peuplées des plus beaux arbres, que l'on trouve en Europe. Il y a des pins, des cedres, & des épinettes, qui sont une espece de sapins, communes en ce Pays-là. On y rencontre aussi des mines de fer, & on pourroit sans doute

en

en découvrir de tout autre metal.

Pendant le séjour, que nous fîmes dans ce Fort de Catarockoüy en attendant tout nôtre monde, nous eûmes le temps de conferer avec nos Réligieux sur les mesures, que nous devions prendre pour convertir au Seigneur Jesus des Nations aussi nombreuses, qui n'ont jamais ouï parler de l'Evangile. Aussi est-il certain, que de pauvres Réligieux de St. François, comme nous, dénuez de tout bien temporel, & de tous moyens humains, ne pouvoient prendre trop de précautions dans une Mission si importante, à cause de la varieté des humeurs de ceux, avec qui nous devions faire ce pénible voyage. Nous avions avec nous des Flamands, des Italiens, & des Normands, qui avoient tous des interêts divers. Il nous étoit donc fort difficile d'accorder tant d'humeurs differentes, sur-tout dans un voyage, comme celui, que nous entreprenions, où les Loix ne peuvent pas être observées dans toute leur rigueur, comme dans l'Europe, où on peut porter

les

des hommes au bien, & les détourner du mal par l'amour de la vertu, ou par la crainte des châtimens. Mais laissant toute nôtre conduite à la Providence, nous nous abandonnâmes entierement à nôtre devoir, préparez à tout événement.

Les Iroquois, que nous avions attirez près du dit Fort de Frontenac, venoient souvent nous rendre visite, & nous faisoient des présens de chair d'Elans & de Chevreux. En récompense nous leur donnions de petis couteaux, & quelques morceaux de tabac, qui nous avoient été mis en main pour cela. Ces Barbares réfléchissans sur nôtre voyage, mettoient quatre doigts sur la bouche, comme ils font ordinairement, quand ils veulent admirer quelque chose, qu'ils ne comprennent pas. Ils nous disoient en s'écriant, *Otchitagon*, *Gannaron*, c'est-à-dire, *Pieds nuds, ce que tu vas entreprendre, est d'une extrême importance.* Ils ajoûtoient qu'à peine les plus vaillans guerriers peuvent se tirer des mains de ces Na-

Nations, que j'entreprenois de visiter. Helas, disoient-ils, nous ne te verrons plus. Peut-on bien vivre, & te voir quitter des gens, à qui tu apprens tous les jours à prier le Ciel. Il est certain, que les Iroquois aiment tendrement nos Réligieux de St. François, parce qu'ils les voyent vivre en commun, & qu'ils ne possedent rien en particulier.

Les vivres des Iroquois sont communs entr'eux. Les plus anciennes femmes de leurs Cabanes en font la distribution selon l'âge des personnes de leurs familles. Ils donnent à manger à tous ceux, qui se trouvent chès eux, quand ils prennent leurs repas. Ils demeureroient plûtôt un jour entier sans manger, que de laisser sortir qui que ce soit de chès eux sans leur présenter de tout ce qu'ils ont.

Le Sieur de la Salle se rendit au Fort quelque temps après nous. Dieu l'avoit garenti comme nous de beaucoup de dangers, qu'il avoit courus dans cette grande route depuis Quebec jusques à ce Fort au travers du long Saut, dont

nous

nous avons parlé, & de plusieurs rapides, qu'il avoit trouvez dans son chemin. Il arriva donc enfin fort extenué. La même année il fit partir quinze de nos Canoteurs, qui nous devancerent. Ils firent semblant d'aller en Canot vers les Illinois, & vers les Nations, qui demeurent près du fleuve, qu'on appelle en langage Illinois, *Messhasipi*, c'est-à-dire, *grande Riviere*. On la voit sous ce nom dans la Carte. Tout cela se faisoit pour nouer une bonne correspondance avec ces Sauvages, & pour nous y préparer les vivres, & les autres choses necessaires pour travailler à nôtre Découverte. Mais parce qu'il y avoit de malhonnêtes gens parmi eux, ils s'arrêterent au Lac Superieur à Missilimakinak, & s'amuserent à se divertir chès les Sauvages, qui sont au Nord de ce Lac. Ils dissiperent le meilleur des marchandises, qu'ils avoient, au lieu de préparer les choses, dont nous avions besoin pour construire le Vaisseau, qui nous étoit necessaire pour aller de Lac en Lac juf-

jusques à cette Riviere de Meschasipi.

CHAPITRE XIV.

Description du second embarquement, qui se fit au Fort de Frontenac, dans un Brigantin, sur le Lac Ontario, ou de Frontenac.

LE dix-huitiéme Novembre de cette année-là je pris congé de nos Religieux du dit Fort, & après bien des embrassades avec de grands témoignages de charité Chrétienne & fraternelle, nous entrâmes avec séze hommes dans un Brigantin d'environ dix tonneaux. Les vents & le froid de l'automne étant pour lors assez violens, nos hommes apprehendoient d'entrer dans un si petit bâtiment. Cela nous obligea avec le Sieur de la Motte, qui commandoit, de tenir nôtre route à la côte du Nord de

de ce Lac, pour nous mettre à l'abri du Nord-Oüeſt, qui nous auroit jetté à la côte meridionale. La navigation fut fort difficile, & nous y eſſuyâmes bien des riſques, & y ſouffrîmes même des pertes en traverſant ce Lac dans une ſaiſon ſi avancée.

Le vingt-ſixiéme nôtre petit bâtiment aſſez bien ponté d'ailleurs ſe trouvant effloqué à deux grandes lieuës de terre, nous fûmes obligez de nous tenir à l'ancre pendant toute la nuit à plus de ſoixante braſſes d'eau. Nous y fûmes en un aſſez grand peril : mais enfin le vent s'étant tourné au Nord-Eſt, nous nous rendîmes hûreuſement au bout du Lac Ontario, ou Skannadario, comme les Iroquois l'appellent. Nous étions aſſez près d'un de leurs villages, nommé Taiaiagon ſitué au Nord à plus de ſoixante & dix lieuës du Fort de Frontenac, ou de Kataroc-koüy.

Nous troquâmes du blé d'Inde avec les Iroquois, qui ne pouvoient aſſez nous admirer. Ils nous viſitoient ſou-

vent dans nôtre Brigantin, que nous avions placé dans une Riviere, afin d'y être en assûrance. Mais avant que d'y entrer nous échouâmes par trois fois, & l'on fut obligé de mettre quatorze de nos hommes dans des Canots, & de jetter même du lest de nôtre bâtiment pour nous tirer d'affaire. Il fallut même couper à coups de haches les glaces, qui nous auroient enfermez dans la Riviere, qui se jette dans le Lac.

Le vent propre à continuer nôtre voyage étant venu à nous manquer, nous ne pûmes partir que le cinquiéme de Decembre 1678. Et parce que de la côte du Nord, où nous étions, nous avions quinze ou séze lieuës de traverse à faire pour nous rendre aux terres Meridionales, où la Riviere de Niagara est située, nous ne pûmes en faire que dix lieuës. Nous jettâmes donc l'ancre à quatre ou cinq lieuës de terre, & nous fûmes agitez de gros temps toute la nuit.

Le sixiéme, jour de St. Nicolas, nous entrâmes dans la belle Riviere de Niagara, dans laquelle jamais Barque pareille

reille à la nôtre n'étoit entrée. Nous chantâmes le *Te Deum*, & les priéres ordinaires en action de graces. Les Iroquois Tſonnontoüans de tout le petit Village, qui eſt placé à l'entrée de la Riviere, prirent plus de trois cens poiſſons blancs, plus grands que des carpes, qui eſt le poiſſon du meilleur goût, & le moins mal-faiſant, qu'il y ait au monde. Ces Barbares nous les donnerent tous, attribuans leur bonne pêche à nôtre arrivée. Ils appelloient nôtre Brigantin le grand Canot de bois.

Le ſeptiéme nous montâmes en Canot à deux lieuës vers le haut de la Riviere pour y chercher un lieu propre à bâtir. Mais ne pouvant pas remonter plus avant en Canot, à cauſe des rapides trop forts, que nous rencontrions, nous fûmes à la découverte par terre à trois lieuës plus haut, & ne trouvant point de terre propre à cultiver, nous couchâmes près d'une Riviere, qui vient de l'Oüeſt à une lieuë au deſſus du grand Saut de Niagara, qui eſt, comme nous avons dit, le plus grand qui ſoit au

Monde. Il y avoit pour lors un pied de neige, que nous enlevâmes pour y faire du feu.

Le lendemain nous retournâmes sur nos pas, & nous apperçûmes en marchant un fort grand nombre de chevreuils & des bandes de coqs d'Inde sauvages. Le 11. Decembre nous dîmes en ce lieu la premiere Messe, qui y ait jamais été dite. On mit en œuvre des charpentiers, & d'autres gens. Le Sieur de la Motte, qui les conduisoit, ne pût jamais supporter la rigueur d'une vie si pénible. Il fut donc obligé d'abandonner son dessein pour quelque temps, & de retourner par un chemin d'environ deux cens lieuës aux habitations du Canada.

Le 12. 13. & 14. le vent ne nous fût point assez favorable pour faire monter nôtre Brigantin aux pieds des rapides, où on avoit projetté de faire bâtir quelques maisons.

En jettant les yeux sur nôtre Carte, il est aisé de voir que cette entreprise jointe à celle du Fort de Frontenac, savoir de bâtir des maisons & un second

Fort dans cet endroit de Niagara, pourroit donner de la jalousie aux Iroquois, & même aux Anglois & aux Hollandois, qui demeurent dans leur voisinage, & qui ont un commerce ordinaire avec ces Barbares. Pour prévenir les mauvais effets que cette entrepriſe pouvoit cauſer, nous fûmes en Ambaſſade chès les Iroquois, comme nous le verrons au Chapitre ſuivant.

Le 15. on me pria de me mettre au gouvernail de nôtre Brigantin, pendant que trois de nos hommes le tireroient par terre. Nous l'amenâmes donc enfin près du rocher, dont nous avons parlé; & qui eſt d'une hauteur prodigieuſe au bout des rapides de Niagara. C'eſt dans cet endroit, que nous amarâmes nôtre petit Vaiſſeau contre terre. Le 17. on fit une Cabanne de pieux pour ſervir de Magazin. Le 18. & 19. la terre étant extrémement gélée, nous fûmes obligez d'y jetter de l'eau bouillante à pluſieurs fois pour y faire entrer les bois. Le 20. 21. 22. & 23. nôtre barque courant riſque par la déri-

ve des glaces, qui l'auroient brisée, nos charpentiers firent un Cabestan. Le gros cable rompit par trois fois: mais le nommé Thomas charpentier, natif du Pays d'Artois, ayant entouré le Vaisseau avec le cable, nous le tirâmes à terre, & le mîmes ainsi hors du risque des glaces, qui décendoient avec violence du grand Saut de Niagara.

CHAPITRE XV.

Ambassade, que nous fûmes obligez de faire par terre aux Iroquois Tsonnontouans.

POUR ne point donner d'ombrage à ces Sauvages, qui sont les plus nombreux de toute la Nation, nous fûmes obligez de prévenir en nôtre faveur ceux du petit village de Niagara. Nous leur fîmes donc connoître, que nous n'avions pas dessein de bâtir un Fort sur le bord de leur Riviere de Niagara.

Nous

Nous leur dîmes, que nous y ferions dreſſer ſeulement un grand Hangar, ou magazin, pour y mettre les marchandiſes, que nos gens leur avoient apportées pour leur commodité: nous leur fîmes quelques préſens pour leur faire entendre, que nous demeurerions auprès d'eux, pendant que ſix ou ſept d'entre nous iroient à leur grand village des Tſonnontouans pour parler d'affaires avec leurs principaux Capitaines Iroquois.

Il étoit effectivement neceſſaire d'y aller pour diſſiper les ombrages, que les ennemis de nôtre Découverte avoient donnez à ces Sauvages de toutes nos démarches. Comme je travaillois à la conſtruction d'une petite cabanne d'écorce pour y faire le ſervice Divin, le Sieur de la Motte, avant que de retourner en Canada, comme je l'ai marqué [illegible] plus, me pria de l'accompagner [illegible] ſon Ambaſſade.

Je le conjurai de me laiſſer avec le plus grand nombre de nos hommes. Il me répondit que de ſéze il en prenoit ſept

avec lui, que j'entendois à peu près leur langue, que ces Barbares m'avoient entretenu plusieurs fois au Conseil, qu'ils avoient tenu au Fort de Frontenac: qu'il y alloit de la gloire de Dieu : qu'il ne pouvoit se fier à ceux, qui l'accompagnoient, & que si nôtre entreprise venoit à échouer, on s'en prendroit uniquement à moi. Ces raisons, & d'autres plus secrètes me déterminèrent à le laisser dans son voyage.

Nous marchâmes avec des souliers à la Sauvage faits d'une peau passée toute simple, mais fort fragile, parce que la terre étoit encore couverte de neige. Nous traversâmes des forêts pendant trente-deux lieuës de chemin. Nous portions nos couvertures avec nôtre petit équipage, & nous passions souvent les nuits à la belle étoile. Nous n'avions avec nous que quelques sacs de blé d'Inde rôti. Mais nous trouvâmes en faisant nôtre voyage des Iroquois, qui étoient à la chasse, & qui nous donnerent du chevreüil avec quinze ou seize écureuils noirs, qui sont très-bons à manger.

Après

Après cinq jours de marche nous arrivâmes à Tegarondies, grand village des Iroquois Tsonnontouans. Nos hommes étoient fort bien équipez d'armes & d'habits, plûtôt pour se faire honneur à eux-mêmes, que pour en faire aux Barbares. Les Sauvages nous menerent dans la Cabanne du grand Chef, où les femmes & les enfans venoient nous considerer. Après les cris faits par un Ancien pour avertir le village selon la coûtume de ces Barbares, les plus jeunes d'entre les Sauvages nous laverent les pieds, qu'ils nous frotérent ensuite avec de la graisse de bêtes sauves, & de l'huile d'ours.

Le lendemain, qui étoit le premier jour de l'an 1679. je fis la prédication après l'office ordinaire dans une petite Chapelle faite d'écorce d'arbre. Les Péres Garnier & Rafeix Jesuites y étoient présens. Après le service achevé quarante-deux Vieillards parurent au Conseil avec nous. Ces Sauvages, qui sont presque tous d'une fort belle taille, étoient enveloppez dans des ma-

nieres de robbes de Castor, ou de loup, & quelques-uns en avoient d'écureuil noirs avec une pipe ou Calumet à la main. Les Senateurs de Venise n'ont pas une contenance plus grave, & ne parlent peut-être pas avec plus de poids que les Anciens des Iroquois.

Cette Nation est la plus cruelle, & la plus Barbare de toute l'Amérique, sur tout à l'égard de leurs Esclaves, qu'ils vont chercher à deux ou trois cens lieuës de leurs Cantons, comme nous le ferons voir dans nôtre second Tome. Je dois pourtant dire, qu'ils ont de très-bonnes qualitez, & qu'ils aiment les Européens, qui leur donnent des marchandises à prix raisonnable. Ils haïssent à mort ceux, qui sont attachez à leur interêt, & qui veulent s'enrichir de leurs dépoüilles & pelleteries de Castor. Ils vont les chercher à plus de cent cinquante lieuës de leurs villages pour avoir en échange des marchandises des Anglois & des Hollandois. Ils aiment plus ces deux dernieres Nations, que les Canadiens, parce qu'elles font plus trai-

traitables, & qu'elles leur donnent leurs denrées à meilleur marché.

L'un de nos hommes, nommé Antoine Brasiart, qui savoit fort bien l'Iroquois, & qui servoit d'Interprete au Sieur de la Motte, dit à cette Assemblée, 1. que nous venions les visiter pour fumer avec eux dans leurs pipes ou Calumets. C'est une Cérémonie, que nous décrirons ci-après. Après quoi nous jettâmes au milieu du Conseil, des haches, des couteaux, des capots, & un grand colier de porcelaine blanche & blûë. Dans la suite nous continuâmes de faire des présens à tous les points, que nous proposions à ces Barbares, & ces présens étoient à peu près de la même valeur, que les premiers.

2. Nous les priâmes d'avertir toute leur Nation des cinq Cantons Iroquois, que nous allions faire un Navire, ou grand Canot de bois au dessus du grand Saut de Niagara pour leur aller chercher des marchandises dans l'Europe par un chemin plus [illegible], que celui qu'on fait par le lac des grands rapides du

Fleuve S. Laurent : que moyennant cela nous leur donnerions les choſes à beaucoup meilleur marché que les Anglois & les Hollandois de Baſton, & de la Nouvelle Jorck. Ce prétexte étoit ſpecieux, & aſſez bien imaginé pour détruire les Anglois & les Hollandois de l'Amerique par le moyen de ces Barbares. Car ils ne ſouffrent les Européens, que par la crainte, qu'ils en ont, ou par le profit, qu'ils font avec eux en troquant leurs marchandiſes à prix raiſonnable.

3. Nous leur dîmes, que nous leur fournirions à la Riviere de Niagara un forgeron, & un armurier pour raccommoder leurs haches & leurs fuſils, parce qu'ils n'avoient perſonne parmi eux, qui entendit ce métier-là : que pour la commodité de toute la Nation. Nous les placerions ſur le bord du Lac Ontario à l'embouchure de la Riviere de Niagara. Nous jettâmes encore au milieu de ces Barbares ſept ou huit capots, & des morceaux d'une belle étoffe, dont ils ſe couvrent depuis la ceinture juſqu'aux genoux, pour les attirer

tirer dans nôtre parti, & les empêcher d'écouter ceux, qui voudroient leur parler contre nous, les priant de nous avertir de tout ce qu'on pourroit leur dire à nôtre desavantage avant que d'y ajoûter foi.

Nous ajoûtâmes plusieurs autres raisons, que nous crûmes propres à les persuader, afin de les porter à favoriser nôtre entreprise. On leur donna tant en étoffe qu'en fer plus de quatre cens francs. Nous y joignîmes d'autres marchandises d'Europe, qui sont rares en ce Pays-là. Les meilleures raisons du monde ne sont pas écoutées en ce Pays-là, si elles ne sont accompagnées de présens.

J'oubliois de dire, qu'avant que de commencer nôtre discours au Conseil, le Sieur de la Motte fit dire aux Iroquois, qu'il ne leur parleroit pas, qu'au préalable ils n'eussent fait sortir du Conseil le Pére Garnier Jesuite, qui lui étoit suspect. Les Vieillards Iroquois le prierent de se retirer. Mais parce que j'avois beaucoup de considération

pour lui, je sortis avec lui, afin qu'il n'eût pas l'affront entier. Je lui tins donc compagnie, & je fus bien aise de montrer par là au Sieur de la Motte, qu'il n'avoit pas eu raison de me mener au Conseil, puis qu'il avoit dessein de faire un affront de cette nature en ma présence à un Missionnaire Jesuite, qui se trouvoit parmi ces Barbares, que pour les instruire des Véritez de l'Evangile. Je me dispensai par là de me trouver à la premiere journée des affaires, dont on vouloit traiter avec les Iroquois.

Je voyois, que le Sieur de la Motte avoit été nourri parmi des gens ennemis de tout ce qui s'appelle Réligieux. Je ne doutois donc point, qu'il ne m'attribuât toutes les bevûës, qu'il feroit. Mais je jugeai, qu'il valloit mieux, qu'il fût trompé plûtôt que moi par les personnes, qui l'avoient employé. Voilà pourquoi je fus ferme dans la suite, & je ne voulus jamais me méler d'aucune affaire temporelle. Les Iroquois, & toutes les autres Nations m'ont

m'ont toûjours aimé à cause de cela. Ils m'ont toûjours fourni ma subsistence, & m'ont soûlagé dans le besoin, parce qu'ils me voyoient desintéressé en toutes choses. Et en effet quand ils me faisoient quelque présent après en avoir reçû de moi, je le donnois aussi-tôt à leurs enfans.

Le jour suivant les Iroquois répondirent article par article à nôtre discours & à nos présens. Ils avoient mis de petis morceaux de bois à terre pour se souvenir de ce qui leur avoit été dit au Conseil précedent. A chaque réponse qu'ils faisoient aux articles de nôtre harangue, celui des Iroquois, qui portoit la parole, tenoit un de ces petis morceaux de bois à la main, & après son discours, il posoit au milieu de l'assemblée de la porcelaine noire & blanche, qu'ils ont accoûtumé d'enfiler dans de petis nerfs fort minces, qu'ils prenent sur les animaux, qu'ils tuent, & qu'ils font sécher. Après avoir répondu à chacun de nos articles l'un après l'autre, dont ces petis morceaux

ceux

ceaux de bois les font ſouvenir, auſſi bien que des préſens, que nous leur avions fait, tous ces Vieillards Iroquois, après que le plus ancien d'entr'eux a crié par trois fois à pleine gorge, *Niaoüa*, c'eſt-à-dire, *voilà qui eſt bien, je te remercie*, ils crient auſſi tous de même en cadence, & d'un ton haut, qu'ils tirent de l'eſtomach, *Niaoüa*.

Mais il faut remarquer ici, que tous les Sauvages, quoi que les uns ſoient plus ruſez que les autres, penſent tous à leur interêt. Ainſi toutes nos raiſons ne contenterent les Iroquois qu'en apparence ſeulement. Ils voyoient, que les Anglois & les Hollandois leur donnoient les marchandiſes à beaucoup meilleur marché que les Canadiens François. Ils avoient donc plus d'inclination pour eux, que pour ceux que j'accompagnois.

Ces Barbares ont une extréme indifference pour toutes choſes. Cependant, on paſſeroit pour malhonnête homme parmi eux, ſi on contrediſoit aux choſes, qui ſe diſent dans leur Con-

ſeil

seil, & si on ne convenoit de tout, quand même on diroit les plus grandes absurditez du monde. Ils répondent donc toûjours à tous, *Niaoüa*, c'est-à-dire, *tu as raison, mon Frere, voilà qui est bien.*

Cependant ils n'en croyent que ce qui leur plaît en leur particulier. En quoi je puis dire, que tous les Sauvages, que j'ai connus, font connoître l'extrême indifference qu'ils ont pour toutes choses, & même pour les grandes Véritez de la Religion Chrétienne. C'est là aussi le plus grand obstacle, que j'ai trouvé à leur conversion. Et en effet, à moins qu'on ne se rende maître absolu de ces peuples, & qu'ils ne soient soûmis dès leur enfance aux maximes de nôtre Sainte Réligion, quelque chose qu'on leur puisse dire, on ne les persuadera jamais de la vérité. Ils demeureront même toûjours dans leur épouvantable ignorance, si Dieu ne travaille interieurement à les convertir.

Pendant les derniers jours de nôtre

Am-

Ambaſſade les Guerriers Iroquois amenérent chès eux des Eſclaves, qu'ils avoient faits vers la Virginie. L'un d'entr'eux étoit Houtonägaha, ce qui ſignifie en la langue Iroquoiſe, *Bredoüilleur*, ou *grand parleur*. L'autre étoit de la Nation des Gannieſſinga, auprès deſquels il y avoit des Miſſionnaires Récollets Anglois. Les Iroquois donnerent la vie à ce dernier; mais pour ce qui eſt du premier, je crois, que les Neron, les Domitiens, & les Maximins n'ont jamais inventé rien de ſi cruel, pour exercer la patience des Martyrs, que ce que les Iroquois lui firent ſouffrir.

Ils ont accoûtumé d'en uſer ainſi à l'égard de tous leurs ennemis, qu'ils prennent en guerre. Ils les traitent de cette maniere fort ſouvent pendant un mois entier. Lorſqu'ils les ont amenez dans leurs Cantons, ils les attachent à des bois faits en forme de croix de S. André. Ils y attachent les bras & les jambes de ces malhûreux, & les expoſent aux maringoüins, ou petites mouches, qui les piquent juſques à la mort.

Quand

Quand ces Eſclaves ſont arrivez chès ces peuples, les enfans leur coupent des morceaux de chair ſur leurs cuiſſes, ou ſur quelque autre endroit du corps, & après les avoir fait cuire ſur la braiſe, ils forcent ces pauvres Eſclaves de les manger. Les péres & méres de ces petis Barbares en mangent eux-mêmes de rage. Ainſi ils les traitent avec une extréme cruauté, telle qu'on n'a jamais oüi parler de rien de ſemblable. Ils donnent à boire à ces pauvres Anthropophages du ſang de ces malheureux Eſclaves dans de petis plats d'écorce, afin de les animer davantage à exterminer [illegible]

Cette horrible cruauté nous obligea de nous retirer de la Cabanne du Chef de ces Barbares, afin de leur marquer l'horreur, que nous avions de leur inhumanité. Nous ne voulûmes plus manger avec eux, & nous retournâmes par terre pas au travers des forêts à la Riviere de Niagara. Voilà quelle fut cette funeſte Ambaſſade.

CHA-

CHAPITRE XVI.

Description d'un Vaisseau de s[illegible]xante tonneaux, que nous fi[illegible] construire près du Détroit [illegible] Lac Erié, pendant l'hyve[illegible] & le printemps de l'an 1679.

Le quatorziéme de Janvier nous [illegible]vâmes à nôtre Cabanne de Ni[illegible] pour nous délasser des fatigues de [illegible]tre Ambassade. Nous n'avions que [illegible] blé d'Inde à manger. Mais [illegible]ment pour nous la pêche des [illegible] blancs, dont nous avons parlé ci-[illegible]vant, étoit alors en saison. Cet ag[illegible]ble poisson nous servit d'assaisonnem[illegible] à nôtre blé d'Inde. Nous nous [illegible]vions du boüillon, où ce poisson [illegible]cuit, au lieu de boüillon de vi[illegible] Lors qu'il est refroidi dans la marm[illegible] il se fige, & se reduit en gélée à p[illegible] près comme du boüillon de veau.

Le vingtiéme j'entendis du bord, o[illegible]

nou[illegible]

ous étions, la voix du Sieur de la Salle, ui étoit venu du Fort de Frontenac ans une grande Barque. Il nous apportoit des vivres, & tous les agrets ceſſaires pour le Vaiſſeau, que nous vions fait deſſein de conſtruire au deſns du grand Saut de Niagara à l'entrée u Lac Erié. Mais par un malheur range, cette Barque, qui nous ameoit des marchandiſes, perit par la faute deux Pilotes, qui étoient de diffés avis ſur la route, qu'ils devoient uvre. Cette Barque ſe briſa donc ſur côte meridionale du Lac Ontario, dix lieues de Niagara. Les matelots nt nommé cet endroit le Cap enraé.

On ſauva pourtant les ancres & les ables de cette Barque. Mais on y perit encore des Canots d'écorce avec des archandiſes. Ces traverſes auroient ouvent fait abandonner cette entrepri- de la Découverte, à tout autre qu'à eux, qui en avoient formé le généreux deſſein.

Le Sieur de la Salle nous aprit, qu'il avoit

avoit été chés les Iroquois Tsonnot-
toüans avant la perte de la Barque, &
qu'il avoit si bien sû les gagner, qu'
lui avoient parlé avec éloge de nôtre
Ambassade, que je viens de rapporter,
& qu'ils avoient même consenti à l'exé-
cution de toute nôtre entreprise. Ce
grand concert dura quelque temps.

Cependant parce que certaines gens
traversoient nôtre dessein de tout leur
possible, on insinua encore des sen-
mens de jalousie aux Iroquois. Le Fort
que l'on bâtissoit à Niagara, commen-
çoit à s'avancer: mais on fit tant en
cret, que ce Fort devint suspect à ces
Barbares. Il fallut donc en arrêter la
construction pour un temps, & on se
contenta d'y faire une habitation en-
tourée de palissades.

Le vingt-deuxiéme nous nous rendî-
mes à deux lieuës au dessus du grand
Saut de Niagara. On y dressa un chan-
tier pour la construction du Vaisseau
dont nous avions besoin pour nôtre
voyage. Nous ne pouvions bâtir dans
un lieu plus commode, qu'auprés d'une
Ri-

Riviere, qui décendoit dans le Détroit, qui eſt entre le Lac Erié & le grand Saut. Dans toutes ces allées & venuës j'avois toûjours ma Chapelle portative ſur mes épaules.

Le vingt-ſixiéme la quille du Vaiſſeau, & d'autres piéces étant prêtes, le Sieur de la Salle m'envoya le nommé Maître Moyſe charpentier pour me prier d'y mettre la prémiere cheville: mais la modeſtie de ma profeſſion Réligieuſe m'obligea de refuſer cet honneur. Il promit donc dix Louis d'or pour cette prémiere cheville, afin d'animer le maître charpentier à avancer le Bâtiment.

Pendant tout l'hyver, qui n'eſt pas de la moitié ſi rude en ce Pays-là qu'en Canada, nous fîmes bâtir des Cabannes d'écorce d'arbre par l'un des deux Sauvages de la Nation du Loup, qui s'étoient donnez à nous pour la chaſſe des bêtes fauves. J'avois une Cabanne particuliere pour célébrer le divin Office les jours de Fêtes & de Dimanches. Pluſieurs de nos hommes ſavoient le Chant Grégorien, & les autres en avoient quelque routine.

Le

Le Sieur de la Salle laissa pour Commandant à nôtre chantier le nommé Tonti, Italien de naissance, qui étoit venu en France après la Révolution de Naples, à laquelle son pére avoit eu part. Ayant des affaires pressantes il s'en retourna au Fort de Frontenac, & je le conduisis jusques sur le bord du Lac Ontario à l'embouchure de la Riviere de Niagara. Etant là il fit semblant seulement de marquer une maison pour le Forgeron, qu'on avoit promis pour la commodité des Iroquois. Ainsi ce n'est pas sans sujet, que ces Barbares ne crurent, que ce qu'ils voulurent, de l'Ambassade du Sieur de la Motte.

Au reste le Sieur de la Salle entreprit son voyage à pied au travers des neiges, & fit ainsi plus de quatre vingts lieues à pied. Il n'avoit pour sa nourriture qu'un petit sac de blé roti, qui même lui manqua à deux journées du Fort. Cependant il ne laissa pas d'y arriver heureusement avec deux hommes & un chien, qui trainoit son petit équipage sur la glace.

En

En retournant à nôtre Chantier nous apprîmes, que la plûpart des Iroquois étoient allez à la guerre au delà du Lac Erié pendant la construction de nôtre Vaisseau. Quoi que ceux d'entre ces Barbares, qui étoient restez, fussent moins insolens à cause de leur petit nombre, ils ne laissoient pas de venir souvent à nôtre Chantier, & de témoigner le mécontentement, qu'ils avoient, de ce que nous faisions. Quelque temps après l'un d'entr'eux contrefaisant l'ivrogne voulut tuer nôtre Forgeron; mais la resistance, que lui fit le Forgeron lui-même, nommé la Forge, tenant une barre de fer toute rouge, l'arrêta; & d'ailleurs la reprimande, que je fis à ce seditieux, l'obligea de se retirer. Quelques jours après une femme Barbare nous avertit, que les Tsonnontouans vouloient mettre le feu à nôtre Vaisseau sur le Chantier: & ils l'auroient executé sans doute, si on n'y eût fait une garde fort exacte.

Ces frequentes alarmes, la crainte de manquer de vivres après la perte de

la grande Barque du Fort de Frontenac, & le refus, que les Tſonnontoüans nous firent de nous donner du blé d'Inde en payant, étonnerent nos Charpentiers. Ils étoient débauchez d'ailleurs par un malhûreux, qui avoit tenté pluſieurs fois de deſerter par la Nouvelle Jorck dans l'endroit, qui eſt habité par les Hollandois, leſquels ont ſuccedé aux Suedois. Ce malhonnête homme auroit indubitablement débauché nos Ouvriers, ſi je ne les euſſe raſſûrez par les exhortations, que je leur faiſois aux jours de Fête & de Dimanche après le ſervice Divin. Je leur repréſentois, que nôtre entrepriſe regardoit uniquement la gloire de Dieu, & le bien de quelques Colonies Chrêtiennes. Ainſi je les excitois à travailler avec plus de diligence, afin de nous delivrer de toutes ces inquietudes.

D'ailleurs les deux Sauvages de la Nation du Loup, que nous avions engagez à nôtre ſervice, alloient à la chaſſe, & nous fourniſſoient du Chevreüil & d'autres bêtes fauves pour nôtre ſubſiſten-

sistence. Cela faisoit reprendre courage à nos Artisans, qui s'appliquoient à leur ouvrage avec plus d'assiduité. Nôtre Vaisseau fût donc bien-tôt en état d'être lancé à l'eau. Ce qui fût fait après l'avoir bénit selon l'usage de nôtre Eglise Romaine. Nous nous pressâmes de le mettre à flot, quoi qu'il ne fût pas tout-à-fait achevé, afin que nous pussions le garantir du feu, dont il étoit menacé.

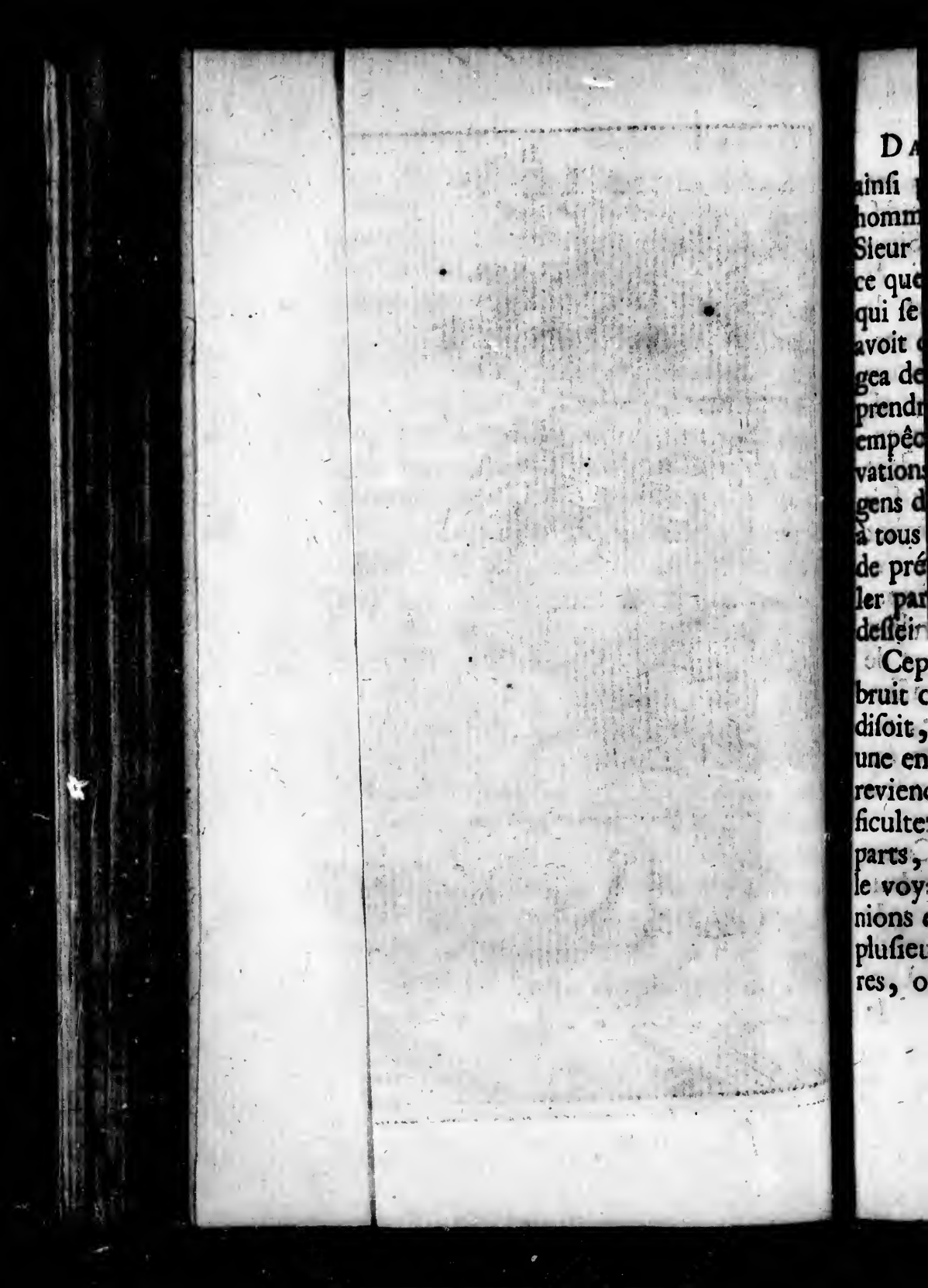
Ce Vaisseau fût nommé le Griffon, par allusion aux Armes de Monsieur le Comte de Frontenac, qui ont deux Griffons pour appui. De plus le Sieur de la Salle avoit souvent dit de ce Vaisseau, qu'il vouloit faire voler le Griffon par dessus les Corbeaux. On tira trois coups de Canon, & nous chantâmes ensuite le *Te Deum*, qui fût suivi de plusieurs cris de joye.

Les Iroquois, qui étoient venus par hazard à cette cérémonie, eurent part à nôtre joye, & furent les témoins de cette réjoüissance. On leur donna de l'eau de vie à boire, aussi-bien qu'à

tous les hommes de nôtre équipage, qui attachérent leurs branles ſous le pont du Vaiſſeau pour y dormir en plus grande ſûreté. Nous quitâmes alors nos Cabanes d'écorce pour nous loger dans ce bâtiment, où nous étions à couvert des inſultes des Sauvages.

Les Iroquois étant de retour de la chaſſe des Caſtors furent extrémement ſurpris de voir nôtre Navire. Ils diſoient, que nous étions des *Otkon*, c'eſt-à-dire, dans leur langage des Eſprits perçans. Ils ne pouvoient comprendre, que nous euſſions bâti un ſi grand Vaiſſeau en ſi peu de temps, quoi qu'au fond il ne fût que de ſoixante tonneaux. On pouvoit le nommer un *Fort ambulant*. Et en effet il faiſoit trembler tous les Sauvages, qui demeurent dans l'étenduë de plus de cinq cens lieuës de pays, ſur des Rivieres, & ſur ces grands Lacs, dont nous avons parlé.

Cependant les meilleurs deſſeins des hommes ſont ſouvent traverſez par des accidens imprévûs, & Dieu le permet ainſi



ainſi pour les éprouver. Un de nos hommes m'avertit en ſecret, que le Sieur de Tonti prenoit ombrage, de ce que je faiſois un journal, de tout ce qui ſe paſſoit de conſidérable, & qu'il avoit deſſein de s'en ſaiſir. Cela m'obligea de me tenir ſur mes gardes, & de prendre toutes les juſtes précautions pour empêcher, qu'on ne me prît mes obſervations. Je ſouhaitois de retenir nos gens dans le devoir, & de les occuper à tous les exercices de la devotion, afin de prévenir le deſordre, & de travailler par là à l'execution de nôtre grand deſſein.

Cependant on répandoit un fâcheux bruit contre nous dans le Canada. On diſoit, que nous nous embarquions dans une entrepriſe temeraire, dont nous ne reviendrions jamais. Cela joint aux difficultez, que nous trouvions de toutes parts, dans le tranſport des agrets, dans le voyage même, que nous entreprenions en un Pays inconnu au travers de pluſieurs Lacs, & de pluſieurs Rivieres, où perſonne n'avoit jamais été, &

dans les oppoſitions des Iroquois, me cauſoient une peine extréme. Ces diſcours ſoûleverent les Créanciers du Sieur de la Salle, leſquels ſans l'avoir ouï, & ſans attendre ſon retour du Fort de Frontenac, où il avoit paſſé l'hyver, pendant que nous y faiſions conſtruire nôtre Vaiſſeau, firent ſaiſir tous les effets, qu'il avoit en Canada. Cependant le ſeul Fort de Frontenac, dont il étoit proprietaire, montoit deux fois plus haut que ſes dêtes. Mais voyant ce malheur ſans remède & qu'on n'avoit point d'autre deſſein que de nous faire abandonner nôtre entrepriſe, dont on avoit fait les préparatifs avec tant de peine & de dépenſe, nous nous affermîmes dans nôtre premiere penſée, reſolus d'attendre patiemment les occaſions que la Providence nous fourniroit de continuer nôtre grand deſſein.

Cependant je me rendis en Canot d'écorce avec un de nos Sauvages chaſſeurs à l'embouchure du Lac Erié. Je montai deux fois le grand courant à la perche. Je ſondai l'entrée du Lac.

Je

Je ne le trouvai pas insurmontable à la voile, comme on me l'avoit faussement assûré. Je vis, qu'à la faveur d'un vent de Nord, ou Nord-Oüest passablement bon, nôtre Vaisseau pourroit entrer dans ce Lac Erié, & voyager ensuite dans toute son étenduë, pourvû qu'on fit force de voiles, & que d'ailleurs on mît quelques hommes à terre pour hâler au col en remontant.

CHAPITRE XVII.

Retour de l'Auteur au Fort de Frontenac.

AVant que de continuer nôtre Découverte je fus obligé de retourner au Fort de Frontenac pour y prendre deux de nos Réligieux, afin qu'ils m'aidassent à faire le service. Je laissai nôtre Vaisseau sur deux ancres à près d'une lieuë & demie du Lac Erié dans le Détroit, qui est entre le grand Saut

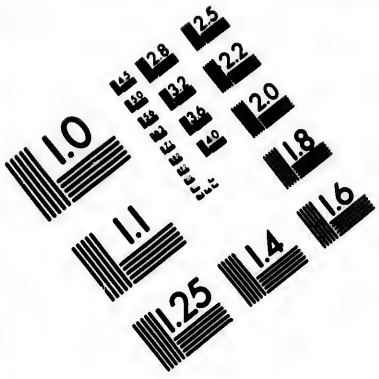
& ce Lac. Le Sieur de Charon Canadien ſouhaita de retourner avec moi pour éviter les mauvais traitemens, que le Sieur de Tonti lui faiſoit ſans ceſſe. Cet homme ne pouvoit ſouffrir les Sujets du Roi d'Eſpagne. Il avoit eu part à la revolte de Naples auſſi bien que ſon Pére.

Nous nous embarquâmes le dit Charon & moi avec un Sauvage dans un Canot. Nous décendîmes le Détroit vers le grand Saut, où nous fîmes le portage de nôtre Canot juſques au grand Rocher, dont nous avons parlé. Nous nous rembarquâmes au pied de ce Rocher, & nous décendîmes juſques à l'embouchure du Lac Ontario. Nous y trouvâmes la Barque, ou Brigantin, dont nous avons parlé, que le Sieur de la Foreſt nous avoit amené du Fort de Frontenac.

Après quelques jours, que le dit Sieur de la Foreſt employa dans la traite avec les Sauvages, nous nous embarquâmes ſur le Brigantin, ayant avec nous quinze ou ſéze femmes Sauvages, qui ſe ſer-

servirent de cette occasion pour éviter de faire quarante lieuës de chemin par terre. Comme elles n'étoient pas accoûtumées à voyager de cette maniere, le branle du Vaisseau leur causa de grands maux d'estomach, qui nous apportérent une étrange puanteur dans le Vaisseau. Mais enfin nous arrivâmes à la Riviere de Aoüeguen, où le Sieur de la Forest troqua de l'eau de vie contre des peaux de Castors. Ce commerce de boissons fortes ne m'étoit pas fort agréable : pour peu que les Sauvages en goûtent, ils sont plus à craindre que des enragez.

Après la traite nous passâmes de la côte Meridionale de ce Lac à la Septentrionale, & parce que le vent étoit favorable, nous passâmes en fort peu de temps le village, qui est à l'autre bord de Keuté, & de Ganneousle. Mais lors que nous approchions du Fort de Frontenac, le vent nous manqua. Le calme donc m'obligea de me mettre dans un Canot avec deux petis Sauvages. Nous mimes pied à terre dans



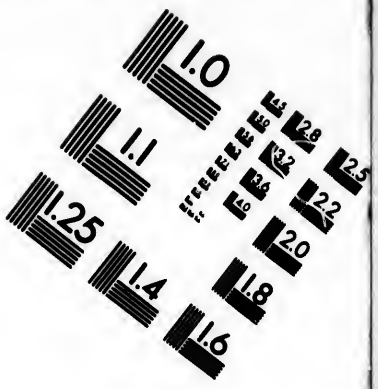
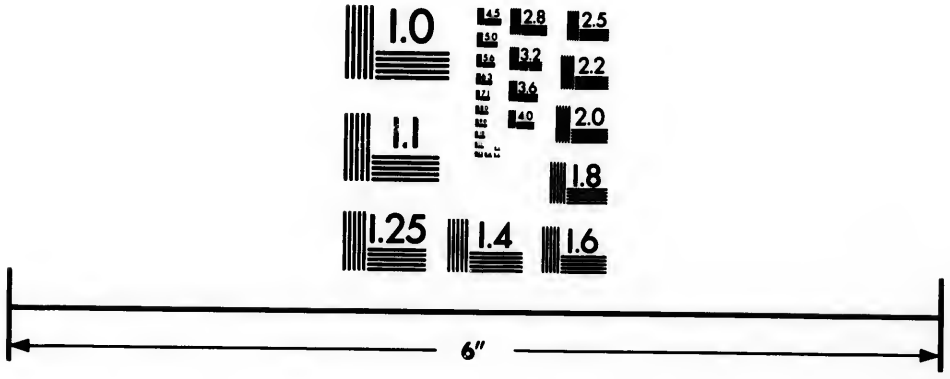


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

l'Isle de Goilans. Ce sont de certains oiseaux de mer, qui sont en grand nombre dans cette Isle. Nous y trouvâmes quantité d'œufs de ces oiseaux sur le sable, où le soleil les fait éclorre. J'en emportai quatre paniers avec moi, qui furent trouvez très-bons en aumelettes. Nos Missionnaires Récollets me reçûrent avec joye. Ils étoient quatre, savoir les Péres Gabriel de la Ribourde, Luc Buisset, Zenobe Membré, & Melithon Watteau, originaires de plusieurs Provinces des Pays-Bas Espagnols.

Ils me firent connoître, qu'ils savoient, que j'avois beaucoup souffert dans ma Mission pendant l'hyver, sur tout de la part de cet Italien, qui avoit secoüé le joug, & qui avoit déserté du service de son Prince naturel. Je dissimulai une partie de ce qui s'étoit passé, parce que je voulois attirer avec moi les Péres Gabriel, & Zenobe dans nôtre Découverte. D'ailleurs, je savois, que le Sieur de la Salle, qui étoit alors au Fort de Frontenac, & dont je connoissois la conduite par experience, se fer-

servoit volontiers de cette fameuse maxime, *Divide & impera*, & qu'il souhaitoit de l'insinuer entre ses gens pour en disposer plus aisément selon ses desseins. J'étois persuadé, qui si je lui faisois mes plaintes sur ces mauvais traitemens, il ne les auroit pas soufferts. Mais j'avois autant d'envie que lui de faire la Découverte de ce Nouveau Pays, & c'est ce que le dit Sieur de la Salle reconnût en termes fort obligeans.

Le dit Sieur de la Salle, qui étoit d'un genie fort étendu, brûloit du désir de se rendre recommandable dans le monde par les Découvertes. Il m'avoit dit plusieurs fois, qu'il ne connoissoit point de Religieux plus propres que nos Récollets pour contribuer aux progrès des Nouvelles Colonies. Il avoit passé neuf ou dix ans dans un autre Ordre, dont il étoit sorti depuis avec la permission de son Général, qui dans le congé, qu'il lui avoit donné par écrit pour cela, lui rend témoignage, qu'il avoit vécu parmi les Religieux de son Ordre sans donner le moindre soupçon de pé-

ché Veniel. Ce sont les termes de l'Acte, que j'ay lû.

Il me dit donc, qu'étant persuadé, que nous pouvions l'aider très-utilement dans son dessein, il avoit resolu de faire quelque chose en faveur de nôtre Ordre. Il nous assembla donc tous quatre le 27. de Mai 1679. & nous fit connoître, qu'étant Gouverneur & proprietaire du Fort de Frontenac, il mettroit ordre par son Testament, qu'aucun autre Ordre que le nôtre ne pût s'établir près du dit Fort. Il marqua des bornes près de la maison, que j'avois fait bâtir. Il planta des piquets pour le Cimetiere. Il créa même un Notaire public, nommé la Mé[illegible], qui a été le premier, qui a dressé un Contract au dit Fort de Frontenac, & cet homme dressa un acte, par lequel le dit Sieur de la Salle donnoit à nôtre Ordre la proprieté de dix-huit Arpens de terre près du dit Fort sur le bord du Lac Ontario, & quatre vingts ou cent Arpens à défricher dans la profondeur du bois prochain; ce que nous accep-

ptâ-

ptâmes pour nôtre Ordre, & en signâmes l'Acte quatre que nous étions.

Cela étant fait, il pria nos Réligieux, qui devoient venir avec moi, de se tenir prêts, & en attendant le temps favorable pour partir, parce qu'il nous falloit un vent Nord-Oüest; nous eûmes le loisir de conferer entre nous des mesures, qu'il nous falloit prendre pour cette Mission étrangere, que nous étions sur le point de commencer. Nous rendîmes plusieurs visites aux Sauvages, que nous avions attirez près du Fort. Leurs enfans, à qui nous avions donné quelque teinture des lettres pour apprendre à lire & à écrire, nous témoignoient le déplaisir, que leurs parens & eux avoient de nous voir partir pour nôtre voyage, & nous assûroient, que si nous revenions bien-tôt, le reste du Village de Gannecouss viendroit s'établir auprès de nous.

CHAPITRE XVIII.

Second embarquement du Fort de Frontenac.

PEU de temps après, le vent étant favorable, nous entrâmes dans le Brigantin le Pére Gabriel, le Pére Zenobe & moi. Nous arrivâmes en peu de temps à la Riviere des Tsonnontoüans, qui se décharge dans le Lac Ontario. Pendant que nôtre monde alloit en traite avec les Sauvages, nous dressâmes une petite Cabanne d'écorce à demi-lieuë dans le bois pour y faire le service Divin plus commodément. Par ce moyen nous nous retirâmes du trafic des Sauvages, qui venoient sans cesse, non pas tant pour visiter nôtre Brigantin, qu'ils admiroient, que pour troquer des marchandises, comme des couteaux, des fusils, de la poudre, du plomb, & sur tout de l'eau de vie, dont ils sont fort friands.

Pendant ce retardement, qui dura huit

huit jours, le Sieur de la Salle, qui étoit venu en Canot par la côte Meridionale du Lac pour se rendre aux Villages des Tsonontoüans, leur fit quelques présens pour les attirer toûjours davantage dans nos interêts, & pour leur ôter les ombrages, que nos Ennemis secrets leur avoient donnez de nôtre entreprise. Cela nous fit perdre du temps à cause du commerce de nos gens avec les Sauvages. Et cela fut cause, que nous ne pûmes arriver à la Riviére de Niagara que le trentiéme Juillet.

Le 4. je me rendis par terre au grand Saut de Niagara avec le Sergeant nommé la Fleur, & nous arrivâmes à nôtre Chantier, qui étoit à six lieuës du Lac Ontario. Nous n'y trouvâmes plus le Vaisseau, qu'on y avoit construit. Deux petits Sauvages nous dérobérent subtilement quelque peu de biscuit, qui nous restoit pour nôtre subsistance. Mais nous trouvâmes un Canot d'écorce à demi pourri & sans avirons, que nous raccommodâmes, du mieux que

que nous pûmes, & ayant fait un aviron à la hâte, nous risquâmes le voyage dans ce foible bâtiment, & nous arrivâmes enfin à bord de nôtre Vaisseau, qui étoit à l'ancre à une lieuë du beau Lac Erié.

On eut de la joye de nous voir arrivez. Nous trouvâmes, que le Vaisseau étoit parfaitement bien équipé de voiles, de mâts, & de toutes les autres choses necessaires à la navigation. Nous y trouvâmes cinq petites pieces de canon, dont deux étoient de fonte, & deux ou trois arquebuses à croc. Il y avoit un Griffon volant à l'éperon, & un Aigle au dessus. On voyoit de plus, tous les ornemens ordinaires, & toutes les autres pieces, qui garnissent les Navires de guerre.

Les Iroquois, qui revenoient de la guerre avec des Esclaves, qu'ils avoient faits sur leurs Ennemis, furent extrémement surpris de voir un Vaisseau de la grandeur de nôtre, semblable à un Fort ambulant au delà de leurs cinq Cantons. Ils vinrent à nôtre bord,

Ils

Ils étoient surpris entr'autres choses, de ce que l'on avoit pû amener d'aussi grosses ancres au travers des rapides du Fleuve de St. Laurent. Cela les obligeoit de dire souvent dans leur langue le mot de *Gannoron*, qui signifie, *voilà qui est admirable*. Ces Barbares s'étonnoient sur tout, de ce que n'ayant point vû d'apparence de Vaisseau en allant à la guerre, ils le voyoient tout achevé à leur retour, en un lieu, où on n'en avoit jamais vû à deux cens cinquante lieuës des habitations du Canada.

J'avertis alors nôtre Pilote de ne plus tenter de remonter les grands courans, qui sont à l'embouchure du Lac Erié, jusqu'à nouvel ordre. Nous redescendîmes le 16. & le 17. sur le bord du Lac Ontario, & nous fîmes monter la Barque, que nous avions amenée du Fort de Frontenac, jusques à la grosse Roche de la Riviere de Niagara. Nous y moüillâmes l'ancre au pied des trois montagnes, où il faut faire le portage à cause du grand Saut de Niagara, qui interrompt la navigation, comme nous avons dit.

Le

Le Pére Gabriel, qui étoit âgé de soixante-quatre ans, soûtint les travaux de ce voyage, & monta & décendit par trois fois ces trois montagnes, qui sont assez hautes, & assez escarpées dans cet endroit du portage. Nôtre Monde fit plusieurs voyages pour porter les munitions de guerre & de bouche, & les autres agrets du Navire. Ce voyage fût assez pénible, parce qu'il y a deux grandes lieuës de chemin à faire à chaque fois. Il fallut quatre hommes pour porter la plus grosse de nos ancres. Mais on leur donna de l'eau de vie pour les encourager, & cela étant achevé nous nous rendîmes tous ensemble à l'embouchure du Lac Erié.

Pendant que nous étions là, le Sieur de la Salle me dit qu'il avoit appris d'un de ses hommes, que j'avois blâmé l'intrigue de quelques Ecclesiastiques du Canada avec les Iroquois, & leurs voisins de la Nouvelle Jorck près de la Nouvelle Orange. Je me tournai vers nos Réligieux, à qui je dis, que le dit Sieur

Sieur de la Salle vouloit me surprendre, en m'obligeant d'invectiver contre des gens, qu'il vouloit faire passer pour des negotians: après quoi baissant mon ton de voix, je finis le discours en disant, que les faux rapports, qu'on lui avoit faits, ne m'empêcheroient pas d'avoir bonne opinion des gens, avec qui je voyageois, qu'il avoit dessein de me brouiller, & que j'abandonnerois plûtôt nôtre entreprise, que de souffrir, qu'on m'en imposât davantage.

Cette réponse obligea le Sieur de la Salle de me dire, qu'il étoit persuadé, que ceux, qui lui avoient fait ces rapports, étoient de malhonnêtes gens, & qu'il auroit soin de moi dans nôtre voyage, qu'il prendroit même mes interêts par tout. A dire le vrai il craignoit, que je ne le quittasse. Il avoit même attiré le Pére Gabriel avec nous sans congé du Superieur. Ce bon vieillard s'étoit fié à une lettre de pur compliment, que le Commissaire Provincial du Canada, nommé le Pére Valentin le Roux, avoit écrit au dit Sieur de la

Salle,

Salle, & par laquelle il lui disoit, qu'il ne lui pouvoit rien refuser. Cependant ce Commissaire Provincial crût, que ce Réligieux ne partiroit point sans congé par écrit. Pour cet effet il vint en Canot au Fort de Frontenac : mais il n'y trouva plus le Pére Gabriel, qui étoit déja parti pour Niagara sur la parole du Sieur de la Salle.

Du depuis le Pére Commissaire a envoyé une obedience à ce bon Réligieux, laquelle le Sieur de la Salle avoit extorquée de lui. Cependant il craignoit avec raison, qu'on ne lui reprochât d'avoir exposé un homme de cet âge à une entreprise aussi pénible & aussi dangereuse, comme l'évenement aussi l'a fait voir, selon que nous le dirons ci-après.

Le Sieur de la Salle ayant appris, que j'étois allé avec le dit Pére Gabriel pour visiter le grand Saut de Niagara, il nous y vint trouver avec quelques rafraichissemens, afin de m'appaiser, & d'empêcher mon retour en Canada, parce qu'il avoit dessein de m'engager à faire

à faire le voyage avec lui. Il n'eût pas beaucoup de peine à m'adoucir, parce que j'avois autant d'envie que lui de faire cette Découverte. Ainsi nous nous rendîmes ensemble au commencement du mois d'Août 1679. au lieu où nôtre Vaisseau étoit prêt à faire voile.

CHAPITRE XIX.

Description du troisiéme embarquement pour nôtre Découverte à l'embouchure du Lac Erié, ou Erigé.

NOus avons remarqué ci-devant, que les Espagnols ont été les premiers, qui ont découvert le Canada, & que nos Réligieux ont été les premiers, qui s'y sont rendus avec les Colonies Françoises. Ces bons Péres étoient grands amis des Sauvages Hurons, qui leur avoient appris, que les

Iro-

Iroquois alloient souvent en guerre au delà de la Virginie, ou Nouvelle Suede, près d'un Lac, qu'ils appelloient Erigé, ou Erié, qui signifie *le Chat*, ou *Nation du Chat*. Et parce que ces Barbares ramenoient des Esclaves de cette Nation du Chat en revenant à leurs Cantons tout du long de ce Lac, les Hurons l'avoient nommé en leur langue Erigé, ou Eriké, le Lac *du Chat*, ce que les Canadiens en adoucissant le mot ont appellé le Lac Erié, comme nous l'avons remarqué ci-devant.

Nous avions taché plusieurs fois de remonter les courans du Détroit pour entrer dans le Lac Erié: mais le vent n'avoit pas encore été assez fort pour cela. Il fallut donc attendre, qu'il nous fût favorable. Cependant le Sieur de la Salle fit travailler par des gens à défricher quelques terres à l'Ouest du Détroit de Niagara. Nous y semâmes plusieurs herbes potageres pour ceux, qui pourroient venir s'habituer en cet endroit, afin d'entretenir la communication des Barques pour la correspondan-

dance de la navigation de Lac en Lac. Nous trouvâmes en ce lieu-là du cerfeüil sauvage, & une quantité prodigieuse de roquembolles, qui y viennent naturellement.

Nous laissâmes le Pére Melithon à l'habitation que nous avions faite au dessus du Saut de Niagara avec des Commis, & des gens pour travailler. Nôtre monde se cabanna sur le bord de la Riviere, afin que le Vaisseau pût monter plus aisément sur le Lac. Cependant nous faisions tous les jours le service Divin sur le Vaisseau, & nos gens demeuroient à terre, d'où ils pouvoient même entendre le Sermon aux jours de Fêtes & de Dimanches.

Le vent de Nord-Est s'étant fortifié, nous nous embarquâmes au nombre de trente-deux personnes avec deux de nos Réligieux, qui nous étoient venu joindre. Le Vaisseau étoit bien pourvû d'armes, de vivres & de marchandises. Il y avoit sept petites pièces de canon.

Les eaux sont extrémement rapides dans

dans ce Détroit à l'entrée du Lac Erié. Il n'y a ni homme, ni bête, ni barque ordinaire, qui soit capable d'y resister. Il n'est donc presque pas possible de remonter ce courant. Cependant nous en vinmes à bout, & nous surmontâmes ces violens rapides de la Riviere de Niagara par une espece de merveille contre l'opinion de nôtre Pilote même. Nous faisions hâler le Vaisseau à la voile, quand le vent étoit assez fort, & dans les endroits les plus difficiles nos Matelots faisoient des touées, pendant que dix ou douze hommes tiroient à force par terre. Nous entrâmes ainsi hûreusement à l'entrée du Lac Erié.

Nous fîmes voile le 7. du mois d'Août de la même année 1679. faisant nôtre route à l'Est-quart-Sud-Oüest. Après avoir chanté le *Te Deum*, nous fîmes une décharge de tout le canon, & des arquebuses à croc, en présence de plusieurs guerriers Iroquois, qui ramenoient des Esclaves de Tintonha, c'est-à-dire, de la *Nation des prêtres*.

Ce

Ce peuple est éloigné de plus quatre cens lieuës de leurs Cantons. On entendoit ces Barbares crier, *Gaiuneron*, pour marquer leur admiration.

Ceux, qui nous avoient rendu visite ci-devant, ne manquerent pas de porter la nouvelle de la grandeur de nôtre Vaisseau, dont ils avoient pris la mesure, aux Hollandeis, qui demeurent à la Nouvelle Jorek. Les Iroquois font un fort grand commerce avec eux de pelleteries, & d'autres peaux, qu'ils leur portent pour en avoir des armes à feu, & des capots, dont ils se couvrent pendant le froid.

Au reste, quoi que les Ennemis de nôtre grande Découverte eussent fait courir le bruit, à dessein de traverser nôtre entreprise, que le Lac Erié étoit rempli de barrieres, & de bancs de sable, qui en rendoient la navigation impossible, nous ne laissames pourtant pas en sondant de temps en temps de faire plus de vingt lieuës pendant l'obscurité de la nuit. Le 8. le vent favorable nous fit faire environ quarante-cinq lieuës de

chemin, & nous vîmes presque toûjours les deux terres distantes entre l'Est & l'Oüest d'environ 15. ou 16. lieuës de largeur. La plus belle Navigation du monde est à l'Oüest de ce Lac Erié. Il y a trois Caps, ou grandes pointes de terre, qui avancent dans le Lac. Nous parâmes le premier, qui est le plus grand, & nous le nommâmes de nom de Saint François.

Le 9. nous parâmes les deux autres Caps, ou pointes de terre, qui portent au large. Nous ne vîmes aucune Isle, ni terres à l'Oüest de ce Lac. Nous apperçûmes seulement une grande Isle au Sud-Oüest, distante d'environ 7. ou 8. lieuës des terres du Nord, & cette Isle fait face au Détroit, qui décend du Lac Huron.

Le 10. de grand matin nous passâmes entre la grande Isle, qui est au Sud-Oüest, & sept ou huit petites Isles, & une Islette de sable située à l'Oüest. Nous abordâmes à l'entrée du Détroit, qui se décharge du Lac Huron dans le Lac Erié.

Le

Le 11. nous entrâmes plus avant dans l'embouchure du Détroit, & nous passâmes entre deux Isletes, qui font une perspective fort charmante. Ce Détroit est plus beau, que celui de Niagara. Il a trente lieuës de longueur, comme nous avons dit, & est large d'une lieuë presque par tout, excepté dans son milieu, qu'il s'élargit, & forme ce petit Lac, que nous avons nommé de Sainte Claire. La Navigation est bonne des deux côtez des terres, qui sont basses, & unies par tout.

L'endroit de ce Détroit est un pays très-bien situé, & d'un sol fort temperé. Il est Nord & Sud. On le voit bordé de vastes prairies, qui sont terminées par des côteaux pleins de vignes, d'arbres fruitiers, de bocages, & de bois de haute fûtaye. Tout cela est distribué d'espace en espace, & on diroit, que ce sont autant de lieux de plaisance, placez dans de belles campagnes. On y trouve quantité de Cerfs, de Biches, de Chevreux, & d'Ours peu farouches, & très-bons à manger,

plus délicieux que le porc frais de l'Europe. On y trouve aussi des Poules d'Inde, & des Cignes en quantité. Les haut bancs de nôtre Vaisseau étoient garnis de plusieurs bêtes fauves, que nos gens avoient tuées à la chasse.

Le reste de ce Détroit est couvert de Forêts de Noyers, Chataigniers, Pruniers, Poiriers, & de vignes sauvages, dont nous fîmes un peu de vin. Il y a toutes sortes de bois propres à bâtir. Ceux, qui auront le bonheur de posséder un jour les terres de cet agréable & fertile Détroit, auront de l'obligation à ceux, qui leur en ont frayé le chemin, & qui ont traversé le Lac Erié pendant cent lieuës d'une Navigation inconnuë.

CHAPITRE XX.

Description de ce qui se passa pendant la traverse, que nous fîmes du Détroit, qui est entre le Lac Erié, & le Lac Ontario.

J'Avois souvent proposé au Sieur de la Salle, qu'il seroit à propos de faire un établissement au Détroit, qui est entre le Lac Erié, & le Lac Ontario, dans l'endroit où la pêche est abondante en poissons de différentes especes; cela auroit servi à entretenir la communication des Barques, qui seroient venues du Fort de Frontenac; & d'ailleurs on y auroit mis les Forgerons, dont on avoit parlé aux Iroquois, pour le service de leurs principaux Cantons. J'ajoûtois à cela, que l'on auroit attiré par ce moyen la plus grande partie du commerce, en donnant les marchandises à prix raisonnable à ces Barbares:

qu'il trouveroit en cela un moyen facile de s'enrichir, & que la Religion s'y établiroit par des Colonies, qui ne manqueroint pas de s'y établir.

Mais le Sieur de la Salle, ni les Canadiens, qui étoient avec lui, n'étoient pas d'humeur de se borner à un établissement de cent lieües en cent lieuës. Ils me firent connoître, qu'ils apprehendoient d'être devancez dans leur Découverte par leurs envieux: mais dans le fonds leur but étoit d'enlever toutes les pelleteries, & les peaux d'Elans, & de bêtes fauves, qu'ils trouvoient chez les Sauvages les plus éloignez. Et en effet ils prétendoient se faire riches en peu de temps. Tant il est vrai, que l'esprit humain est d'une avidité extrême, & qu'il ne sait jamais se borner.

Voyant, que je ne pouvois leur persuader ce premier établissement, je leur fis connoître, que ce second Détroit devoit les tenter pour nous y établir la seconde année de nôtre Découverte. Nous y trouvions en effet tous les avan-

ta-

ages possibles, parce qu'étant au milieu d'un grand nombre de Sauvages, ils viendroient tous à nous pour le commerce. D'ailleurs je leur faisois connoître, que c'étoit là le moyen d'avancer le Regne de Dieu, qui ne manqueroit pas de bénir leur entreprise.

Mais tout cela ne fit aucune impression sur l'esprit du Sieur de la Salle. Et à dire le vrai de mon côté j'aisse eu de la peine à prendre ce parti, parce qu'il eût fallu renoncer au grand dessein de nôtre Découverte. Par dessus tout cela j'esperois fortement, que nous trouverions encore de plus grands avantages dans des Pays plus éloignez, que dans le lieu, où nous nous trouvions alors.

L'entrée de ce Détroit a un courant d'une grande rapidité. Cependant à n'en falloit la moitié, qu'il ne fût aussi violent que celui de Niagara. Nous le surmontâmes en faisant nôtre route au Nord, & au Nord-Est, jusques au Lac Huron. Il y avoit peu de profondeur à l'entrée & à la sortie sur tout du Lac de Sainte Claire.

La décharge du Lac Huron se divise en cet endroit en plusieurs canaux presque tous barrez par des bancs de sable. On fut obligé de les sonder tous, & enfin on en découvrit un fort beau & profond, du moins de deux ou trois brasses d'eau, & au canal au milieu qui en avoit jusques à deux de large de près d'une lieuë par tout. Notre Vaisseau y fût arrêté quelques jours par le vent contraire. Cette difficulté étant surmontée, il s'en trouva une plus grande à l'entrée du Lac Hiaman. Le vent de Nord avoit soufflé quelque temps avec assez de violence. La grande abondance d'eaux, qui vient du Lac Superieur, du Lac des Illinois, & de celui des Hurons, avoit tellement augmenté le courant ordinaire, qu'il étoit presque aussi rapide que celui du Détroit de Niagara. Il fut impossible de le remonter à la voile, quoi qu'on fût aidé d'un bon vent de Sud. On fut donc obligé de mettre douze de nos hommes à terre, qui tirerent le Vaisseau pendant un demi quart d'heure, au bout duquel nous en

entrâmes avec nôtre Vaisseau dans le Lac Huron. Ce fût le 23. du mois d'Août.

Nous chantâmes le *Te Deum* pour la seconde fois pour rendre graces du bon succès de nôtre navigation jusques là. Nous trouvâmes dans ce Lac une grande Baye, où les anciens Hurons habitoient. Ils avoient été convertis à la Réligion Chrétienne par les prémiers de nos Recollets, qui vinrent en Canada. Mais dans la suite ils ont été presque tous détruits par les Iroquois.

CHAPITRE XXI.

Relation de nôtre Navigation sur le Lac Huron, jusques à Missilimakinak.

AYANT ainsi hûreusement surmonté [illegible] rapides affreux pendant [illegible] trois cens lieues de chemin de [illegible] Quebec jusques au Lac Huron,

le même jour que nous y arrivâmes, nôtre Vaisseau fit voile tout du long de la côte Orientale avec un bon vent frais, ayant le Cap au Nord-quart-Nord-Est. Il dura jusqu'au soir, que le vent s'étant tourné au Sud-Oüest avec beaucoup de violence, on mit le Cap au Nord-Oüest, & le lendemain nous nous trouvâmes à la vûë de terre par une espece de miracle. Pendant la nuit nous avions traversé une grande Baye, qu'on appelle le Sikinam, & qui a plus de trente lieuës de profondeur.

Le 24. on continua de faire porter au Nord-Oüest jusqu'au soir, que le calme nous prit entre les Isles, où il n'y avoit que deux brasses d'eau tout au plus. Nous allâmes avec les basses voiles pendant une partie de la nuit chercher un mouillage. Mais nous n'en trouvâmes point, dont le fond n'est bon, & le vent commençant à souffler de l'Oüest nous fîmes mettre le Cap au Nord pour gagner le large en attendant le jour. On passa la nuit en sondant devant le Vaisseau, parce que nous

avions

avions remarqué, que nôtre Pilote, qui étoit fort habile, mais qui n'avoit jamais fait de pareilles navigations, étoit assez negligent à cet égard. On continua de cette maniere à veiller pendant le reste du voyage.

Le 25. le calme continua jusques à midi, & nous poursuivîmes nôtre route au Nord-Oüest à la faveur d'un bon vent de Sud, qui se changea bien-tôt en Sud-Oüest. A minuit on fut obligé de porter au Nord à cause d'une grande pointe, qui s'avançoit dans le Lac. Mais on l'eût à peine doublée, que nous fûmes surpris d'un furieux coup de vent, qui nous contraignit de louvoyer avec deux pacfin, & de mettre ensuite à la Cap jusqu'au jour.

Le 26. la violence du vent nous obligea de faire amener le mât de Hune, de faire amarer les vergues sur le Pont, & de demeurer côte à travers. A midi les vagues demeurant trop grandes, & la mer trop rude, nous fûmes obligez de relâcher le soir, parce que nous ne trouvions point de moüillage, ni d'abri. A

ce coup le Sieur de la Salle entra dans la chambre tout épouvanté, disant, qu'il recommandoit son entreprise à Dieu. Nous avions accoûtumé pendant tout le voyage de nous mettre tous à genoux pour faire les priéres du soir & du matin, & pour chanter des Hymnes. Mais la tempête étoit si violente, que nous ne pouvions nous tenir sur le pont du Vaisseau. Ainsi dans cette extrémité chacun faisoit ses dévotions en particulier, comme il pouvoit. Il n'y eût que nôtre Pilote, qui ne pût jamais y être porté. Il se plaignoit, que le Sieur de la Salle l'avoit amené là pour lui faire perdre la gloire, qu'il avoit acquise en tant de Navigations, dont il étoit sorti à son honneur.

Dans ce fâcheux temps nous priâmes le Sieur de la Salle, qui étoit nôtre Chef, de faire un vœu particulier, ce qu'il fit. Cependant le vent étant un peu diminué, l'on fit mettre à la Cape toute la nuit, & nous ne dérivâmes qu'une lieuë ou deux au plus.

Le 27. au matin on fit voile au Nord-

Nord-Oüest, qui se changea le soir en un petit vent alizé du Sud-Est, à la faveur duquel nous arrivâmes le même jour à Missilimakinak. On y mouille à six brasses d'eau dans une anse, où il y avoit un bon fonds de terre glaise. Cette anse est abriée du Sud-Oüest jusques au Nord avec une batture de sable, qui la couvre un peu du Nord-Oüest: mais elle est exposée au Sud, où il y est très-violent.

Missilimakinak est une pointe de terre à l'entrée, & au Nord du 3. Détroit, par où le Lac des Illinois se décharge dans celui des Hurons. Ce Détroit a une lieuë de large & trois de long. Il court à l'Oüest. A quinze lieuës à l'Est de Missilimakinak on voit une autre pointe, qui est à l'entrée du Canal, par lequel le Lac Superieur se décharge dans celui des Hurons. Ce Canal a cinq lieuës d'ouverture, & environ quinze de longueur. Il est entrecoupé de plusieurs Isles, & se rétrécit peu à peu jusques au Saut de Sainte Marie, qui est un rapide plein de ro-

chers, par lequel le Lac Supérieur jette ses eaux en les précipitant d'une maniere violente dans ce Lac des Hurons. On ne laisse pas d'y monter d'un côté en perchant en Canot. Mais pour plus grande seureté il faut porter le Canot, & les marchandises, que l'on y méne pour traiter avec les Nations, qui sont au Nord du Lac Superieur.

Il y a des Villages de Sauvages en ces deux endroits. Ceux, qui sont établis à la pointe de terre de Missilimakinak, sont Hurons, & les autres, qui sont à cinq ou six arpens au delà, sont nommez les Outtaouäatz. Le jour de nôtre arrivée avec le Vaisseau fut le 28. d'Août 1679. Ces Barbares furent tout étendits de voir un Vaisseau dans leur Pays, & le bruit du Canon les épouvanta extraordinairement.

Nous fîmes dire la Messe chez les Outtaouäatz, & pendant le service le Sieur de la Salle, qui étoit bien content, & qui avoit un manteau d'écarlate bordé de galon d'or, fit poser les armes le long de la Chapelle, que l'on avoit

avoit couverte d'écorce d'arbres. Le Sergent y laissa un factionnaire pour les garder. Les Chefs des Outtaoüatz nous firent leurs civilitez à leur mode en sortant du service Divin. Nôtre Vaisseau le Griffon étoit à l'ancre dans cette anse. Nous regardions avec plaisir ce grand bâtiment, qui étoit très-bien équipé. Il étoit entouré de cent ou six vingts Canots d'écorce, qui alloient, & qui revenoient de la pêche des poissons blancs, & des truites de 50. ou 60. livres. Ces Sauvages les prennent avec des rets, qu'ils tendent par fois à quinze ou vingt brasses d'eau. C'est par le moyen de cette pêche, qu'ils subsistent.

Les Hurons ont leurs Villages entourez de palissades de vingt-cinq pieds de haut. Ils sont situez fort avantageusement sur une hauteur, qui est vers cette grande pointe de terre vis-à-vis de Missilimakinak. Ces Sauvages nous furent parler le lendemain, qu'ils faisoient plus d'estime de nôtre venuë que les Outtaoüatz. Ce n'étoit pourtant qu'un

qu'un faux semblant. Ils firent une salve de tous les fusils, qu'ils avoient, & la recommencerent trois fois pour faire honneur à nôtre Vaisseau & à nous.

La pensée leur en avoit été suggerée par quelques Européens, qui viennent en ces lieux-là, & qui y font un commerce considérable avec ces Barbares. Le but de ces gens-là étoit de gagner le Sieur de la Salle par ces dehors, parce qu'il leur portoit ombrage. Leur dessein étoit en cela de mieux jouer leur personnage dans la suite, en faisant connoître, que ce Vaisseau alloit être la cause de la ruine des particuliers, puis qu'il étoit aisé de voir, que celui, qui l'avoit fait construire, vouloit se rendre maître du commerce, & l'attirer tout à lui. Ce qui ne pouvoit servir qu'à le rendre odieux.

Les Hurons & les Outaouatz font des alliances ensemble pour s'opposer en commun à la fureur de l'Iroquois, qui est leur ennemi juré. Ils cultivent du blé d'Inde, dont ils vivent toute l'année, aussi bien que du poisson, qu'ils pren-

prennent. Ils en assaisonnent leur *sagamité*, qui est une espece de bouillie qu'ils font avec de l'eau & de la farine de ce blé d'Inde. Ils pilent ordinairement ce blé dans une espece de mortier, qu'ils font du tronc d'un arbre, lequel ils creusent par le moyen du feu.

Les Sauvages de Sainte Marie du grand Saut sont appellez par nous les *Sauteurs*, parce qu'ils ont leur demeure près de ce grand Saut. Ils subsistent par le moyen de la chasse des Cerfs, des Orignaux, ou Elans, & de quelque Castors, & par la pêche, qu'ils font de ces poissons blancs, dont nous avons parlé. Il s'en trouve en grande abondance dans leurs Cantons: mais la pêche en est fort difficile à tous autres qu'à ces Sauvages, qui y sont élevez dès leur enfance. Ces Sauteurs ne sement point de blé d'Inde, parce que le terroir, où ils habitent, n'y est pas propre. Les brouillards, qui sont fort frequens sur le Lac Superieur, étouffent, & font ordinairement mourir tout le blé, qu'ils peuvent semer.

Missi-

Missilimakinak, & le Sant de St. Marie sont les deux passages les plus considerables de tous les Sauvages de l'Oüest & du Nord. C'est par là qu'ils portent leurs pelleteries aux Canadiens, & qu'ils vont en commerce tous les ans à Montréal, avec plus de deux cens Canots, afin d'abregér leur chemin de plus de cinquante lieuës jusques à Quebec.

Pendant que nous demeurâmes à Missilimakinak, les Sauvages surpris de nôtre arrivée venoient voir nôtre Vaisseau comme une chose, qui n'avoit jamais été vûë sur ces Lacs. Cette entreprise poussée jusques là devoit être soutenuë par toutes les personnes bien intentionnées pour la gloire de Dieu, & pour le bien de l'Etat. Cependant nous trouvâmes des dispositions, & des effets bien contraires. On avoit déja donné de mauvaises impressions aux Hurons, aux Outtaoüatz de l'Isle, & aux Nations voisines, afin qu'ils en prissent ombrage. Les quinze hommes, que le Sieur de la Salle avoit envoyez devant

dès

dès le printemps passé, étoient prévenus à son desavantage, & débauchez de son service. Une partie des marchandises, qu'on leur avoit mises en main, étoient dissipées. Bien loin d'avoir poussé jusques aux Illinois pour y faire la traite suivant l'ordre, qu'ils en avoient : le Sieur de Tonti, qui étoit à leur tête, nous dit, qu'il avoit fait tout ce qu'il avoit pû pour les retenir dans la fidelité, mais inutilement.

Les grands vents, qui sont ordinaires en cette saison, ou plûtôt l'interêt du commerce, retardérent long-temps plusieurs de nos hommes, qui ne revinrent qu'au mois de Novembre à Missilimakinak. Cela nous obligea, voyant l'approche de l'hyver, de partir sans attendre, que nôtre nombre fût complet.

CHA-

CHAPITRE XXII.

Quatriéme embarquement de Missilimakinak pour entrer dans le Lac des Illinois.

LE deuxiéme de Septembre nous levâmes l'ancre, & nous entrâmes dans le Lac des Illinois. Nous arrivâmes à une Isle située à l'entrée de la Baye des Puans, à quarante lieuës de Missilimakinak. Elle est habitée par des Sauvages de la Nation nommée Poutouiatamis. Nous y trouvâmes quelques Canadiens, que le Sieur de la Salle avoit envoyez en traite les années précedentes. Ils lui avoient amassé une assez bonne quantité de pelleteries.

Le Chef de cette Nation, qui avoit été autrefois en Canada, avoit une extrême considération pour Monsieur le Comte de Frontenac, qui en étoit Gouverneur. Ce Sauvage, qui avoit de l'esprit, fit danser le Calumet par ses

ſes Soldats. C'eſt une Cérémonie, que nous décrirons ci-après. Mais il ſurvint une tempête, qui dura quatre jours. Nôtre Vaiſſeau étoit mouillé à trente pas du bout de l'anſe. Ce Capitaine, qui croyoit que nôtre bâtiment alloit échouer, vint nous joindre en Canot avec un danger extrême. Mais malgré la force des vagues, qui étoient extraordinairement élevées par cette tempête, nous le tirâmes avec ſon Canot dans le Vaiſſeau. Il nous dit d'un ton réſolu, qu'il riſquoit tout, parce qu'il vouloit perir avec les Enfans d'Onontio Gouverneur du Canada, qui étoit ſon ami particulier. Cependant la tempête s'appaiſa, & nous fûmes délivrez du danger, qui nous menaçoit.

Là le Sieur de la Salle, qui ne prit jamais les avis de perſonne, réſolut de renvoyer nôtre Vaiſſeau à Niagara, chargé de toutes les pelleteries, qu'il avoit traitées afin de payer ſes Créanciers. On y mit pluſieurs marchandiſes, & des outils, qui étoient trop difficiles à

tranſ-

transporter. Nôtre Pilote avec cinq matelots habiles avoit ordre de revenir avec le même bâtiment pour rejoindre nos gens aux Illinois. Ils mirent à la voile le 18. de Septembre avec un petit vent d'Oüest fort favorable, faisant leur Adieu d'un seul coup de Canon. On n'a jamais pû sçavoir, quelle route ils avoient tenuë, & quoi qu'on ne doute pas, que le Vaisseau n'ait perdu, on n'a pourtant jamais pû apprendre les circonstances de leur naufrage, que les suivantes.

Le Vaisseau ayant mouillé au Nord du Lac des Illinois, le Pilote Luc, qui étoit mécontent, comme nous l'avons remarqué, voulut suivre une certaine route à sa tête contre le sentiment de quelques Sauvages, qui ne manquent pas de bon sens. Ils l'asseurerent, qu'il faisoit fort dangereux au milieu du Lac à cause des violentes tempêtes, qui s'y élevent ordinairement. Il mépriſa cet avis, & continua sa Navigation. Il ne considera pas, que l'abri, où il étoit, l'empêchoit de connoître la force du vent.

vent. A peine fût-il à un quart de lieuë de la côte, que ces Sauvages virent le Vaisseau agité d'une maniére extraordinaire, sans pouvoir résister à la violence de la tempête. Ils le perdirent donc de vûë en fort peu de temps, & ils croyent, qu'il fût poussé contre quelque banc de sable, où il est demeuré enseveli. Nous apprîmes toutes ces choses l'année suivante. Il est certain, que la perte de ce Vaisseau coûta plus de cinquante ou soixante mille francs, tant en marchandises, outils, & pelleteries, qu'en hommes, agrets, & voitures du Canada, jusques au Fort de Frontenac en Canots d'écorce. Cela paroîtra incroyable à ceux, qui connoissent la foiblesse de ces sortes de bâtimens, & la pesanteur des ancres & des cables, dont on devoit charger onze francs de voiture pour chaque cent pesant. Cependant la chose est telle, que je le dis. J'ai été témoin de tout.

CHA-

CHAPITRE XXIII.

Embarquement en Canot pour continuer nôtre Découverte depuis les Poutouatamis jusques aux Miamis, de la Baye des Puans sur le Lac des Illinois.

NOus partîmes le 29. Septembre avec quatorze hommes en quatre Canots, dont je conduisois le plus petit, chargé de cinq cens livres, avec un Charpentier nouvellement venu d'Europe, qui ne savoit point parer les vagues. Ainsi j'avois toute la peine de gouverner ce petit bâtiment pendant le gros temps. Les quatre Canots d'écorce étoient chargez d'une Forge avec toutes ses fournitures, de Charpentiers, de Menuisiers, & de Scieurs de long, avec des armes, & des marchandises.

Nous prîmes nôtre route au Sud vers la terre ferme, éloignée de quatre lieuës de l'Isle des Poutouatamis. Au milieu de

de la traverse, & dans le plus beau calme du monde, il s'éleva tout d'un coup un orage, qui nous mit en danger, & qui nous fit craindre pour nôtre Navire, & beaucoup plus pour nous-mêmes, qui achevions cette grande traverse pendant la nuit, qui étoit obscure. Nous criions sans cesse les uns aux autres, afin de ne nous point écarter. L'eau entroit souvent dans nos Canots. Ce vent impetueux dura quatre jours avec une furie pareille à celle des plus grandes tempêtes de mer. Cependant nous gagnâmes enfin la terre dans une petite anse de sable, & nous nous arrêtâmes là cinq jours pour attendre, que le Lac fût appaisé. Pendant ce sejour nôtre Chasseur Sauvage, qui nous accompagnoit, ne tua qu'un porc-épic, qui servit d'assaisonnement à nos citroüilles, & au blé d'Inde, que nous avions.

Le 25. nous continuâmes nôtre route tout le jour, & une partie de la nuit à la faveur de la Lune, le long de la côte occidentale du Lac des Illinois. Mais le vent s'étant levé un peu trop fort,

nous fumes obligez de mettre pied à terre sur un rocher pelé, sur lequel nous essuyâmes la pluye & la neige pendant deux jours à l'abri de nos couvertes. Nous avions un petit feu, que nous entretenions avec le bois, que les vagues nous amenoient.

Le 28. après la célébration de la Messe nous entrâmes assez avant dans la nuit, jusqu'à ce qu'un tourbillon de vent nous força de débarquer sur la pointe d'un rocher couvert de broussailles. Nous y demeurâmes trois jours, & nous consumâmes le reste de nos vivres. Il consistoit en blé d'Inde, & en citroüilles, qu'on avoit acheté des Poutoüatamis. Nous n'avions pû en faire une plus grande provision, parce que nos Canots étoient trop chargez, & que nous espérions d'en trouver sur nôtre route.

Nous partîmes de là le premier d'Octobre, & nous arrivâmes, après avoir fait douze lieuës à jûn, près d'un autre Village des Poutoüatamis. Ces Sauvages accoururent tous sur le bord du Lac

Lac pour nous recevoir, & pour nous aider à sortir de ces vagues, dont la fureur s'augmentoit extraordinairement. Le Sieur de la Salle craignant, que ses gens ne désertassent, & que quelqu'un d'entr'eux ne dissipât une partie des marchandises mal à propos, trouva bon de passer outre. Nous fûmes obligez de le suivre à trois lieuës au delà du Village de ces Barbares nonobstant le danger, où nous étions de perir. Et en effet il ne trouva point de meilleur moyen de se sauver que de se jetter à l'eau avec ses trois Canoteurs. Ils enleverent tous ensemble son Canot avec sa charge, & le trainerent à terre malgré les vagues, qui les couvroient par fois jusque par dessus la tête.

Il vint ensuite recevoir le Canot, que je gouvernois avec un homme, qui n'avoit point d'experience dans ce métier. Je me jettai dans l'eau jusqu'à la ceinture, & nous enlevâmes ainsi nôtre petit bâtiment. Nous fûmes recevoir de la même maniere les deux autres Canots, & parce que les vagues

forment en se brisant à terre un certain crochet, qui tire au large ; ceux, qui croyent être en assûrance, sont encore en quelque danger, parce que la vague donnant à terre impetueusement se retire en même temps au large avec la même violence. Je fis donc effort, & je mis sur mes épaules nôtre bon Vieillard Récollet, qui nous accompagnoit. Ce bon Réligieux se voyant hors de danger, ne laissa point, tout moüillé qu'il étoit, de faire paroître une gayeté extraordinaire.

Comme nous n'avions aucune habitude avec les habitans de ce Village, nôtre Commandant fit mettre d'abord toutes les armes en état. Ensuite il se posta sur une éminence, où il étoit difficile de nous surprendre, & où on pouvoit s'y défendre avec peu de gens contre un plus grand nombre. Il envoya ensuite trois de ses hommes au Village pour y acheter des vivres à la faveur du Calumet de paix, que les Poutoüatamis de l'Isle nous avoient donné, & qu'ils avoient accompagné de leurs danses,

danſes, & de toutes les autres cérémonies, dont ils ſe ſervent dans leurs feſtins, & dans leurs ſolemnitez publiques.

CHAPITRE XXIV.

Deſcription du Calumet.

IL faut avouer, que le Calumet eſt quelque choſe de fort myſterieux parmi les Sauvages du grand Continent de l'Amerique Septentrionale. Ces Barbares s'en ſervent dans toutes leurs affaires les plus importantes. Cependant ce n'eſt dans le fond & à proprement parler qu'une grande pipe à fumer. Nos Européens en font très-peu d'état. Quand ils veulent parler d'un homme lâche & efféminé, ils diſent ordinairement, qu'il ne vaut pas une pipe à tabac.

Il n'en eſt pas de même parmi les Nations Sauvages de l'Amerique. Ce

Calumet est une espece de grande pipe à fumer, qui est faite de marbre rouge, noir, ou blanc, & il ressemble assez à un marteau d'armes. La tête en est bien polie, & le tuyau, long de deux pieds & demi, est une canne assez forte, ornée de plûmes de toutes sortes de couleurs, avec plusieurs nattes de cheveux de femmes entre-lassées de diverses manieres. On y attache deux aîles, & cela est assez semblable au Caducée de Mercure, ou à la baguette, que les Ambassadeurs de paix portoient autrefois à la main.

Cette canne est fourée dans des cols de Huars, qui sont des oiseaux tachetez de blanc & de noir, gros comme nos oyes, ou dans des cols de canards branchus, qui font leurs nids dans des creux d'arbres, quoique l'eau soit leur élement ordinaire. Ces canards sont bigarrez de trois ou quatre couleurs differentes. Au reste chaque Nation embellit le Calumet selon son usage, & selon son inclination particuliere.

Un Calumet, tel que je viens de le re-

représenter, sert d'assûrance à tous ceux, qui vont chez les Alliez de ceux, qui l'ont donné. Jamais on ne fait d'Ambassade parmi les Sauvages, qu'on ne porte cette marque exterieure. C'est le Symbole de la paix. Tous ces Barbares sont généralement persuadez, qu'il leur arriveroit de grands malheurs, s'ils avoient violé la foi du Calumet. Toutes leurs entreprises de paix & de guerre, & leurs Cérémonies les plus considérables sont scellées, & comme cachetées du Calumet. Ils y font ordinairement fumer du tabac crequis à ceux, avec qui ils ont traité quelque affaire de consequence. J'aurois peri plusieurs fois dans ce voyage, si je ne me fusse servi du Calumet. C'est ce qu'on pourra voir dans la suite de cette Histoire, où j'aurai à parler des monstres que j'ai eus à traiter, & des precipices, par où j'ai été obligé de passer dans cette Découverte.

Nos trois hommes ayant ce Calumet pour passeport, & leurs armes avec eux, arrivérent au petit Village des Barbares,

qui étoit à trois lieuës du débarquement. Ils n'y trouverent personne, parce que les Sauvages ayant remarqué au passage de nos Canots, que nous ne les avions point abordez en passant près d'eux, avoient pris l'épouvante, & s'en étoient fuis de leur Village. Ainsi nos hommes ayant tenté en vain de parler à quelqu'un de ces Barbares, se chargerent du blé d'Inde, qu'ils trouverent dans leurs Cabannes, & ils laisserent à la place des marchandises pour payer ce qu'ils avoient pris, après quoi ils revinrent nous trouver.

Cependant vingt de ces Sauvages armez de haches, de fusils, d'arcs, de fléches, & de ces massues, qu'on appelle des Casse-têtes, vinrent près du lieu, où nous étions. Le Sieur de la Salle s'avança pour leur parler avec quatre de nos gens armez de fusils, de pistolets, & de sabres. Il leur demanda, ce qu'ils vouloient, & voyant qu'ils paroissoient interdits, il leur dit, qu'ils s'approchassent, de peur que quelques-uns de nos gens, qu'il feignit avoir

avoit envoyez à la chasse, ne les tuassent, s'ils les trouvoient à l'écart. Il les fit asseoir au bas de l'éminence, où nous étions postez, & d'où nous pouvions découvrir tous leurs mouvemens. On les entretint de diverses choses pour les amuser, jusques à ce que nos trois hommes fussent revenus du Village. Nos gens paroissans peu de temps après, les Sauvages se leverent, & firent un grand cri de joye, dès qu'ils virent le Calumet de paix, qu'un de nos hommes portoit. Ils se mirent à danser à leur maniere, & bien loin de se fâcher, de ce qu'on leur avoit pris du blé d'Inde, au contraire ils envoyerent au Village pour en apporter d'autre, & ils nous en donnerent encore le lendemain autant, que nous en pûmes mettre commodément dans nos Canots.

Cependant on jugea, qu'il étoit à propos de faire abbattre quelques arbres des environs, & on obligea nos gens de passer la nuit sous les armes afin d'éviter la surprise. Le jour suivant sur les dix heures du matin les An-

ciens du Village arriverent avec leur Calumet de paix, & nous firent un très bon régale de quelque chevreuils, qu'ils avoient tuez. Nous les remerciâmes par quelques présens de haches, de couteaux, & de quelques masses de raſades pour l'ornement de leurs femmes, dont ils demeurerent très-satisfaits.

CHAPITRE XXV.

Continuation de nôtre Découverte en Canot d'écorce à peu près jusqu'au bout du Lac des Illinois.

NOus partîmes le deuxiéme d'Octobre, & nous navigeâmes la pendant quatre jours le long du rivage du Lac. Il étoit bordé de grands côteaux escarpez jusques dans le Lac, & on y trouvoit à peine place propre à debarquer. On étoit même obligé tous les

les soirs de grimper sur le sommet, & d'y porter nos Canots, & leurs charges, parce que nous ne voulions pas les laisser pendant la nuit exposez aux vagues qui battoient au pied. Nous fûmes aussi obligez par les vents contraires, qui furent fort violens pendant nos quatre jours, & plusieurs autres fois depuis, de prendre terre avec de grandes incommoditez. Il falloit pour s'embarquer, que deux hommes se missent dans l'eau jusqu'à la ceinture, & qu'ils tinsent le Canot debout à la vague, selon qu'elle s'approchoit, ou qu'elle s'éloignoit de terre, jusques à ce qu'il fût chargé. On attendoit ensuite, que les autres fussent chargez de la même maniere, & on avoit presque toûjours la même peine aux autres débarquemens.

Le blé d'Inde, que nous mangions assez modiquement, & les autres vivres nous manquant, nôtre bon Vieillard Récollet tombe plusieurs fois en défaillance. Je l'en fis revenir par deux fois avec un peu de confection d'Hya-

cinthe, que je conservois précieusement. Nous ne mangions en vingt-quatre heures qu'une poignée de blé d'Inde cuit sous la cendre, ou bouilli avec un peu d'eau. Pendant tout ce temps nous étions obligez de gagner le bon pays, & de nager à force de bras des journées entieres. Nos gens ramassoient souvent de petites fenegles, & des fruits sauvages, qu'ils mangeoient avec une extréme avidité. Plusieurs en tomberent malades, & crurent que ces fruits les avoient empoisonnez. Plus nous souffrions, plus il sembloit que Dieu me donnoit de forces. Je devançois souvent à la nage nos autres Canots.

Pendant cette disette, celui qui a soin des moindres oiseaux, nous fit appercevoir des corbeaux, & des aigles, qui étoient sur le bord de ce Lac. Nous redoublâmes nos efforts pour approcher de ces oiseaux carnaciers, & nous y trouvâmes la moitié d'un chevreüil fort gras, que les loups avoient étranglé, & à demi mangé. Nous nous repûmes tous de cette viande, loüant Dieu,

Dieu, qui nous avoit envoyé ce secours si à propos.

Nôtre petite flotte avançoit toûjours de cette maniere vers le Sud, où nous trouvions le pays plus beau, & plus temperé.

Le séziéme d'Octobre nous commençâmes à trouver une grande abondance de chasse, & nôtre Chasseur Sauvage, qui étoit fort habile, tua des cerfs, & des chevreuils. Nos gens tuoient de leur côté des poules d'Inde fort grasses, & enfin le dix-huitiéme du mois d'Octobre nous arrivâmes au fond du Lac des Illinois, où le gros vent nous obligea de mettre pied à terre. On alla à la découverte, selon la coûtume, dans les bois, & dans les prérics. On y trouva des raisins mûrs, qui étoient fort bons, dont les grains étoient de la grosseur d'une prune de Damas. Pour avoir ce fruit il falloit abbatre les arbres, sur lesquels les vignes rampent. Nous en fimes du vin, qui nous dura trois ou quatre mois. Nous le conservions dans des gourdes, que nous mettions sous

les jours dans le sable, afin d'empêcher ce vin de s'aigrir. Afin de le faire durer davantage, nous ne célébrions la Messe que les Fêtes & les Dimanches, l'un après l'autre. Tous ces bois sont remplis de vignes, qui y viennent d'elles-mêmes. Nous mangions de ce fruit pour nous ôter le dégoût des viandes, que nous étions obligez de manger sans pain.

L'on remarqua dans cet endroit des pistes d'hommes toutes fraîches. Cela nous obligea de nous tenir sur nos gardes sans faire aucun bruit. Nos gens obeïrent pour un temps. Mais l'un d'entr'eux ayant apperçu un ours, il ne pût s'empêcher de lui tirer un coup de fusil, dont il tua cet animal. Il le fit tomber du haut d'un chêne, sur lequel il avoit grimpé, & le fit rouler ensuite de dessus la montagne jusqu'au pied de nos Cabannes.

Ce bruit nous fit découvrir à six vingts Sauvages de la Nation des Outtouagamis, qui demeurent vers l'extrémité de la Baye des Puans. Ils étoient cabannez

nez dans nôtre voisinage. Le Sieur de la Salle étoit fort inquiet de ces pistes, qu'il avoit vûës. Il blâma rudement nos gens de leur peu de prudence. Ensuite pour empêcher les surprises il mit une Sentinelle auprès de nos Canots, sous lesquels on mettoit les marchandises pour les garentir de la pluye.

Cela n'empêcha pas, que la nuit quelques Sauvages favorisez de la pluye, qui tomboit en abondance, ne se glissassent avec leur addresse ordinaire le long du côteau, où étoient nos Canots, sans que la Sentinelle y prît garde. Se couchant donc sur le ventre l'un après l'autre ils déroberent le juste-au-corps du laquais du Sieur de la Salle, & une partie, de ce qui étoit dessous, ce qu'ils se donnerent de main en main. Nôtre Sentinelle ayant ouï le bruit, nous éveilla, & chacun courut à ses armes. Les Sauvages étant ainsi découverts, leur Capitaine cria, qu'ils étoient amis. On lui répondit, que l'heure étoit induë, & qu'on ne venoit ainsi pendant la nuit, que pour voler, ou pour tuer

ceux,

ceux, qui seroient endormis. Il repliqua, que le coup de fusil, qu'on avoit tiré, avoit fait croire à ceux de sa Nation, que c'étoit un parti d'Iroquois, qui sont leurs Ennemis, parce que leurs voisins ne se servent point de pareilles armes à feu. Qu'ainsi ils s'étoient avancez à dessein de les tuer: mais qu'ayant reconnû, que c'étoient des Européens du Canada, qu'ils regardoient comme leurs freres, l'impatience, qu'ils avoient de les voir, les avoit empêchez d'attendre le jour pour nous visiter, & pour fumer avec nous dans nôtre Calumet. C'est le compliment ordinaire des Sauvages, & la plus grande marque, qu'ils puissent donner de leur affection.

Nous fimes semblant de nous payer de ces raisons, & on leur dit de s'approcher au nombre de quatre ou cinq seulement, parce que leur jeunesse étoit accoûtumée à voler, & que les Européens n'étoient pas d'humeur à le souffrir. Quatre ou cinq vieillards s'étant approchez, nous les entretinmes jusqu'au

qu'au jour, après quoi nous leur laissâmes la liberté de se retirer.

Après leur départ nos Charpentiers de Navire s'apperçurent, qu'ils avoient été volez. Et parce que nous savions, que c'étoit là le genie des Sauvages, & que nous serions exposez toutes les nuits à de pareilles insultes, si nous usions de dissimulation en cette rencontre, on résolut d'en avoir raison. Le Sieur de la Sallé à la tête de nos gens monta sur une petite éminence en forme de presqu'Isle, & essaya lui-même de trouver quelque Sauvage à l'écart. A peine eut-il fait trois cens pas, qu'il trouva la route fraiche d'un chasseur. Il le suivit le pistolet à la main, & l'ayant joint bien-tôt après vis-à-vis d'un côteau, où j'amassois du raisin avec le Pére Gabriel, il m'appella, & me pria de le suivre. Il se saisit de ce Sauvage, & le donna en garde à ses gens. Après avoir sû de lui toutes les circonstances du vol, il se mit encore en campagne avec deux de ses gens, & ayant pris un Sauvage des plus considérables, il lui montra

tra de loin celui, qu'il tenoit déja prisonnier, & ensuite le renvoya à ses gens pour leur dire, qu'il feroit tuer leur Camarade, s'ils ne rapportoient tout ce qui avoit été volé pendant la nuit.

CHAPITRE XXVI.

Accommodement fait entre les Sauvages Outtoüagamis & nous.

La proposition du Sieur de la Salle [illegible] parce qu'ils avoient découpé le juste aucoup du [illegible], & quelques autres hardes avec les boutons, qu'ils avoient partagés entr'eux. Ainsi ne pouvant pas les rendre entieres, & ne sachant par quel moyen ils pourroient [illegible] leur Camarade, ils resolurent de nous l'arracher par force.

Le lendemain donc, qui étoit le 30. d'Octobre, ils s'avancerent tous les armes à la main pour commencer l'at-

ta-

taque. La presqu'Isle, où nous étions logez, étoit separée du bois, où les Sauvages paroissoient, par une plaine de sable d'environ deux portées de fusil. On remarqua, qu'au bout de cette plaine du côté du bois il y avoit plusieurs petits terres, dont le plus près de nous commandoit aux autres. Le Sieur de la Salle s'en empara, & commanda cinq hommes avec leurs couvertes à demi roulées autour du bras gauche pour se mettre à la tête des Sauvages. Il se mit à leur suite pour les soutenir.

Ces Barbares voyant, que nos gens s'approchoient pour les charger, les plus jeunes d'entr'eux s'enfuirent, & se mirent en embuscade dans un grand arbre, qui étoit sur le côteau. Cela n'empêcha pas, que leurs Capitaines ne demeurassent près des nôtres. Il n'y en avoit que sept ou huit, qui eussent des fusils, les autres étoient seulement armez d'arcs & de fléches.

Nous étions trois Religieux occupez alors à dire nôtre Office. Comme j'en avois

avois plus vû que les autres, en matiere de guerre, ayant servi de Missionnaire dans les Armées, aux sieges de Villes, & aux Batailles, comme je l'ai remarqué ci-devant, je sortis de nôtre cabanne pour voir, quelle figure nos gens faisoient sous les armes. J'en remarquai deux, qui étoient blémes, & qui sembloient être effrayez. Je les encourageai du mieux que je pus, & je remarquai, que leur pâleur ne les empêchoit pas de témoigner de la fierté & de la bravoure, aussi-bien que leur Chef. Je m'approchai ensuite des plus anciens des Sauvages. Ces gens me voyant sans armes connurent bien, que je les abordois à dessein de mettre le holà, & pour être mediateur de leurs differens. L'un de nos hommes ayant remarqué une grande bande d'étoffe, qui servoit de frontal à l'un des Sauvages, s'en alla droit à lui, & la lui arracha de la tête, lui faisant connoître par là, que c'étoit lui, qui avoit fait le vol.

Cette action hardie d'un de nos hommes, qui n'étoit soûtenu que par dix autres,

tres, contre six vingts Sauvages, intimida tellement ces Barbares, que deux de leurs Anciens, auprès desquels j'étois, me présenterent le Calumet de paix. Ensuite s'étant approchez sur l'assurance, qu'on leur donna, qu'ils le pouvoient faire sans rien craindre, ils représenterent, qu'ils ne s'étoient portez à cette extrémité, qu'à cause de l'impossibilité, où ils étoient de nous rendre ce qui nous avoit été dérobbé, dans l'état, où ils l'avoient pris; qu'ils étoient prêts de restituer ce qui étoit en son entier, & de payer le reste. En même temps ils présenterent quelques robbes de castor au Sieur de la Salle pour disposer son esprit à la paix. Ils s'excuserent du peu de valeur de leur présent sur la saison trop avancée. On se contenta de leurs excuses. Ils executerent ce qu'ils avoient promis. Ainsi la paix fût faite entr'eux & nous.

Le jour suivant se passa en danses, en festins, & en harangues. Le premier Capitaine de ces Sauvages se retournant du côté des Récollets, voilà, dit-

dit-il, des Robbes grises, dont nous fai-
sons beaucoup d'état. Ils vont pieds
nuds comme nous. Ils méprisent les
robbes de Castor, dont nous voulons
leur faire présent. Ils n'ont point d'ar-
mes pour tuer. D'ailleurs ils flattent
& caressent nos enfans. Ils leur don-
nent de la raſade, & de petits cou-
teaux sans en tirer aucune récompen-
ce. Ceux de nôtre Nation, qui ont porté
des pelleteries aux Villages des Ca-
diens, nous ont dit, qu'Onontio, c'est
ainsi qu'ils appellent le Gouverneur
Général, les aime, parce qu'ils ont
equipé tout ce que les Européens de Ca-
nada ont de plus précieux pour nous
venir visiter, & pour demeurer avec nous.
Toi, qui es Capitaine de ces gens,
fais en sorte qu'une de ces Robbes gri-
ses demeure avec nous. Nous lui don-
nerons à manger de tout ce que nous
aurons, & nous le menerons à nôtre
Village, après que nous aurons tué des
taureaux sauvages. Tu es maître de
ces guerriers. Demeure aussi avec nous.
Nous pouſſe aux Illinois. Nous savons,
qu'ils

qu'ils veulent massacrer tous les hommes de ta suite. Tu ne pourras pas résister à cette grande Nation.

Ce Chef des Sauvages ajoûta, qu'un Iroquois, que les Illinois avoient brûlé, les avoit assurez, que la guerre, que les Iroquois leur faisoient, leur avoit été conseillée par les Canadiens, qui haïssoient les Illinois. Il dit encore plusieurs choses semblables, qui allarmerent tous nos gens, & qui donnerent de l'inquietude au Sieur de la Salle, parce que tous les Sauvages, que nous avions trouvé sur la route, nous avoient dit à peu près les mêmes choses. Cependant parce que nous savions, que toutes ces raisons pouvoient leur avoir été suggerées par ceux, qui s'opposoient secretement à nôtre entreprise, & par la jalousie même des Sauvages, à qui la valeur des Illinois étoit redoutable, & qui appréhendoient, qu'ils ne devinssent encore plus fiers, lors qu'ils auroient l'usage des armes à feu par nôtre moyen, nous résolûmes de continuer nôtre voyage en prenant toûjours

le

les précautions necessaires pour nôtre sûreté.

Nous dîmes donc aux Outtoüagamis, que nous les remercîions des bons avis, qu'ils nous donnoient : que nous autres, qui étions des Esprits, car c'est ainsi qu'ils nous appellent, ils disent, qu'ils ne sont que des hommes, & que nous sommes des Esprits, ne craignions point les Illinois, & que nous saurions les ranger à la raison par amitié, ou par force, & que nous ne manquions pas de moyens pour cela.

Le lendemain, qui étoit le 1. de Novembre, nous nous embarquâmes sur le Lac des Illinois, & nous arrivâmes au rendez-vous, que nous avions donné à vingt de nos hommes, qui devoient nous rejoindre par l'autre bord du même Lac. C'étoit à l'embouchure de la riviere des Miamis, qui venant du Sud se jette dans ce Lac des Illinois.

Nous fûmes fort surpris de n'y trouver personne, parce que nos gens, que nous y attendions, avoient beaucoup moins de chemin à faire que nous, &

que

que leurs Canots étoient beaucoup moins chargez. Nous avions réſolu de repréſenter au Sieur de la Salle, qu'il ne falloit point nous expoſer mal à propos, qu'ainſi il ne falloit pas attendre l'hyver pour nous rendre chès les Illinois. La raiſon en étoit, que dans cette ſaiſon ces peuples pour chaſſer plus commodément ſe ſeparent par Familles, ou par Tribus de deux ou trois cens perſonnes : que plus nous tarderions en ce lieu, plus nous aurions de peine à nous y rendre : que la chaſſe venant à manquer où nous étions, tout ſon monde couroit riſque de mourir de faim : que chès les Illinois nous trouverions du blé d'Inde pour nôtre nourriture, & que nous ſubſiſterions mieux n'étant que quatorze hommes, que ſi nous étions trente-deux : que ſi les rivieres venoient à ſe glacer, nous ne pourrions point tranſporter nos équipages pendant l'eſpace de cent lieuës.

Le Sieur de la Salle nous répondit, qu'étant joint aux vingt hommes, qu'il attendoit, il pourroit ſe faire connoître

sans risque à la premiere bande des Illinois, qu'il trouveroit à la chasse: qu'il les gagneroit par des caresses & par des présens: qu'on prendroit par ce moyen quelque teinture de la langue des Illinois, & qu'ainsi on seroit en état de faire alliance avec tout le reste de la Nation. Nous reconnûmes par ce discours, qu'il n'avoit que sa volonté pour raison. Il ajoûta même à tout cela, que si tous ses gens désertoient, il demeureroit avec nôtre Chasseur Sauvage, & qu'il trouveroit bien le moyen de faire vivre de chasse trois Missionnaires Récollets.

Dans cette pensée il se servit de l'occasion de nos hommes, qu'il attendoit. Il dit donc à ceux, qui étoient présens, qu'il étoit résolu d'attendre les autres, & afin de les amuser par quelque occupation utile, il leur proposa de faire un Fort, & une maison pour la sûreté de nôtre Vaisseau, car nous ne savions pas encore, qu'il eût fait naufrage: que même on y mettroit les marchandises, qui devoient nous venir, & qu'on

tout

tout cas il nous ſerviroit de retraite au beſoin.

CHAPITRE XXVII.

Conſtruction d'un Fort, & d'une Maiſon près de la Riviere des Miamis.

IL y avoit à l'embouchure de cette riviere des Miamis une éminence avec une eſpece de platte-forme au deſſus, le tout naturellement fortifié. Cette éminence étoit haute, & eſcarpée, de figure triangulaire, fermée des deux côtez par la riviere, & de l'autre par une profonde ravine. L'on fit abbatre les arbres, dont elle étoit couverte. On nettoya toutes les broſſailles à deux portées de fuſil du côté du bois, & l'on commença enſuite une redoute de quarante pieds de long ſur quatre vingts de large. On la fortifia de poutres & de ſolives équarrées à l'épreuve du mouſ-

quet, posées l'une sur l'autre en travers. Nôtre dessein étoit de faire fraiser les deux faces, qui regardoient la riviere. Nous fîmes abbatre des pieux, que l'on vouloit planter en tenailles de vingt-cinq pieds de haut du côté de la terre.

Le mois de Novembre fut employé à ces travaux, & pendant ce temps-là nous ne mangions que de la chair d'ours, que nôtre Sauvage chasseur tuoit. Il y avoit dans cet endroit plusieurs de ces animaux, qui y étoient attirez par la grande quantité de raisins, qui s'y trouvent de tous côtez: mais nos gens voyant le Sieur de la Salle embarrassé de la crainte, qu'il avoit, que son Vaisseau ne fût perdu, & tout chagrin d'ailleurs du retardement de nos hommes, que le Sieur de Tonti devoit nous amener: de plus la rigueur de l'hyver, qui commençoit à se faire sentir, nous faisant de la peine, nos Ouvriers ne travailloient qu'à regret, & se plaignoient de la chair grasse des ours, dont nous vivions, & ne pouvoient digerer, qu'on les empêchât d'aller à la chasse du chevreuil

vreüil pour manger avec cette viande grasse. Leur but pourtant en tout cela n'étoit que de déserter.

Nous fîmes là une Cabanne d'écorce, pendant que nous y étions, afin d'y faire le service Divin plus commodément. Le Pére Gabriel & moi prechions alternativement les jours de fêtes & de Dimanches, & nous choisissions toûjours les sujets les plus propres à porter nos gens à la patience, & à la perseverance.

Dès le commencement du mois nous avions examiné l'entrée de la riviere. Nous y avions marqué une batture de sable, & pour donner le moyen à nôtre Vaisseau d'y entrer plus aisément, au cas qu'il vint, on fit marquer le canal par deux grands mâts plantez des deux côtez de l'entrée avec de pavillons de peaux d'ours, & des balises tout du long. De plus on envoya deux de nos hommes à Missilimakinak bien instruits de tout pour servir de guide au Vaisseau.

Le vingtiéme de Novembre le Sieur de Tonti arriva avec deux Canots char-

gez de plusieurs cerfs. Cela remit un peu l'esprit démonté de nos ouvriers: mais parce qu'il ne nous amenoit que la moitié de nos hommes, & qu'il avoit laissé les autres en liberté de l'autre côté du Lac des Illinois à trois journées de nôtre Chantier, cela donna de l'inquietude au Sieur de la Salle.

Nos nouveaux venus nous dirent, que le Vaisseau n'avoit pas moüillé à Missilimakinak, & qu'ils n'en avoient appris aucune nouvelle des Sauvages, qu'ils avoient rencontrez sur les côtes du Lac. Ils ajoûterent, qu'ils n'avoient point vû non plus les deux hommes, qu'on avoit envoyez à Missilimakinak. Le Sieur de la Salle craignit donc avec raison que son Vaisseau n'eût fait naufrage. Cependant il fit continuer le travail commencé au Fort, qu'on nommoit des Miamis, & ne voyant paroître personne après une si longue attente, il résolut de partir de peur d'être arrêté par les glaces. Elles commençoient déja de fermer la riviere: mais elles se fondirent à la premiere petite pluye qui tomba. Il

Il nous fallut pourtant attendre le reste de nôtre monde, que le Sieur de Tonti avoit laissé derriere. Afin même de reparer la faute, qu'il avoit faite, il retourna sur ses pas pour les chercher, afin de les obliger de nous venir réjoindre incessamment. En chemin il vouloit tenir ferme, & resister au gros vent contre l'opinion du Sieur d'Autrai, & de son autre Canoteur: mais parce qu'il n'avoit qu'une main, ayant perdu l'autre par l'accident, que nous avons rapporté ci-devant, il ne pouvoit soûlager les deux hommes. De sorte que les vagues les firent emborder, & les jetterent côte à travers sur le bord du Lac, où ils perdirent leurs fusils, & leur petit équipage. Cela les obligea de venir nous réjoindre, & par bonheur le reste de nos hommes arriva peu de temps après eux, à la réserve de deux, dont on se défioit le plus, & qu'on croyoit avoir déserté.

CHAPITRE XXVIII.

Embarquement au Fort des Miamis pour nous rendre à la Riviere des Illinois.

NOus nous embarquâmes le troiſiéme de Decembre dans huit Canots au nombre de trente hommes & de trois Miſſionnaires Récollets. Nous quittâmes le Lac des Illinois, & nous remontâmes la riviere des Miamis, que nous avions déja viſitée. Nous fîmes nôtre route au Sud-Eſt pendant près de vingt-cinq lieuës, & nous ne pûmes reconnoître le portage, que nous devions faire de nos Canots, & de tout l'équipage pour aller nous embarquer à la ſource de la riviere des Illinois. Cette riviere ſe jette, & perd ſon nom dans le fleuve Meſchaſipi, qui dans le langage des Illinois ſignifie *la grande Riviere.*

Nous étions donc montez trop haut avec nos Canots dans cette riviere des Mia-

Miamis sans reconnoître le lieu, où nous devions aller par terre pour prendre la source de cette riviere, qui se rend aux Illinois. Cela nous obligea de nous arrêter, afin de prendre avec nous le Sieur de la Salle, qui étoit allé à la découverte par terre, & parce qu'il ne revenoit point, nous ne savions quelle résolution prendre. Cela m'obligea de prendre deux de nos hommes les plus gaillards, d'entrer avant dans le bois, & de décharger leurs fusils pour l'avertir du lieu où nous l'attendions. Deux autres monterent au haut de la riviere pour tâcher de le trouver. Tout cela pourtant inutilement. La nuit les obligea de revenir sur leurs pas.

Le lendemain je me mis avec deux de nos hommes en Canot allegé pour faire plus de diligence à le chercher, en remontant la riviere : mais nous ne le trouvâmes point. Enfin sur les quatre heures après midi nous l'apperçûmes de loin, ayant les mains & le visage tout noirs du charbon, & du bois qu'il avoit attisé pendant la nuit, qui avoit

été fort froide. Il avoit à sa ceinture deux animaux de la grosseur des rats musquez, dont la peau étoit parfaitement belle, & qui sembloient être une espece d'hermines. Il les avoit tuez à coups de bâton, sans que ces petites bêtes prissent la fuite. Elles se prennent ordinairement par la queuë à des branches d'arbre. Nos Canoteurs en firent bonne chére, parce qu'elles étoient fort grasses.

Il nous dit, que les marais, qu'il avoit trouvez dans son chemin, l'avoient obligé de prendre un grand détour, de sorte qu'étant d'ailleurs fort incommodé de la neige, qui tomboit en abondance, il n'avoit pû arriver au bord de la riviere, qu'à deux heures de nuit. Il avoit tiré deux coups de fusil pour nous avertir. Mais personne n'ayant répondu, il avoit crû, que les Canots l'avoient devancé. Il continua donc son chemin en remontant le long de la riviere.

Ayant marché de cette sorte plus de trois heures, il vit du feu sur un rivage, sur le

lequel il monta brusquement, & après avoir appellé deux ou trois fois : mais au lieu de nous trouver endormis, comme il se l'étoit imaginé, il ne vit qu'un petit feu entre des broussailles, & sous un chêne il remarqua la place d'un homme, qui s'y étoit couché sur des herbes séches, & qui en étoit sorti apparemment au bruit qu'il avoit ouï. C'étoit sans doute quelque Sauvage, qui s'étoit mis là en embuscade pour surprendre, & pour tuer quelqu'un de ses Ennemis le long de la riviere. Il l'appella en deux ou trois langues differentes, & enfin pour faire connoître qu'il ne le craignoit point, il cria, qu'il alloit se coucher en sa place. Il renouvella le feu, & après s'être bien chauffé il crût, que pour l'empêcher d'être surpris, il devoit abbattre autour de lui quantité de broussailles, qui venant à tomber parmi celles qui restoient debout, embarrasseroient le chemin de telle maniere, qu'on ne pourroit s'aprocher de lui sans faire beaucoup de bruit, & que cela l'éveilleroit. Il éteignit en

ſuite le feu, & s'endormit, quoi qu'il neigeât abondamment toute la nuit.

Le Pére Gabriel & moi priâmes le Sieur de la Salle de ne plus quitter ſon monde, comme il avoit fait, & nous lui repréſentâmes le plus fortement, que nous pûmes, que tout le bonheur de nôtre entrepriſe dependoit uniquement de ſa préſence.

Nôtre Sauvage étoit reſté derriere pour chaſſer. Ne nous trouvant point au portage, que nous avions paſſé, il monta plus haut, & nous vint dire, qu'il falloit décendre la riviere. On l'envoya avec tous nos Canoteurs, & je reſtai avec le Sieur de la Salle, qui étoit fort fatigué. Le feu ſe prit pendant la nuit dans nôtre Cabanne, qui n'étoit compoſée que de nattes de joncs. Nous y euſſions tous été brûlez, ſi je n'avois renverſé fort promptement la natte, qui ſervoit de porte à nôtre petit logis, lequel étoit tout en feu.

Le lendemain nous joignîmes nos gens au portage, où le Pére Gabriel avoit fait pluſieurs croix ſur les arbres

pour nous le faire connoître plus aisément. Nous y trouvâmes quantité de cornes de bœufs ou taureaux sauvages, plusieurs carcasses de ces animaux monstrueux & quelques Canots, que les Sauvages avoient faits avec des peaux de bœufs pour passer la riviere avec leurs charges de viande.

Cet endroit est situé au bord d'une grande campagne, à l'extrémité de laquelle du côté du Couchant il y a un Village de Miamis Mascoutens, & Oiatinons ramassez ensemble. La riviere des Illinois a sa source dans cet endroit dans une campagne au milieu de beaucoup de terres tremblantes, sur lesquelles on peut à peine marcher. La source de cette riviere n'est éloignée que d'une lieuë & demie de celle des Miamis. Ainsi nous transportâmes tout nôtre équipage avec nos Canots par un chemin, que l'on balisa pour la facilité de ceux, qui viendroient après nous. Nous laissâmes au portage de la riviere des Miamis, de même qu'au Fort, que l'on avoit construit à son embou-

chure, des lettres, qui étoient attachées au passage sur des arbres pour servir d'instruction à ceux, qui devoient nous venir joindre avec le Vaisseau au nombre de vingt-cinq personnes.

CHAPITRE XXIX.

Description de nôtre embarquement à la source de la Riviere des Illinois

LA source de cette riviere, comme nous venons de le dire, est au milieu de plusieurs terres tremblantes, sur lesquelles à peine peut-on marcher. Cette riviere est navigable à cent pas de sa source pour des Canots d'écorce, & s'augmente de telle sorte en très-peu de temps, qu'elle est presque aussi large & aussi profonde, que la Sambre & la Meuse. Elle a son cours au travers de plusieurs vastes marais, & elle y fait tant de détours, quoiqu'elle coule as-

sez

sez rapidement, qu'après avoir vogué une journée entiere, on remarquoit parfois, que nous n'avions pas avancé plus de deux lieuës en droite ligne. On ne voyoit de toutes parts, tant que la vûë pouvoit s'étendre, que des marais pleins de joncs & d'aunes. Nous n'eussions pû trouver à nous cabanner durant plus de quarante lieuës de chemin sans quelques mottes de terres glacées, sur lesquelles nous faisions du feu.

Les vivres nous manquoient, & nous ne trouvions point de chasse après avoir traversé tous ces marais, comme nous l'avions espéré. Ce ne sont que de grandes campagnes découvertes, dans lesquelles il ne croît que de grandes herbes, qui sont séches ordinairement dans la saison, que nous y arrivâmes. Les Miamis les avoient brûlées en chassant aux bœufs ou taureaux sauvages. Quelque diligence, que nos gens apportassent pour tuer des bêtes fauves, nos chasseurs n'attraperent rien pendant plus de soixante lieuës. On ne tua qu'un cerf maigre, un petit chevreüil, quelques cignes,

cignes, & deux outardes pour la subsistence de trente ou trente-deux personnes. Si nos Canoteurs l'eussent pû, ils auroient infailliblement déserté en abandonnant tout pour entrer dans les terres, afin de se joindre aux Sauvages, que nous voyions dans les campagnes. Ils y avoient mis le feu dans les herbes fanées pour tuer plus facilement les taureaux & les vâches sauvages.

Ces animaux y sont ordinairement en grand nombre. C'est ce qu'il est aisé de reconnoître par la quantité de cornes & de carcasses de ces bêtes, que nous voyions de tous côtez. Les Miamis les chassent ordinairement à la fin de l'Automne.

Nous continuâmes nôtre route sur cette riviere des Illinois pendant tout le reste du mois de Decembre. Enfin après avoir navigé en Canot d'écorce depuis la source de cette riviere pendant six vingts, ou cent trente lieuës, à compter depuis le Lac, qu'on appelle aussi des Illinois, nous arrivâmes enfin sur la fin du mois de Decembre 1679. au Village des Illinois. Pen-

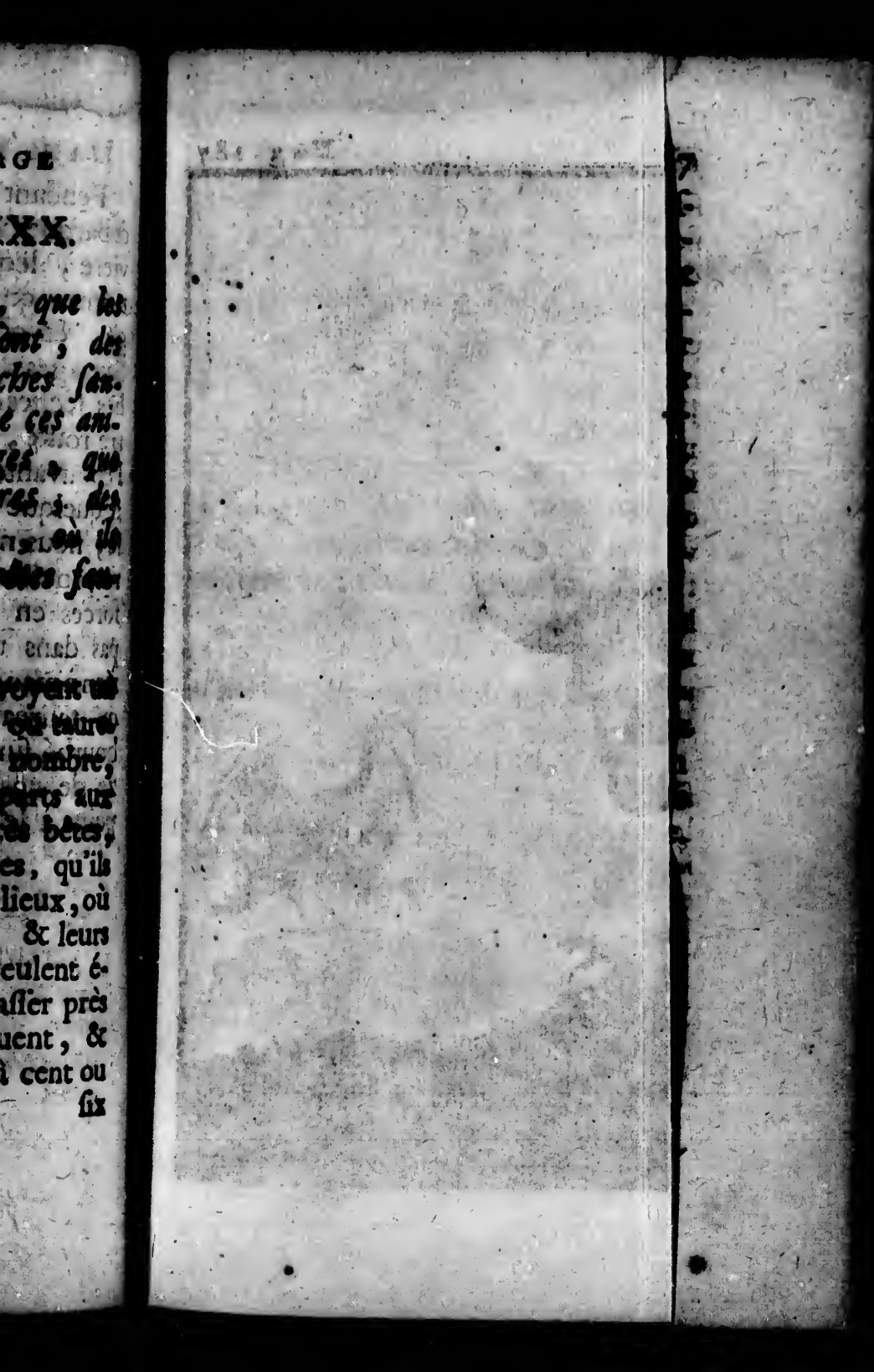
Pendant le temps de nôtre dernier debarquement, sur le bord de cette riviere, lequel fût assez long, nous ne tuâmes qu'un bœuf ou taureau sauvage, & quelques poules d'Inde. Les Sauvages ayant mis le feu dans les herbes séches de toutes les préries de nôtre route, les bêtes fauves avoient pris l'épouvante, & s'étoient retirées. Ainsi quelque soin que l'on prît de la chasse, nous ne subsistâmes que par une pure providence Divine, qui donne des forces en un temps, qu'il ne donne pas dans un autre. Enfin n'ayant plus rien à manger, nous trouvâmes un bœuf ou taureau sauvage monstrueux, embourbé sur le bord de la riviere. Douze de nos hommes eurent bien de la peine à le tirer de là avec un cable.

CHA-

CHAPITRE XXX.

Description de la Chasse, que les peuples de ces Pays-là font, des taureaux, & des vaches sauvages, de la grosseur de ces animaux, & des avantages, que l'on peut tirer des cuirs, des bœufs, & du suif, où ils passent avec d'autres bêtes sauvages.

LORS que les Sauvages voyent un troupeau de ces bœufs, ou taureaux, ils s'assemblent en grand nombre, & mettent le feu de toutes parts aux herbes sèches à l'entour de ces bêtes, à la réserve de quelques passages, qu'ils laissent exprès. C'est dans ces lieux, où ils se postent avec leurs arcs, & leurs flèches. Ces animaux, qui veulent éviter le feu, sont forcez de passer près des Sauvages. Alors ils les tuent, & en abbattent par fois jusques à cent ou six



D

L

vingts en un jour. Ils en font la dis-
bution selon le nombre & le be-
n des familles, & ces Sauvages tout
mphans du massacre de tant d'ani-
ux, vont avertir leurs femmes d'aller
rir ces viandes. Elles se rendent sur
lieux, & chargent sur leurs dos jus-
à deux ou trois cens livres pesant,
ettent encore leurs enfans par dessus
le fardeau, qui ne paroit pas plus
charger que les armes de nos sol-
.

Ces bœufs ou taureaux sauvages ont
la laine fort fine au lieu de poil. Les
elles l'ont plus longue que les mâ-
. Leurs cornes sont presque toutes
ées, beaucoup plus grosses, mais un
moins longues que celles des bœufs
taureaux, qu'on voit en Europe.
ur tête est d'une grosseur monstrueu-
. Ils ont le col fort court, mais fort
os, & quelquefois de six pans de
geur. Ils ont une bosse, ou petite
vation entre les deux épaules. Leurs
mbes sont grosses & courtes, cou-
rtes d'une laine fort longue. Ils ont
sur

ſur la tête & entre les cornes des crins noirs, qui leur tombent ſur les yeux, & qui les rendent affreux.

La chair de ces animaux eſt fort ſucculente. Ils ſont fort gras en Automne, parce qu'ils paiſſent pendant tout l'Eté dans des prériés, où l'herbe leur monte juſqu'au cou. Ces vaſtes pays ſont ſi pleins de prériés, qu'il ſemble que ce ſoit l'élement des taureaux ſauvages & le pays des bêtes fauves. On trouve d'eſpace en eſpace & aſſez près les uns des autres des bois, où ces animaux ſe retirent pour ruminer, & pour ſe mettre à couvert de l'ardeur du Soleil.

Ces animaux changent de contrées ſelon le changement des ſaiſons, & ſelon la diverſité des Climats. Quand ils ſont dans les pays du Nord, & qu'ils commencent à ſentir les approches de l'hyver, ils paſſent aux terres du Sud. Ils ſe ſuivent ordinairement l'un l'autre, & on les voit ainſi par fois pendant une lieuë de chemin. Ils s'arrêtent tous au même endroit, & la place, où ils ont

ont couché, eſt ſouvent remplie de pourpier ſauvage, dont nous avons mangé bien des fois. Ce qui donne lieu de croire, que le fumier des bœufs & des vâches en feroit venir dans ces pays. Les chemins, par où ces bêtes ont paſſé, ſont frayez comme nos grands chemins d'Europe. On n'y voit point d'herbe. Ils paſſent à la nage les fleuves & les rivieres, qu'ils trouvent dans leur chemin, afin d'aller paître d'une terre à l'autre. Les vâches ſauvages vont dans les Iſles pour y faire leurs veaux, afin que les loups ne les mangent pas: mais quand une fois leurs veaux ſont aſſez grands pour courir après leurs méres, les loups n'oſent s'en approcher, parce que les vâches les tueroient.

Les Sauvages ont cette prévoyance dans leur chaſſe, c'eſt que pour ne point déchaſſer ces animaux de leurs contrées, ils ne pourſuivent ordinairement que ceux, qu'ils ont bleſſez à coups de fléches. Pour les autres ils s'échappent à la fuite, & on les laiſſe aller en liberté

de

de peur de les effaroucher. Au reste quoique les Sauvages de ces vastes Continens soient naturellement portez à détruire les animaux, cependant ils n'ont jamais pû exterminer ces taureaux sauvages. Ces bêtes multiplient tellement, que quelque destruction qu'on en fasse à une fois, il en revient encore davantage l'année suivante dans la saison ordinaire.

Les femmes Sauvages filent au fuseau la laine de ces beeufs, & en font des sacs pour porter la viande boucannée, ou séchée au soleil. Elles la conservent pendant trois ou quatre mois de l'année, & quoi qu'elles n'ayent point de sel, elles la préparent pourtant si bien, qu'elle ne contracte aucune corruption. Quatre mois après qu'elles ont ainsi accommodé cette viande, on diroit en la mangeant, qu'elle vient d'être tuée tout fraichement. Nous buvions le boüillon, où cette viande avoit cuit, & nous nous en servions comme les Sauvages au lieu d'eau. C'est la boisson ordinaire de tout le peuple

ple de l'Amerique, qui n'a point de commerce avec les Européens.

Les peaux de ces bœufs sauvages pesent ordinairement cent ou six vingts livres. Les Barbares coupent le dos à l'endroit du col, qui est le plus gros & le plus épais, & ne prennent que la partie du ventre la plus mince. Ils la passent avec de la cervelle de toutes sortes d'animaux, & par ce moyen ils la rendent souple comme nos peaux de chamois passées en huile. Ils la peignent de diverses couleurs, & la garnissent de porc-épic blanc & rouge. Ils en ont des robbes pour s'en servir de parade dans les festins. En hyver ils s'en couvrent contre le froid, particulierement pendant la nuit. Leurs robbes, qui sont couvertes de laine frisée, paroissent tout-à-fait agréables.

Quand les Sauvages ont tué quelques vâches, les petis veaux suivent le chasseur, & leur vont lêcher la main ou le doigt. Ces Barbares en amenent parfois à leurs enfans; mais après qu'il s'en sont divertis, ils leur cassent la tête

pour

pour les manger. Ils conſervent les ongles de tous ces petis animaux, & les font ſécher, après quoi ils les attachent à des vergettes, & les ſecoüent ſelon la diverſité des poſtures & des mouvemens de ceux, qui chantent, & qui danſent. Cette machine a quelque choſe d'approchant des tambours de Baſque.

On pourroit facilement apprivoiſer ces petis animaux, & s'en ſervir pour labourer la terre. Ces bœufs ou taureaux ſauvages ſubſiſtent dans toutes les ſaiſons de l'année. Quand ils ſont ſurpris de l'hyver, & qu'ils ne peuvent gagner à temps les terres du Sud, qui ſont dans un climat plus chaud, & que la terre eſt toute couverte de neige, ils ont l'addreſſe de renverſer la neige, & de brouter l'herbe, qui eſt deſſous. On les entend meugler, mais non pas ſi communément qu'en Europe.

Ces bœufs ou taureaux ſauvages ont le corps, & ſur-tout par devant, beaucoup plus grand que nos bœufs d'Europe. Cette grande maſſe de chair ne

les empêche pourtant pas d'aller fort vîte. Il y a peu de Sauvages, quoi qu'ils ſoient fort légers & fort vîtes, qui les puiſſe atteindre à la courſe. Souvent ces animaux tuent ceux, qui les ont bleſſez, & ſur-tout lors qu'ils ſont en chaleur, & qu'un homme ſeul les pourſuit. On en voit ſouvent des bandes de deux, trois, ou quatre cens.

On trouve beaucoup d'autres ſortes d'animaux dans ces vaſtes plaines, comme je l'ai remarqué dans la Deſcription de la Loüiſiane. On y voit des cerfs, des chevreuils, des caſtors, & les loutres y ſont communes. On y trouve auſſi des outardes, qui ont le goût de toutes ſortes de viandes, des cignes, des tortues, des poules d'Inde, des perroquets, & des perdrix. Il y a une quantité prodigieuſe de pelicans, qui ont des becs monſtrueux, & beaucoup d'autres oiſeaux de differentes eſpeces, qui y ſont en très-grand nombre.

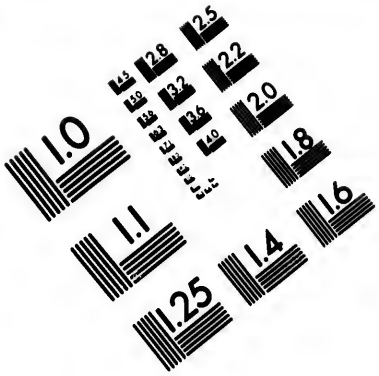
La pêche y eſt très-abondante dans les rivieres, & la terre y eſt extraordinairement fertile. Ce ſont des prés-

res ſans bornes, mélées de Forêts de haute futaye, où il y a de toutes ſortes de bois propres à bâtir. On y trouve entr'autres d'excellens chênes, pleins comme ceux de l'Europe, & beaucoup plus ſolides, & plus condenſez que ceux de Canada. Les arbres y ſont d'une groſſeur & d'une hauteur prodigieuſe. On y trouveroit les plus belles pieces du monde pour y conſtruire des vaiſſeaux, qu'on pourroit faire ſur les lieux, & amener enſuite des bois, qui ſerviroient de leſt aux navires, pour la conſtruction des vaiſſeaux de l'Europe. Cela ſeroit d'une très-grande épargne, & donneroit aux arbres le temps de recroître dans les Forêts de l'Europe, qui ſont fort épuiſées.

On voit dans ces Forêts pluſieurs ſortes d'arbres fruitiers, & des vignes ſauvages, qui produiſent des grappes d'environ un pied & demi de longueur, leſquelles meuriſſent parfaitement, & dont on peut faire de fort bon vin. On y trouve auſſi des campagnes de très-bon chanvre, qui y croît naturellement

ment de six ou sept pieds de hauteur. Enfin par les essais, que nous en avons fait chès les Illinois, & chès les Isiati, on est persuadé, que la terre est capable de produire toutes sortes de fruits, d'herbes, & de grains, en plus grande abondance même que les meilleures terres de l'Europe, puis qu'on y peut faire la récolte deux fois par an.

L'air y est fort temperé & fort sain. Le pays y est arrosé d'une infinité de Lacs, de Rivieres, & de ruisseaux, dont la plûpart sont navigables. On n'y est presque point incommodé des Maringoüins, ou petites mouches, qui regnent fort dans le Canada, ni d'autres animaux nuisibles. En y cultivant la terre on pourra subsister la seconde année independemment des vivres de l'Europe. Ce vaste Continent pourroit fournir dans peu pain, vin, & viande à toutes les Isles Mo[illegible]ionales de l'Amerique. Les boucanniers Flibustiers, & d'autres pourroient trouver dans ces pays-là beaucoup plus de taureaux sauvages, que dans tout le reste des Isles, qu'ils habitent.



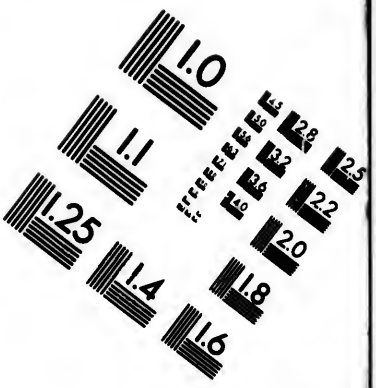
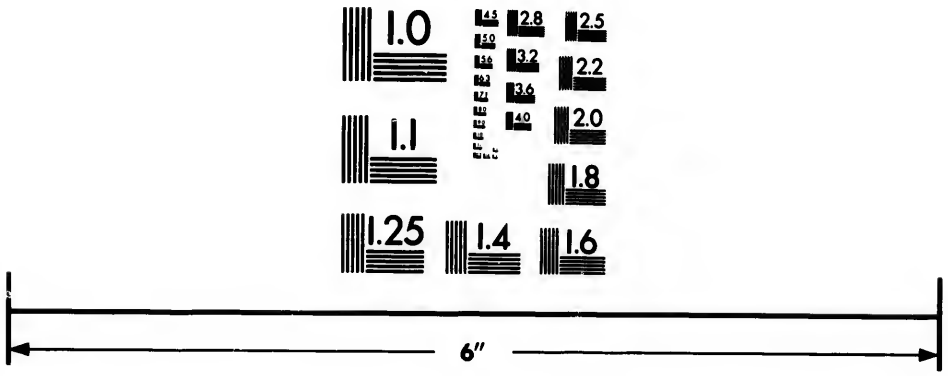
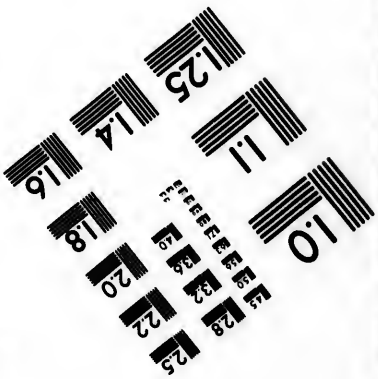


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Il y a des mines de charbon, d'ardoise, & de fer. Les morceaux de cuivre rouge fort pur, que l'on trouve en divers endroits, font juger, qu'il y en a des mines, & peut-être en trouveroit-on d'autres metaux & mineraux. On pourra les découvrir quelque jour. On a déja trouvé chès les Iroquois une Fontaine de Sel d'alun.

CHAPITRE XXXI.

Description de nôtre arrivée chès les Illinois, peuple fort nombreux, par rapport aux autres Sauvages de l'Amerique.

L'ETYMOLOGIE de ce mot *Illinois* vient, selon que nous l'avons dit, du terme *Illini*, qui dans la langue de cette Nation signifie *un homme fait* ou *achevé*, de même que le mot *Alleman* veut dire *tout homme*; comme si on vou-

vouloit signifier par là, qu'un Allemand tient du cœur & de la bravoure de tous les hommes de quelque Nation qu'ils soient.

Le plus grand Village des Illinois est composé de quatre ou cinq cens Cabannes, chacune de cinq ou six feux. Ces Villages sont situez dans une plaine un peu marécageuse à quarante degrez de latitude sur la rive droite d'une riviere aussi large que la Meuse l'est devant Namur. Leurs Cabannes sont faites comme de longs berceaux. Elles sont couvertes de nattes de joncs plats, si bien cousues, qu'elles sont impénetrables au vent, à la neige, & à la pluye. Chaque Cabanne a cinq ou six feux, comme je viens de le dire, & chaque feu une ou deux familles. Tous ceux, qui y habitent, vivent ensemble en bonne intelligence.

C'est la coûtume de ce peuple, dès qu'on a fait la récolte du bled d'Inde, de l'enfermer dans des creux sous terre, afin de le conserver pour l'Eté, que la viande se corrompt aisément. Après cela

ils s'en vont au loin passer l'hyver à la chasse des Bœufs ou Taureaux sauvages, & des Castors, où ils ne portent que très-peu de grain. Cette provision de blé d'Inde leur est extrémément précieuse. On ne sauroit leur faire un plus grand déplaisir, que d'y toucher pendant leur absence.

Nous trouvâmes le Village vuide, comme nous l'avions prévû, parce que les Sauvages étoient allez à la chasse en divers endroits selon leur coûtume. Leur absence nous mit dans un grand embarras. Les vivres nous manquoient : cependant nous n'osions prendre de leur blé d'Inde dans ces fosses où ils l'enferment pour le conserver, afin de s'en servir à leur retour de la chasse, pour ensemencer leurs terres, & pour subsister jusqu'à une autre récolte. Enfin pourtant ne pouvant pas penser à descendre plus bas sans vivres, parce que la seule qu'on avoit mis dans les campagnes, avoit fait fuïr toutes les bêtes fauves, le Sieur de la Salle resolut de prendre vingt minots du blé de ces Barbares

bares dans l'esperance de les appaiser par quelque présent.

Nous nous embarquâmes avec cette nouvelle provision le même jour, & nous décendimes durant quatre jours sur la même Riviere, qui coule au Sud-quart-Sud-Oüest.

Le premier jour de Janvier 1680. immediatement après la Messe, souhaitant une hûreuse Année au Sieur de la Salle, & à tout nôtre monde avec les paroles les plus touchantes, que je pus, je priai tous nos mécontens de s'armer de patience, leur représentant, que Dieu pourvoiroit à tous nos besoins, & que vivans en bonne union, il nous susciteroit des moyens propres à nous faire subsister. Nous embrassâmes tous nos hommes l'un après l'autre, le Pére Gabriel, le Pére Zenobe & moi de la maniere la plus tendre & la plus cordiale. Nous les encourageâmes à pourfuivre avec ardeur cette importante Découverte, que nous avions si bien commencée.

Sur la fin du quatriéme jour de l'an

nous traversâmes un petit lac, long d'environ sept lieuës, & large d'une, nommé *Pimiteoui*, ce qui signifie en leur langue, qu'il y a en cet endroit beaucoup de bêtes grasses. Le Sieur de la Salle jugea par l'Astrolabe, qu'il étoit à trente-trois degrez quarante-cinq minutes. Ce Lac est fort remarquable, en ce que la riviere des Illinois étant glacée jusque là, ce qui ne dure que quatre ou cinq semaines, & n'arrive que rarement, elle ne l'est jamais depuis cet endroit jusqu'à son embouchure dans Meschasipi. La Navigation y est interrompuë en certains endroits à cause de l'amas des glaces, qui y dérivent d'enhaut.

L'on avoit assuré nos gens, que les Illinois avoient été prevenus contre nous. Nous nous trouvâmes tout d'un coup au milieu de leur camp, qui bordoit deux côtez de la riviere en un endroit, où le courant portoit nos Canots plus vîte qu'on ne vouloit. Le Sieur de la Salle fit promptement prendre les armes, & ranger ses Canots de front,

de

de sorte qu'ils occupoient toute la largeur de la riviere. Dans les deux Canots les plus proches des deux bords se trouvoient le Sieur de la Salle, & le Sieur de Tonti, qui n'étoient éloignez du bord que d'une demi-portée de pistolet.

Les Illinois, qui n'avoient pas encore découvert la petite flotte, furent surpris de la voir. Les uns coururent aux armes, & les autres prirent la fuite avec un extrême desordre. Le Sieur de la Salle avoit un Calumet de paix: mais il ne voulut pas le montrer à ces Barbares, de peur qu'ils ne l'interprétassent à foiblesse. Comme on fut bien-tôt si près d'eux, qu'on pouvoit s'entendre, nous leur criâmes, que nous étions Canadiens. Nos hommes avoient leurs armes à la main. Nous nous laissâmes emporter par le courant tous de front, parce qu'il n'y avoit point de débarquement qu'au pied de leur camp.

Les Guerriers des Illinois étant dispersez coururent aux armes; mais avec tant de confusion, qu'avant qu'ils se

fussent reconnûs, nos Canots avoient pris terre. Le Sieur de la Salle y sauta le premier. L'on pouvoit défaire les Sauvages dans le desordre, où ils étoient : mais comme ce n'étoit pas nôtre dessein, nous fîmes halte, afin de donner aux Sauvages le temps de se r'assurer.

Ces Barbares intimidez de cette action si hardie, présentérent aussi-tôt le Calumet de paix, quoi qu'ils fussent plusieurs milliers d'hommes. Nos gens leurs présentérent le leur en même tems, & leur terreur se changeant en joye, nous leur fîmes connoître, que nous acceptions la paix. Alors ils renvoyérent querir ceux, qui avoient pris la fuite. Je me rendis en diligence du côté des Sauvages avec le Pere Zenobe, & prenant leurs enfans par la main pour les rassurer de leur frayeur, nous leur témoignâmes toute la tendresse possible, & nous entrâmes avec les Vieillards & les Maîtres dans leurs Cabannes. Nous avions compassion de ces pauvres Ames, qui ne se perdent que parce qu'ils ne con-

connoissent point Dieu, faute de Missionnaires, qui les instruisent.

La joye des uns & des autres fut aussi grande, que leur apprehension avoit été forte: celle de quelques-uns des Sauvages avoit été telle, qu'ils furent deux jours à revenir des lieux, où ils s'étoient sauvez. Nous leur dîmes, que nous n'étions venus chès eux que pour leur faire connoître le vrai Dieu, pour les proteger contre leurs Ennemis, & pour leur apporter des armes à feu, dont ils n'avoient point de connoissance, & les autres commoditez de la vie. Nous entendîmes une grande suite de voix, qui nous paroissoit sortir du fond du cœur de ces Sauvages, qui sont les plus humains de toute l'Amerique Septentrionale, & qui crioient en répetant ces mots, *Tapatoui-Nika*, c'est-à-dire, en leur langue, *Voilà qui est bien, mon Frere, mon Ami. Tu as bien fait d'avoir eu cette pensée.* En même temps ils nous froterent les jambes jusques à la plante des pieds auprès du feu avec de l'huile d'ours, & de la graisse

graisse de taureaux sauvages pour nous délasser. Ils nous mirent les trois premiers morceaux de la chair de ces animaux à la bouche, nous caressant ainsi avec des amitiez tout-à-fait extraordinaires.

Aussi-tôt après le Sieur de la Salle leur fit un présent de rabac de la Martinique, & de quelques haches. Il leur dit, qu'il les avoit fait prier de s'assembler pour traiter d'une affaire, qu'il vouloit leur expliquer avant que de leur parler d'aucune autre. Il ajoûta, qu'il savoit, combien le blé d'Inde leur étoit necessaire; que cependant la necessité des vivres, où ses gens & lui s'étoient trouvez en arrivant à leur Village, & l'impossibilité de trouver des bêtes à la campagne, l'avoit obligé de prendre quelque quantité de blé d'Inde, qu'il avoit dans ses Canots: qu'on n'y avoit point encore touché; que s'ils vouloient le lui laisser, il leur donneroit en échange des haches, & d'autres choses, dont ils auroient besoin. Que s'ils ne pouvoient s'en passer, il leur étoit

étoit libre de le reprendre, mais que s'ils ne pouvoient lui fournir les vivres necessaires pour sa subsistence & pour celle de ses gens, il s'en iroit chès leurs voisins, qui lui en fourniroient en payant, & qu'en échange il leur laisseroit le Forgeron, qu'il avoit amené pour racommoder leurs haches, & tous les autres instrumens, que nous autres Européens leur donnerions à l'avenir. Les Sauvages accorderent au Sieur de la Salle, ce qu'il leur demandoit, & nous fimes alliance avec eux.

Pour rendre ferme & inviolable cette alliance, que nous contractions avec les Illinois, il nous fallut prendre plusieurs précautions necessaires. Un des Chefs des Sauvages Maskoutens, nommé Monso, nous vint traverser le soir même de nôtre arrivée. Nous apprîmes, qu'il étoit envoyé par d'autres que par ceux de sa Nation, & qu'il avoit avec lui quelques Miamis, & de jeunes gens, qui avoient apporté des chaudieres, des haches, des couteaux, & d'autres denrées. On l'avoit choisi

pour cette Ambaſſade plûtôt qu'un autre, parce que les Illinois avoient plus de créance en lui qu'aux autres Miamis. Et en effet les Illinois n'avoient point été en guerre avec les Maskoutens. Il cabala donc toute la nuit, diſant que le Sieur de la Salle n'étoit qu'un broüillon, qu'il étoit ami des Iroquois, & qu'il ne venoit chés eux, que pour devancer leurs Ennemis : qu'ils alloient venir de tous côtez avec les Européens, qui étoient en Canada pour détruire leur Nation. Il leur fit des préſens de tout ce qu'il avoit apporté, & leur dit même, qu'il venoit de la part de quelques Canadiens, qu'il leur déſigna.

Ce Conſeil ſe tint la nuit, que les Sauvages choiſiſſent ordinairement pour traiter de leurs affaires ſecrettes. Cet Ambaſſadeur ſe retira la même nuit. On trouva le lendemain les Chefs des Illinois tout changez. Ils étoient pleins de froideur & défiance, & paroiſſoient même machiner quelque choſe contre nous. Cela nous fit beaucoup de peine

ne : mais le Sieur de la Salle, qui avoit gagné l'un des Chefs de ce peuple par des présens, apprit de lui le sujet de ce changement. Cela lui donna le moyen de dissiper adroitement leurs soupçons.

Non seulement donc nous trouvâmes les moyens de r'assûrer cette Nation: mais dans la suite nous desabusâmes encore les Maskoutens, & les Miamis. Nous fîmes même une Alliance entre ces derniers & les Illinois, qui subsista pendant tout le temps, que nous fûmes sur le lieu.

CHAPITRE XXXII.

Recit de ce qui se passa entre les Illinois & nous, jusques à la construction d'un Fort.

PEndant que nous demeurions parmi cette Nation, le nommé Nikanapé, frere de Chasegoussé le plus con-

considérable des Capitaines Illinois, lequel étoit absent, nous invita tous à un festin. Lors que tout le monde fût assis dans la Cabanne, Nikanapé prit la parole, & nous fit un discours bien different de celui de leurs Anciens à nôtre arrivée. Il dit donc, qu'il ne nous avoit pas tant conviez pour nous faire bonne chére, que pour nous guérir l'esprit de la fantaisie, que nous avions de décendre Mescha-sipi, c'est-à-dire, *la grande Riviere*, jusques à la mer. Il assûroit, que personne ne l'avoit entrepris sans y perir: que ses bords étoient peuplez d'une infinité de Nations Barbares, qui nous accableroient sans doute par leur nombre, quelque valeur, & quelques armes, que nous pussions avoir: que ce fleuve étoit plein de Monstres, de Tritons, de Crocodiles, & de Serpens: que supposé que la grandeur de la Barque, que nous allions faire pour cela, nous garentit de tous ces dangers, il y en avoit un autre absolument inévitable. C'est, que le lac de Mesche-sipi étoit plein de lacs,

& de précipices, qui étant joints à la rapidité du courant nous feroient perir sans resſource : que tous ces rapides, & ces précipices aboutiſſoient à un gouffre, où cette riviere ſe perdoit ſous terre, ſans qu'on ſût ce qu'elle devenoit.

Il joignit à tout cela tant de circonſtances, & prononça ſon diſcours ſi ſerieuſement, & avec tant de marques d'affection, que nos gens, qui n'étoient pas accoûtumez aux maneres des Sauvages, & dont deux entendoient la langue des Illinois, en furent ébranlez. Nous remarquâmes leur apprehenſion ſur leurs viſages, qui paroiſſoient tout effrayez. Mais comme ce n'eſt pas la coûtume d'interrompre les Sauvages, quand ils parlent, & que même en le faiſant nous euſſions augmenté l'inquietude de nos gens, nous lui laiſſâmes paiſiblement achever ſon diſcours, après quoi nous lui répondîmes ſans faire paroître aucune émotion.

Nous lui dîmes, que nous lui étions bien obligez des avis, qu'il nous donnoit,

noit, & que nous acquerrions d'autant plus de gloire, que nous aurions trouvé de grandes difficultez à surmonter: que nous servions tous le grand Maître de la vie des hommes, & de nos Chefs: qu'il commandoit à la mer, & à tout le monde: que nous nous estimerions heureux de mourir en portant le nom du grand Capitaine du Ciel, & de celui, qui nous avoit envoyez jusques au bout de la terre: que nous croions, que tout ce qu'il nous avoit dit, étoit une invention de son amitié pour nous empêcher de quitter sa Nation: qu'il se pouvoit faire, que tout cela n'étoit que l'artifice de quelque méchant esprit, qui leur avoit donné de la défiance de nos desseins: que nos desseins étoient pleins de droiture, & qui si les Illinois avoient une véritable amitié pour nous, ils ne devoient pas nous dissimuler les sujets de leur inquietude, afin que nous pussions les satisfaire: qu'autrement nous aurions lieu de croire, que l'amitié, qu'ils nous témoignoient à nôtre arrivée, n'étoit qu'une

qu'une amitié feinte & pleine de dissimulation. Nikanapé demeura sans repartie, & nous présentant à manger il changea de discours.

Après le repas nôtre Truchement ayant été bien instruit reprit la parole, & dit à ceux, qui étoient présens, que nous n'étions pas surpris, que leurs voisins devinsent jaloux des commoditez, qu'ils recevoient du commerce, qu'ils alloient avoir avec nous, ni qu'ils leur fissent des rapports à nôtre desavantage. Mais qu'ils s'étonnoit, de ce qu'ils y donnoient créance si facilement, & de ce qu'ils nous cachoient la vérité, puis que nous leur avions communiqué franchement & sincerement tous nos desseins.

Nous ne dormions pas, mon Frere, ajoût-a-t-il en s'addressant à Nikanapé, lors que Monsr vous a parlé la nuit en cachette à nôtre desavantage, & quand il vous a dit, que nous étions les Espions des Iroquois. Les présens, qu'il vous a faits pour vous persuader ses mensonges, sont encore cachez dans cette cabanne.

Pour-

Pourquoi a-t-il pris la fuite aussi tôt après qu'il vous a eu parlé? Pourquoi ne le montroit-il pas de jour, s'il n'avoit que des véritez à dire? N'as-tu pas vû, qu'à nôtre arrivée nous avons pû tuer tes neveux, & que dans la confusion, où ils étoient, nous eussions pû faire seuls, ce qu'on te veut persuader, que nous executerions avec l'assistance des Iroquois, après que nous nous serons établis chés toi, & que nous aurons fait amitié avec ta Nation? A l'heure que je parle, ces guerriers, qui sont ici avec moi, ne pourroient-ils pas vous égorger tous tant que vous êtes d'Anciens, pendant que vos jeunes gens sont à la chasse? Ne sais-tu pas, que les Iroquois, que tu crains, ont souvent éprouvé nôtre valeur? qu'ainsi nous n'aurions pas besoin de leur secours, si nous avions dessein de te faire la guerre?

Mais pour te guérir entierement l'esprit, cours après cet imposteur. Nous l'attendrons ici pour le convaincre, & pour le confondre. Comment nous con-

connoît-il, lui, qui ne nous a jamais vûs? Comment peut-il savoir les complots, que nous avons faits avec les Iroquois, qu'il connoît aussi peu que nous? Regarde nôtre équipage : ce ne sont que des outils & des marchandises, qui ne nous peuvent servir qu'à faire du bien, & qui ne sont propres ni pour les attaques, ni pour les retraites.

Ce discours les émut, & les obligea de faire courir après Monso pour le ramener: mais la neige, qui tomba la nuit en abondance, & qui couvrit les pistes, empêcha, qu'on ne le pût joindre. Cependant nos gens, qui avoient été épouvantez, ne furent pas tout-à-fait guéris de leurs craintes mal fondées. Six d'entr'eux, qui étoient de garde, & entr'autres deux Scieurs de long, sans lesquels nous ne pouvions faire de Barque pour aller à la mer, & qui avoient été corrompus d'ailleurs à Missilimakinak, s'enfuïrent la nuit suivante, & enlevérent ce qu'ils crurent leur devoir être necessaire. En quoi il est vrai de dire, qu'ils s'exposérent

à un danger de perir, beaucoup plus certain que celui, qu'ils vouloient éviter.

Le Sieur de la Salle voyant, que ces six Deserteurs n'avoient laissé dans leur Cabanne qu'un seul homme, qui leur étoit suspect, commanda au reste de nos gens, afin d'empêcher le mauvais effet, que cette desertion pourroit produire dans l'esprit des Illinois, de dire, que leurs Camarades étoient partis sans son ordre, & qu'il auroit bien pû les faire poursuivre, & les punir pour en faire un exemple : mais qu'il ne vouloit pas faire connoître aux Sauvages le peu de fidélité de nos hommes. Nous exhortâmes les autres à être plus fidéles que ces fugitifs, & à n'en pas venir à de pareilles extrémitez par la crainte de dangers, que Nikanapé leur avoit faussement exaggerez : nous leur dîmes que le Sieur de la Salle ne prétendoit mener avec lui que ceux, qui l'accompagneroient volontairement : qu'il leur donnoit parole de laisser aux autres au printemps la liberté de retourner en Canada,

nada, où ils pourroient aller en Canot sans courir aucun risque : qu'ils ne pouvoient l'entreprendre alors qu'avec un peril manifeste de la vie, & qu'une retraite semblable les couvriroit d'une éternelle confusion de l'avoir lâchement abandonné par une conspiration, qui ne pourroit pas demeurer impunie, lors qu'ils seroient en Canada.

Le Sieur de la Salle tâcha ainsi de r'assurer ses gens. Cependant il connoissoit leur inconstance. Dissimulant donc le chagrin, qu'il avoit de leur peu de courage, il resolut de les éloigner des Sauvages, afin de couper le chemin à de nouvelles suborations. Mais afin de les y faire consentir sans murmure, il leur dit, qu'ils n'étoient pas tout-à-fait en sureté parmi les Illinois; que d'ailleurs un pareil sejour les exposoit aux attaques des Iroquois, que peut-être ces Barbares viendroient attaquer les Illinois avant l'hyver, & que ces derniers n'étoient pas capables de leur resister: que selon toutes les apparences ils s'en fuiroient au premier choc: que les Iroquois

quois ne pouvant les attraper, parce que les Illinois courent beaucoup plus vîte qu'eux, ils déchargeroient leur furie sur nous; que nôtre petit nombre seroit incapable de faire tête à ces Barbares: qu'il n'y avoit qu'un seul remede, qui étoit de se fortifier dans quelque poste facile à défendre: qu'il y en avoit un de cette sorte près du Village: où ils seroient à couvert des insultes des Illinois, & de l'attaque de ces autres Barbares: que nous ne pourrions pas y être forcez, & que cela même les empêcheroit de nous attaquer.

Ces raisons, & plusieurs autres semblables, que je leur deduisis, les persuaderent, & les engagerent à entreprendre de bonne grace la construction d'un Fort. On choisit une place propre à cela, distante de quatre journées du grand Village des Illinois, en descendant vers le fleuve Meschasipi.

CHA-

CHAPITRE XXXIII.

Réflexion sur l'humeur des Illinois, avec un petit détail du peu de fruit, qu'on pouvoit esperer de leur conversion.

IL est bon d'observer ici, qu'il y a des Miamis situez au Sud-Oüest du fond du Lac des Illinois. Ils habitent sur le bord d'une riviere assez belle, qui est environ à quinze lieuës dans les terres à quarante & un degré de latitude Septentrionale. La Nation des Maskoutens & celle des Outoüagamis demeurent environ à quarante-trois degrez de latitude sur le bord de la riviere appellée Melleoki, qui se décharge assez près de leur Village dans le Lac des Illinois. Du côté de l'Oüest on trouve les Kikapous, & les Ainoves, qui ont deux Villages. A l'Oüest de ces derniers, au haut de la riviere de Chécagoumenant, il y a un autre Vil-

ge d'Illinois Cascaschia, situé à l'Oüest du fond du même Lac, tirant un peu à Sud-Oüest environ le 41. degré de latitude. Les Authoutantas, & Maskoutens Nadoüessiouz demeurent à cent trente lieuës des Illinois dans trois grands Villages bâtis proche d'une Riviere, qui se décharge dans le Fleuve Meschasipi. C'est du côté de l'Oüest au dessus de la Riviere des Illinois vis-à-vis de l'embouchure de Oüisconsin, il y a une autre Riviere, qui se décharge dans le même Fleuve. Nous parlerons encore dans la suite de plusieurs autres Nations.

La plûpart de tous ces Sauvages, & sur tout les Illinois, font leurs Cabannes de nattes de joncs plats, & doublées, lesquelles sont cousues ensemble. Ils sont de grande stature, forts & robustes, adroits à l'arc & à la fléche. Ces derniers n'avoient point encore d'armes à feu. Nous en avons donné à quelques-uns. Ils sont armés, paresseux, craintifs, libertins, & presque sans respect pour leurs Chefs. Ils sont coleres, & grands larrons.

Leur

Leurs Villages ne sont fermez d'aucunes palissades, parce qu'ils n'ont pas assez de cœur pour les défendre. Ils fuïent à la prémiere nouvelle, qu'ils apprennent de l'armée Ennemie. La bonté & la fertilité de leurs campagnes leur fournissent tout ce qui est necessaire à la vie. Ils n'ont l'usage des instrumens & des armes de fer, que depuis que nous y avons été. Outre l'arc & la fléche ils se servent encore en guerre d'une espece de demi-pique, & de massuë de bois.

Les Hermaphrodites sont en grand nombre parmi eux. Ils ont ordinairement plusieurs femmes, & prennent souvent toutes les Sœurs, disans qu'elles s'accordent mieux que des étrangeres. Cependant ils en sont si jaloux, qu'ils leur coupent le nez sur le moindre soupçon. Ils sont impudiques jusqu'à tomber dans le péché qui est contre nature. Ils ont des garçons, à qui ils donnent l'équipage de filles, parce qu'ils les employent à cet abominable usage: ces garçons ne s'occupent qu'aux

ouvrages des femmes, & ne se mêlent ni de la chasse, ni de la guerre. Ils sont fort superstitieux, quoi que sans aucun culte de Réligion. Au reste ils sont grands joüeurs, comme sont tous les Sauvages, que j'ai pû connoître dans l'Amerique.

Comme il y a dans de certains endroits pierreux de leur pays une fort grande quantité de serpens, qui les incommodent beaucoup, ces Barbares connoissent aussi plusieurs herbes propres à les guérir de leurs morsures, dont l'usage est beaucoup plus assûré, que celui du Thériaque & de l'Orvietan. Quand ils se sont frotez de ces herbes, ils se joüent impunément avec ces insectes, quelques venimeux qu'ils soient. Ils les font même entrer fort souvent bien avant dans leur gorge.

Ils vont tous nuds en Eté, excepté qu'ils se couvrent les pieds d'une espece de souliers, qu'ils font avec des peaux de bœufs. En hyver le froid est assez piquant dans leurs campagnes, quoi qu'il ne dure pas long-temps. Mais ils

ils s'en garantissent par le moyen des peaux de bêtes sauvages, qu'ils passent, & qu'ils peignent fort proprement, & dont ils se font des couvertures, & une espece de robbes.

Pour ce qui est des conversions, qu'on peut faire de ces gens-là touchant l'Evangile, on ne sauroit faire aucun fonds sur eux. Ces Sauvages, de même que tous ceux de l'Amerique, sont fort peu disposez aux lumieres de la foi, parce qu'ils sont brutaux & stupides, & que leurs mœurs sont extrémement corrompues, & opposées au Christianisme. Il faudra donc bien du temps pour les rendre capables de recevoir nos vérités. J'en ai trouvé quelques-uns, qui étoient d'une humeur assez docile. Le Pére Zenobe a baptizé quelques enfans Iroquois parmi ces Barbares, & deux ou trois personnes meurantes, qui lui témoignerent quelque disposition pour cela. Ces peuples se seroient laissé baptiser, comme on eût voulu, mais sans aucune instruction préalable, & sans aucune connoissance de la nature & de l'efficz-

ce du Sacrement, parce qu'ils sont fort grossiers, & qu'ils n'ont point d'attention aux véritez, qu'on leur préche.

Le Pére Zenobe avoit trouvé deux Sauvages, qui s'étoient attachez à lui, & qui lui avoient promis de le suivre par tout. Il crût, qu'ils lui tiendroient parole, & que par ce moyen il s'assûreroit de la validité de leur baptême: mais cela n'a servi dans la suite, qu'à lui faire naître des scrupules sur ce sujet, parce qu'il apprit, qu'un Sauvage nommé Chassagoüache, qui avoit été baptisé, étoit mort entre les mains des Jongleurs, abandonné aux superstitions de son pays, & que par consequent il étoit *duplo filius gehennæ*. Car ce malheureux ayant profané son baptême par les crimes infames, auxquels il s'abandonna dans la suite, meritoit sans doute d'être châtié doublement dans l'autre vie.

CHA-

CHAPITRE XXXIV.

Construction d'un Fort, que nous fîmes bâtir sur la Riviere des Illinois, nommé Chécagou *par ces Barbares, & par nous le* Fort de Creyecœur, *ensemble la fabrique d'une nouvelle Barque, que pour abréger je nomme*

IL faut remarquer ici, que quelque hyver qu'il fasse dans les Contrées de ce charmant Pays des Illinois, il ne dure que deux mois tout au plus. Et en effet le 15. de Janvier il survint un grand dégel, qui rendit la Riviere libre au dessous du Village, où nous étions. Nous nous trouvâmes donc tout d'un coup comme dans une saison de printemps. Le Sieur de la Salle me pria de l'accompagner. Nous nous rendîmes donc en Canot au lieu, que nous allions choisir pour travailler à ce Fort.

C'étoit un petit terme, éloigné d'envi-

ron deux cens pas du bord de la riviere, laquelle s'étendoit jusqu'au pied dans le temps des pluyes. Deux ravines larges & profondes fortifioient les deux autres côtez de cette petite éminence. On acheva de retrancher une partie du quatriéme par un fossé, qui joignoit ensemble les deux ravines. On fit border leur talus exterieur, qui lui servoit de contrescarpe par des Chevaux de Frise, & ensuite on escarpa cette éminence de tous côtez. On en fit soûtenir la terre, autant qu'il étoit necessaire, par de fortes pieces de bois, & par des madriers.

On fit faire le logement à deux des angles de ce Fort, afin que nos gens fussent toûjours prêts en cas d'attaque. Les Péres Gabriel, Zenobe & moi nous logeâmes dans une Cabanne couverte de planches, que nous ajustâmes avec nos Ouvriers. Nous nous y retirions après le travail avec tout nôtre monde pour la priere du soir, de même que nous nous y trouvions le matin pour le même sujet. Nous ne pouvions

vions plus dire la Messe, parce que le vin, que nous avions fait des gros raisins du pays, avoit manqué. Nous nous contentions de chanter les Vêpres les jours de Fêtes, & les Dimanches, & nous faisions la prédication après les priéres du matin. On mit la forge le long de la courtine, qui regardoit le bois. Le Sieur de la Salle se posta au milieu du Fort avec le Sieur de Tonti, & on fit abbattre du bois pour en faire du charbon pour la forge.

Pendant qu'on travailloit à cet ouvrage, nous pensions sans cesse à nôtre grande Découverte. Nous voyions, que la construction de la Barque étoit fort difficile, parce que nos Scieurs de long avoient déserté. On s'avisa donc de dire à nos gens, que s'il y avoit parmi eux quelqu'un, qui fût de bonne volonté, & qui voulût essayer de faire des planches de bordage, on espéroit d'en venir à bout; qu'il faudroit un peu plus de peine & de temps, mais qu'au pis aller, on en seroit quitte pour en gâter quelques-unes.

Deux de nos hommes s'offrirent de s'y employer. On en fit l'essai. Ils réussirent assez bien, quoi qu'ils n'eussent jamais travaillé à de pareil ouvrage. On fit donc commencer une Barque de quarante-deux pieds de quille, & de douze de large. On s'occupa à cela avec tant d'empressement que nonobstant les Travaux du Fort, qu'on nomma de Crevecœur, à cause du chagrin, que nos Deserteurs nous avoient donné. Le bordage fût scié, tout le bois de la Barque prêt, & la Barque dressée jusque au cordon le premier du Mois de Mars.

J'ai déja remarqué, que l'hyver, qui n'est pas grand dans le pays des Illinois, n'est pas plus froid qu'en Provence. Cependant l'année 1680. la neige dura plus de vingt jours. Cela surprit les Sauvages, qui n'avoient jamais experimenté un hyver si rude. Ainsi le Sieur de la Salle & moi nous nous voyions exposez à de nouvelles fatigues, qui peut-être sembleront incroyables à ceux, qui n'ont point d'experience des grands Voyages, & des

& des nouvelles Découvertes.

Cependant le Fort de Crevecœur étoit presque achevé. On avoit préparé tout le bois necessaire pour nôtre Barque. Mais nous n'avions ni cordages, ni voiles. Nous n'avions pas même assez de fer. Nous n'apprenions aucune nouvelle de nôtre Vaisseau le Griffon, ni de ceux qu'on avoit envoyez pour s'informer, de ce qu'il étoit devenu. L'Eté s'approchoit, & nous attendions encore quelques mois inutilement, nôtre entreprise seroit retardée d'une année, & peut-être de deux ou trois, parce que nous étions loin du Canada, qu'ainsi il nous étoit impossible de donner les ordres aux affaires, ni d'apporter les choses dont nous avions besoin. Pour ce qui est de retourner au Fort de Frontenac, nous en étions à quatre ou cinq cens lieuës, qu'il falloit traverser par terre & même dans les neiges, à quoi il n'y avoit point d'apparence.

Le Sieur de la Salle ne voyant point revenir son Vaisseau le Griffon, &

n'apprenant aucunes nouvelles de ceux, qu'il avoit envoyez au devant, ne se rebuta point de toutes ces difficultez. Son courage passa par dessus, & sans s'embarrasser d'un si long & d'un si pénible Voyage, il l'entreprit, & en fit une partie avec deux grandes raquettes aux pieds, de peur d'enfoncer dans les neiges.

Dans cette extrémité d'affaires nous prîmes tout deux une résolution aussi extraordinaire, qu'elle étoit difficile à executer; Moi d'aller en Canot avec deux hommes dans des pays inconnûs, où on étoit à tout moment dans un très-grand danger de la vie: Lui d'aller à pied jusqu'au Fort de Frontenac avec trois hommes, qui l'accompagnoient, sans avoir d'autre moyen de subsister non plus que moi, que ce que nous pourrions tuer de bêtes sauvés avec le fusil, sans avoir d'autre boisson que l'eau, que nous rencontrerions sur notre route. Mais il y avoit cette difference entre le Sieur de la Salle & moi, que les quatre ou cinq Nations, par lesquelles il de-

devoit passer, connoissoient les Européens, qui sont en Canada, parce qu'ils avoient commerce avec eux, & que ceux, où j'allois à plus de six ou sept cens lieuës des Illinois, n'avoient jamais vû d'Européens. Cependant toutes ces difficultez ne nous étonnerent ni l'un ni l'autre. Toute nôtre peine étoit seulement de trouver parmi nos gens des hommes assez hardis pour nous accompagner, & d'empécher, que les autres, qui étoient déja fort ébranlez, ne désertassent après nôtre départ.

CHAPITRE XXXV.

Récit de ce qui se passa avant le départ de l'Auteur pour sa nouvelle Découverte, avec le Retour de Sieur de la Salle au Fort du Frontenac, & les instructions, qu'un Sauvage nous donna touchant le Fleuve Meschasipi.

AVANT nôtre départ nous trouvâmes heureusement le moyen de desabuser nos gens des fausses impressions, que les Illinois leur avoient données à la sollicitation de Monso Capitaine des Maskoutens. Quelques Sauvages des pays éloignez arriverent au Village des Illinois. L'un d'eux nous assûra de la beauté du Fleuve Meschasipi. Nous en fûmes encore instruits par plusieurs autres Sauvages. Mais un Illinois nous dit en particulier, & fort en secret, que ce Fleuve étoit navigable. Cependant ce

ce récit ne suffisoit pas pour desabuser nos gens. Afin donc de les r'assurer entierement, nous entreprîmes de le faire avoüer aux Illinois, quoique nous eussions appris, qu'ils avoient résolu dans un Conseil, qu'ils avoient tenu secretement, de nous dire toûjours la même chose. Il s'en présenta peu de temps après une occasion tout-à-fait favorable.

Un jeune guerrier Illinois, qui avoit fait des prisonniers du côté du Sud, avoit devancé ses Camarades. Il passa à nôtre Chantier, & on lui donna du blé d'Inde à manger. Comme il revenoit du bas de ce Fleuve, dont nous fîmes semblant d'avoir quelque connoissance, ce jeune homme nous en fit une Carte assez exacte avec du charbon. Il nous assûra, qu'il avoit été par tout avec sa Pirogue, qui est un Canot de bois creusé avec du feu : qu'il n'y avoit jusques à la mer, que des Sauvages appellent le grand Lac, ni Saut, ni rapides : mais que parce que ce Fleuve devient fort large en approchant de son embou-

chure,

chûre, il y avoit en quelques endroits des battures de sable, & au milieu des canaux fort profonds, & des vases, qui en barroient une partie. Il nous dit aussi le nom de plusieurs Nations, qui habitent sur son rivage, & de diverses rivieres, qu'il reçoit.

J'écrivis toutes ces choses, & je pourrai bien en faire le récit plus au long dans cet Ouvrage. Nous le remerciâmes par un petit présent, que nous lui fîmes, de ce qu'il nous avoit découvert la vérité, que les principaux de sa Nation nous avoient déguisée. Il nous pria de ne leur rien témoigner de ce qu'il avoit dit, & on lui donna une hache pour lui fermer la bouche à la maniere des Sauvages, quand ils veulent recommander le secret.

Le lendemain au matin après les priéres publiques nous allâmes au Village, où nous trouvâmes les Illinois assemblez dans la Cabanne d'un des plus considérables de la Nation, qui leur faisoit festin d'un ours. C'est un mets, dont ils font beaucoup de cas. Ils nous firent

rent place au milieu d'eux sur une belle natte de joncs, qu'ils nous présenterent. Nous leur fimes dire par un de nos hommes qui savoit la langue, que nous voulions leur apprendre, que celui, qui a tout fait, que nous appellions le grand Maître de la vie, prenoit un soin particulier de nous: qu'il nous avoit fait la grace de nous instruire de l'état de Meschasipi: que nous étions en peine d'en connoître la vérité, depuis qu'ils avoient voulu nous persuader, que la navigation en étoit impossible. Après quoi nous ajoûtâmes tout ce que nous avions appris le jour précedent, sans faire connoître en aucune maniere le moyen, par lequel nous en avions été instruits.

Ces Barbares crurent, que nous avions appris toutes ces choses par quelques voyes extraordinaires. Après s'être fermé la bouche avec la main, selon leur maniere de témoigner leur admiration, ils nous dirent, que la seule envie, qu'ils avoient d'arrêter nôtre Capitaine avec les Robbes grises, ou les pieds

pieds nuds, comme les Sauvages ont accoûtumé d'appeller nos Réligieux de S. François, pour rester avec eux, les avoit obligez de nous cacher la vérité. Ils nous avouerent donc tout ce que nous avions appris du jeune Guerrier, & du depuis ils ont persisté dans les mêmes sentimens.

Cette rencontre diminua de beaucoup la crainte de nos gens, & ils en furent entierement delivrez par l'arrivée de plusieurs Osages, Cakaga, & Akansa, qui étoient venus du Sud pour nous voir, & pour troquer avec nous des flaches contre des pelletieres, qu'ils avoient apportées. Ils nous dirent tous, que le Fleuve Meschasipi étoit navigable par tout jusques à la mer, & que nôtre arrivée étant publiée toutes les Nations du bas Fleuve viendroient nous danser le Calumet de paix, pour entretenir une bonne correspondance avec nous, & pour faire commerce avec nôtre monde.

Les Miamis arrivérent en même temps, & danserent le Calumet de paix

aux

aux Illinois. Ils firent donc alliance avec eux contre les Iroquois leurs plus implacables Ennemis. Le Sieur de la Salle leur fit quelques présens afin de les unir plus fortement ensemble.

Nous nous trouvions alors trois Missionnaires Récollets avec le petit nombre d'Européens, qui étoient au Fort de Crevecœur, & nous n'avions plus de vin pour célébrer la Messe. Le Pére Gabriel, qui avoit besoin de soulagement à cause de son grand âge, témoigna, qu'il resteroit seul très-volontiers avec ceux de nos gens, qui demeureroient dans le Fort. Le Pére Ennobe, qui avoit soutenu la grande mission des Illinois, lesquels étoient au nombre de sept à huit mille âmes, s'ennuyoit parmi ce peuple. Il ne pouvoit se façonner aux manieres importunes des Sauvages, avec lesquels il demeuroit.

Nous en parlâmes au Sieur de la Salle, qui fit présent de trois haches à l'hôte de ce Réligieux nommé Omahouha, c'est-à-dire, *Loup*. Cet homme étoit le Chef d'une Famille, ou Tribu.

C'étoit

C'étoit, afin qu'il eût soin de ce bon Pére. Il le logeoit chès lui, & paroissoit l'aimer comme l'un de ses enfans. Ce Réligieux, qui n'étoit qu'à une demi-lieuë du Fort, vint nous témoigner son chagrin, & nous représenta, qu'il ne pouvoit se façonner aux manieres de ces Barbares, quoi qu'il eût déja appris leur langue en partie.

J'offris de prendre la place de Mission, pourvû qu'il voulût prendre la mienne, qui étoit d'aller vers ces Nations avancées, que nous ne connoissions, que parce que les Sauvages nous en avoient dit, ce qui étoit fort superficiel. Cela donna à penser au Pére Zenobe, lequel crût mieux ne sacrifier avec les Illinois, dont il avoit quelque connoissance, que de s'exposer à des dangers presque assûrez parmi des peuples inconnus.

Le Sieur de la Salle laissa le Sieur de Tonti pour Commandant au Fort de Crevecœur avec le reste de nos soldats, & les Charpentiers, qui travailloient à la construction de cette Barque, que nous

nous destinions à décendre jusques à la mer. Nous prétendions commencer ce Voyage par la Riviere des Illinois, qui perd son nom dans le fleuve Meschasipi. Au reste nous espérions de nous garantir des flêches des Sauvages, qui pourroient nous attaquer, parce que nous avions dessein de revétir cette Barque d'une espece de parapet. Le Sieur de la Salle laissa au dit Sieur de Tonti de la poudre, du plomb, un Forgeron, des fusils, & d'autres armes pour se défendre, au cas que les Iroquois le vinsent attaquer, & avant que de retourner au Fort de Frontenac, où il vouloit aller querir du renfort, des cables, & des agrets pour cette barque, il la vit élever jusques au cordon.

Il ne savoit comment me disposer à aller découvrir par avance la route, qu'il seroit obligé de suivre pour se rendre à ce fleuve Meschasipi à son retour de Canada. J'avois un abcès à la bouche, qui suppuroit tous les jours depuis un an & demi, quoi que sans puanteur. Je lui témoignai la repugnance,

ce,

ce, que j'avois à faire le Voyage, dont il s'agissoit, & je lui dis, que j'avois besoin d'aller en Canada pour me faire traiter. Il me répondit, que si je refusois d'aller, il ne manqueroit pas d'écrire à mes Superieurs, que j'avois empêché le bon succès de nos Missions nouvelles.

Le bon Pére Gabriel de la Ribourde, qui avoit été mon Pére Maître de Noviciat dans nôtre Convent de Bethune au pays d'Artois, me pria de passer outre nonobstant mon incommodité, disant, que si je mourois dans cette entreprise, Dieu seroit un jour glorifié de nos travaux Apostoliques. Il est vrai, mon Fils, ajoûtoit ce vénérable Vieillard, qui avoit blanchi en vivant pendant quarante ans dans l'austerité de la pénitence, que vous aurez des monstres à vaincre, & des précipices affreux à passer dans cette entreprise, qui demande la force & le courage des plus robustes. Vous ne savez pas encore de la langue de ces peuples, que [illegible] coû-

courage, vous remporterez autant de victoires, que vous recevrez de combats.

Considérant donc, que ce bon Vieillard avoit bien voulu me venir seconder à son âge dans la seconde année de nôtre Découverte, espérant d'établir le Regne de Jesus-Christ crucifié parmi des peuples Barbares & inconnûs, & voyant d'ailleurs, qu'étant l'unique héritier d'une Maison noble de Bourgogne, il avoit bien voulu sacrifier tout cela à l'honneur de la Mission, j'entrepris ce dangereux voyage avec une entiere assûrance, espérant, que je pourrois m'établir parmi ces Barbares pour y annoncer l'Evangile.

Le Sieur de la Salle me voyant resolu à cette entreprise, me dit, que je lui faisois un extrême plaisir. Dieu sait, s'il parloit alors selon son cœur. Quoi qu'il en soit, il me donna un Calumet de paix, & un Canot d'écorce avec deux hommes, dont l'un s'appelloit Antoine Auguel, surnommé le Picard du Gay, & l'autre s'appelloit Michel Ako, natif

du

du Poitou. Il chargea ce dernier de quelques marchandises destinées à faire des présens, qui pouvoient valoir environ mille francs en ce pays-là. Pour moi il me donna dix couteaux, douze alênes, un petit rouleau de tabac de Martinique, environ deux livres de rassade noire & blanche, & un petit paquet d'aiguilles pour faire des présens aux Sauvages, ajoûtant qu'il m'en auroit donné davantage, s'il avoit pû.

On peut juger de la force de mon équipage pour une entreprise comme la mienne. Je reçûs la bénédiction du Pére Gabriel. Je pris congé du Sieur de la Salle, & après avoir embrassé tous nos gens, qui me vinrent conduire jusques au Canot, le Pére Zenobe resta parmi les Illinois, & le bon Pére Gabriel finit ses Adieux par ces paroles de l'Ecriture, *Viriliter age, & confortetur cor tuum*, portez vous courageusement, & que vôtre cœur soit fortifié.

CHA-

CHAPITRE XXXVI.

Départ de l'Auteur en Canot du Fort de Crevecœur avec les deux hommes, dont il a été parlé, pour se rendre aux Nations éloignées.

IL faut avouër, qu'en considérant mûrement les grands dangers, auxquels j'allois m'exposer parmi tant de Nations Barbares avec deux hommes seulement, tout autre que moi en auroit été fort ébranlé. Et en effet je n'eusse pas été la duppe du Sieur de la Salle, qui m'exposoit temerairement, si je n'eusse mis toute ma confiance en Dieu, qui pouvoit donner un hûreux succès à nôtre Découverte.

Nous partîmes du Fort de Crevecœur le 29. Fevrier de l'an 1680. & sur le soir en décendant la Riviere des Illinois, nous rencontrâmes sur nôtre route plusieurs bandes de ces Sauvages, qui

revenoient dans leurs villages dans leurs pyrogues, ou gondoles, chargées de taureaux sauvages, qu'ils avoient tuez à la chasse. Ils voulurent nous obliger de retourner avec eux, & nos deux Canoteurs furent fort ébranlez. Ils me disoient, que le Sieur de la Salle les exposoit à la boucherie.

Cependant ils n'oserent me quiter, parce qu'en s'en retournant, ils auroient été obligez de repasser par nôtre Fort, où on auroit pas manqué de les arrêter. Nous poursuivîmes donc nôtre navigation le lendemain, & mes deux hommes m'avouerent le dessein, qu'ils avoient eu de me laisser avec les Sauvages, disans que pour eux, ils se seroient sauvez avec les marchandises, ajoûtans, que le Sieur de la Salle leur devoit beaucoup plus, que ces marchandises ne valoient. On peut juger quel beau présage je pouvois tirer de ce dessein.

La riviere des Illinois, sur laquelle nous navigions, est aussi profonde, & aussi large, comme je l'ai déja dit, que la Meuse à Namur. En deux autres en-

endroits elle s'élargit jusques à un quart de lieuë. Elle est bordée de côteaux, dont la pente est couverte de bois, & de grands arbres. Ces côteaux sont éloignez d'une demi-lieuë les uns des autres. Ils laissent entr'eux un terrain marécageux & souvent inondé, surtout en automne, & au printemps: cependant il ne laisse pas d'y croître de fort grands arbres. Quand on est sur ces côteaux, on découvre de belles prérries à perte de vûë, garnies d'espace en espace de petis bois de haute futaye, qui semblent avoir été plantez exprès. Le courant de la riviere n'est sensible que dans le temps des grandes pluyes. Elle est capable de porter en tout temps, pendant environ cent lieuës de chemin, de grandes barques, depuis son embouchure jusques au village des Illinois. Son cours va presque toujours au Sud-quart-Sud-Ouest.

Le 7. de Mars nous trouvâmes environ à deux lieuës de son embouchure une Nation appellée Tamaroa, ou Matoa, composée de deux cens familles.

Ils voulurent nous mener à leur village, situé à l'Oüest du fleuve Meschasipi, à six ou sept lieuës de l'embouchure de cette riviere des Illinois : mais mes deux Canoteurs espérans de faire un plus grand gain, aimerent mieux passer outre, suivant le conseil, que je leur donnois. Et en effet ils auroient été indubitablement volez par ces Sauvages. Ils voyoient, que nous portions du fer & des armes à leurs Ennemis, ce qu'ils ne vouloient pas souffrir. Mais ils ne purent nous attraper dans leurs pyrogues, ou Canots de bois creusé avec le feu, parce que ces vaisseaux sont beaucoup plus lourds que ceux d'écorce, qui alloient bien plus vîte que les leurs.

Ils dépêcherent quelques jeunes gens de leur troupe pour nous percer à coups de fléches dans quelque détroit de la riviere. Mais tout cela fut inutile. Nous reconnûmes quelque temps après le lieu de leur embuscade par le feu, qu'ils y avoient allumé, & cela nous obligea de traverser promptement la riviere. Nous gagnâmes l'autre bord, & nous

nous campâmes dans une petite Isle, laissant nôtre Canot chargé sur le bord pendant la nuit, sous la garde d'un petit chien, afin qu'il nous éveillât, & que nous pussions nous embarquer plus promptement, au cas que ces Barbares voulussent nous surprendre en passant la riviere à la nage.

Après avoir évité ces Sauvages, nous arrivâmes bien-tôt à l'embouchure de la Riviere des Illinois, éloignée de cinquante lieues du Fort de Crevecœur, & d'environ cent lieues du grand Village de ces Barbares. Cette embouchure est située entre le 35. & le 36. degré de latitude, & par conséquent à 120. ou cent trente lieues du Golfe de Mexique, selon nôtre conjecture, en quoi je ne comprens pas les détours, que le grand fleuve Meschasipi peut faire jusqu'à la mer.

A l'angle, que cette riviere des Illinois forme à son embouchure du côté du Sud, on voit un rocher plat, escarpé d'environ quarante pieds de hauteur, propre à y bâtir un Fort. Du côté du Nord, vis-à-vis du rocher, tirant

rant vers l'Oüest au delà du fleuve, il y a des campagnes de terre noire, dont on ne voit pas le bout. Elles paroissent toutes prêtes à être cultivées, & seroient sans doute très-avantageuses par les deux récoltes de grains, qu'on y pourroit faire tous les ans. Elles fourniroient aisément la subsistence d'une Colonie.

Les glaces, qui dérivent du côté du Nord, nous retardèrent jusques au [illegible] de Mars dans le lieu, où nous nous étions arrêtez; mais cela ne dura pas long-temps, & nous continuâmes [illegible] pour voir [illegible] On trouve trois petites îles au milieu de l'embouchure de la riviere des Illinois, & ces îlets arrêtent les bois & les arbres, qui dérivent du Nord. Cela est cause, qu'on trouve plusieurs battures de sable fort larges. Cependant les canaux y sont assez profonds, & on y trouve assez d'eau pour porter de grandes barques. Les grands bar-

teaux

teaux plats y peuvent passer en tout temps.

Ce grand fleuve Meschasipi va au Sud-Sud-Oüest, & vient du Nord & du Nord-Oüest. Il coule entre deux chaînes de montagnes assez petites en cet endroit, qui serpentent comme ce fleuve. En quelques lieux elles sont assez éloignées des bords, de sorte qu'entre les montagnes & le fleuve, il y a de grandes prérics, où on voit souvent paître des troupes de bœufs ou taureaux sauvages. En d'autres endroits ces éminences laissent des espaces en demi-cercles, qui sont couverts d'herbes ou de bois.

Au delà de cette montagne, on découvre à perte de vûe de grandes campagnes, que nous pouvons véritablement appeller les délices de l'Amerique. Ce grand fleuve a presque par tout une demi-lieuë, & en quelques endroits une lieuë de large. Il est divisé par quantité d'Isles couvertes d'arbres, entrelassez de tant de vignes, qu'on a de la peine à y passer. Dans cet en-

droit du côté de l'Oüest, il ne reçoit aucune riviere considérable, que celle d'Otontenta, & une autre, qui vient de l'Oüest-Nord-Oüest à sept ou huit lieuës du Saut de S. Antoine de Padoüe, comme nous le verrons dans la suite.

C'est ici, que je veux bien, que toute la terre sache le mystere de cette Découverte, que j'ai caché jusques à présent pour ne pas donner de chagrin au Sieur de la Salle, qui vouloit avoir seul toute la gloire, & toute la connoissance la plus secrete de cette Découverte. C'est pour cela qu'il a sacrifié plusieurs personnes, lesquelles il a exposées pour empêcher, qu'elles ne publiassent ce qu'elles avoient vû, & que cela ne nuisit à ses desseins secrets.

CHA-

CHAPITRE XXXVII.

Quels ont été les motifs, que l'Auteur a eus ci-devant de cacher les memoires, qu'il avoit de cette Découverte, & de ne les pas inserer dans la Description de sa Louïsiane, touchant le bas du grand fleuve Meschasipi, avant que de remonter vers sa source, comme il a fait.

IL faut avouër, qu'il est bien doux & bien agréable de repasser dans son esprit les fatigues & les travaux que l'on a essuyez. Je ne pense jamais qu'avec admiration à l'extrême embarras, où je me trouvai à l'embouchure de la riviere des Illinois dans le fleuve Meschasipi, n'ayant que deux hommes avec moi sans provision, hors d'état de nous défendre contre les insultes, ausquelles nous étions sans cesse exposez, & cela dans le dessein d'aller dans un pays inconnû, & parmi des

Nations Barbares, que je ne ſente une joye ſecrete en mon cœur de me voir échappé de tant de dangers, & hûreuſement revenu d'un Voyage ſi difficile, & ſi perilleux.

Cette riviere des Illinois ſe jette dans Meſchaſipi entre le 36. & 33. degré de latitude. Au moins cela me parût ainſi par mon obſervation dans le temps que j'y paſſai, quoi qu'on la mette ordinairement au 38. Ceux, qui en feront le voyage ci-après, auront plus de temps, que je n'en eus pour en bien prendre les meſures, parce que je me trouvai enveloppé par la conjoncture du temps dans de grandes & de fâcheuſes affaires tant du côté du Sieur de la Salle, que de celui de ces deux hommes, que j'avois avec moi, & qui devoient m'accompagner dans mon voyage.

J'étois aſſûré d'une maniere à n'en pouvoir douter, que ſi je décendois au bas du fleuve Meſchaſipi, le Sieur de la Salle ne manqueroit pas de me décrier dans l'eſprit de mes Superieurs, par-

parce que je quittois la route du Nord, que je devois suivre selon sa priére, & selon le projet, que nous en avions fait ensemble. Mais d'ailleurs je me voyois à la veille de mourir de faim, & de ne savoir que devenir, parce que ces deux hommes, qui m'accompagnoient, me menaçoient tout ouvertement de me quitter pendant la nuit, & d'emmener le Canot avec tout ce qui étoit dedans, si je les empêchois de décendre vers les Nations, qui habitent au bas de ce fleuve.

Me voyant donc dans cet embarras, je crus, que je ne devois point hésiter sur le parti que j'avois à prendre, & que je devois préferer ma propre conservation à la passion violente, qu'avoit le Sieur de la Salle de jouir seul de la gloire de cette Découverte. Nos deux hommes me voyant donc résolu de les suivre par tout, me promirent une entiere fidélité. Ainsi aprés nous être donné la main pour nôtre assurance mutuelle, nous nous mîmes en chemin pour commencer nôtre Voyage.

Ce fut le 8. de Mars de l'an 1680.

que nous nous embarquâmes dans nôtre Canot, après avoir fait nos priéres ordinaires. Nous continuâmes ainsi nos dévotions accoûtumées du soir & du matin selon l'usage pratiqué parmi nous. Les glaces, qui décendoient sur le fleuve en cet endroit, nous incommoderent beaucoup, parce que nôtre Canot d'écorce n'y pouvoit resister. Cependant nous gagnions toûjours quelque distance commode pour nous échapper entre les glaçons. Ainsi nous arrivâmes après environ six lieuës de chemin à la riviere d'une nation, que l'on appelle les Otages, & qui demeurent vers les Montagnes. Cette riviere vient de l'Occident, & elle nous paroissoit presque aussi forte que le fleuve Meschasipi, où nous étions alors, & dans lequel elle se décharge. L'eau en est extrémement trouble par les terres bourbeuses, qu'elle entraîne avec elle, de sorte qu'à peine en peut-on boire.

Les Illati, qui habitent au haut de ce fleuve Meschasipi, vont souvent en guerre au delà même du lieu, où je me trou-

trouvois alors. Ces peuples, dont je savois la langue, parce que j'eus occasion de l'apprendre pendant le sejour, que je fis ensuite parmi eux, m'ont appris, que cette riviere des Osages, & des Messorites étoit formée de quantité d'autres, & qu'on en trouve la source en remontant à dix ou douze journées de chemin à une montagne, d'où on voit sortir tous ces ruisseaux, qui composent ensuite cette riviere. Ils ajoûtoient, qu'au delà de cette montagne on voit la mer, & de grands vaisseaux, que ces rivieres sont peuplées d'une grande quantité de Villages, où on trouve plusieurs Nations differentes: qu'il y a des terres & des prèries, & une grande chasse de taureaux sauvages & de castors.

Quoi que cette riviere soit fort grosse, le fleuve, où nous étions alors, n'en paroissoit pas augmenté. Elle y entraine tant de vase, que depuis son embouchure l'eau du grand fleuve, dont le lit est aussi fort plein de limon, ressemble plûtôt à de la boue pure, qu'à

de l'eau de riviere. Cela dure ainſi juſques à la mer pendant plus de deux cens lieuës, parce que Meſchaſipi ſerpente en pluſieurs endroits, & qu'il reçoit ſept grandes rivieres, dont l'eau eſt aſſez belle, & qui ſont preſque auſſi grandes que Meſchaſipi.

Nous cabannions tous les jours dans des Iſles, au moins quand nous le pouvions, & pendant la nuit nous éteignions le feu, que nous avions fait pour cuire nôtre blé d'Inde. On ſent dans ces Contrées le feu, que l'on y fait, ſelons le changement des vents, juſque à deux ou trois lieuës. C'eſt par là que les guerriers Sauvages reconnoiſſent les lieux, où ſont leurs Ennemis pour s'approcher d'eux.

Le 9. les glaces, qui décendoient du Nord, commencerent un peu à s'éclaircir. Après environ ſix lieuës de chemin nous arrivâmes ſur le bord Méridional du fleuve un village, que nous crûmes habité par les Tamaróa, qui nous avoient pourſuivi ci-devant. Nous y trouvâmes perſonne, & étant entrez

trez dans leurs cabannes nous y prîmes quelques minots de blé d'Inde, qui nous fit grand bien sur nôtre route. Nous n'osions nous écarter du fleuve pour la chasse, de peur de tomber dans l'embuscade de quelques Barbares: nous laissâmes six couteaux à manches, & quelques brasses de rassade noire à la place du blé d'Inde, que nous emportions, comme pour en faire le payement aux Sauvages.

Le 10 nous décendîmes à environ trente-huit ou quarante lieuës des Tamaroa. Nous y trouvâmes une riviere, que les guerriers des Illinois nous avoient dit ci-devant être située près d'une Nation, qu'ils appellent Oüadebache. Nous n'y vîmes que des vases & des joncs, & nous trouvâmes les rivages du fleuve fort marécageux, de sorte qu'il falloit décendre à perte de vûë sans trouver de lieu propre à cabanner.

Nous demeurâmes donc tout le jour en cet endroit pour y boucanner une vâche sauvage, que nous avions tuée, pen-

pendant que cette bête monstrueuse passoit à la nage d'une terre à l'autre. Nous y laissâmes les morceaux de cette vâche, que nous ne pûmes emporter, parce que nôtre Canot étoit trop petit; & nous nous contentâmes de quelques-uns, que nous avions enfumez en maniere de bandes de lard, parce que nous ne pouvions pas conserver cette viande autrement, faute de sel.

Nous nous embarquâmes le 14. chargez de blé d'Inde, & de bonne viande, qui nous servoit de lest, & dont nous vécûmes pendant près de quarante lieuës. A peine pûmes-nous débarquer à cause de la grande quantité de joncs & de boües, que nous trouvâmes aux deux bords du fleuve. Si nous eussions été en chalouppe, nous eussions couché dedans, parce qu'il étoit fort difficile de débarquer, à cause des vases, de l'écume, & des terres tremblantes.

Le 15. nous trouvâmes trois Sauvages sur nôtre route. Ils revenoient de la guerre, ou de la chasse. Comme

nous étions en état de leur tenir tête, nous les abordâmes, & cela les fit fuir. L'un d'eux pourtant après avoir fait quelques pas revint à nous, & nous présenta le Calumet de paix, que nous reçûmes avec joye. Cela obligea les autres de revenir à nous. Nous n'entendions point leur langue. Nous leur nommâmes deux ou trois Nations differentes. L'un d'entr'eux nous répondit par trois fois *Chikacha*, ou *Sikacha*, qui étoit apparemment le nom de sa Nation. Ils nous présenterent des oiseaux qu'ils avoient tuez avec leurs fléches, & nous leur donnâmes de nôtre viande boucannée. Ces gens ne pouvant pas entrer dans nôtre Canot, parce qu'il étoit trop petit & embarrassé, ils continuerent leur chemin par terre, nous faisant signe de les suivre à leur village; mais enfin nous les perdîmes de vûë.

Après deux journées de navigation nous trouvâmes beaucoup de Sauvages sur la côte Occidentale du fleuve. Nous avions entendu auparavant un bruit sourd comme d'un tambour, & plusieurs

sieurs voix d'hommes, qui crioient *Sasacoüesi*, qui signifie *alerte*, ou *qui vive*. Comme nous n'osions nous approcher, ces Sauvages nous envoyerent une Pyrogue, ou grand Canot de bois, qu'ils font d'un tronc d'arbre creusé avec le feu à la maniere des petis bateaux ou Gondoles de Venise.

Nous leur présentâmes le Calumet de paix, & les trois Sauvages, dont nous avons parlé ci-dessus, nous firent connoître par leurs gestes & par leurs paroles [illegible] pied à terre [illegible] avec eux chez leurs amis les [illegible] nôtre Canot [illegible] nos hommes fort modestement. Ces gens nous régalerent à leur mode avec beaucoup de marques d'amitié. Ils nous donnerent une Cabanne pour loger, des fèves, de la farine de blé d'Inde, & des viandes boucannées. Nous leur fimes de nôtre part des présens de nos marchandises d'Europe, dont ils faisoient grand cas. Ils mettoient les doigts sur la bouche pour marquer, qu'ils les ad-

admiroient, & sur-tout nos armes à feu.

Ces Sauvages sont fort differens de ceux du Nord, qui ont ordinairement l'humeur triste, morne, & severe. Ceux-ci sont beaucoup mieux faits, honnêtes, liberaux, & fort gais. Leurs jeunes gens sont si modestes, qu'ils n'oseroient parler devant les Vieillards, à moins qu'on ne les interroge. Nous apperçûmes parmi ces peuples des poules domestiques, des poules d'Inde en grand nombre, & des outardes apprivoisées comme les oyes en Europe. Les arbres commençoient à montrer leurs fruits, comme les [illegible] & autres fruits de cette nature.

Nos deux hommes commençoient à goûter la maniere de vivre de ces peuples. S'ils avoient pu retirer des castors & des pelleteries en échange de leurs marchandises, ils les auroient toutes troquées, & m'auroient laissé parmi ces Barbares. Mais je leur fis connoître, que cette Découverte leur étoit de plus grande importance, que le re-

retour de leurs marchandises, qu'ainsi il n'étoit pas encore temps de penser au négoce. Je leur conseillai donc de chercher un lieu propre à y cacher tous les effets, qu'ils avoient amenez avec nous dans le Canot, jusques à leur retour. Ils entrerent dans mon sentiment, & nous ne pensâmes plus qu'aux moyens d'executer ce dessein.

Le 18. après plusieurs danses & festins de nos hôtes, nous nous embarquâmes avec tout nôtre équipage un [illegible] matin. Ces Sauvages ne nous [illegible] nos marchandises, parce qu'ils [illegible] de paix, & qu'ils avoient donné un ordre [illegible] différens allez en tout

CHA-

ſes, qu'ainſi
de penſer au
ai donc de
y cacher tous
menez avec
es à leur re-
mon ſenti-
plus qu'aux
mn.
danſes & fe-
nous embar-
équipage un
ges ne nous
marchandiſes
parce qu'ils
de paix,
donné un au-
er en toute

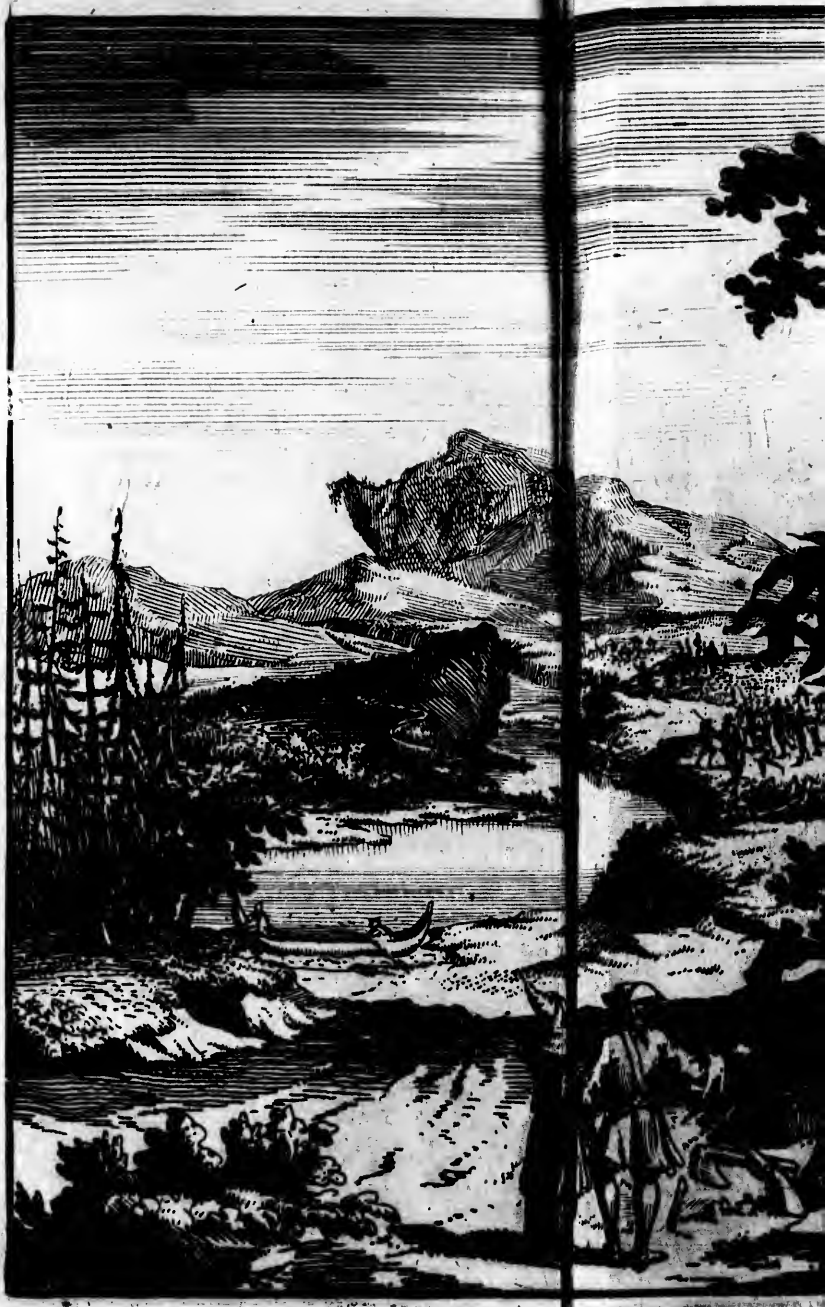
CHA-

CHAPITRE XXXVIII.

Continuation du Voyage de l'Auteur sur le fleuve Meſchaſipi.

NOus trouvâmes en décendant le fleuve un endroit entre deux élevations de terre, qui avoit à l'Eſt un petit bois. Nous avions une béche & une pioche, dont nous nous ſervîmes à faire une cave. Nous y ſerrâmes toutes les marchandiſes de nos hommes, nous reſervant ſeulement les plus neceſſaires, & ce qui étoit propre à faire des préſens. Après quoi nous mîmes des pieces de bois ſur cette petite cave, que nous couvrîmes de gazons, de telle maniere, qu'on n'en pouvoit rien remarquer. Nous ramaſſâmes toute la terre, que nous en avions tirée, & nous la jettâmes dans la riviere.

Nous nous rembarquâmes fort promptement après avoir achevé cet ouvrage,



ge, & nous enlevâmes l'écorce de trois chênes, & sur un gros cottonier on fit une figure de quatre Croix, afin de reconnoître l'endroit de nôtre cache. Nous arrivâmes ensuite à six lieuës des *Akansa* que nous avions quitez, & nous y trouvâmes un autre village de la même Nation, & puis un autre de même environ deux ou trois lieuës plus bas.

Il sembloit, que ces Barbares avoient envoyé des Messagers à toutes ces Nations pour les avertir de nôtre arrivée. Ces peuples nous firent le meilleur accueil du monde. Leurs femmes, leurs enfans, & le village tout entier nous faisoient de grandes acclamations, & nous donnoient tous les témoignages possibles de joye. Nous leur donnâmes de nôtre part des marques de nôtre reconnoissance en leur faisant des présens, qui montroient, que nous étions venus en paix & en amitié.

Le 21. cette Nation nous mena en pyrogue chès un peuple plus avancé, dont ils nous firent connoître le nom à force de nous le répéter. Ce étoient les

Tam-

Taensa. Ils nous conduisirent donc en ce lieu-là. Ces Sauvages demeurent près d'un petit Lac, que le fleuve Meschasipi forme dans les terres. Le temps ne nous permit pas de considérer plusieurs de leurs villages, par lesquels nous passâmes.

Ces gens nous reçurent avec beaucoup plus de cérémonie que les *Akansa.* L'un de leurs Chefs nous vint joindre sur le bord du fleuve en cérémonie. Il étoit couvert d'une robbe ou couverture blanche, faite d'une écorce d'arbre, qu'ils filent en ce Pays-là. Deux de ses hommes le devançoient avec une espece de lame ou plaque de cuivre, qui brilloit au Soleil comme de l'or. Ils reçurent nôtre Calumet de paix avec de grandes marques de joye. Leur Chef se tenoit gravement dans sa posture, & tout ce qu'il y avoit là d'hommes, de femmes & d'enfans lui rendoient de fort grands respets aussi-bien qu'à moi. Ils baisoient les manches de mon habit de St. François, que j'ai toûjours porté parmi

mi toutes les Nations de l'Amerique. Cela me faiſoit connoître, que ces peuples avoient vû ſans doute de nos Réligieux parmi les Eſpagnols, qui habitent dans le Nouveau Mexique, parce qu'ils ont accoûtumé de baiſer l'habit de nôtre Ordre: mais tout cela par conjecture. Ces *Taensa* nous conduiſirent avec tout nôtre équipage, pendant que deux de leurs hommes apportoient nôtre Canot d'écorce ſur leur dos. Ils nous mirent dans une belle cabanne couverte de nattes de joncs plats, ou de cannes polies. Le Chef nous régala de tout ce que cette Nation pouvoit nous donner à manger, après quoi ils firent une eſpéce de danſe, les hommes & les femmes tenans leurs bras entremélez. Dès que les hommes avoient achevé la derniere ſyllabe de leurs chanſons, les femmes, qui ſont à demi-couvertes en ce Pays-là, chantoient alternativement d'une voix aigre & deſagréable, qui nous perçoit les oreilles.

Ce Pays-là eſt rempli de palmiers, de lauriers ſauvages, & de pluſieurs au-

autres arbres, qui ſont ſemblables aux nôtres de l'Europe, comme de pruniers, de meuriers, de pêchers, de poiriers, de pomiers de toutes eſpéces. Il y a de cinq ou ſix ſortes de noyers, dont les noix ſont d'une groſſeur extraordinaire. Ils ont auſſi pluſieurs fruits ſecs, qui ſont fort gros, & que nous trouvâmes fort bons. Il y a encore pluſieurs arbres fruitiers, que nous n'avons point en Europe: mais la ſaiſon étoit alors trop peu avancée pour en reconnoître le fruit: nous y vîmes des vignes, qui étoient prêtes à fleurir. En un mot l'eſprit & l'humeur de ce peuple nous parurent fort agréables. Ils ſont dociles, traitables, & capables de raiſon.

Nous couchâmes parmi cette Nation, & nous y reçûmes tout le bon traitement, que l'on peut ſouhaiter. Je fis mettre à nos hommes leurs plus belles hardes, & ils s'armerent depuis la tête juſqu'aux pieds. Je leur fis voir un piſtolet, qui tiroit quatre coups conſecutifs. L'habit de St. François,

que j'avois alors avec la ceinture blanche par dessus, étoit encor presque tout neuf, lors que je partis du Fort de Crevecœur. Ces Sauvages admiroient nos sandales, & la nudité de nos pieds. Tout cela, aussi-bien que nôtre maniere d'agir, attira également l'amour & le respect de ces gens-là, & imprima de si favorables sentimens pour nous dans leur esprit, qu'ils ne savoient quelle caresse nous faire.

Ils auroient bien voulu nous retenir avec eux, afin même de nous donner de plus fortes marques de leur estime, ils envoyerent pendant la nuit avertir les *Koroa* leurs Alliez de nôtre arrivée parmi eux. Cela fut cause, que les Chefs & les principaux d'entr'eux vinrent nous voir le lendemain, pour nous témoigner la joye qu'ils avoient de nôtre venuë chès leurs amis. Je fis écarrer un arbre de bois blanc par nos deux hommes, & ensuite nous en fimes une Croix, que nous plantâmes à douze pieds de la maison, ou grande Cabanne, où nous étions logez.

Le

Le 22. nous quittâmes cette Nation, & le Chef des *Koroa* nous accompagna jusque dans son Village. Il est situé à dix lieuës plus bas dans un pays fort agréable. On y voit du blé d'Inde d'un coté, & de belles préries de l'autre. Nous leur présentâmes trois haches, six couteaux, quatre brasses de tabac de Martinique, quelques alénes, & de petis paquets d'éguilles. Ils les reçûrent avec de grandes acclamations de joye. Ce Chef nous présenta un Calumet de paix de marbre rouge, dont le tuyau étoit orné de plûmes de quatre ou cinq sortes d'oiseaux differens.

Pendant le régale, que ce Chef nous fit, il nous apprit avec un bâton, dont il fit diverses marques sur le sable, qu'il y avoit encore six ou sept jours de navigation jusques à la mer, laquelle il nous représenta comme un grand Lac, où l'on voyoit de grands canots de bois. Le 23. ce Chef des *Koroa* nous voyant disposez à partir pour aller vers la mer, il fit entrer plusieurs de ses hommes dans deux pyrogues pour décendre le

fleuve avec nous. Il leur avoit fait prendre des vivres avec eux, & cela nous empêchoit d'avoir aucune défiance.

Mais quand j'apperçûs les trois *Chikacha*, dont j'ai parlé, qui nous suivoient chés toutes les Nations, où nous allions, j'avertis nos deux hommes de prendre garde à eux, & de voir dans nos débarquemens, s'ils ne se mettroient point en embuscade pour nous surprendre. Nous étions alors au jour de Pâques : mais nous ne pouvions point dire la Messe, faute de vin, qui nous avoit manqué dès le Fort de Crevecœur. Nous nous retirâmes donc à l'écart de ces peuples, qui avoient toûjours les yeux sur nous, afin de réciter nos priéres, & de faire les fonctions de vrais Chrétiens dans ce jour solemnel. J'exhortai nos hommes à la confiance en Dieu, après quoi nous nous embarquâmes à la vûë de tout le Village.

Les trois *Chikacha* entrerent dans les pyrogues des *Koroa*, qui nous accompagne-

pagnerent jusques à six lieuës au dessous de leur Village. Là le fleuve Meschasipi se divise en deux canaux, qui forment une grande Isle, laquelle nous parût extrémement longue. Elle peut être d'environ soixante lieuës d'étenduë selon les observations, que nous en fîmes en suivant le canal, qui est du côté de l'Oüest. Les *Korpa* nous obligerent de le prendre par le signal, qu'ils nous firent. Les *Chikacha* vouloient nous faire aller par l'autre canal, qui est à l'Est. C'étoit peut-être pour avoir l'honneur de nous conduire vers neuf ou dix Nations differentes, qui sont de ce côté-là, & qui paroissoient de fort bonnes gens, comme nous le remarquâmes à nôtre retour.

Nous perdîmes là les Sauvages, qui nous accompagnoient, parce que leurs pyrogues ne pouvoient pas aller si vîte que nôtre Canot d'écorce, qui étoit plus léger que ces pyrogues. Le courant de ce canal étant fort rapide, nous fîmes ce jour-là selon nôtre jugement trente-cinq ou quarante lieuës, & nous

n'étions pas encore au bout de cette Isle, dont nous venons de parler. Nous traversâmes le canal, & nous cabannâmes dans cette Isle, nous en partîmes le lendemain.

Le 24. après avoir encore navigé pendant près de trente-cinq ou quarante lieuës, nous apperçûmes deux pêcheurs sur la rive du fleuve, lesquels prirent la fuite. Quelque temps après nous entendîmes quelques cris de guerre, & selon toutes les apparences le bourdonnement de quelque tambour. Nous apprîmes depuis, que c'étoit la Nation de *Quinipissa*, & comme nous étions dans l'appréhension des *Chikasha*, nous tenions toûjours le milieu du canal, & nous poursuivions ainsi nôtre route avec toute la diligence possible.

Nous débarquâmes fort tard dans un Village sur le bord du fleuve. On nous a dit depuis, que c'étoit la Nation des *Tangibao*. Il y a tous les sujets du monde de croire, que ces derniers avoient été saccagez par leurs Ennemis. Nous trouvâmes dans leurs Cabannes

bannes dix hommes tuez à coups de fléches. Cela nous obligea de sortir promptement de leur Village, & de traverser le fleuve en avançant toûjours nôtre chemin vers le grand canal. Nous cabannâmes le plus tard que nous pûmes sur le bord du fleuve, où nous fîmes promptement du feu avec le bois flotté, que nous trouvâmes sur le rivage. Nous fîmes cuire en suite nôtre blé d'Inde en farine, & nous l'assaisonnâmes de viande boucannée après l'avoir pilée.

Le 25. les dix Sauvages, tuez à coups de fléches, nous ayant donné de l'inquietude pendant toute la nuit, nous nous embarquâmes à la petite pointe du jour, & après une navigation, qui fut encore plus longue que celle du jour précedent, nous arrivâmes à une pointe, où le fleuve se divise en trois canaux. Nous passâmes en diligence par celui du milieu, qui étoit très-beau & fort profond; l'eau y étoit *Somache*, ou à demi salée, & trois ou quatre lieuës plus bas nous la trouvâmes entierement salée. Poussant encore un peu plus avant nous découvrî-

mes la mer, ce qui nous obligea d'abord de nous mettre à terre à l'Est du fleuve Meschasipi.

CHAPITRE XXXIX.

Raisons, qui nous obligerent de remonter le fleuve Meschasipi sans aller plus loin vers la mer.

NOs deux hommes craignoient extrémement d'être pris par les Espagnols du Nouveau Mexique, lesquels sont à l'Oüest de ce fleuve. Ils étoient dans une peine étrange, & ils me disoient à tous momens, que si malhûreusement ils venoient à tomber entre les mains des Espagnols de ce Continent, ils ne reverroient jamais l'Europe. Je ne leur disois pas tout ce que je pensois. Nos Réligieux ont vingt-cinq ou trente Provinces dans l'Ancien & dans le Nouveau Mexique. Ainsi quand j'eusse été pris, je ne pouvois en avoir que de la consolation, & la joye de finir

finir mes jours parmi mes confreres dans un pays aussi charmant que celui-là. J'aurois été garenti par là d'une infinité de hazards, & de tous les dangers, que j'ai eus à essuyer depuis. J'aurois même insensiblement passé mes jours en travaillant à mon Salut dans un pays, que l'on peut appeller avec raison les délices de l'Amerique : mais l'embarras extraordinaire de nos hommes me fit prendre une autre résolution.

Je ne fais pas profession d'être Mathematicien : cependant j'avois appris à prendre les hauteurs par le moyen de l'Astrolabe. Monsieur de la Salle n'avoit eu [redacted] me confier cet instrument [redacted] nous étions ensemble, [redacted] vouloit se reserver l'honneur de toutes choses. Nous avons pourtant connû du depuis, que ce fleuve Meschasipi tombe dans le Golfe de Mexique entre le 27. & le 28. degré de latitude, & comme on le croit, dans l'endroit, où toutes les Cartes marquent la Rio Escondido, qui veut dire, *Riviere cachée*. La Riviere

de la Magdeleine eſt entre cette riviere, & les mines de Sainte Barbe du Nouveau-Mexique.

Cette embouchure du Meſchaſipi eſt éloignée d'environ trente lieuës de *Rio bravo*, de ſoixante lieuës de *Palmas*, de 80. ou 100. lieuës de *Rio de Panuco* ſur la côte la plus prochaine des habitations des Eſpagnols. Suivant cela nous avons jugé par le moyen de la bouſſole, qui nous a toûjours été fort neceſſaire pendant toute nôtre Découverte, que la Baye du St. Eſprit étoit au Nord-Eſt de cette embouchure.

Pendant toute nôtre route depuis l'embouchure de la ri[illegible] Illinois, qui entre dans Meſc[illegible] avons preſque toûjours nav[illegible] Sud, & au Sud-Oüeſt juſques à la mer. Ce fleuve ſerpente en pluſieurs endroits, & il eſt preſque par tout d'une lieuë de largeur. Il eſt fort profond, & n'a point de bancs de ſable. Rien n'en empéche la navigation, & les Navires même les plus conſidérables peuvent y entrer ſans peine. On eſtime, que ce fleuve a plus

a plus de huit cens lieuës d'étenduë dans les terres depuis sa source jusques à la mer, en y comprenant les détours, qu'il fait en serpentant. Son embouchure est à plus de trois cens quarante lieuës de celle de la riviere des Illinois. Au reste parce que nous avons navigé d'un bout à l'autre de ce fleuve en le remontant, nous en décrirons la source dans la suite.

Les deux hommes, qui m'accompagnoient, avoient bien de la joye, de même que moi, d'avoir essuyé les fatigues de nôtre Voyage. Cependant ils avoient du chagrin d'ailleurs de n'avoir pas amassé des pelleteries pour les marchandises, que nous avions cachées. D'ailleurs ils étoient sans cesse dans la crainte d'être pris par les Espagnols. Ils ne me donnerent donc pas le temps, que j'aurois bien souhaité, pour observer exactement l'endroit, où nous étions alors. Ils ne voulurent jamais travailler avec moi à la construction d'une petite Cabanne, que nous eussions couverte avec des herbes séches des pré-

ries. Mon dessein étoit d'y laisser une lettre écrite de ma main, & cachetée, pour la faire tomber entre les mains des gens du pays. Cela m'obligea, de peur de les irriter, de leur dire, que nous ferions toute diligence possible pour remonter le fleuve vers le Nord, où ils pourroient facilement troquer leurs marchandises. Je leur faisois toûjours espérer, que je contribuerois en toutes choses à leur bonheur.

Tout ce que je pus obtenir d'eux, avant que de remonter Meschasipi, fut, qu'ils écarrêrent une arbre de bois dur, dont nous fîmes une Croix d'environ dix ou douze pieds de haut, que nous enfonçâmes ensuite dans la terre, laquelle par bonheur étoit d'une argile ferme en cet endroit. Nous y attachâmes une lettre avec mon nom, & celui des deux hommes, qui étoient avec moi, avec un récit succint de nos qualitez, & du sujet de nôtre Voyage. Après quoi nous étant mis à genoux, nous chantâmes quelques Hymnes propres à nôtre dessein, comme le *Vexilla Regis* & autres, & ensuite nous partîmes.

Pendant le ſejour, que nous fîmes à l'embouchure de Meſchaſipi, nous n'apperçûmes ame vivante. Ainſi nous n'avons pû ſavoir, s'il y a des peuples, qui habitent ſur le bord de la mer. Nous ne couchions pendant ce temps-là qu'à la belle étoile, comme pendant tout le reſte du Voyage, lors qu'il ne pleuvoit point. Mais pendant la pluye nous nous couvrions de nôtre Canot, que nous poſions renverſé ſur quatre fourches. Enſuite nous y attachions des écorces de bouleau, que nous déroulions, les pendant plus bas que nôtre Canot, pour nous mettre à l'abri de la pluye.

Nous partîmes enfin le 1. d'Avril, parce que nos vivres commençoient à diminuer. Il eſt fort remarquable, que pendant toute cette navigation Dieu nous préſerva hûreuſement pour nous des crocodiles, que l'on trouve en abondance dans ce fleuve Meſchaſipi, ſur-tout en approchant de la mer. Ils ſont fort à craindre, quand on n'eſt pas ſoigneuſement ſur ſes gardes. Nous ménagions nôtre blé d'Inde le plus

qu'il nous étoit possible, parce que le bas fleuve est extrémement bordé de cannes, & que les débarquemens sont fort incommodes. Nous n'osions donc chasser, parce que cela nous auroit trop fait perdre de temps.

Au reste nôtre Canot n'étant chargé que de peu de vivres, & de quelques petis présens, il ne prenoit ordinairement que deux ou trois pouces d'eau. Par ce moyen en approchant de la terre le plus qu'il nous étoit possible, nous évitions les courans & la rapidité du fleuve. Nous fîmes tant de diligence pour éviter les surprises, que nous nous rendîmes au Village des *Tangibao*: mais parce que nous avions toûjours dans l'esprit ces hommes tuez à coups de fléches, que nous avions vûs dans leurs Cabannes, en y passant la premiere fois, nous nous contentâmes de manger de nôtre farine de blé d'Inde détrempée dans de l'eau, & nous avions par dessus cela de la viande de taureau sauvage boucannée, que nous trempions dans de l'huile d'ours, que nous conser-

servions pour cela dans des vessies, afin d'avaler plus aisément cette chair desséchée. Après avoir fait les priéres du soir, nous navigeâmes toute la nuit avec un gros morceau de *Tondre*, ou de méche allumée pour faire fuïr les crocodiles, qui pouvoient se rencontrer sur nôtre route, parce qu'ils craignent extrémement le feu.

Le lendemain 2. Michel Ako nous fit remarquer dès la pointe du jour en avançant sur nôtre route, qu'il y avoit une fort grande fumée, qui n'étoit pas fort loin de nous. Nous crûmes, que c'étoient les Quinipissa, & nous apperçûmes quelque temps après quatre femmes chargées de bois, qui doubloient le pas pour arriver avant nous à leur Village : mais nous les passâmes à force de ramer. Je tenois à la main le Calumet de paix, que les Sauvages nous avoient donné. Nôtre Picard du Gay ne pût s'empêcher de tirer un coup de fusil sur une bande d'outardes, qui paroissoient dans les roseaux. Ces quatre femmes Sauvages

ayant

ayant ouï le coup jetterent leur bois à terre, & s'étant miſes à courir de toute leur force, elles furent plûtôt que nous au Village, où elles mirent tout en allarme.

Les Sauvages effrayez de tout cela, parce qu'ils n'avoient jamais vû d'armes à feu, ſe mirent à fuïr. Ils croyoient que c'étoit le tonnerre, ne comprenant pas, comment il ſe peut faire, qu'un morceau de bois avec du fer, qu'ils voyent entre les mains des Européens, jette du feu, & aille tuer du monde bien loin. Ces Barbares donc, tout armez qu'ils étoient à leur maniere, ne laiſſerent pas de ſe ſauver en grande confuſion. Cela m'obligea de mettre pied à terre, & de montrer le Calumet de paix, qui étoit le ſymbole de nôtre alliance avec eux. Nous montâmes donc dans leur Village avec eux, & ils nous firent apprêter un repas à leur mode.

Dans le même temps ils firent avertir leurs voiſins de nôtre arrivée. Comme nous étions occupez à prendre nôtre refection dans le plus grand de leurs ap-

appartemens, nous vîmes entrer à la file pluſieurs Sauvages, qui nous faiſoient tout le bon accueil, dont ils pouvoient s'aviſer. Peu s'en fallut, que nos deux hommes ne demeuraſſent avec cette Nation. Il n'y eut que les marchandiſes, que nous avions cachées, qui les obligerent de quitter ces peuples. Et c'eſt auſſi le motif ſecret, que j'avois eu de les faire cacher, afin que nos hommes ne penſaſſent qu'à faire nôtre route. Ces derniers Sauvages nous ayant donné autant de vivres, que nous voulûmes, nous les quittâmes après leur avoir fait quelques préſens.

Nous partîmes le 4. d'Avril, & nous faiſions beaucoup de diligence dans nôtre Voyage, parce que nous avions pris des forces. Nous arrivâmes aux *Koroa*. Ces peuples ne furent pas ſurpris de nôtre arrivée comme la premiere fois. Ils nous reçûrent d'une maniere tout extraordinaire. Ils porterent nôtre Canot en triomphe ſur leurs épaules. Il y avoit douze ou quinze hommes, qui marchoient devant nous

en

en danſant avec des bouquets de plûmes à la main. Toutes les femmes du Village ſuivoient avec les enfans, dont les uns me tenoient par la ceinture de laine blanche, que je portois en cordon de St. François: les autres me prenoient par le manteau, ou par l'ha[illegible] Ils en faiſoient de même à nos deux hommes, & ils nous conduiſirent ainſi à l'appartement, qui nous étoit deſtiné.

Ils ornerent ce lieu de nattes de joncs peints de deux couleurs, & de couvertures blanches filées fort proprement avec de l'écorce d'arbre, comme nous l'avons déja remarqué. Après que nous nous fûmes raſſaſiez de tout ce que ces peuples nous avoient préſenté pour nous régaler, ils nous laiſſerent en liberté de nous repoſer tranquillement pour nous délaſſer. Nous fûmes ſurpris de voir en ce lieu, que le blé d'Inde, qui n'étoit qu'à deux pieds de terre, lors que nous paſſâmes la premiere fois parmi ce peuple, étoit déja en lait, & bon à manger. Nous apprîmes par les Nations voi-

voisines de leur climat, que ce blé meurit en 60. jours. Nous y remarquâmes aussi d'autre blé, qui étoit déja hors de terre à la hauteur de trois ou quatre poûces.

CHAPITRE XL.

Départ de Koroa sur le fleuve Meschasipi.

NOUS partîmes de *Koroa* le lendemain 5. Avril, & si j'eusse pû faire entendre raison à nos deux hommes, je n'eusse pas manqué de prendre connoissance de plusieurs nations differentes, qui habitent sur la côte Meridionale de ce fleuve: mais ils ne pensoient qu'à se rendre vers les Nations du Nord pour ramasser toutes les pelleteries, qu'ils pourroient, en échange des marchandises, qu'ils avoient laissées au dessous des Akansa. L'avidité du gain les emporta, & je fus contraint de

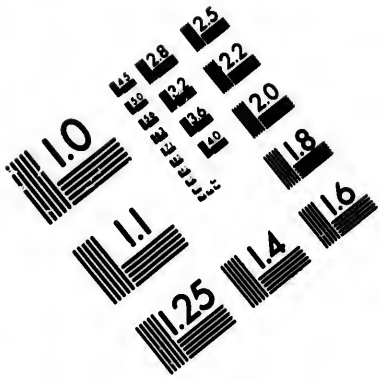
de les ſuivre, parce qu'il n'y avoit pas lieu de reſter ſeul parmi tant de Nations éloignées de l'Europe. Il me fallut donc prendre patience, & faire bonne mine. Quelques efforts, que je fiſſe pour leur perſuader, qu'il falloit préferer le bien public aux avantages des particuliers, ils l'emporterent ſur moi, & je fus obligé de me rendre, ne pouvant pas faire autrement. Nous ne pûmes arriver aux *Taensa* que le 7. Avril.

Ces Sauvages avoient déja reçû des Couriers, qui les avoient avertis de nôtre retour. Cela fut cauſe, qu'ils firent venir pluſieurs de leurs voiſins, qui habitoient dans la profondeur des terres de l'Eſt & de l'Oüeſt, afin d'avoir quelques-unes de nos marchandiſes, s'il étoit poſſible, parce que ces Barbares ne ſe peuvent laſſer de les admirer. Ils en ont envoyé à pluſieurs autres Nations plus avancées, avec leſquelles ils ont alliance.

Ils firent tous leurs efforts pour nous retenir chès eux. Ils nous offrirent l'un de

de leurs meilleurs logemens pour nôtre usage, & des Calumets de marbre noir, rouge, & jaspé: mais nos hommes avoient le cœur tourné vers le lieu, où ils avoient caché leurs marchandises, de sorte qu'ils n'eurent aucun égard à toutes leurs offres. Ils me dirent donc, qu'il falloit absolument partir. Si j'avois eu avec moi tout ce qui m'étoit necessaire, comme j'avois ma Chapelle portative, je serois resté parmi ces bons peuples, qui me témoignoient une amitié si cordiale: mais on a dit il y a long-temps, que nos compagnons sont souvent nos maîtres. Je fus donc obligé de suivre le sentiment de nos hommes.

Nous nous embarquâmes le 8. d'Avril, & quelques *Taonsa* vinrent nous conduire dans leurs pyrogues les plus légéres, parce qu'ils ne pouvoient pas ramer assez fort pour suivre nôtre Canot d'écorce avec les autres. Quelques efforts même qu'ils fissent avec leurs perches, ils ne purent aller assez vîte. Ainsi ils furent obligez de nous quitter,



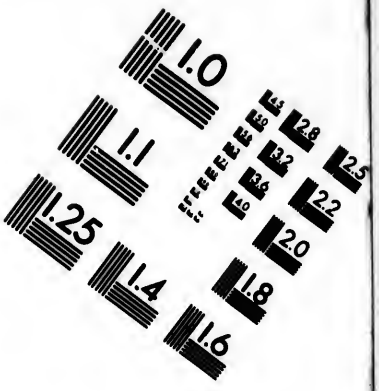
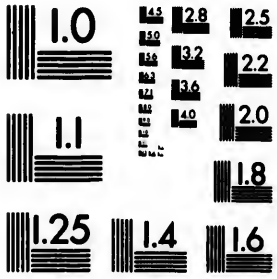
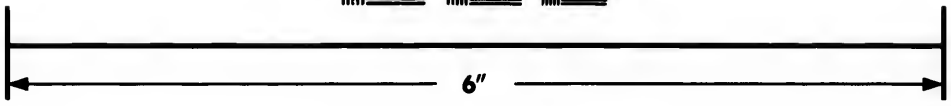


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

ter, & de nous laiſſer prendre le devant. Nous leur jettâmes deux braſſes de tabac de Martinique pour les obliger de ſe ſouvenir de nous, & ces Sauvages en nous quittant admiroient, comment nous pouvions tuer trois ou quatre canards d'un ſeul coup de fuſil, ce qui leur faiſoit faire des huées, & des cris d'étonnement. Après que nos deux hommes les eurent ſalüez à grands coups de chapeau, ils redoublerent leurs efforts à ramer, pour faire connoître à ces Barbares, qu'ils étoient capables de quelque choſe de plus, que ce qu'ils leur avoient vû faire.

Le 9. nous arrivâmes aux *Akanſa* environ à deux heures de Soleil. Il nous ſembloit, qu'après avoir été reçûs avec tant d'humanité de toutes ces Nations, qui meritent mieux le nom de peuples humains que de Barbares par leur douceur admirable, nous n'avions aucun ſujet de crainte ni de défiance, & que nous étions en auſſi grande ſûreté parmi eux, que ſi nous euſſions voyagé dans les villes de Hollande, dans

lesquelles on n'a rien à craindre. Nous ne fûmes pourtant pas sans inquietude, quand nous fûmes à l'endroit, où nous avions caché les marchandises de nos hommes. Les Sauvages avoient brûlé les arbres, sur lesquels nous avions fait des Croix pour reconnoître l'endroit de nôtre cache. D'abord nos deux hommes pâlirent dans la crainte, qu'on ne leur eût enlevé leur thrésor. Ils ne perdirent point de temps, & coururent en diligence vers le lieu de question.

Pour moi je restai sur le bord du fleuve pour regommer nôtre Canot, qui prenoit eau par plusieurs endroits. Le Picard du Gay me vint retrouver en diligence pour se rejouir avec moi, de ce qu'ils avoient retrouvé la cache en bon état. Il me dit avec de grands transports de joye, que tout y étoit de même, que nous l'avions laissé. Cependant afin que les *Akansa*, qui venoient à nous à la file, ne visent point nos hommes occupez à découvrir leurs marchandises, je pris le Calumet de paix, & je les arrêtai à fumer. C'est une

une loi inviolable parmi eux de fumer dans une conjoncture pareille, parce que si on le refusoit, on courroit risque d'être massacré par les Sauvages, qui ont une extréme vénération pour le Calumet.

Pendant que j'amusois les Sauvages, nos deux hommes vinrent prendre le Canot, que j'avois regommé, & ils y remirent adroitement les marchandises, qu'ils avoient tirées de leur cache, & ensuite ils vinrent me prendre au lieu, où j'étois avec les Sauvages. Je les entretenois par signes, en marquant mes pensées sur le table, que je tâchois de leur faire comprendre par là. Je ne savois pas un mot de leur langue, qui est toute differente de celle des peuples, avec qui nous avons conversé avant & depuis ce Voyage.

Nous remontâmes le fleuve fort gayement. Nous navigions à force de rames avec tant de vîtesse, que les *Akansa*, qui marchoient par terre, étoient obligez de doubler le pas pour nous suivre. L'un d'entr'eux, plus alerte que

que les autres, courut au Village, où nous fûmes reçûs avec plus de marques de joye encore, qu'ils n'avoient fait la premiere fois. Tout cela se faisoit de leur part dans la vûë de profiter de nos marchandises, qui passent pour de grandes richesses parmi ces peuples.

Il seroit inutile de décrire toutes les circonstances de ce qui se passa dans les danses, & dans les festins, que nous firent ces Sauvages. Nos deux hommes voyant qu'ils ne pouvoient point s'enrichir avec ces peuples par le commerce de pelleteries, parce qu'ils n'ont jamais trafiqué avec les Européens, & qu'ils ne se soucient ni de Castor, ni de peaux de bêtes fauves, dont ils ne connoissent point l'usage, me presserent de me rendre en diligence vers les Nations du Nord, où ils espéroient de trouver de ces marchandises en abondance. Et en effet les Sauvages, qui habitent vers la source du fleuve Meschasipi, commençoient d'aller en traite du côté du Lac Superieur chès les peuples, qui ont commerce avec les Européens. Nous

laissâmes des marques de nôtre amitié aux *Akansa* par quelques présens, que nous leur fîmes.

Nous partîmes le 1. d'Avril, & dans l'espace d'environ soixante lieuës de navigation nous ne trouvâmes aucun Sauvage *Chikasba*, ni *Messorite*. Apparemment ils étoient tous à la chasse avec leurs familles, ou peut-être étoient-ils en fuite par la crainte, qu'ils avoient de la Nation des préries, qui sont appellez *Tintonha* par les habitans de ces Contrées. Ce sont leurs Ennemis jurez.

Nous n'en fûmes que plus hûreux pendant nôtre route, parce que nous trouvions par tout du gibier en abondance. Cependant avant que d'arriver à l'endroit, où la Riviere des Illinois se jette dans le dit fleuve, nous trouvâmes une bande de Sauvages Messorites, qui venoient du haut du fleuve. Mais comme ils n'avoient point de pyrogues pour venir à nous, nous traversâmes à l'autre bord du côté de l'Est, & de peur d'être surpris pendant la nuit, nous

nous ne nous arrêtâmes en aucun lieu. Nous nous contentâmes donc de manger de la farine de blé d'Inde rôti, & de la viande boucannée, parce que nous n'osions faire du feu, de peur d'être découverts par quelque embuscade de Sauvages, qui nous auroient sans doute massacrez, nous prenant pour Ennemis, avant que de nous reconnoître. Cette précaution nous fit heureusement éviter le danger, que nous aurions couru sans cela.

J'avois oublié, pendant que je voyageois sur le fleuve Meschasipi, de rapporter, ce que les Illinois nous avoient souvent dit, & que nous prenions pour des contes faits à plaisir. C'est qu'à peu près vers l'endroit, appellé dans la Carte le Cap de St. Antoine, assez près de la Nation des Missionis, on y voit des Tritons & des Monstres marins dépeints, que les hommes les plus hardis n'osent regarder, parce qu'il y a de l'enchantement, & quelque chose de surnaturel. Ces prétendus monstres affreux ne sont dans le fond qu'une cheval affreusement peint

avec du Matachia de couleur rouge, & quelques bêtes fauves griffonnées par les Sauvages, qui ajoûtent qu'on ne sauroit y atteindre. Mais si nous n'avions point été pressez pour éviter quelque surprise des Barbares, il nous étoit facile de les toucher; car le dit Cap de St. Antoine n'est point si escarpé, ni si élevé que la chaîne des montagnes, qui sont du côté du Saut de Saint Antoine de Padouë, qui est vers la source du Meschasipi. Ces Barbares ajoûtoient de plus que le rocher, où ces monstres étoient peints, étoit tellement escarpé, que les passans n'y pouvoient aller. Et en effet la tradition commune parmi ces peuples est, qu'il y eut autrefois plusieurs Miamis noyez dans cet endroit du fleuve Meschasipi, parce qu'ils étoient vigoureusement poursuivis par les Mustigamea. Depuis ce temps-là les Sauvages, qui passent par cet endroit, ont accoûtumé de fumer, & de présenter du tabac à ces Mastmousets, qui sont peints fort grossierement, & cela, disent-ils, pour appaiser le *Manitou*,

ton, qui selon le langage des Algonquins, & de l'Acadie, signifie un esprit malin, ce que les Iroquois appellent *Otkon*, qui est une espece de sorcelerie, & d'esprit méchant, dont ils ignorent la malignité.

Pendant que j'étois à Quebec, on me dit, que le Sieur Jolliet avoit autrefois été sur ce fleuve Meschasipi, & qu'il avoit été obligé de retourner en Canada, parce qu'il n'avoit pû passer au delà de ces monstres, en partie parce qu'il en avoit été effrayé, & en partie aussi parce qu'il craignoit d'être pris par les Espagnols. Mais je dois dire ici, que j'ai voyagé en Canot fort souvent avec le dit Sieur Jolliet sur le fleuve S. Laurent, & même dans des temps fort dangereux à cause des grands vents, dont pourtant nous étions heureusement échapez au grand étonnement de tout le monde, parce qu'il étoit très-bon Canoteur. J'ai donc eu occasion de lui demander bien des fois, si en effet il avoit été jusques aux *Akansa*.

Ce homme, qui avoit beaucoup

de considération pour les Jesuites, qui étoient Normands de Nation (parce que son pére étoit de Normandie) m'a avoüé, qu'il avoit souvent oüi parler de ces Monstres aux Outaoüats, mais qu'il n'avoit jamais été jusque là, & qu'il étoit resté parmi les Hurons & les Outaoüats pour la traite des Castors & des autres pelleteries. Mais que ces peuples lui avoient souvent dit, qu'on ne pouvoit décendre ce fleuve à cause des Espagnols, qu'on lui avoit extrémement fait appréhender. J'ai ajoûté beaucoup de foi à ce discours du Sieur Jolliet, parce qu'en effet dans toute notre route sur le fleuve Meschasipi, nous n'avons trouvé aucune marque, [illegible] que les [illegible] d'y voya[illegible] [illegible] dans [illegible]

CHA-

CHAPITRE XLI.

Description de la beauté du fleuve Meschasipi : des terres, qui le bordent de part & d'autre, & qui sont d'une beauté ravissante : & des mines de cuivre, de plomb, & de charbon de terre, qu'on y trouve.

QUAND on est arrivé à 20. ou 30. lieuës au dessous des *Marea*, les [illegible] de ce fleuve Meschasipi [illegible] pleins de [illegible] jusques à la [illegible] trouve [illegible] environ [illegible] rante endroits, où il y a de [illegible] côteaux [illegible] modes & [illegible]. L'[illegible] du fleuve ne s'étend pas bien loin, & derriere ces bords noyez, on découvre les plus beaux pays du monde pendant la longueur de deux cens lieuës. Nous ne pouvions nous lasser de les admirer. On nous a assûré, qu'en largeur ce

sont de vastes campagnes, où on trouve des terres admirables bordées de fois à autre par des côteaux extrémement agréables, par des bois de haute futaye, & par plusieurs bocages, où l'on peut aller commodément à cheval, parce que les chemins sont fort nets, & qu'on n'y trouve aucun embarras.

Ces petites forêts bordent tout de même les rivieres, qui coupent ces campagnes en divers lieux, & qui sont fort abondantes en poisson, de même que le fleuve Meschasipi. Au reste les crocodiles y sont fort à craindre, quand [illegible] neglige. Les Sauvages [illegible], [illegible] entraînent par fois ceux de leurs [illegible] qu'ils peuvent surprendre. Ce[illegible] arrive assez rarement, car [illegible] il n'y a point d'animal, quelque feroce qu'il soit, qui ne craigne l'homme.

Les campagnes de ces vastes pays sont pleines de toute sorte de gibier & de venaison. On y trouve des taureaux sauvages, des cerfs, des chevreüils, des ours, des poules d'Inde,

des

des perdrix, des cailles, des perroquets, des bécasses, des tourterelles, des pigeons ramiers, des castors, des loutres, des martes, & des chats sauvages, pendant plus de cent cinquante lieuës. Nous n'avons pourtant point remarqué, qu'on voye des castors en approchant de la mer. Nous espérons de parler de tout ces animaux, que nous avons trouvez dans nôtre route, & d'en faire un plus grand détail. Cependant nous avons crû, que pour faire plaisir au Lecteur, il en falloit décrire quelques-uns des moins connûs.

Il y a un petit animal, dont j'ai déjà fait mention en passant, qui est assez semblable à un rat pour la figure. Il est aussi gros qu'un chat, & a le poil argenté, mêlé de noir. Sa queue sans poil, grosse comme un bon doigt, a environ d'un pied de longueur, de laquelle il se sert pour se pendre aux branches d'arbres. Il a sous le ventre une espece de sac, dans lequel il porte ses petis, quand on le poursuit.

Il n'y a point de bête farouche dans

tout ce pays-là, qui soit dangereuse pour les hommes. Celles, qu'on appelle *Michibichi*, n'attaquent jamais l'homme, quoi qu'elles devorent toutes les bêtes, quelques fortes qu'elles puissent être. La tête en est assez semblable à celle d'un loup cervier, mais elle est beaucoup plus grosse. Elles ont le corps long, aussi grand que celui d'un chevreüil, mais beaucoup plus menu. Leurs jambes sont aussi plus courtes, & elles ont les pattes comme celles d'un chat, mais beaucoup plus grosses. Les griffes en sont fortes & longues, & elles s'en servent pour tuer les bêtes, qu'elles veulent devorer. Elles en mangent quelque peu après les avoir attrapées, & ensuite elles les emportent sur [illegible]dos, & les [illegible] vous desfeuillent, sans que les [illegible] carnassieres y touchent ordinairement. Leur peau & leur queüe ressemblent assez à celles du lion, dont elles ne different qu'en grosseur à la reserve de la tête, qui est celle d'un loup cervier.

Dans les terres, qui sont à l'Ouest de

de ce fleuve Meſchacebi, il y a des animaux, qui portent les hommes. Les Sauvages nous en ont montré des pieds décharnez. Ce ſont aſſûrément des pieds de cheval.

On trouve dans tous ces pays-là des arbres de toutes les eſpeces, que nous connoiſſons, & qui ſont propres à tous les uſages, auſquels on les veut faire ſervir. On y voit les plus beaux cedres du monde, & une autre eſpece d'arbre, qui rend une gomme ſi agréable, qu'elle ſurpaſſe les meilleures paſtilles de l'Europe, pour l'odeur. Les cotonniers y ſont fort grands, & les Sauvages en font des Canots ou Pyrogues de quarante ou cinquante pieds de long, leſquels ils creuſent avec le feu. Nous en avons vû pluſieurs dans leurs Villages, qui avoient plus de cent pieds de long, & quelquefois même davantage. Il y a des arbres propres à conſtruire de grands vaiſſeaux. Nous avons déja dit, qu'on trouve du chanvre dans les campagnes, qui y vient ſans ſemer. On y peut faire auſſi de

goudron, particulierement vers la mer.

J'ai fait connoître dans la Description de ma *Louisiane*, que l'on trouve par tout des prairies, qui sont par fois de d'espace en espace de quinze ou vint lieuës de front, & de cinq ou six de profondeur, qui sont toutes disposées à y mettre la charuë. La terre y est noire & très bonne, capable de fournir la subsistence à de grandes Colonies, qui s'y établiroient. Les fèves y croissent naturellement sans les semer, & la tige subsiste plusieurs années portant du fruit. Elle devient grosse comme le bras, & monte comme le lierre jusques au sommet des plus hauts arbres. Les pêchers y sont semblables à ceux de l'Europe, & y portent de très-bons fruits, en si grande abondance, que les Sauvages sont souvent obligez de les soûtenir avec des fourches.

Pour ce qui est des arbres, qu'ils cultivent dans leurs deserts, on y voit des forêts entieres de meuriers, dont on cueille des fruits dès le mois de Mai. Il y a aussi beaucoup de pruniers, dont les

les fruits sont musquez. On y trouve communément des vignes, des grenadiers, & des maronniers. La Récolte du blé d'Inde se fait trois ou quatre fois l'année. J'ai déja dit, que nous y en trouvâmes, qui étoit mûr, & que l'autre étoit déja levé. On y réconnoît peu d'hyver, si ce n'est par les pluyes.

Nous n'avons pas eu le temps de chercher des mines. Nous avons seulement trouvé du charbon de terre en plusieurs endroits. Les Sauvages, qui ont du cuivre & du plomb, nous ont conduits dans des lieux, où on en peut trouver en assez grande abondance pour en fournir tout un Royaume. Il y a des carriéres de fort belles pierres, comme de marbre blanc, noir, & jaspé. Les Sauvages ne s'en servent ordinairement, que pour faire les Calumets, dont nous avons fait mention.

Ces peuples, quoique Barbares, paroissent communément d'un bon naturel. Ils sont affables, obligeans, & dociles. Dans le second Tome de cette Dé-

couverte nous ferons connoître, Dieu aidant, les meurs de tant de Nations differentes, que nous avons vûës. Il semble, que celles, avec qui nous étions dans le temps, que j'ai marqué au Chapitre précedent, n'ont aucun véritable sentiment de Réligion, non plus que les autres. On ne voit aucun culte règlé établi parmi eux. L'on y remarque seulement quelques idées fort confuses, & quelque espece de vénération pour le Soleil, lequel ils reconnoissent, mais seulement en apparence, pour celui qui a tout fait, & qui conserve tout.

C'est pour cela, que quand les Nadoüessans & les Issati prennent du tabac, ils jettent leurs regards sur le Soleil, lequel ils appellent *Louis* en leur langage. Afin même de marquer le respect, qu'ils lui portent, & de lui rendre une espece d'adoration, dès qu'ils ont allumé leur Pipe ou Calomet, ils le présentent à ce grand Astre avec ces paroles, *Tchoudrenon Louis*, c'est-à-dire, *fumé Soleil*.

Au

Au reste cette rencontre du mot de *Louïs*, qui est souvent dans la bouche de ces Barbares, me donna quelque espérance de succès dans mon entreprise, parce que c'est mon nom de Réligion, & que je voyois, qu'ils le prononçoient continuellement. Ils ne continuent en effet de fumer, qu'après avoir rendu hommage au Soleil sous ce nom de *Louïs*. Lors qu'ils veulent exprimer le nom de la Lune, ils l'appellent *Louïs Basatsche*, comme qui diroit, *le Soleil, qui paroît pendant la nuit*. Ainsi parmi ces Barbares le nom du Soleil & de la Lune s'exprime par le même mot de *Louïs*. Mais pour mettre de la difference de l'un à l'autre, ils ajoûtent le mot de *Basatsche*, pour signifier la Lune. De tout cela pourtant on ne peut pas conclurre, qu'ils reconnoissent véritablement le Soleil pour celui, qui a tout fait, & qui conserve tout.

Le Soleil est l'Astre prédominant parmi toutes ces Nations, qui habitent le long de [illegible]. Ils lui [illegible] souvent le meilleur & le plus [illegible] de

leur

leur chasse dans la Cabanne de leur Chef, qui en profite plus que le Soleil. Ils marmottent ordinairement quelques paroles au lever de cet Astre, & lui envoyent la premiere fumée de leurs Calumets, après quoi, quand ils fument, ils poussent la fumée, qui sort de leur bouche, vers les quatre parties du monde.

CHAPITRE XLII.

Description des divers langages de ces peuples, de leur soûmission à leurs Chefs: des manieres differentes de ces peuples de Meschasipi d'avec les Sauvages du Canada: & du peu de fruit qu'on peut espérer pour la Religion Chrétienne parmi eux.

IL est surprenant, que parmi tant de Nations, que l'on trouve dans l'Amerique,

rique, il n'y en ait pas une, qui n'ait son langage particulier, tout different des autres, quand même elles ne seroient qu'à dix lieuës les unes des autres, il faut un truchement pour se parler, parce qu'il n'y a point de langue, que l'on puisse appeller universelle, comme nous voyons par exemple, que la langue Franque est générale par tout le Levant, & que le Latin est la langue commune des Savans. Ceux, qui sont les plus voisins de quelque Nation particuliere, ne laissent pas de s'entr'entendre, lorsqu'ils se trouvent ensemble. D'ailleurs chaque peuple a son Interprete, qui demeure chés ceux de ses voisins, qui lui sont alliez, & qui y fait la fonction de Résident.

Ces Sauvages sont tous differens des peuples du Canada dans leurs maisons ou Cabannes, dans leurs mœurs, dans leurs inclinations, dans leurs coûtumes, & même dans la forme de la tête. Les peuples, qui habitent le long du fleuve Meschasipi, l'ont fort plate. Ils nous ont dit souvent, qu'il y a des hommes

mes

mes au delà de leur pays, qui ont la tête de deux ou trois doigts plus haute & plus pointuë que la leur.

Ces Nations du fleuve ont des places publiques fort grandes, des jeux, & des assemblées. Ils sont vifs, & sont fort agissans. Leurs Chefs ont une autorité plus despotique que les autres Sauvages, dont les Chefs ne peuvent rien obtenir qu'à force de prieres, & de persuasions. L'on n'oseroit passer entre le Chef de ces Nations, qui habitent au bas du fleuve, & le flambeau, qu'on allume en sa presence, & qu'il fait porter devant lui, lorsqu'il marche. On est obligé d'en faire le tour avec des démarches particulieres accompagnées de cérémonies. Ils ont des Sauvages, qui leur servent de valets, & des Officiers, qui les servent, & qui les suivent par tout. Ils distribuent leurs presens & leurs gratifications à leur gré. En un mot on y trouve des hommes fort raisonnables, qui savent se servir fort bien de leurs lumieres naturelles.

Nous n'avons vû aucun de ces Sauva-

vages du fleuve, qui eût aucune connoissance des armes à feu, non plus que des outils de fer, ou d'acier. Ils se servent de méchans couteaux, ou de haches de pierre. En cela l'experience nous a fait voir tout le contraire, de ce qu'on nous avoit dit touchant ces peuples. On nous disoit, qu'ils n'étoient éloignez que 30 ou 40 lieuës des Espagnols du nouveau Mexique, & de ceux, qui sont vers le Cap Floride, & qu'ainsi ils avoient des haches, des fusils, & tous les autres instrumens, que l'on trouve dans nôtre Europe. Nous n'avons rien trouvé de tout cela, excepté quelque matiere de porcelaines faites en forme de tuyaux enfilez les uns aux autres, pour l'ornement de la tête des femmes, de quelques bracelets de bonnes perles, qui sont grosses comme le feu, dont ils se servent pour les percer, afin de les attacher aux oreilles des filles, & des jeunes garçons. Les guerriers Sauvages nous ont fait connoître, qu'ils les apportent de fort loin des vers la mer du Sud, & qu'ils les reçoivent

vent

vent en échange de leurs Calumets de jaspe de la part de certaines Nations, qui selon toutes les apparences habitent du côté de la Floride.

Je ne dirai rien ici de la conversion des Sauvages de l'Amerique, parce que j'en ferai un ample récit dans un troisiéme Tome de cet Ouvrage, qui detrompera bien des gens de plusieurs opinions fausses, dont ils sont prévenus. Autrefois les Apôtres n'avoient qu'à ouvrir la bouche dans les pays, où la Providence conduisoit leurs pas. D'abord ils y faisoient des conquêtes & des conversions prodigieuses. Je serai confidére que comme un instrument extrémement foible pour la propagation des Mysteres de l'Evangile, sur-tout en comparaison de ces grands Serviteurs, que Dieu a employez à établir le Christianisme dans le Monde, & à y fonder son Eglise. Mais il faut avoüer, que Dieu n'attache plus la grace ni l'onction de son Esprit à nos Ministéres modernes pour espérer ces conversions miraculeuses, comme dans les premiers Siécles;

cles : mais il ſe ſert de la voye commune & ordinaire, pour convertir les hommes, quand, & comme il lui plaît.

Je me ſuis donc contenté d'annoncer de mon mieux, ſelon mes forces & mes lumieres, les principales véritez du Chriſtianiſme aux peuples, avec qui j'ai eu habitude. J'ai dit, que toutes ces Nations ont des langages differens. J'avois des principes de la Langue Iroquoiſe, & j'appris du depuis celle des Iſlati, ou Nadoüeſſans. Cependant tout cela m'a très-peu ſervi parmi les autres Sauvages. Je ne pouvois me faire entendre que par des geſtes, & par quelques termes de leurs langues, que j'apprenois inſenſiblement, & avec beaucoup de peine & de temps.

Je n'oſerois aſſûrer, que mes petis efforts pour la propagation de l'Evangile ayent produit des fruits conſidérables parmi ces peuples. Il n'y a que Dieu, qui connoiſſe les effets ſecrets de ſa grace & de ſa parole, ni qui ſache juſqu'où ces Barbares en auront profité. Tout ce que je puis dire à cet

égard,

égard, c'est, que le gain de plus sûr, que j'aye pû faire, consiste uniquement dans le baptême que j'ai fait de quelques enfans, dont j'étois mortellement affligé de la mort. Au reste je n'ai pû travailler qu'à reconnoître l'état de la Nation, & qu'à ouvrir le chemin aux Missionnaires, qui pourront se rendre dans ces vastes pays. Comme j'ai eu l'honneur de leur servir de précurseur, je m'offre d'y retourner, quand on voudra. J'y finirai mes jours de bon cœur en travaillant à mon salut & à celui de ces pauvres peuples, qui ont été privés jusques à présent des lumieres de la Foi Chrétienne. Mais [illegible] ennuyer le Lecteur, [illegible] suivre nôtre Voyage [illegible] du fleuve Mississipi.

CHAPITRE XLIII.

Description de la pêche, que nous faisions des Esturgeons. Crainte de nos gens, qui ne vouloient point passer en remontant près de l'embouchure de la Riviere des Illinois, & du changement des terres & du climat en allant vers le Nord.

Nous nous embarquâmes le 24. d'Avril, & le blé d'Inde ou gros millet venant à nous manquer, de même que la viande boucannée, nous n'avions plus d'autre moyen de subsister que par la chasse ou la pêche. Les bêtes fauves étoient assez rares aux lieux où nous étions alors, parce que les Illinois y viennent souvent, & qu'ils y ruïnent la chasse. Par bonheur nous trouvâmes quantité d'Esturgeons à longs becs, dont nous parlerons ci-après. Nous les ruïnions à coups de haches, ou d'épées

d'épées emmanchées, dont nous nous servions en cette rencontre, afin d'épargner nôtre poudre & nôtre plomb. C'étoit alors le temps, que ces poissons frayoient, & on les voit ordinairement venir près des bords du fleuve pour la fraye. Nous les tuions donc aisément à coups de hache ou avec des épées sans nous mettre à l'eau, & parce que nous en tuions tant que nous voulions, nous n'en prenions que le ventre & les morceaux les plus délicats, & nous abandonnions le reste.

Si nos hommes avoient quelque satisfaction de cette abondante pêche, ils étoient d'ailleurs dans une grande apprehension des gens, que nous avions laissez au Fort des Illinois, ou de Crevecœur. Ils craignoient, qu'encore que nous en fussions éloignez de plus de cent lieuës, qui sont peu considérables, à cause de la grande diligence, que l'on fait avec les Canots d'écorce, il ne vint des gens de ce Fort, & que voyant, qu'ils n'avoient point troqué leurs marchandises avec les Nations du Nord, on

ne

ne se saisit de leurs effets. Je leur proposai de naviger pendant la nuit, & de cabanner de jour dans les Isles, dont le fleuve est rempli, & que nous trouverions dans nôtre route.

Ce fleuve est tout plein de ces Isles, sur-tout depuis l'embouchure de la Riviere des Illinois jusqu'au Saut de St. Antoine de Padoüe, dont je parlerai ci-après. Cet expedient réussit, & en effet après avoir navigé toute la nuit, nous nous trouvâmes assez éloignez de cette embouchure approchans du Nord. Au reste les terres ne nous paroissoient plus si fertiles, ni les bois si beaux, que ceux que nous avions vûs dans les pays, qui sont au bas du fleuve Meschasipi.

CHAPITRE XLIV.

Description succinte des Rivieres, qui perdent leurs noms dans le fleuve Meschasipi : du Lac des pleurs : du Saut de St. Antoine de Padoüe : de la folle avoine, & de plusieurs circonstances de la continuation de nôtre Voyage.

Ce fleuve, comme je l'ai déja dit, a une lieuë de large presque par tout, & en quelques endroits il en a jusques à deux. Il est partagé par quantité d'Isles, remplies d'arbres entrelassez de tant de vignes, qu'on a de la peine à y passer. Il ne reçoit aucune riviere considérable du côté de l'Oüest depuis l'embouchure de la riviere des Illinois jusques au Saut de St. Antoine de Padoüe, excepté celle des *Otenta*, & une autre qui vient de l'Oüest-Nord-Oüest

Oüest, à sept ou huit lieuës de ce Saut.

Du côté du Levant on trouve d'abord une riviere peu considérable; mais un peu plus loin on trouve une autre, appellée par les Sauvages *Oüiſconſin*, ou *Miſconſin*, qui vient de l'Est, & de l'Est-Nord-Est. Après soixante lieuës en remontant on la quitte pour faire un portage de demi-lieuë, afin d'aller gagner une riviere, qui serpente extraordinairement à sa source, & par le moyen de laquelle on pouvoit se rendre à la Baye des Puans. Elle est presque aussi grande que celle des Illinois, & se jette dans le fleuve Meschasipi, où elle perd son nom. Elle est située à cent lieuës ou environ au dessus de celle des Illinois.

A vingt-cinq lieuës plus haut, remontant ce fleuve du même côté de l'Est, on trouve la riviere, nommée par les Nadoüessans ou Iroquois *Chabadeba*, ou *Chabaoüadeba*, c'est-à-dire, *Riviere noire*. Nous ne l'avons considérée qu'à son embouchure. Elle nous parût assez peu considérable.

Trente lieuës plus haut on trouve le *Lac des pleurs*. Nous le nommâmes ainſi, parce que les Sauvages, qui nous prirent, comme nous le verrons dans la ſuite, quelques-uns d'eux vouloient qu'on nous caſſât la tête. Ces gens venoient donc pleurer ſur nous pendant toute la nuit pour obliger les autres de conſentir à nôtre mort. Ce Lac, qui eſt formé par le fleuve Meſchaſipi, a ſept lieuës de longueur, & environ trois de largeur par le milieu. Il n'a point de courant, qui nous ait paru conſidérable. On en trouve ſeulement à ſon entrée & à ſon iſſuë.

A une grande lieuë du Lac des pleurs du côté de l'Eſt il y a la Riviere des Taureaux ſauvages, laquelle eſt pleine d'une quantité prodigieuſe de tortues. On l'appelle ainſi à cauſe du grand nombre de ces Taureaux, qu'on y trouve ordinairement. Nous la ſuivîmes pendant dix ou douze lieuës. Elle ſe décharge avec rapidité dans le fleuve. Mais en la remontant on la trou-

ve

ve égale & sans rapides. Elle est bordée de hautes montagnes assez éloignées en certains endroits pour former des préries, son embouchure a des bois des deux côtez. Elle est aussi profonde & aussi large que la Riviere des Illinois.

A quarante lieuës au dessus on trouve une riviere pleine de rapides, par laquelle en tirant vers le Nord on peut se rendre au Lac Superieur, qui comme nous avons dit, est plus grand que le Royaume de France, jusques à la Riviere Nissipikoüet, qui tombe dans ce Lac. Nous avons donné à cette Riviere le nom de *Riviere du tombeau*, parce que les Issati y ayant laissé le cadavre d'un de leurs guerriers, qui avoit été mordu d'un serpent sonette, je mis sur lui une couverture blanche selon la coûtume. Cette action d'humanité m'attira la reconnoissance de ceux de sa Nation, comme il me le firent paroître dans leur pays par un grand festin, qu'ils me firent, où il y avoit plus de cent Sauvages conviez.

En remontant ce fleuve dix ou douze lieuës, la navigation y eſt interrompuë par un Saut, que nous avons appellé de St. Antoine de Padoüe, lequel nous avions pris pour Patron de nos entrepriſes. Ce Saut a 50. ou 60. pieds de hauteur, & une Iſlette de Roche en forme de pyramide au milieu de ſa chûte.

Les grandes montagnes, qui bordent ce fleuve, ne durent que juſques à la Riviere de Ouiſconſin environ ſix vingts lieuës. Il commence en cet endroit à couler à l'Oüeſt, & au Nord-Oüeſt, ſans que nous ayons pû apprendre des Sauvages, qui l'ont remontée fort loin, quel eſt le lieu, où cette riviere prend ſa ſource. Ils nous ont fait connoître, qu'à vingt ou trente lieuës ſeulement au deſſus, il y a un ſecond Saut, au pied duquel il y a quelques Villages de Barbares, qui y demeurent pendant un certain temps de l'année. On les appelle *Tintonha*, c'eſt-à-dire, *la Nation des prériés.*

A huit lieuës au dessus du Saut de St. Antoine en tirant vers la droite, on trouve la riviere des Issati ou Nadoessians. Elle est étroite à son entrée: mais on la remonte en allant vers le Nord environ soixante & dix lieuës jusques au Lac des Issati, où j'ai été fait Esclave par ces Barbares. C'est de là que cette riviere, que nous avons appellée de S. François, prend sa source. Ce dernier Lac se répand dans de grands marais, où il croît de la folle avoine, de même qu'en plusieurs autres lieux jusques au bout de la Baye des Puans.

Cette folle avoine est une graine, qui croît dans les terres marécageuses, & même dans des lacs, qui n'ont que deux ou trois pieds d'eau, sans qu'on l'y seme. Elle ressemble à l'avoine: mais elle est de meilleur goût, & a les tuyaux & la tige beaucoup plus longs.

Les Sauvages la recueillent, quand elle est mûre. Les femmes en lient plusieurs tiges ensemble avec des écor-

ces de bois blanc, pour empêcher que la multitude des canards, des cignes, & des sarcelles, qui s'y trouvent ordinairement, ne la mangent toute. Les Sauvages en font leur provision pour subsister une partie de l'année, en la faisant cuire en maniere de bouillie hors du temps de leur chasse.

Le Lac des Issati est situé à environ soixante & dix lieuës à l'Oüest du Lac Superieur. Il est impossible d'aller par terre de l'un à l'autre à cause des terres marécageuses & tremblantes, qui sont entre-deux. On y peut aller en raquettes, quand il y a de la neige. Cependant on n'en fait le voyage qu'avec peine par eau, parce qu'il y a plusieurs portages, & que d'ailleurs on est obligé de faire plus de cent cinquante lieuës de chemin à cause des détours, qu'il faut prendre.

Pour y naviger plus commodément du Lac Superieur en Canot, il faut passer par la Riviere du tombeau. Nous prîmes ce chemin, & nous n'y trouvâmes plus

plus que les os du cadavre de ce Sauvage, dont j'ai fait mention ci-devant. Les ours en avoient mangé toute la chair, après qu'ils eurent arraché avec leurs pattes, dans lesquelles consiste leur plus grande force, les perches, que les parens du mort avoient fichées en terre en forme de Mausolée. L'un de nos Canoteurs y trouva un Calumet de guerre, qui étoit à côté du sepulcre, & un pot de terre renversé, dans lequel les Sauvages avoient laissé de la viande grasse de vâches ou taureaux sauvages, pour faciliter, comme ils disent, à la personne morte le voyage, qu'elle doit faire pour se rendre au pays des Ames.

Aux environs du Lac des Issati il y a quantité d'autres Lacs voisins, d'où sortent plusieurs Rivieres, sur les bords desquelles habitent les Issati, les Nadoüessans, les *Tintonha*, qui veut dire gens de prairies, les *Oüadebathon*, ou gens de Rivere, les *Chongasketon* Nation du chien ou du loup, car le mot de *Chonga* chès ces peuples signifie un

loup ou un *chien*, & plusieurs autres peuples, que nous comprenons tous sous le nom de Nadoüessans, ou Nadoüessions. Ces Barbares peuvent faire huit ou neuf mille Guerriers, vaillans, grands coureurs & très-bons Archers. Ce fut une partie de ces Nations, qui m'arrêta prisonnier, & qui me mena au haut du fleuve Meschasipi avec nos deux Canoteurs de la manière, que je vai le raconter dans le Chapitre suivant.

CHA-

CHAPITRE XLV.

l'Auteur est arrêté avec les deux Canoteurs par six vingts Sauvages, qui après plusieurs attentats sur leur vie les menerent enfin au haut du fleuve Meschasipi.

NOus avions accoûtumé de faire nos priéres trois fois le jour, comme je l'ai marqué ci-devant, & je demandois toûjours à Dieu de pouvoir rencontrer les Sauvages de jour. Leur coûtume est de tuer comme ennemis tous ceux, qu'ils trouvent de nuit, & cela dans le dessein de profiter de leurs dépoüilles, comme de haches, de couteaux, & choses semblables, qu'ils estiment plus, que nous ne faisons l'or & l'argent. Ils ne font pas même difficulté de tuer leurs Alliez, quand ils peuvent cacher leur mort, pour pouvoir se vanter un jour d'avoir tué des hommes, & de passer ainsi pour soldats, & pour gens de cœur.

Nous avions considéré avec beaucoup de plaisir le fleuve Meschasipi en le remontant vers le Nord, & cela depuis le premier d'Avril. Rien ne nous avoit empêchez de reconnoître, s'il étoit navigable haut & bas. Nous avions tué dans nôtre chemin sept ou huit gros coqs d'Inde, qui multiplient d'eux-mêmes en ces Contrées-là, comme tous les autres animaux sauvages. Nous ne manquions ni de taureaux sauvages, ni de chevreuils, ni de castors, ni de poissons, ni de chair d'ours, que nous tuïons, quand ces animaux passoient le fleuve à la nage.

Je faisois de profondes réflexions sur les douceurs, que l'on goûte dans l'exercice de la priére, & sur les avantages, que l'on en tire, lors que les miennes furent exaucées. Le même jour 12. d'Avril, pendant que nos deux hommes faisoient cuire un coq d'Inde, & que je regommois nôtre canot sur le bord du fleuve, j'apperçus tout d'un coup environ à deux heures après midi cinquante Canots d'écorce conduits par six vingts Sau-

Sauvages tous nuds, qui décendoient d'une fort grande vîteſſe ſur ce fleuve, pour aller faire la guerre aux Miamis, aux Illinois, & aux Maroha.

Nous jettâmes le bouïllon d'un coq d'Inde, que nous faiſions cuire, & nous étant embarquez promptement, nous allâmes au devant d'eux en criant, *Miſtigouche* par trois fois, & *Diatchez*, ce qui veut dire dans la langue des Iroquois, & des Algonquins, *Camarades, nous ſommes des hommes de Canots de bois.* C'eſt ainſi, qu'ils nous appellent, quand nous ſommes dans de grands vaiſſeaux. Ces cris nous furent inutiles, parce que ces Barbares ne nous entendoient pas. Ils nous inveſtirent donc, & nous tirerent quelques flêches de loin, & parce que les Vieillards me virent le Calumet de paix à la main en s'approchant de nous, ils empêcherent leur jeuneſſe de nous tuer.

Ces hommes, plus brutaux que ceux du bas fleuve, ſauterent les uns à terre, les autres dans l'eau, & nous aborderent ainſi avec des cris & des huées épou-

vantables. Nous ne faisions aucune resistance, parce que nous n'étions que trois contre un si grand nombre. L'un d'entr'eux m'arracha le Calumet de paix, que j'avois à la main, pendant que nôtre Canot & les leurs étoient amarrez au bord du fleuve. Nous leur présentâmes d'abord quelques morceaux de tabac de la Martinique, parce qu'il étoit meilleur que le leur. Les plus vieux d'entr'eux profererent ces mots, *Miamiha*, *Miamiha*: mais nous n'entendions point ce qu'ils disoient. Nous marquâmes donc sur le sable avec nôtre aviron, que les Miamis leurs ennemis, qu'ils cherchoient, avoient passé le fleuve Meschasipi, & qu'ils avoient pris la fuite pour se joindre aux Illinois.

Quand ils se virent découverts, hors d'état par consequent de surprendre leurs ennemis, trois ou quatre Vieillards ayant mis la main sur ma tête, se prirent à pleurer d'un ton extrémement lugubre, & avec un méchant mouchoir de toile d'Armenie, qui me restoit, j'e-

j'essuyois leurs larmes. Tout cela pourtant fut inutile. Ils nous firent connoître, qu'ils avoient dessein de nous massacrer, parce qu'ils ne voulurent jamais fumer dans nôtre Calumet de paix. Ils nous firent donc traverser le fleuve avec de grands cris, qu'ils faisoient retentir tous ensemble. Ils nous faisoient redoubler les coups d'aviron devant eux, afin d'aller plus vîte, & nous entendions des hurlemens horribles, capables de donner de la terreur aux hommes les plus intrepides. Ayant mis pied à terre à l'autre bord du fleuve, nous déchargeâmes nôtre Canot & nôtre équipage, dont on nous avoit déja dérobé une partie.

Nous ne laissâmes pas d'allumer du feu pour achever de faire cuire nôtre coq d'Inde. Nous en donnâmes deux, que nous avions tuez, à ces Sauvages. Ces Barbares ayant fait leur assemblée pour déliberer sur ce qu'ils feroient de nous, les deux premiers Chefs s'approcherent, & nous firent entendre par signes, que leurs guerriers vouloient nous cas-

caſſer la tête. Cela m'obligea, pendant qu'un de nos Canoteurs gardoit nôtre équipage, de m'en aller avec l'autre trouver leurs Chefs. Je jettai au milieu d'eux ſix haches, quinze couteaux, & ſix braſſes de tabac noir, après quoi baiſſant la tête, je leur fis connoître avec une hache emmanchée, qu'ils pouvoient nous tuer, s'ils vouloient.

Ce préſent en addoucit pluſieurs d'entr'eux. Ils nous préſenterent donc du caſtor à manger, ſelon leur coûtume, en nous mettant les trois premiers morceaux à la bouche après avoir ſoufflé deſſus, parce que la viande étoit chaude. Enſuite ils poſerent leur plat d'écorce devant nous pour nous laiſſer manger à nôtre fantaiſie. Tout cela ne nous empêcha pas de paſſer la nuit avec beaucoup d'inquiétude, parce qu'ils nous avoient rendu nôtre Calumet de paix, le ſoir avant que de ſe coucher. Nos deux Canoteurs étoient néanmoins dans la réſolution de bien vendre leur vie, & de ſe défendre courageuſement au cas qu'on nous vint attaquer.

Pour

'obligea, pendant
urs gardoit nôtre
aller avec l'autre
e jettai au milieu
uinze couteaux,
noir, après quoi
eur fis connoître
nchée, qu'ils pou-
s vouloient.
ldoucit plusieurs
réſenterent donc
ſelon leur coûtu-
les trois premiers
après avoir soufflé
iande étoit chau-
nt leur plat d'é-
our nous laiſſer
iſée. Tout cela
de paſſer la nuit
ude, parce qu'ils
ôtre Calumet de
e de ſe coucher.
étoient néan-
de bien vendre
des courageuſe-
s vint attaquer.
Pour

Pour moi je leur dis, que j'avois réſolu de me laiſſer tuer ſans reſiſtence, afin d'imiter le Sauveur, qui s'étoit remis volontairement entre les mains de ſes bourreaux. Nous veillâmes l'un après l'autre, afin de n'être pas ſurpris en dormant.

CHAPITRE XLVI.

Réſolution, que les Barbares prirent d'emmener l'Auteur avec ſes deux hommes dans leur Pays au haut du fleuve Meſchaſipi.

LE 13. Avril de grand matin un Capitaine nommé *Narrhemba*, du nombre de ceux qui vouloient nous maſſacrer, & qui avoit le corps peint, me demanda mon Calumet de Paix. Il le remplit de tabac de leur pays, après quoi il fit fumer premierement tous ceux de ſa bande, & en ſuite tous les autres, qui

qui avoient resolu de nous tuer. Il nous fit signe d'aller avec eux dans leur Pays. Ils s'en retournerent donc avec nous. Ainsi leur ayant fait rompre leur entreprise contre leurs ennemis, je ne fus pas fâché dans cette occasion de pouvoir continuer nos Découvertes avec ces peuples.

La plus grande de mes inquietudes étoit, que j'avois de la peine à dire mon Office, & à faire mes priéres devant ces Barbares. Plusieurs d'entr'eux me voyant remuer les lévres me dirent d'un ton fier, *Onackanché*, mais comme je ne savois pas un mot de leur langue, nous croyions, qu'ils se mettoient en colere. Michel Ako Canoteur me dit tout effrayé, que si je continuois à dire mon Breviaire, ces gens nous tueroient sans misericorde. Le Picard du Gay me pria au moins de faire mes priéres en cachette pour ne plus irriter ces Barbares. Je suivis l'avis du dernier. Mais plus je me cachois, plus j'avois de Sauvages à ma suite. Lors que j'entrois dans les bois, ils croyoient que j'y allois ca-

cacher quelques marchandises sous terre. Ainsi je ne savois de quel côté me tourner pour faire mes devotions, car ils ne me quittoient point de vûë.

Cela m'obligea de dire enfin à nos deux hommes, que je ne pouvois me dispenser de dire mon Office: que s'ils nous massacroient pour ce sujet, je serois la cause innocente de leur mort aussi-bien que de [illegible] femme, qu'ainsi je courois le même danger qu'eux, mais qu'enfin ce peril ne devoit pas me dispenser de mon devoir. Au reste ces Barbares vouloient me dire par ce mot de *Onuckentsabé*, que le livre, que je lisois, étoit un méchant esprit, comme j'ai appris depuis étant parmi eux. Je connûs donc à leurs gestes, qu'ils en avoient quelque aversion. Ainsi afin de les y accoûtumer je chantois pendant le chemin les Litanies à livre ouvert. Ils crurent, que mon Breviaire étoit un esprit, qui m'apprenoit à chanter pour les divertir. Tous ces peuples aiment naturellement à chanter.

CHA-

CHAPITRE XLVII.

Insultes & avanies, que les Sauvages nous firent, avant que de nous conduire chès eux. Ils attentent souvent à nôtre vie.

LES insultes, que ces Barbares nous firent pendant nôtre route, sont au dessus de toute imagination. Nôtre Canot étoit plus grand & plus chargé que les leurs. Pour eux ils n'ont ordinairement qu'un carquois rempli de fléches, un arc, & une méchante peau passée, qui leur sert ordinairement de couverture à deux personnes. Les nuits sont encore assez froides en cette [illegible] parce que nous approchons toujours du Nord. Ainsi on a besoin de se bien couvrir la nuit.

Ces gens voyant, que nous ne pouvions pas aller aussi vîte qu'eux, firent entrer trois guerriers dans nôtre Canot.

Canot. L'un se mit à ma gauche, & les deux autres se rangerent auprès de nos hommes pour les aider à ramer, afin que nous les pussions suivre. Ces Barbares font quelquefois trente lieuës par jour, lors qu'ils sont presſez d'aller à la guerre, ou qu'ils ont dessein de surprendre leurs ennemis. Ceux, qui nous avoient pris, étoient de divers villages, & étoient fort partagez dans leurs sentimens à nôtre égard. Nous nous cabannions tous les soirs auprès de ce jeune Chef, qui avoit demandé nôtre Calumet de paix. Nous lui faisions connoître par là, que nous nous mettions sous sa protection.

Mais l'envie se mit parmi les Sauvages. Le Chef, nommé *Aquipaguetin*, dont un des fils avoit été tué par les Miamis, voyant, qu'il ne pouvoit se vanger sur cette Nation, tourne toute sa vangeance contre nous. Il pleuroit pendant toutes les nuits ce fils, qu'il avoit perdu à la guerre. Il prétendoit par là porter ceux, qui étoient de sa bande, à le vanger, à nous tuer, & à se

à se saisir de tout nôtre équipage, afin de pouvoir poursuivre ensuite ses ennemis. Mais les autres Sauvages, qui étoient charmez de nos marchandises de l'Europe, étoient bien aises de nous conserver, afin d'attirer d'autres Européens chés eux. Ils souhaitoient surtout d'avoir du fer, qui leur étoit fort précieux, & dont ils avoient reconnû l'usage, lors qu'un de nos Canoteurs avoit tué trois au quatre outardes ou coqs d'Inde d'un coup de fusil. Pour eux ils ne pouvoient tuer qu'un de ces oiseaux à la fois avec leurs flêches.

Nous avons reconnû depuis, que les mots *Manza Onäkanché* signifient *du fer, qui a un méchant esprit*. C'est ainsi qu'ils nommoient un fusil, qui brise les os d'un homme, au lieu que leurs flêches ne font que glisser au travers des chairs & des muscles, qu'elles percent, sans briser les os, que fort rarement. C'est pour cela, que ces peuples guérissent plus facilement les blessures, qui se font à coups de flêches, qu'on ne fait celles de nos fusils.

Lors

Lors que nous fûmes pris par ces Barbares nous n'avions navigé qu'environ cent cinquante lieuës, en remontant le fleuve depuis la riviere des Illinois. Nous navigâmes avec eu pendant dix-neuf jours, tantôt au Nord, & tantôt au Nord-Oüest selon les rhombes de vent, qu'il faisoit, & selon le jugement, que nous en avons fait par la Bousſole. Ainsi depuis que ces Barbares nous eurent forcez de les suivre, nous fîmes plus de deux cens cinquante lieuës sur le même fleuve. Ces Sauvages vont d'une grande force en Canot. Ils rament depuis le matin jusqu'au soir sans discontinuer. A peine s'arrêtent-ils pendant le jour pour prendre leur réfection.

Pour nous obliger à les suivre, ils nous donnoient ordinairement quatre ou cinq hommes, afin de nous faire aller plus vîte. Nôtre Canot étoit plus grand & plus chargé que les leurs, de sorte que nous avions besoin d'eux pour aller aussi vîte qu'eux. Nous cabannions ordinairement, quand il pleuvoit;

voit : mais quand il faiſoit beau, nous couchions à terre ſans abri. Nous avions par là le moyen de contempler les Aſtres & la Lune, quand elle éclairoit. Malgré les fatigues du jour les plus jeunes guerriers de ces Sauvages alloient danſer le Calumet à quatre ou cinq de leurs Chefs juſques à minuit; le Capitaine, chès lequel ils alloient, envoyoit en cérémonie à ceux, qui chantoient, un guerrier de ſa famille pour les faire fumer l'un après l'autre dans ſon Calumet de guerre, qui ſe diſtingue de celui de paix par la diverſité des plumes.

La fin de cette eſpece de Sabbat ſe faiſoit tous les jours par les deux plus jeunes de ceux, qui avoient eu des parens tuez à la guerre. Ils prenoient pluſieurs flêches, leſquelles ils préſentoient croiſées par la pointe à leurs Chefs en pleurant amérement. Ils les leur donnoient à baiſer nonobſtant la force de leurs cris. Au reſte les fatigues du jour, & les veilles de la nuit n'empêchoient pas que les Vieillards

ne

ne s'éveillaſſent preſque tous à la pointe du jour, de peur d'être ſurpris par leurs ennemis. Dès que l'Aurore paroiſſoit, l'un d'entr'eux faiſoit le cri ordinaire, & en un moment les guerriers entroient dans leurs Canots. Quelques-uns paſſoient autour des Iſles pour tuer quelques bêtes fauves, & les plus alerte alloient par terre pour découvrir par le moyen de la fumée le lieu où étoient leurs ennemis.

CHAPITRE XLVIII.

Les avantages, que les Sauvages du Nord ont ſur ceux du Sud à la guerre, & la Cérémonie que fit un des Capitaines en nous faiſant faire halte à midi.

PENDANT que les Sauvages du Nord ſont en guerre, ils ont accoutumé de ſe poſter toujours ſur la pointe de quelques-unes de ces Iſles, dont le fleuve

eſt plein, afin d'y être en ſûreté. Ceux du Sud, qui ſont leurs ennemis, n'ont que des pyrogues, avec leſquelles ils ne peuvent pas voguer fort vîte, parce que ces pyrogues ſont fort peſantes. Il n'y a que les Nations du Nord, qui ayent du bouleau pour faire des Canots d'écorce : les peuples du Sud ſont privez de cet avantage. Ainſi ceux du Nord ont une facilité admirable d'aller de Lac en Lac & de Riviére en Riviére pour attaquer leurs ennemis. Lors qu'ils ſe voyent découverts, ils ſont en aſſûrance, pourvû qu'ils ayent le temps de rentrer dans leurs Canots. Ceux, qui les pourſuivent par terre, ou dans des pyrogues, ne les ſauroient atteindre, ni les pourſuivre avec aſſez de diligence.

Pour ce qui eſt de faire la guerre par embuſcade, les Sauvages du Nord y ſurpaſſent toutes les Nations du monde, à cauſe qu'ils ſont fort patiens à ſouffrir la faim & les plus grandes injures du temps. Ils ne vont qu'à coup

coup sûr dans les embuscades. Ils sont toûjours assûrez du secours de trois ou quatre de leurs camarades, au cas que leurs ennemis les attaquent. Ils en viennent donc toûjours à bout, à moins qu'ils ne soyent accablez par une trop grande multitude, qui les empêche d'entrer dans leurs Canots, ou de se sauver à la fuite.

Pendant un des dix-neuf jours de nôtre navigation, qui fut fort pénible, le Chef nommé *Aqaipaguetin*, qui m'adopta depuis pour son fils, comme nous le verrons dans la suite, s'avisa de faire halte sur le midi dans une grande prérie, située à l'Ouest de Meschasipi. Ce Chef avoit tué un gros ours fort gras: il en fit festin aux principaux Chefs de guerriers. Après le repas ces Sauvages marquez tous au visage, ayant le corps peint, chacun étant distingué par la figure de quelque animal selon son genie, & selon son inclination, ayant même leurs cheveux frottez d'huile d'ours, & parsemez de plûmes rouges & blanches, & les têtes chargées

de duvet d'oiſeaux, danſoient tous ayant les poings ſur les côtez, & frappoient de la plante du pied contre la terre d'une ſi grande force, que les marques y paroiſſoient. Pendant cela l'un des fils du Maître de la cérémonie donnoit à fumer à tous ces gens-là dans le Calumet de guerre, & cependant il pleuroit fort amerement. Le pére, qui gouvernoit toute la cérémonie lugubre, l'accompagnant d'une voix lamentable & entrecoupée de ſoûpirs & de ſanglots capables d'attendrir le cœur le plus dur, baignoit tout ſon corps de ſes larmes. Après quoi il s'adreſſoit tantôt aux guerriers, & tantôt à moi, me mettant les mains ſur la tête, & faiſant la même choſe à nos deux Canoteurs. Par fois il levoit les yeux au ciel, & proferoit le mot de *Lonïi*, qui dans ſa langue ſignifie le Soleil. Il ſe plaignoit à cet Aſtre de la mort de ſon fils, & tâchoit par là d'obliger tout ſon monde à le vanger de ſes ennemis.

Pour nous, autant que nous pouvions juger de cette cérémonie, nous croyons que

que tout cela tendoit à nous faire perir. En effet nous avons connû dans la suite, que ce Barbare en avoit voulu fort souvent à nôtre vie: mais voyant l'opposition, qu'il y avoit du côté des autres Chefs, qui s'y opposoient, il nous fit rembarquer, & se servit d'autres ruses pour avoir peu à peu les marchandises de nos gens. Il n'osoit les prendre hautement, comme il le pouvoit, parce qu'il craignoit, que ceux de sa Nation ne le blâmassent de lâcheté, vice, que les plus Barbares ont en horreur.

CHAPITRE XLIX.

Ruses & artifices d'Aquipaguetin pour avoir adroitement les marchandises de nos deux Canoteurs, avec plusieurs autres événemens de nôtre Voyage.

IL est aisé de remarquer par tout ce que nous avons dit, qu'*Aquipaguetin*

rin étoit fort ruſé. Il avoit avec lui les os de quelqu'un de ſes parens défunt, leſquels il conſervoit avec beaucoup de ſoin dans des peaux paſſées, & ornées de pluſieurs bandes rouges & noires de porc-épic. Il aſſembloit donc de temps en temps ſon monde pour leur donner à fumer, & en ſuite il nous faiſoit venir l'un après l'autre pour nous obliger de couvrir de quelques marchandiſes de l'Europe les os du défunt, & d'eſſuyer les larmes qu'il avoit répandues pour lui, & pour ſon fils, lequel avoit été tué par les Miamis.

Pour appaiſer ce vieillard ruſé, nous jettâmes ſur les os du mort pluſieurs braſſes de tabac de la Martinique, des haches, des couteaux, de la raſſade, & quelques bracelets de porcelaine noire & blanche. Voilà comment ce Barbare nous épuiſoit par des motifs, ſur leſquels on n'avoit rien à dire. Il nous faiſoit connoître, que ce qu'il nous demandoit ainſi, n'étoit que pour le mort, & pour donner aux guerriers, qu'il avoit amenez avec lui, & en effet

fet il leur distribuoit tout ce que nous lui donnions. Il nous faisoit concevoir par là, que comme Capitaine il ne prenoit pour lui, que ce que nous lui donnions de bon gré.

Pendant les jours sus-dits de nôtre navigation nous couchâmes à la pointe du Lac des pleurs. Nous le nommâmes ainsi à cause des larmes, que ce Chef y répandit toute la nuit. Lors qu'il étoit las de pleurer, il faisoit venir un de ses fils, qui pleuroit à sa place. Son dessein en cela étoit d'exciter la compassion des guerriers, & de les obliger à nous tuer, afin de poursuivre ensuite leurs ennemis, & de vanger ainsi la mort du fils, qu'il avoit perdu.

Ces Sauvages envoyoient par fois leurs meilleurs coureurs par terre, & ces gens chassoient des troupes de taureaux sauvages, & les forçoient de passer le fleuve à la nage. Ils en tuoient par fois quarante ou cinquante, dont ils ne prenoient que la langue, & les endroits les plus délicats: ils laissoient le

reſte, dont ils ne vouloient pas ſe charger, afin de faire une plus grande diligence, & de nous rendre plus promptement à leurs villages.

Il faut avoüer, que nous mangions de bons morceaux : mais nous n'avions ni pain, ni vin, ni ſel, ni épices, ni aucun autre aſſaiſonnement, & cela a duré pendant les quatre dernieres années de près de douze, que j'ai demeuré dans l'Amerique. Dans nôtre dernier Voyage nous avons ſubſiſté de même, ayant de l'abondance en de certains temps, & étant réduits dans d'autres à manquer de tout, ſi bien que nous ne mangions point pendant vingt-quatre heures, & quelquefois même davantage. La raiſon en eſt, que dans ces petits Canots d'écorce, on ne ſauroit ſe charger de beaucoup de choſes. Ainſi quelque précaution que l'on ait, on ſe voit ſouvent dénué de toutes les choſes neceſſaires à la vie. Si nos Religieux de l'Europe eſſuyoient autant de fatigues & de travaux, & s'ils faiſoient des abſtinen-

ces

ces pareilles à celles, que nous avons faites si long-temps dans l'Amerique, on ne demanderoit point d'autre preuves de Canonisation. Mais il faut dire aussi, que ce qui ôtoit le prix à nos jûnes, c'est, que si nous souffrions dans de semblables conjonctures, nos souffrances n'étoient pas tout-à-fait volontaires: nous faisions, comme on dit ordinairement, de necessité vertu.

CHAPITRE L.

Des Vieillards pleurent pour nous pendant la nuit. Nouvelles insultes d'Aquipeguetin. Maniere, dont les Sauvages allument du feu par friction.

PENDANT plusieurs nuits il y avoit des Vieillards, qui venoient pleurer fort amérement sur nous. Ils nous frottoient souvent les bras & tout le

corps de leurs mains, lesquelles ils nous mettoient en suite sur la tête. Ces pleurs me faisoient beaucoup de peine. Ils m'empêchoient de dormir; & nous avions pourtant besoin de repos après la grande fatigue du jour. Par dessus tout cela ils me donnoient de l'inquiétude. Je ne savois qu'en penser. Il me sembloit, que ces Barbares pleuroient, parce que quelques-uns de leurs guerriers avoient résolu de nous tuer. Et je m'imaginois aussi par fois, qu'ils pleuroient par un effet de la compassion, qu'ils avoient du mauvais traitement, qu'on nous faisoit. Ainsi ces larmes me faisoient bien de la peine.

Dans une autre occasion Aquipaguetin rentra dans ses fâcheuses humeurs. Il avoit si bien menagé la plus grande partie des guerriers, qu'un jour ne pouvant camper auprès du Chef *Narbetoba*, qui nous protegoit, nous fûmes obligez de nous aller placer avec nôtre Canot & nôtre équipage au bout du campement. Alors ces Barbares nous firent connoître, que ce Chef avoit ab-

so-

solument résolu de nous casser la tête. Cela nous obligea de tirer encore d'une caisse vingt couteaux, & du tabac, que nous jettâmes tout en colere au milieu des mécontens.

Ce malhûreux regardant ses gens les uns après les autres sembloit hésiter leur demandant leur avis pour savoir, s'il refuseroit, ou s'il accepteroit nôtre présent. Comme nous baissions la tête en lui mettant une hache à la main pour nous tuer, le jeune Chef, qui faisoit semblant d'être nôtre Protecteur, & qui l'étoit peut-être en effet, nous prit par le bras, & tout en furie nous mena à sa Cabanne. Un de ses freres prenant des fléches les cassa toutes en nôtre présence, pour nous assûrer par là, qu'il empêcheroit qu'on ne nous tuât.

Le lendemain ils nous laisserent seuls dans nôtre Canot sans nous donner des Sauvages pour nous aider, comme ils avoient fait jusque là. Ils demeurerent tous derriere nous. Après quatre ou cinq lieuës de navigation un autre

Chef vint à nous & nous fit débarquer. Après cela il arracha de l'herbe, & en fit trois petis monceaux, sur lesquels il nous fit asseoir. En suite il prit un bout de bois de cedre tout plein de petis creux ronds, dans l'un desquels il mit une baguette plus dure que le cedre : il frotta rudement cette baguette entre les paûmes de ses mains, & alluma du feu de cette maniere. Il se servit de ce feu pour allumer le tabac de son grand Calumet, & après qu'il eût pleuré quelque temps, & qu'il nous eût mis les mains sur la tête, il me donna à fumer dans un Calumet de paix, & nous fit connoître, que dans six jours nous serions dans son pays.

CHA-

CHAPITRE LI.

Cérémonie des Barbares, lors qu'ils partagerent les prisonniers, & continuation du Voyage par terre.

APRES donc que nous eûmes ainsi voyagé dix-neuf jours en Canot, nous arrivâmes enfin à cinq ou six lieuës du Saut, que nous avons nommé de St. Antoine, comme nous avons eu lieu de le reconnoître depuis. Ces Barbares nous firent mettre pied à terre dans une Anse du fleuve Meschasipi, après quoi ils s'assemblerent pour aviser à ce qu'ils feroient de nous. Enfin ils nous separerent, & nous donnerent à trois Chefs de Famille à la place de trois de leurs enfans, qui avoient été tuez à la guerre. Après cela ils se saisirent de nôtre Canot, & prirent tout nôtre équipage. Ils mirent le Canot en pieces, de peur que nous ne nous en

ſerviſſions pour retourner chès leurs ennemis. Ils cacherent les leurs dans des aunayes pour s'en ſervir, lors qu'ils voudroient aller à la chaſſe, & quoi que nous puſſions nous rendre commodément par eau dans leur pays, il nous obligerent pourtant de faire ſoixante lieuës par terre.

Ils nous faiſoient marcher ordinairement depuis la pointe du jour juſques à deux heures de nuit. Nous paſſions les rivieres à la nage. Ces Barbares, qui ſont pour la plûpart d'une taille extraordinaire, portoient nos habits & nôtre équipage ſur la tête, & nos deux Canoteurs, plus petis que moi, ſur leurs épaules, parce qu'ils ne ſavoient nager. En ſortant de l'eau, qui étoit ſouvent toute pleine de glaces, parce que nous tirions toûjours vers le Nord, à peine pouvois je me ſoûtenir. La gélée même continuoit encore toutes les nuits dans cette ſaiſon-là. Nous avions donc les jambes toutes ſanglantes des glaces que nous rompions à meſure que nous paſſions à gué des lacs

ou

ou des rivières. Nous ne mangions qu'une fois en vingt-quatre heures. Encore n'étoit ce que quelques morceaux de viande boucannée, que ces Sauvages nous donnoient à regret.

J'étois si foible, que je me suis souvent couché par terre, résolu de mourir plûtôt que de suivre ces sauvages, qui marchoient d'une vîtesse extraordinaire, laquelle surpasse toutes les forces des Européens. Afin de nous faire hâter, ces Barbares allumoient souvent le feu dans les herbes sèches des prérie, par lesquelles nous passions. Ainsi nous étions obligez par force de marcher, ou de nous laisser brûler. J'avois un chapeau, que j'avois pris pour me garentir de l'ardeur du Soleil pendant l'Eté. Je le laissai tomber bien des fois dans le feu, parce qu'il n'étoit pas ferme dans ma tête. Ces Barbares l'en retiroient, & me donnoient la main pour me sauver du feu, qu'ils avoient ainsi allumé tant pour hâter nôtre marche qu'afin d'avertir leurs gens de leur retour. Je dois dire ici, que si le Picard

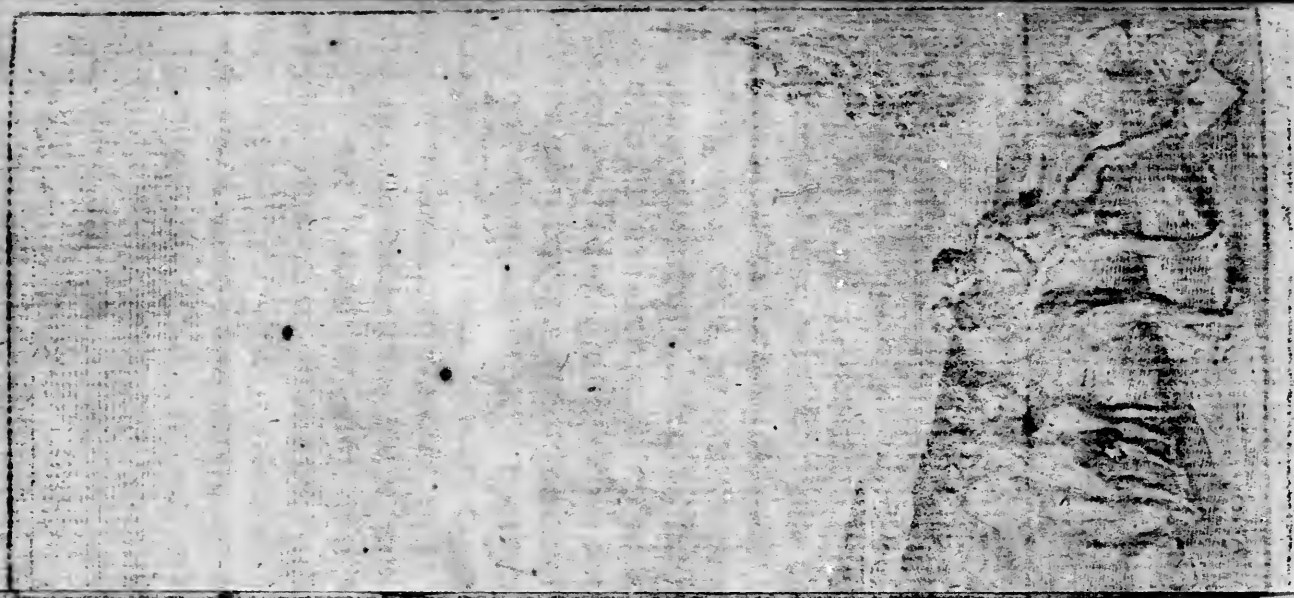
du

du Gay ne m'eût souvent fortifié dans ce pénible & fâcheux voyage, j'aurois indubitablement succombé à la fatigue, parce que les vivres & les forces me manquoient.

CHAPITRE LII.

Contestation des Sauvages sur le partage de nos marchandises, & de nôtre équipage avec mes ornemens Sacerdotaux, & ma cassette.

APRES avoir fait environ soixante lieuës de portage, & après avoir souffert la faim, la soif, & mille outrages de la part des Barbares, marché jour & nuit sans delai, passé des lacs & des rivières à gué, & souvent même à la nage, comme nous approchions du Village de ces peuples, qui sont situez dans des lieux marécageux, & inaccessibles à leurs ennemis, ils partagerent



gerent entr'eux toutes les marchandises de nos deux Canoteurs. Peu s'en fallut, qu'ils ne s'entretuassent pour le rouleau de tabac de Martinique, qui étoit encore d'environ cinquante livres. Ces peuples en font plus de cas que les Européens ne font de l'or. Ils en ont de très-bon parmi eux : mais celui, que nous avions, étoit si bien filé, & si bien tourné en andouilletes, qu'ils en étoient charmez. Les plus raisonnables d'entr'eux nous firent connoître par signes, qu'ils donneroient plusieurs peaux de castors à nos deux Canoteurs, pour ce qu'ils nous prenoient : mais les autres nous ayant pris comme Esclaves, parce qu'ils disoient, que nous portions des armes à leurs ennemis, soûtenoient, qu'ils n'étoient pas obligez de donner du retour pour les choses, qu'ils nous prenoient.

Tout cela se passoit ainsi, parce que cette bande étoit composée de deux ou trois peuples differens. Les plus éloignez craignant, que les autres

tres ne retinſent toutes les marchandiſes dans les premiers villages, où ils devoient paſſer, voulurent par avance en prendre leur part.

Ces Barbares n'eurent pas plus d'égard, pour ce qui me regardoit, que pour les marchandiſes de nos deux Canoteurs. Ils prirent donc auſſi ma chaſuble de brocard, & tous les ornemens de ma Chapelle portative, excepté le calice, qu'ils n'oſerent toucher. Ils voyoient, que ce vaſe d'argent doré reluiſoit. Ils fermoient donc les yeux, & nous firent connoître depuis, que c'étoit un eſprit, qui les feroit mourir. Ils voulurent briſer une caſſette, que j'avois, & qui fermoit à clef. Ils me firent connoître, que ſi je ne l'ouvrois, ou ſi je n'en rompois la ſerrure, ils le feroient eux-mêmes avec des roches pointuës, qu'ils me montrerent. Le ſujet de cette violence venoit, de ce qu'ils n'avoient pû ouvrir cette caſſette pendant la route, ce qu'ils avoient tenté pluſieurs fois pour viſiter ce qui y étoit enfermé. Ils n'a-

n'avoient aucune connoissance des clefs, ni des serrures. D'ailleurs ils ne prétendoient pas se charger de la cassette, mais seulement des hardes qui y étoient. Je l'ouvris donc, & quand ils virent, qu'il y avoit si peu de choses, & qu'il ne s'y trouvoit que des livres & des papiers, ils la laisserent là.

CHAPITRE LIII.

La troupe approche du village; Conseil des Sauvages pour savoir, s'ils nous tueroient, ou s'ils nous sauveroient en nous adoptant pour leurs enfans. Réception, que nous firent ces peuples, & de l'usage qu'ils firent de ma chasuble.

APRES cinq fort grandes journées de marche par terre sans nous reposer que

que trés-peu pendant la nuit à la belle étoile, nous apperçûmes enfin quantité de femmes & d'enfans, qui venoient au devant de nôtre petite armée. Tous les Anciens de cette Nation s'assemblerent à nôtre sujet. Nous voyons des Cabannes, aux piliers desquelles il y avoit des torches de paille & de grandes herbes séches, où ces Barbares ont accoûtumé d'attacher & de brûler les Esclaves, qu'ils ont conduits chès eux. Ils faisoient chanter le Picard du Gay, qui tenoit entre ses mains, & qui secoüoit une calebasse remplie de cailloux ronds. Je voyois de plus, que ses cheveux & son visage étoient peints de couleurs differentes, & qu'on avoit attaché une touffe de plûmes blanches à sa tête. Nous crûmes alors avec beaucoup de raison, qu'ils avoient dessein de nous faire mourir. Nous en avions des conjectures assez fortes & assez plausibles. Ils pratiquerent en effet plusieurs cérémonies, que leur sont ordinaires, quand ils veulent brûler leurs ennemis.

L

Le mal étoit en tout cela, qu'aucun de nous ne pouvoit se faire entendre à ces Sauvages. Cependant après plusieurs yeux, & plusieurs priéres, que les Chrétiens doivent faire à Dieu en de semblables occasions, ces Barbares nous apporterent à manger de la folle avoine, dont j'ai fait mention. Il nous la présenterent dans de grands plats d'écorce de bouleau. Les femmes Sauvages l'avoient assaisonnée avec des bluez. Ce sont des graines noires, qu'elles font sécher au Soleil pendant l'Eté, & qui sont aussi bonnes que des raisins de Corinthe. Nos Flamands les appellent en leur langue *Clakebessen*.

Pendant ce festin, qui étoit le meilleur repas, que nous eussions fait depuis que ces Barbares nous avoient pris, il y eut de fort grandes contestations entre Aquipaguetin & les autres sur la distribution, qu'ils vouloient faire de nos deux Canoteurs & de moi. Enfin Aquipaguetin comme Chef du parti l'emporta, & se tournant du côté de l'un des principaux Chefs, il me présenta à fumer

mer dans son Calumet de paix, & il reçût en même temps celui, que nous avions apporté, comme le symbole de l'union, qui devoit être desormais entre ces Barbares & nous. Il m'adopta donc pour son fils à la place de celui, qu'il avoit perdu à la guerre.

Le Capitaine Narhetoba & un autre en firent de même avec nos deux Canoteurs. Cette séparation nous fût fort sensible, quoi qu'elle fût mêlée de quelque plaisir, de voir qu'on nous laissoit la vie. Le Picard du Gay me tira à quartier pour se confesser, parce qu'il ne pouvoit encore s'assûrer. Il craignoit donc de mourir de la main de ces Barbares. Cela l'obligea de m'embrasser cordialement, & de me demander pardon du passé après l'avoir demandé à Dieu. J'eusse été ravi de voir Michel Ako dans de semblables dispositions. Je ne laissai pourtant pas de leur donner à l'un & à l'autre des marques d'une extréme tendresse.

Enfin les Sauvages nous conduisirent chacun à leurs villages & nous séparérent

rent ainſi. Nous marchâmes au tra- marais dans l'eau juſqu'à mi- pendant une lieuë de chemin, bout duquel cinq des femmes d'A- ipaguetin, lequel m'avoit adopté, reçûrent dans l'un des trois Canots écorce, qu'elles avoient amenez, & menerent à une petite lieuë de là une petite Iſle, où étoient leurs abannes.

CHAPITRE LIV.

Réception faite à l'Auteur par les parens d'Aquipaguetin. Ils le font ſuer pour le guérir de ſes fatigues. Uſage, qu'ils font de ſa Chapelle, & de ſes ornemens.

J'ARRIVAI dans ce lieu au commencement du mois de Mai 1680. Je n'en puis point marquer le jour préciſé-

cisément, parce que les Sauvages, qui m'avoient fort harcelé pendant le chemin, m'empêcherent de faire toutes les petites observations, que j'eusse bien voulu. D'ailleurs il y a environ sept ou huit heures de difference entre les jours & les nuits de l'Europe, & de l'Amerique Septentrionale, à cause de la retrogradation du Soleil. Nous avions toûjours eu le Cap à l'Ouëst depuis la Rochelle jusques à Québec, & depuis Québec au Sud-Ouëst jusques à ce que nous fûmes arrivez à Meschasipi, ce qui faisoit une notable variation de l'Eguille aimantée.

Cette variation consistoit en un mouvement inconstant de l'Eguille, qui dans de certains parages déclinoit du Nord au Nord-Est, & dans d'autres se tournoit du Nord au Nord-Ouëst. Jamais nous ne pouvons être assûrez de nos estimes dans les voyages de long cours, à moins que d'être assûrez du chemin, que nos vaisseaux ou nos Canots peuvent faire par jour, & quelle est la variation de l'Eguille en chaque

que parage. Nous trouvâmes plusieurs minutes de variation selon le rhombe de vent, que nous prenions.

A dire le vrai de plus habiles gens que moi auroient perdu la mémoire de bien des choses dans le tracas d'affaires pareilles à celles que j'ai euës.

A l'entrée de la Cabanne du Capitaine Aquipaguetin, qui m'avoit adopté, un de ces Barbares, qui me paroissoit d'un âge décrepit, nous présenta à fumer dans un grand Calumet, & me frotta la tête & les bras en pleurant fort amérement. Il me témoignoit en cela la compassion, qu'il avoit de me voir si fatigué. Et en effet il me falloit souvent deux hommes pour me soûtenir, & pour m'aider à me lever. Il y avoit une peau d'ours auprès du feu, sur laquelle le plus jeune garçon de la Cabanne me fit coucher, & m'oignit ensuite les cuisses, les jambes, & la plante des pieds avec de la graisse de chats sauvages.

Le fils d'Aquipaguetin, qui m'appelloit son frere, portoit en parade

me chasuble de brocard sur son dos tout nud. Il y avoit enveloppé les os d'un homme considérable d'entr'eux, pour la memoire duquel ces Barbares avoient de la vénération. La ceinture de Prêtre, faite de laine rouge & blanche avec deux houpes au bout, lui servoit de bretelles, & il portoit en triomphe, ce qu'il appelloit *Lowis Chiouen*, qui signifie, comme je l'ai apris depuis, la robbe de celui, qui se nommoit le Soleil. Après que ces Sauvages eurent fait servir cette chasuble d'ornement à couvrir les os de leurs morts dans leurs plus grandes cérémonies, ils en firent présent à des peuples, qui leur sont alliez, & qui demeurent à l'Ouëst à quatre ou cinq cens lieuës de leur pays. Ils étoient venus chès eux en Ambassade, & y avoient dansé le Calumet.

Le lendemain de nôtre arrivée Aquipaguetin, qui étoit Chef d'une grande famille, me couvrit d'une robbe de peaux passées du ventre de taureaux sauvages. Il m'en donna une seconde, qui étoit composée de dix grandes peaux de ca-

cistors. Ce Barbare me montra six ou sept de ses femmes, car la Polygamie regne parmi ces peuples. Il leur dit, à ce que j'appris ensuite, qu'elles devoient me regarder comme un de leurs fils. En suite il posa devant moi un plat d'écorce, dans lequel il y avoit des brêmes, & d'autres poissons blancs pour me régaler. Il donna ordre à tous ceux, qui étoient là, de m'appeller du nom, que je devois avoir selon le rang, que je tenois dans cette nouvelle parenté.

Ce nouveau pére voyant, que je ne pouvois me lever de terre, que par le moyen de deux personnes, fit faire une étuve, dans laquelle il me fit entrer tout nud avec quatre Sauvages, qui avant que de commencer à suer, se lierent le prépuce avec des liens faits d'écorce de bois blanc. Il fit couvrir cette étuve avec des peaux de taureaux sauvages, & y fit poser des cailloux, & des morceaux de rochers tout rouges, après quoi il me fit signe de retenir mon haleine de fois à autre, ce que je

fis comme les Sauvages, qui étoient avec moi. Du reſte je me contentai de me couvrir d'un mouchoir.

D'abord que ces Barbares eurent pouſſé leur haleine avec aſſez de force, Aquipaguetin commença à chanter d'une voix forte & tonnante. Les autres le ſeconderent, & me mettans tous la main ſur le corps, ils me frottoient, & pleuroient amérement. Je commençois à tomber en défaillance, & cela m'obligea de ſortir de l'étuve. A peine pus-je prendre mon habit de St. François pour me couvrir, tant j'étois foible. Ils continuerent de me faire ſuer de la même maniere trois fois la ſemaine. Cela me rendit de la vigueur, & je me ſentis auſſi ſain & & auſſi fort qu'auparavant.

CHAPITRE LV.

Faim, que l'Auteur souffre parmi les Barbares. Ils admiroient sa bousſole, & une marmite de fer, qu'il avoit. Il compoſe un petit Dictionnaire, & les inſtruit ſur la Réligion, ſur la Polygamie, & le Célibat.

JE paſſois ſouvent de méchantes heures parmi ces Sauvages. Aquipaguetin, qui m'avoit adopté, ne me donnoit qu'un peu de folle avoine cinq ou ſix fois la ſemaine avec des œufs de poiſſons boucanniez pour me nourrir. Les femmes faiſoient cuire tout cela dans des pots de terre. De plus il me menoit dans une Iſle voiſine avec ſes enfans, des hommes, & des femmes pour y labourer la terre avec une pioche, & une petite bê-

che, que j'avois retirée des mains de ceux, qui nous avoient volez. Nous y semâmes du tabac, & des legumes d'Europe, que j'y avois portées, & dont Aquipaguetin faisoit fort grand cas.

Cet homme pour se rendre plus considérable parmi sa Nation assembloit souvent les Anciens de son village, & en leur présence il me demandoit ma bousole, que j'avois gardée avec moi. Lors que je faisois tourner l'éguille aimantée avec une clef, il disoit avec raison, que nous autres Européens allions par tout le monde guidez par cette machine. Ce Chef, qui étoit habile Orateur, persuadoit à tout son monde, que nous étions des esprits, & que nous étions capables de faire des choses, qui surpassoient leurs forces. A la fin de son discours, qui étoit fort pathetique, tous les Vieillards pleuroient sur ma tête, admirans en moi ce qu'ils ne pouvoient comprendre.

J'avois une marmite à trois pieds de

de la figure d'un lion, dont nous nous servions dans le voyage pour cuire nôtre viande. Ce vaisseau n'étoit pas si sujet à se casser, que les chaudieres ordinaires, lesquelles sont plus fragiles, de sorte que nous voyant sans Chaudronnier pour les raccommoder au besoin, nous avions pris cette marmite. Les Barbares ne l'oserent jamais toucher de la main sans l'avoir auparavant envelopée de quelque robbe de castor. Ils en donnerent une si grande terreur à leurs femmes, qu'elles la faisoient attacher à quelques branches d'arbre. Autrement elles n'auroient osé se rendre ni dormir même dans la Cabanne, si elle n'eût été.

Nous voulûmes en faire présent à quelques Chefs; mais ils ne voulurent ni l'accepter, ni s'en servir, parce qu'ils croyoient, qu'il y avoit quelque malin Esprit caché, qui les auroit fait mourir. Tous ces peuples sont sujets à de pareilles superstitions. Les Jongleurs leur font croire tout

ce qu'ils veulent. Je fus quelque temps parmi eux ſans pouvoir me faire entendre. Mais la faim commençant à me preſſer, je me mis à faire un Dictionnaire de leur langue par le moyen de leurs enfans. Je me familiariſois avec eux, autant qu'il m'étoit poſſible, afin de m'inſtruire.

D'abord que j'eus apris le mot de *Taketchiabien*, qui ſignifie en leur langue, *comment appelles-tu cela?* je fus bien-tôt en état de raiſonner des choſes les plus familiaires avec eux. Cela m'étoit aſſez difficile au commencement, parce qu'il n'y avoit point d'Interprete, qui entendit les deux langues. Ainſi pour demander le mot de *courir* par exemple, je doublois mes pas, & je courois effectivement d'un bout à l'autre de la Cabanne, afin qu'en ſuite je puſſe mettre dans mon Dictionnaire le mot de leur langue, qui ſignifie *courir*. Les Chefs de ces Barbares, voyant mon inclination à apprendre leur langue, me diſoient ſouvent, *Vatchiſon Igagabé*, c'eſt-à-dire,

dire, *Esprit, tu prens bien de la peine. Mets du noir sur le blanc.* Par ce moyen ils me faisoient souvent écrire. Ils me nommoient un jour toutes les parties du corps humain. Mais je ne voulus point coucher sur le papier certains termes honteux, dont ces peuples ne font point de scrupule de se servir à toute heure. Ils me réiteroient souvent le mot *d'égagahé*, pour me dire, *Esprit, mets donc aussi ce mot comme les autres.*

Ils se divertissoient ainsi avec moi, & se disoient souvent l'un à l'autre, *quand nous interrogeons le Pére Louis*, car ils m'avoient ainsi ouï nommer par nos Canoteurs, *il ne nous répond pas : mais dès qu'il a regardé ce qui est blanc*, (parce qu'ils n'ont point de terme pour designer le papier) *il nous répond, & nous fait entendre ses pénsées. Il faut*, ajoûtoient-ils, *que cette chose blanche soit un Esprit, qui lui fait connoître tout ce que nous lui disons.* Ils tiroient une consequence de là : C'est, que

nos deux Canoteurs n'avoient pas tant d'esprit que moi, puis qu'ils ne pouvoient travailler comme moi sur ce qui est blanc. Ainsi cette écriture leur faisoit croire, que je pouvois tout.

Lors que ces Sauvages voyoient, qu'il tomboit de la pluye en si grande abondance, que cela les empêchoit d'aller à la chasse, ils me disoient de la faire cesser. Je savois déja assez de leur langue pour leur répondre. Je leur disois donc en leur montrant du doigt les nuées, que celui, qui étoit le grand Capitaine du Ciel, étoit le Maître de la pluye & du beau temps, & qu'il disposoit de tous les événemens en général des hommes, & de tout l'univers: que ce qu'ils me disoient de faire, dependoit du premier Moteur, & non pas de moi: qu'il m'avoit envoyé chès eux pour le leur faire connoître comme leur Créateur, & leur Redempteur.

Ces Sauvages me voyant distingué par

par mes habits de nos deux Canoteurs, & n'ayant point de connoissance du célibat, me demandoient souvent, quel âge je pouvois avoir, & combien j'avois de femmes & d'enfans. Ils ont accoûtumé de conter les années par les hyvers. Ces hommes, qui sont sans lumieres & sans instruction, étoient surpris de la réponse, que je leur faisois. Je leur disois donc en leur montrant nos deux Canoteurs, que j'étois allé visiter à trois lieuës de nôtre village, qu'un homme ne pouvoit épouser qu'une femme parmi nous, laquelle même il ne pouvoit quitter que par la mort: que pour moi j'avois promis au grand Maître de la vie de vivre sans femme, & de venir demeurer avec eux pour leur faire connoître les volontez du grand Maître du Ciel & de la Terre, & pour vivre pauvrement avec eux, éloigné de mon pays, où toutes sortes de biens abondent.

Il est vrai, me dit un de ces Barbares, que nous n'avons point de chasse en ces lieux, & que tu souffres: mais attens l'Eté, nous irons tuer

des taureaux sauvages dans les pays chauds, & alors tu pourras te recompenser du mauvais temps, que tu passes. J'aurois été fort content, s'ils m'eussent donné manger, comme à leurs enfans; mais ils se cachoient de moi, & se relevoient de nuit pour manger à mon insçu: & quoi que les femmes ayent par tout plus de tendresse que les hommes, cependant elles conservoient le peu de poisson, qu'elles avoient, pour en nourrir leurs enfans. Elles me considéroient comme un Esclave, que leurs Guerriers avoient fait dans le pays de leurs Ennemis. Elle préféroient donc la vie de leurs enfans à la mienne. En quoi il est certain, qu'elles avoient raison.

Il y avoit des Vieillards, qui venoient souvent pleurer sur ma tête d'une maniere fort triste. L'un m'appelloit son petit fils, l'autre son neveu, & tous ensemble me disoient, j'ai compassion de te voir si long-temps sans manger, & d'apprendre, que tu as été si maltraité dans ton voyage; ce sont

de

de jeunes Guerriers sans esprit, qui t'ont voulu tuer, & qui t'ont dérobbé tout ce que tu avois. Si tu voulois des robbes de castors, ou de taureaux sauvages pour essuyer tes larmes, nous t'en donnerions : mais tu n'as rien voulu de tout ce que nous t'avons présenté.

CHAPITRE LVI.

Le plus considérable Chef des Issati & Nadoüessans fait de grands réproches à ceux, qui nous avoient pris. l'Auteur baptise la fille de Mameniſi.

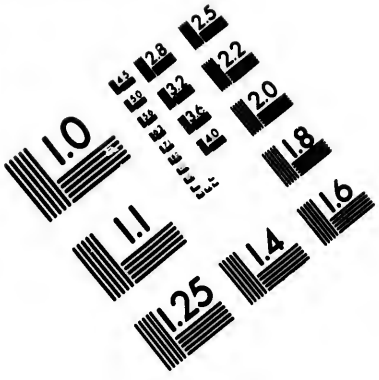
LE nommé Ouäficondé, c'est-à-dire, *le Pin percé*, le plus sage, & le plus considérable de tous les Chefs des Issati & Nadoüessans, fit paroître de l'indignation contre les Guerriers, qui nous avoient si maltraitez. Il dit en plein Conseil, que ceux, qui nous

avoient volé ce que nous avions, étoient semblables à des chiens affamez, qui dérobbent un morceau de viande dans un plat, & puis s'enfuïent : que ceux, qui en avoient usé de la sorte à nôtre égard, meritoient qu'on les regardât comme des chiens, puis qu'ils avoient fait un affront sanglant à des hommes, qui leur apportoient du fer & des marchandises, dont ils n'avoient point eu de connoissance jusque là, & qui leur étoient pourtant si utiles : qu'il trouveroit un jour le moyen de se venger de celui, qui nous avoit causé cet outrage. Cette réprimende étoit digne d'un Chef de l'importance de Ouäficondé. Cette action généreuse fut fort utile du depuis à toute la Nation, comme nous le verrons dans la suite.

Comme j'allois souvent visiter les Cabannes, je trouvai un jour l'enfant d'un nommé Mameniſi fort malade. L'ayant un peu examiné, je vis, que cet enfant n'échapperoit pas de sa maladie. Je priai nos deux Canoteurs de m'en dire leur sentiment, & je leur fis connoî-

nôtre, que je croyois être obligé en conſcience de le baptiſer. Michel Ako ne voulut pas venir avec nous dans la Cabanne, où cet enfant étoit malade. Il me dit pour s'excuſer, que je ſavois, que pour n'avoir pas voulu diſcontinuer de dire mon Breviaire, nous avions couru riſque d'être maſſacrez par les Sauvages: qu'ainſi il étoit à craindre, que le Baptéme, que nous allions faire, ne nous expoſât au même danger.

Ce malhûreux aimoit mieux conſentir à quelques ſuperſtitions des Barbares, que de m'aider dans un ſi loüable deſſein. Il n'y eut que le Picard du Gay, qui me ſuivit pour ſervir de parrain, ou plûtôt de témoin à ce Baptéme. Je nommai cet enfant Antoinette à cauſe de St. Antoine de Padouë, d'autant plus que le dit Picard du Gay s'appelloit Antoine Auguelle, natif d'Amiens, & neveu de Monſieur du Cauroi Procureur Général des Prémontrez, & du depuis Abbé de Beaulieu, à qui je le rendis à nôtre retour du Canada. Je pris donc un petit plat d'écor-



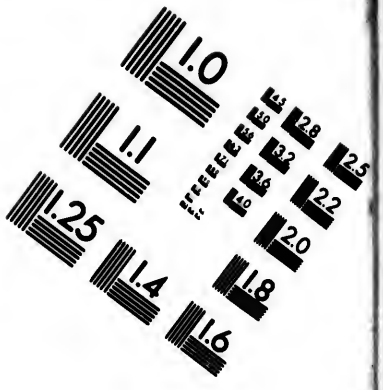
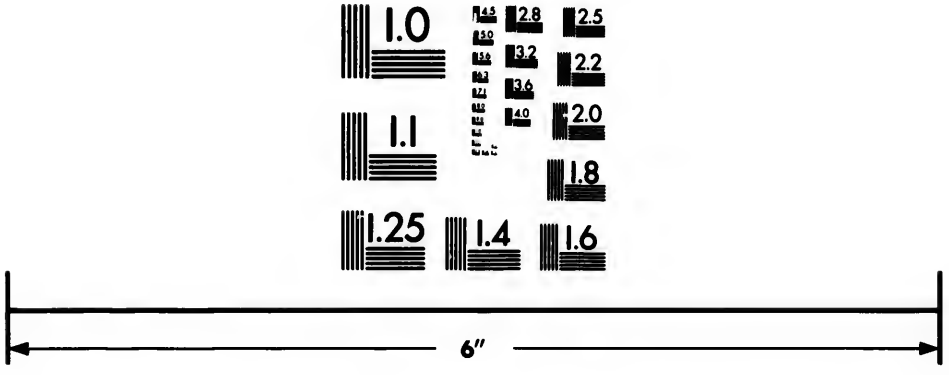


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

ce faute d'autres utensiles, & j'y mis de l'eau commune & ordinaire. J'en versai sur la tête de cette fille Sauvage, & je proferai ces paroles, *Créature de Dieu, je te baptise au nom du Pére, du Fils, & du St. Esprit.* Je pris la moitié d'une nappe d'Autel, que j'avois arrachée des mains d'un Sauvage, lequel me l'avoit volée, & je la mis sur le corps de cet enfant.

Au reste je n'accompagnai ce Baptéme d'aucune autre cérémonie, parce que je n'étois plus en état de dire la Messe, & que je n'avois plus d'ornemens Sacerdotaux. Je crus, que ce linge ne pouvoit servir à un meilleur usage, qu'à ce qui s'ensevelir le premier enfant de cet Payenne, qui eût été honoré du St. Baptême. Je ne sai, si la douceur de ce linge avoit causé quelque espéce de soulagement à cette nouvelle baptisée: mais enfin elle rioit le lendemain entre les bras de sa mére, qui croyoit que j'avois guéri son enfant. Cependant elle mourut quelque temps après, ce qui me donna beaucoup de satisfaction & de joye.

Si

Si cet enfant fût revenu en santé, il étoit fort à craindre, qu'elle ne suivit les traces de ses parens, & qu'elle ne demeurât dans leurs infames superstitions faute de Prédicateur pour l'instruire. Et en effet si ceux de sa nation demeurent dans les tenebres de l'ignorance, & s'ils continuent à pécher sans la Loi, ils periront, comme dit l'Apôtre, sans la Loi. J'étois donc fort aise, que Dieu eût tiré cette nouvelle baptisée de ce monde, de peur qu'elle ne tombât dans les tenebres, si elle venoit à se guérir, & que cela ne servit à l'engager dans l'erreur, & dans le vice. J'ai toujours attribué ma conservation au mépris des grands dangers, que j'ai couru, au soin que j'avois pris de baptiser cet enfant.

CHA-

CHAPITRE LVI.

Ambassade envoyée aux Issati des Sauvages, qui habit à l'Ouest de ces Peuples. qui fait voir, qu'il n'y point de Détroit d'Ani & que le Japon est dan même Continent que la Louis ne.

SOUS l'Empereur Charles Quint Pères Récollects furent les prem envoyez par son ordre dans le Nouv Mexique en qualité de Missionair & dès ce temps-là ils furent au delà la Mer Vermeille. La plus remarq ble des Epoques du Détroit d'An est au temps de nôtre excellent Réli eux Martin de Valence, qui fut le p mier Evêque de la grande ville Mexique. Nous avons déja fait ment de lui.

D

Dans la ſuite du temps on a reconnû, ...e ce Détroit d'Anien étoit imaginai... Pluſieurs perſonnes diſtinguées par ...r grand ſavoir ſont de ce ſentiment. ... puis joindre ici une preuve de cette ...nté à toutes les leurs. C'eſt, que ...dant que j'étois parmi les Iſſati & ... Nadoüeſſans, il y vint quatre Sauva... en Ambaſſade chés ces Peuples. Ils ...oient de plus de 900. lieuës du côté ... Oüeſt. Ils nous firent entendre par ... Interpretes des Iſſati, qu'ils avoient ...rché quatre Lunes: c'eſt ainſi, qu'ils ...ellent les mois. Ils ajoûtoient, que ... pays étoit à l'Oüeſt, & que nous ... au Levant, à l'égard de leurs con... ; qu'ils avoient toûjours marché ...dant ce temps-là ſans s'arrêter que ... dormir, & pour tuer à la chaſſe ...oi ſubſiſter. Ils nous aſſûroient, ...'il n'y avoit point de Détroit d'A... , & qu'aſſûrément ils n'avoient ...contré ni paſſé dans leur route au... grand Lac, c'eſt le terme, dont les ...uvages ſe ſervent pour repréſenter la ..., ni aucun bras de mer.

Ils

Ils nous certifierent de plus, que
Nation des Aſſenipoüalacs, dont le
eſt marqué ſur la Carte, & qui ſo
au Nord-Eſt des Iſſati, n'étoient q
ſix ou ſept journées de nous: que tou
les Nations de leur connoiſſance,
ſont à l'Ouëſt, & au Nord-Oüe
n'ont aucun grand Lac aux environs
leurs vaſtes Pays, mais ſeulement
rivieres, qui décendent du Nord
travers des Nations voiſines de le
confins du côté du grand Lac, c'eſt-
dire, de la mer dans la langue des Sa
vages: que là il y a des Eſprits, &
Pygmées ou petis hommes, pa
qu'en effet ils ſont d'une très-petite
ture, comme les peuples plus avancez
en avoient aſſurez, & que toutes les N
tions, qui ſont ſituées au delà de
pays, & qui ſont les plus proches d'eu
habitent dans des prairies, & dans
campagnes immenſes, où on trou
quantité de taureaux ſauvages, de
ſtors, qui ſont plus gris que ceux
Nord, dont le poil tire plus ſur
noir, & pluſieurs autres bêtes fauves
qu

qui fourniſſent de très-belles pellete-
ries.

Les quatre Sauvages ſus dits, qui é-
toient venus en Ambaſſade, nous ont
encore aſſûrez, qu'il y a fort peu de
bois dans les pays, par leſquels ils a-
voient paſſé pour ſe rendre au lieu, où
nous étions, & qu'ils étoient par fois
obligez de faire du feu avec de la fien-
te de taureaux ſauvages pour cuire de
la viande dans des pots de terre, dont
ils ſe ſervent, n'en ayant, & n'en
connoiſſant point d'autres.

Toutes les circonſtances, que nous
venons de rapporter, font connoître,
qu'il n'y a point de Détroit d'Anien,
comme on le repréſente ordinairement
dans les Cartes. Pour preuve de la
créance que j'en ai, je m'offre ici de
mettre mon cœur de retourner avec tels
Vaiſſeaux, que ſa Majeſté Britannique,
ou les Hauts & Puiſſans Seigneurs des
Etats Généraux des Provinces Unies
trouveront à propos d'y envoyer pour
en faire l'entière Découverte. Je n'ai
point d'autre but devant les yeux, que
la

la gloire de Dieu, la propagation de l'Evangile, l'instruction de tant de peuples aveuglés & ignorans, qu'on néglige depuis tant de siécles, & l'utilité du commerce, qui étant bien entendu augmentera de plus en plus entre les sujets du Roi d'Espagne mon Souverain, & ceux de sa Majesté Britannique & des dits Hauts & Puissans Seigneurs la correspondance, & l'union propre à les faire vivre, & à les faire travailler en commun au bien public. Je declare, que je n'ai point d'autre vûe, & que d'ailleurs mes intentions sont pures & droites, & que je souhaite de rendre service à toute la terre, sauf le respect & l'obéissance que je dois premiérement à mon Prince naturel, au Roi d'Angleterre, & à leurs Hautes Puissances, auxquels je dois beaucoup pour le bon accueil, qu'ils m'ont fait. Peut-être que d'autres n'auroient très-mal recompensé de mes penibles Voyages, dans lesquels j'm'étois proposé de contribuer à la gloire de Dieu, au salut des Ames, & au bien

en de l'Europe. Je sai bien qu'en
nser. Depuis plusieurs années quel-
s efforts, que les Anglois & les Hol-
dois, les peuples du monde, qui
gent le plus sur l'Ocean, ayent
ure pour aller à la Chine & au Ja-
par la Mer glaciale, ils n'ont pû
ssir jusques à présent. Mais par
oyen de ma Découverte j'espére,
aidant, que toute l'Europe ver-
qu'on pourra trouver un passage
mode pour s'y rendre. On pour-
effet se transporter par des rivie-
navables dans des gros Vaisseaux
la Mer pacifique, & de là il sera
aller à la Chine & au Japon sans
sous la ligne Equinoctiale. Ceux,
auront lû ma Relation, & qui
ideront un peu les Cartes, qu'on
jointes, reconnoîtront aisément la
té de ce que je dis.

CHA-

tre fort violente. Mais enfin ces deu
dernieres caſcades ſont une eſpece d
crochet ou de trait quarré, & ſaute

Mais enfin ces deux
font une eſpece de
quarré, & ſauten

gnes, qui font une grande ravine bor-
de de rochers, leſquels ſont aux deux
côtés du fleuve.

CHAPITRE LVIII.

Les Issati s'assemblent pour la chasse des taureaux sauvages. Refus, que les deux Canoteurs font de prendre l'Auteur dans leur Canot pour décendre la riviere de St. François.

APRES deux mois ou environ de mauvais jours passez chès les Issati & les Nadoüessans, ces Nations s'assemblerent pour la chasse des taureaux sauvages; & les Chefs en ayant reçu les lieux, afin de ne se point embarasser les uns les autres, ont fait disperser plusieurs bandes.

Aquipaguetin, ce Chef, qui m'avoit adopté pour son fils, voulut me mener à l'Oüest avec environ deux cens milles: mais me souvenant de la réprimende, que le grand Chef Ouäsicoudé lui avoit faite, du mauvais traitement

ment, que j'avois reçû de lui, je craignis, qu'il ne s'en vengeât sur moi, quand nous serions loin. Je lui répondis donc, que j'attendois des Esprits, c'est-à-dire dans leur langue, des Européens, à la riviére de Ouïsconsin, qui se décharge dans le fleuve Meschasipi, & que selon la promesse, qui m'en avoit été faite par le Sieur de la Salle, ils devoient s'y rendre avec du fer, & d'autres marchandises, qui leur étoient inconnûës, & que s'il vouloit tourner de ce côté-là, j'en aurois bien de la joye. Il y seroit venu volontiers: mais ceux de sa bande l'en empêchérent.

Nous décendîmes donc vers le commencement du mois de Juillet 1680. vers le Sud avec le grand Chef Ouäsicondé, & environ 80. Cabannes de 300. familles, & 250. Guerriers. Les Sauvages, qui n'avoient que de vieux Canots, ne purent me donner de place, de peur de m'incommoder. Ils allerent quatre journées plus bas pour y prendre du bouleau, afin de faire un plus

grand nombre de Canots. Je fis un trou en terre pour y mettre mon calice de vermeil doré avec mes petis livres & papiers jusqu'à nôtre retour de la chasse. Je ne gardai que mon Breviaire avec moi, afin de n'être point à charge.

Je me mis sur le bord d'un Lac, qui forme la riviére de St. François, où je tendois les bras aux Canoteurs, qui passoient fort vîte les uns après les autres, pour les prier de me prendre avec eux. Nos deux Européens avoient un Canot, que les Sauvages leur avoient donné. Ils ne voulurent pourtant jamais m'y recevoir. Michel Ako me répondit brutalement, qu'il m'avoit mené assez long-temps. Cette réponse brusque & mal-honnête me causa beaucoup de chagrin, voyant que j'étois abandonné par des gens de ma Nation & de ma Réligion, à qui je n'avois jamais fait que du bien, comme eux-mêmes l'avoient souvent reconnu chés des personnes de la premiere qualité, où j'étois reçu avec toutes sortes de marques

de distinction, pendant qu'on les laissoit à la porte.

Dieu, qui par sa grace ne m'a jamais abandonné dans mon voyage, inspira à deux Sauvages de me prendre avec eux dans leur Canot, quoi qu'il fût plus petit que celui de nos Européens: j'y fus continuellement occupé à en jetter l'eau avec un plat d'écorce, parce qu'elle y entroit par plusieurs petis trous, en quoi j'eus assez de peine, parce que je ne pouvois m'empêcher d'être moüillé. Cependant il fallut prendre patience. On peut bien dire de ce petit bâtiment, que c'étoit un coffre à mort, à cause de sa fragilité, & de son peu de valeur. Ces sortes de Canots ne pesent ordinairement qu'environ cinquante livres, & on les fait tourner à l'envers par le moindre mouvement du corps, à moins que d'être habitué de longue main à cette sorte de navigation.

A nôtre débarquement du soir, le Picard me fit d'excuse, pour que leur Canot étoit à demi pourri, & qu'il se fût indubitablement brisé, si nous y eussions

été trois, qu'il nous eût fallu rester en chemin. Nonobstant cette excuse je leur dis, qu'étant Chrétiens ils n'en devoient pas user de cette maniere, surtout nous trouvans parmi des peuples Barbares : qu'ils m'avoient abandonné mal à propos, me laissant seul à plus de 800. lieuës des habitations du Canada par les circuits, qu'il falloit faire pour y retourner : que s'ils avoient reçû quelque bon traitement des Sauvages, ce n'étoit qu'à cause des saignées, que je faisois à quelques Asthmatiques, de l'Orviétan, & de quelques autres remedes, que je conservois soigneusement.

J'ajoûtai à tout cela, que j'avois eu le moyen par là de sauver la vie à quelques-uns de ces Barbares, qui avoient été mordus par des serpens sonnettes, dont je parlerai dans mon second Tome : que d'ailleurs je rasois proprement la couronne, que les enfans des Sauvages portent jusqu'à l'âge de 18. ou 20. ans, que ces Barbares ne la peuvent faire qu'avec beaucoup de peine en brûlant les

les cheveux avec des caillous plats, qu'ils on fait rougir dans le feu : que j'avois pû rien gagner sur eux pour leur salut à cause de leur stupidité naturelle : qu'il m'avoit fallu les prendre d'abord par la partie animale : mais qu'au reste j'avois gagné leur amitié par les services, que je leur avois rendus : qu'ils nous auroient sans doute tuez après nous avoir fait souffrir beaucoup, s'ils n'eussent reconnû, que j'avois des remedes propres à rendre la santé aux malades, choses dont ils font grand cas.

Il n'y eut que le Picard du Gay, qui en se retirant chès son hôte me pria de l'excuser. Mais le grand Chef Ouäsicondé ayant appris l'action inhumaine de nos deux Canoteurs, les fit venir au Conseil, & leur dit, qu'il me retireroit desormais, non pas des mains d'Aquipaguetin, qui m'avoit adopté après avoir attenté plusieurs fois sur ma vie, mais de la compagnie de ces deux malhûreux, qui m'avoient lâchement abandonné. Si je ne me fusse avisé de rompre trois flé-

fléches en préſence de ce brave Chef, nos deux Canoteurs préſens, il les auroit indubitablement fait tuer à l'inſtant. Je n'oublierai jamais l'humanité de ce grand Capitaine, qui me traita toûjours ſi favorablement en toutes choſes. Nos deux hommes en étant ſurpris, me promirent en ſuite une entiere fidélité en toutes choſes.

CHAPITRE LIX.

Les Sauvages font halte au deſſus du Saut de St. Antoine de Padouë. Ils ſe trouvent en néceſſité de vivres. L'Auteur va avec le Picard à la riviere d'Oüisconſin. Avantures de leur Voyage.

QUATRE jours après nôtre départ pour la chaſſe des taureaux ſauvages, les Barbares firent halte à huit

huit lieuës au dessus du Saut de Saint Antoine de Padouë sur une éminence, qui étoit vis-à-vis de la riviere de St. François. Les femmes Sauvages firent leurs chantiers en attendant ceux qui devoient apporter des écorces pour en faire des Canots. Cependant la jeunesse alloit à la chasse des cerfs, des chevreüils & des castors; mais ils tuoient si peu de bêtes fauves pour autant de gens, qu'à peine chacun pouvoit-il avoir un morceau de viande. Il falloit se contenter d'avaller du bouillon une fois en vingt-quatre heures.

Cela nous obligea le Picard du Gay & moi de chercher des senelles, des groseilles, & de petis fruits sauvages, qui nous faisoient souvent plus de mal que de bien. Je suis persuadé que sans l'Orvietan en poudre, dont nous nous servions pour corriger la mauvaise nourriture, nous eussions couru grand danger de la vie. Cette extréme necessité nous fit prendre la résolution, au refus que Mi-

chel Ako fit de venir avec nous, d
nous en aller dans un méchant C
not à la riviere de Ouïsconsin, d
laquelle nous étions éloignez d'envi
ron cent trente lieües, pour voir si l
Sieur de la Salle nous auroit tenu pa
role. Il nous avoit promis fort po
sitivement de nous envoyer des hom
mes & des marchandises avec de la
poudre & du plomb dans le lieu,
que je viens de marquer. C'est de
quoi il nous avoit assûrez avant son dé
part des Illinois.

Les Sauvages ne nous auroient pas
permis de faire ce voyage, si l'un des
trois ne fût resté avec eux. Ces Bar
bares selon le sentiment du grand Chef
Ouäsicondé vouloient me retenir &
donner la liberté à nos deux Cano
teurs. Mais Michel Ako, qui appré
hendoit de souffrir dans ce voyage, n'y
voulut jamais consentir. Voyant donc
qu'il avoit pris goût à la vie de ces
Sauvages, je priai leur Chef de me lais
ser aller avec le dit Picard, ce qu'il m'ac
corda.

Nous

Nous n'avions pour tout équipage, que quinze ou vingt coups de poudre, un fusil, un méchant petit pot de terre, que les Sauvages nous avoient donné, un couteau pour nous deux, & une robbe de castor : tout cela pour faire environ deux cens cinquante lieuës de chemin. Nous nous abandonnâmes ainsi à la Providence. Comme nous faisions le portage de nôtre petit Canot au Saut de St. Antoine de Padouë nous apperçûmes cinq ou six de nos Sauvages, qui avoient pris le devant. L'un d'entr'eux étoit monté sur un chêne vis-à-vis de la grande chûte d'eau. Ce pauvre aveugle spirituel pleuroit amérement, & avoit attaché aux branches de cet arbre une robbe de castor passée : elle étoit blanche par dedans, & garnie de porc-épic.

Ce Barbare l'offroit apparemment en sacrifice à ce Saut, qui de soi-même est affreux, [illegible] quelque chose de fort admirable. Cependant il n'approche pas de celui de Niagara. J'ouïs que ce Sauvage disoit en pleurant à chaudes lar-

mes, & en s'adreſſant à cette caſcade, Toi, qui es un Eſprit, fais en ſorte, que ceux de ma Nation paſſent ici tranquillement ſans malheur; que nous puiſſions trouver un grand nombre de taureaux ſauvages, & que nous ſoions aſſez hûreux pour vaincre nos Ennemis, & pour faire un bon nombre d'Eſclaves, que nous amenerons ici pour les tuer devant toi, après leur avoir beaucoup fait ſouffrir. Les Meſſeneks, c'eſt ainſi qu'ils appellent la Nation des Outtouágamis, ont tué de nos parens. Fais en ſorte que nous puiſſions nous vanger ſur eux de cet affront.

C'eſt ce qui leur arriva inopinément: car en revenant de la chaſſe des taureaux, ils allerent attaquer leurs Ennemis. Ils en tuerent un bon nombre, & ramenerent des Eſclaves, qu'ils firent mourir devant ce Saint de la maniere du monde la plus inhumaine, comme nous le verrons au Second Tome. Au reſte quand ils manquoient cent fois leur coup après une cérémo-

rémonie telle que nous venons de la décrire, que le hazard les y faſſe réuſſir une fois, cela ſuffit pour les rendre obſtinez dans leurs coûtumes ſuperſtitieuſes. Cette robbe de caſtor offerte ainſi dans cette eſpece de ſacrifice ſervit à l'un de nos Européens, qui s'en accommoda à ſon retour, & qui auroit été ravi de faire ſouvent de pareilles rencontres.

A une lieuë au deſſous du Saut de Saint Antoine, le Picard du Gay fut obligé de s'en retourner ſur ſes pas par terre pour reprendre ſa boite à poudre, qu'il avoit oubliée à ce Saut. A ſon retour je lui fis voir un ſerpent gros comme la jambe d'un homme, qui étoit long de ſept ou huit pieds. Il s'attachoit à une montagne droite & eſcarpée, & montoit de cette maniere. Il s'approcha inſenſiblement de pluſieurs nids d'hirondeles pour en manger les jeunes. Nous voyions en effet au pied de cette montagne les plumes de celles, qu'il avoit aparemment dévorées. Nous fîmes tomber ce monſtrueux rep-

tile[illegible] coups, de pierres dans la riviere. Il avoit une langue en forme de lance, d'une longueur extraordinaire. Son ſifflement s'entendoit de fort loin, & nous faiſoit horreur. Le pauvre Picard en fremit en ſonge pendant la nuit. Il me dit, que je lui avois fait plaiſir de l'éveiller. Et en effet cet homme d'ailleurs aſſez intrepide avoit le corps tout en eau de la frayeur de ſon ſonge. Le ſouvenir de ce ſerpent m'a auſſi ſouvent fait de la peine en dormant, tant cette rencontre avoit fait d'impreſſion ſur mon eſprit.

Comme nous décendions le fleuve Meſchaſipi avec une aſſez grande viteſſe, parce que le courant eſt fort rapide en cet endroit à cauſe de la proximité du Saut, nous trouvâmes dans des Iſles quelques-uns de nos Sauvages cabannez, & chargez de viande de taureaux ſauvages: ils nous en offrirent fort liberalement. Mais environ deux heures après nôtre déharquement nous crûmes, que nous ſerions tous écraſez. Quinze ou ſéze Sauvages entrerent au mi-

milieu de la troupe, ayant leurs casse-têtes à la main. Ils renverserent la Cabanne de ceux qui nous avoient conviez. Ils prirent toute leur viande, & l'huile d'ours, qu'ils trouverent dans des vessies, ou dans des boyaux, dont ils se frotterent depuis la tête jusqu'aux pieds.

Nous crûmes d'abord, que c'étoient des Ennemis, & peu s'en fallut, que le Picard du Gay ne perçat le premier de ces Sauvages de son épée. Dans ce premier mouvement je mis la main sur deux pistolets de poche, que le Picard m'avoit laissez. Mais par bonheur je me retins, sans quoi sans doute c'étoit fait de nous, parce que les Sauvages n'eussent pas manqué de vanger la mort de ceux, que nous eussions tuez.

Nous ne connoissions pas d'abord ces Sauvages. Ils étoient de ceux, que nous avions laissez au dessus du Saut de St. Antoine. L'un d'entr'eux, que se disoit mon oncle, me dit, que ceux, qui nous avoient donné de la

viande, avoient mal fait de devancer ainſi les autres à la chaſſe, & que ſelon les maximes & les coûtumes de leur pays, ils avoient droit de les piller, puis qu'ils étoient cauſe, que les taureaux ſauvages prenoient la fuite, ſervant que la Nation fût aſſemblée. Ce qui cauſoit un notable préjudice au public. Car quand ils ſont aſſemblez, ils tuent une grande quantité de ces animaux, parce qu'ils les environnent de tous côtez, & qu'ils ne peuvent leur échaper.

CHAPITRE LX.

Chaſſe des tortues. Le Canot enlevé à l'Auteur par un vent impetueux, ce qui le jette dans une grande neceſſité avec ſon compagnon de voyage.

PENDANT environ ſoixante lieuës de navigation nous ne tuâmes qu'un

d'un chevreüil, qui passoit la rivière à la nage. Les chaleurs étoient si grandes alors, que la viande se gâtoit en vingt-quatre heures. Cela nous obligea de chasser aux tortues. Nous eûmes beaucoup de peine à en prendre, parce qu'ayant l'ouïe fort subtile elles se jettent dans l'eau avec beaucoup de précipitation au moindre petit bruit. Nous en prîmes pourtant enfin une, qui étoit beaucoup plus grande que les autres, & dont l'écaille étoit mince, & la viande fort grasse. Pendant que je tâchois de lui couper la tête, elle pensa me couper le doigt avec ses dents, qui sont fort tranchantes.

Pendant ce manége nous avions tiré le bout de nôtre Canot à terre: mais un coup de vent fort impetueux le jetta au milieu du grand fleuve. Le Picard étoit allé dans les préries avec son fusil pour tâcher de tuer un taureau sauvage. J'étois donc resté seul auprès du Canot. Cela m'obligea de jetter promptement mon habit sur la tortue, que j'avois renversée sur le dos, afin

afin qu'elle ne pût se sauver. Je mis même plusieurs cailloux sur mon habit pour enfermer cet animal. Après quoi je me mis à la nage pour rattraper nôtre Canot, qui décendoit fort vîte emporté par le rapide assez grand en cet endroit à cause d'une pointe de terre. Après l'avoir atteint avec assez de peine, je n'osai lui faire faire le plongeon, craignant de mouiller la couverture de laine qui y étoit, & dont je me servois pour me coucher, & le reste de nôtre petit équipage. Je le poussois donc devant moi, & quelquefois je le retirois. Ainsi je gagnai le bord peu à peu environ à un demi-quart de lieuë de l'endroit, où j'avois laissé la tortue.

Le Picard revenant de la chasse, où il n'avoit rien tué, & ne trouvant que mon habit sur la tortue, & point de Canot, crût avec quelque raison, qu'un Sauvage m'ayant trouvé seul m'avoit tué. Il retourna donc dans la prérie pour regarder de tous côtez, s'il n'y avoit personne. Cependant je remontai diligemment le fleuve

e en Canot, & je n'eus pas plûtôt
pris mon habit, que je vis plus de
uante taureaux, ou vâches ſauva-
es avec leurs veaux, qui traverſoient
e fleuve pour gagner les terres du
idi. Je les pourſuivis en Canot a-
ec une épée emmanchée, & je me mis
crier de toute ma force pour aver-
r le Picard. Il vint au bruit, que
fis, & ayant eu le temps de rentrer
ans le Canot, pendant que le chien,
e nous avions, avoit pouſſé en jap-
ant une bande de bêtes fauves dans
ne des Iſles de ce fleuve. Il les en
haſſa en ſuite, & comme elles paſ-
oient devant nous, le Picard en tua
ne d'un coup de fuſil, qui lui caſſa la
ête. Nous l'attirâmes au bord. C'é-
oit une vâche ſauvage, qui peſoit cinq
u ſix cens livres. Les taureaux ſont plus
charnus, & peſent davantage. Mais
parce que nous ne pouvions pas la met-
tre tout-à-fait à terre, nous nous con-
tentâmes de couper les meilleurs mor-
ceaux, que nous pûmes, & nous laiſ-
ſâmes le reſte dans l'eau.

Il

Il y avoit près de deux fois 24 heures, que nous n'avions mangé. Nous allumâmes donc du feu avec du bois flotté, que les eaux du fleuve avoient jetté sur le sable, & à mesure que le Picard écorchoit la bête, je faisois cuire dans nôtre petit pot de terre quelques morceaux de chair. Nous en mangeâmes avec tant d'avidité, que nous en fûmes tous deux malades, & nous nous vîmes obligez de rester là deux jours, & de nous cacher dans une Isle pour nous rétablir par le moyen de l'Orvietan en poudre, qui nous fût souvent d'un grand secours dans le Voyage. Pendant que je portois les morceaux de viande, que le Picard me donnoit, je passai souvent sans m'en appercevoir près d'un serpent-sonnette, de sept ou huit pieds de long, tout recoquillé, qui dormoit au Soleil. J'en avertis le Picard, qui le tua avec un de nos avirons, & le jetta ensuite dans le fleuve.

Au reste nous ne pouvions nous char-

charger de beaucoup de viande à cause de la petiteſſe de nôtre Canot. D'ailleurs les chaleurs exceſſives la corrompoient d'abord. Ainſi nous nous en vîmes bien-tôt privez, parce qu'elle fourmilloit de vers en moins de rien, & quand nous nous embarquions le matin, nous ne ſavions ce que nous mangerions pendant la journée. Nous n'avions jamais plus admiré la Providence que dans ce Voyage. Nous ne trouvions pas toûjours des bêtes fauves, & nous n'en pouvions pas tuer, quand nous voulions.

Les aigles, que l'on voit en abondance dans ces vaſtes pays, laiſſoient par fois tomber des brémes, ou de grandes carpes, & d'autres poiſſons, qu'elles emportoient entre leurs griffes dans leurs nids pour la nourriture de leurs aiglons. Nous trouvâmes un jour une loutre, qui mangeoit ſur le bord du fleuve un grand poiſſon, qui avoit ſur la tête une maniere d'aviron ou de bec de cinq doigts de large, & d'un pied & demi de long. Lors que le Pi-

Picard le vid, il s'écria, qu'il voyoit un Diable entre les pattes de la loutre. Sa surprise n'empêcha pas, que nous ne fissions bonne chére de ce poisson. Il étoit fort bon, & nous le nommâmes l'éturgeon à long bec.

CHAPITRE LXI.

Nous cherchons la riviere d'Oüiconsin. Aquipaguetin nous trouve, & nous devance dans cette recherche. Nous ne subsistons que par un pur miracle de la Providence.

APRES avoir fait tant de chemin nous ne trouvâmes pourtant point cette riviere. Cela nous fit croire, qu'elle étoit encore bien éloignée. Aquipaguetin, que nous croyions à plus de deux cens lieuës de nous, parût tout d'un

d'un coup accompagné de dix Guerriers environ la mi-Juillet 1680. Nous crûmes, qu'il vouloit nous tuer, parce que nous l'avions quitté, quoi que ce fût de l'aveu des autres Sauvages. Il nous donna de la folle avoine, & un bon morceau de taureau sauvage, & s'informa de nous, si nous avions trouvé les Européens, qui devoient nous apporter des marchandises. Il ne se contenta pas de ce que nous lui dîmes. Il s'en alla lui-même à Ouïsconsin: mais il n'y trouva personne. Il ne vint donc à nous qu'au bout de trois jours, comme nous étions en chemin, parce que nous voulions absolument nous acquitter de la promesse, que nous avions faite au Sieur de la Salle, de nous y rendre pour recevoir ceux, qu'il nous envoyeroit.

Lors qu'Aquipaguetin parut à son retour, le Picard étoit allé à la chasse dans les prérics, & j'étois resté seul dans une petite Cabanne, que nous avions dressée pour nous y mettre à l'abri du Soleil, qui étoit ardent en cette saison,

son, sous nôtre couverture, qu'un Sau-
vage m'avoit renduë. Aquipaguetin
me voyant seul s'approcha avec son ca-
se-tête à la main. Je me saisis promp-
tement de mes deux pistolets de poche
& d'un couteau, lesquels le Picard a
voit retirez des mains des Barbares. J
n'avois pas dessein de tuer cet homme
qui m'avoit adopté; je voulois seule-
ment lui faire peur, & l'empêcher de
me massacrer, au cas qu'il en eût en-
vie.

Aquipaguetin me tança rudement
de ce que je m'exposois de la sorte aux
insultes de leurs Ennemis: qu'au moins
je devois me mettre de l'autre côté du
fleuve pour ma sûreté. Il voulut m'em-
mener avec lui, me disant, qu'il avoit
trois-cens Chasseurs avec lui, qui tuoient
plus de bêtes fauves, que ceux avec qui
je m'étois engagé. J'aurois peut-être
mieux fait de suivre son avis, que de
m'engager plus avant dans mon voya-
ge. Je continuai donc ma route vers
la riviere d'Quiseconsin, où je ne trou-
vai point les hommes de renfort, que
le

Sieur de la Salle nous avoit pro-
ls. Le Picard & moi pensâmes pe-
de faim en cent occasions diffe-
ntes, & nous fûmes obligez de re-
onter le fleuve avec des peines, &
s difficultez incroyables.

CHAPITRE LXII.

rande necessité, où l'Auteur se trouve avec son compagnon de voyage, qui les oblige de redoubler leurs prières. Ils retrouvent enfin les Sauvages au retour de la chasse.

Le Picard, qui avoit été fort mal-traité par les Sauvages, aima mieux garder la vie, que de remonter le uve avec Aquipaguetin. Nous n'a-ons plus que dix coups à tirer. Cela us obligea à les ménager. Ainsi nous

les

les partageâmes en vingt, pour ne tirer plus que des tourterelles, ou des ramiers. Quand nôtre proviſion fut conſumée à cet égard, nous eûmes recours à trois hameçons, que nous amorçâmes avec de la barbue puante, qu'un aigle avoit laiſſé tomber. Nous ne prîmes rien pendant deux jours, & nous nous vîmes ainſi dénuez de tout moyen de ſubſiſter. Nous redoublâmes nos priéres de bon cœur, comme chacun peut penſer. Parmi tout nôtre deſaſtre le Picard ne pût s'empêcher de dire une fois, qu'il prieroit Dieu de bien meilleur cœur, s'il avoit de quoi ſe bien raſſaſier.

Je le conſolai, & me conſolai moi-même du mieux que je pus, & je le priai de ramer de toute la force pour tâcher de trouver quelque tortue. Le lendemain matin après avoir navigé une grande partie de la nuit, nous trouvâmes une tortue, qui n'étoit pas plus grande qu'une aſſiéte ordinaire. Nous la fîmes cuire à l'inſtant ſur le feu que nous avions allumé. Nous mangeâmes

avec tant d'avidité, que je ne pris pas garde, que je mangeois le fiel de cet animal. Cela mit toute ma bouche dans une amertume extréme. Je la rinçai promptement avec de l'eau, & je me remis à manger avec le même empreſſement qu'auparavant.

Nonobſtant cette grande diſette nous ne laiſſâmes pas d'arriver dans la riviere des Taureaux ſauvages. Nous jettâmes nos hameçons amorcez d'un poiſſon blanc, qu'une aigle avoit laiſſé tomber. Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui ſe confient en lui, nous ſecourut viſiblement dans cette occaſion. Nous avions redoublé nos priéres avec beaucoup d'ardeur. A peine les avions-nous achevées vers les dix heures du ſoir, que le Picard entendit du bruit. Il quitta les priéres, & courut à nos hameçons. Il y trouva deux barbues grandes, que je fus obligé d'aller à lui ſecours pour les tirer de l'eau. Nous ne ſongeâmes point à ôter le limon de ces monſtrueux poiſſons, qui peſoient plus de vingt-cinq livres les deux. Nous

les coupâmes par piéces, & nous les fîmes rôtir sur les charbons, parce que nous ne pouvions les faire boüillir. Par malheur nôtre pot de terre avoit été cassé quelque temps auparavant.

Lors que nous eûmes mangé quelques tranches de ces barbues, & que selon nôtre devoir nous eûmes rendu graces à Dieu, dont la Providence admirable nous avoit secourus si à propos, nous entendîmes du bruit sur le bord de la riviére des Taureaux, où nous étions arrivez environ à deux heures après minuit. Après le *qui vive* nous ouïmes qu'on répondoit, *Tapatau Nika*, & le mot de *Nikanagé*, c'est-à-dire, *mon Ami, voilà qui est bien.* J'avertis le Picard, qu'au langage je croyois, que c'étoient des Illinois, ou des Outoüagamis, qui sont Ennemis des Issati, & des Nadouëssans. Mais comme il faisoit grand clair de Lune, & que même le jour commençoit à paroître, je reconnus que c'étoit le Sauvage Mamenisi, pére de cette petite fille, que j'avois baptisée aux Issati, à qui le Picard avoit

avoit servi de parrein, ou de témoin. Ce Sauvage nous reconnût, & parce qu'il revenoit de la chasse, qui avoit été bonne, il nous donna de la viande à discretion, & nous assûra que tous les Sauvages de sa Nation décendoient la riviére, qui se décharge dans le fleuve, & qu'ils avoient avec eux leurs femmes & leurs enfans.

Tous les Sauvages donc, avec qui Michel Ako étoit demeuré, décendirent cette riviere des Taureaux avec leur flotte de Canots chargez de viande. Le Chef Aquipaguetin avoit raconté en passant à toute la Na[illegible] comment le Picard & moi n[illegible] exposez à faire le voyage d[illegible], dans lequel nous avions cou[illegible] grands dangers. Les Chefs de ces Sauvages nous firent connoître, qu'ils étoient satisfaits de nous, & blamérent tous la lâcheté de Michel Ako, qui n'avoit pas voulu venir avec nous de peur de mourir de faim. Le Picard n'auroit pas manqué de l'insulter en présence de tous les Sauvages, si je ne l'en eusse em-

pêché, tant il étoit irrité contre lui de son peu de courage & d'affection.

CHAPITRE LXIII.

Les femmes Sauvages cachent adroitement leur provision de viande. On descend encore une seconde fois le fleuve. Addresse des Sauvages. Bravoure d'un particulier Sauvage.

LEs femmes Sauvages cacherent leur provision de viande à l'embouchure de cette [illegible] des Taureaux dans des Isles, & [illegible] des creux sous terre. Ces peuples ont l'addresse de conserver ainsi leur viande sans sel, comme nous verrons ci-après. Nous décendîmes encore une fois le fleuve en chassant avec cette multitude de Canots, dont j'ai parlé, & nous fîmes environ quatre vingts lieuës de chemin. Les Sauvages d'espace en espace cachoient leurs Canots

nots sur le bord du fleuve dans des roseaux, ou dans des Isles, & ils entrerent sept ou huit lieuës au delà des montagnes dans des préries, où ils tuoient à diverses fois jusques à cent ou six vingts taureaux ou vâches sauvages. Ils laissoient toûjours sur le haut des montagnes quelques-uns de leurs vieillards pour tâcher de découvrir leurs Ennemis.

Pendant tout ce temps-là je pensois un Sauvage, qui m'appelloit ordinairement son frere. Il étoit entré un chiot bien avant dans son pied, & j'y mettois un emplâtre, lors que l'alarme se mit tout d'un coup dans le camp: tous ces Archers accoururent, & ce pitoyable Sauvage, à qui j'avois ouvert le pied bien avant pour en tirer le bois, qui y étoit entré de force, m'abandonna, & courut plus vîte que les autres pour avoir sa part de la gloire du combat: mais au lieu d'Ennemis ils apperçurent environ cent cerfs, qui prirent la fuite. Nôtre blessé eut bien de la peine de revenir au camp. Durant cette alarme les femmes & les filles sau-

vages chantoient d'un ton fort lugubre.

Le Picard me quitta pour se joindre à son hôte, & je restai seul avec le nommé *Orchiteki*. Mais après la seconde chasse je fus reduit à mener en Canot une femme Sauvage âgée de plus de quatre vingts ans. Cette vieille ne laissoit pas de pousser à la rame, & de frapper souvent de son aviron trois enfans qui nous incommodoient dans le milieu de nôtre Canot. Les hommes avoient beaucoup de bonté pour moi: cependant j'étois obligé de faire souvent ma cour aux femmes, parce que les viandes étoient à leur disposition, & c'étoient elles, qui distribuoient les portions à chacun. Je rasois donc de temps en temps la couronne de leurs enfans, car ils la portent à peu près comme les Réligieux. Au reste ils la portent jusques à l'âge de quinze, séze ou dix-huit ans, & leurs parens la leur font en brûlant le poil avec des pierres plates rougies dans le feu. Ces femmes me savoient beaucoup de gré de ce que je rasois ainsi leurs enfans.

Nou

Nous eûmes encore une autre alarme dans nôtre camp. Les Vieillards, qui étoient en faction au haut des montagnes, nous avertirent, qu'ils voyoient des guerriers de loin. Tous les Archers coururent à l'envi l'un de l'autre vers le lieu, où on voyoit paroître du monde. C'étoit à qui devanceroit son camarade à la course. Mais pour tout [illegible] ils ne ramenerent que deux femmes de leur Nation, qui venoient avertir, qu'une partie de leurs gens, qui avoient allez à la chasse vers le bout du Lac Superieur, avoient trouvé cinq Esprits, c'est ainsi qu'ils nomment les Européens. Elles ajoûtoient, que ces Esprits leur avoient fait parler par quelques gens de la Nation, qui nous avoient vûs, & qui avoient été Esclaves chez les Outoüagamis, & chez les Iroquois, dont ils entendoient la langue: que même ils les avoient fait prier de les conduire au lieu, où nous étions, parce qu'ils seroient bien aises de nous venir voir pour reconnoître, si nous étions Anglois, Hollandois, Espagnols,

ou Canadiens. Ils ne pouvoient pas comprendre, disoient-ils à ces femmes, comment nous avions pû nous rendre par un si grand détour parmi ces peuples.

Il faut remarquer là-dessus, qu'il y a de certaines gens, qui se sont rendus les maîtres de toutes les affaires dans le Canada, comme je l'ai remarqué ci-devant. Ces gens-là fâchez de ce que nous les avions prévenus dans nos Découvertes, avoient envoyé du monde après nous pour participer à la gloire de nôtre Voyage. Ils prirent donc à se procurer la connoissance des Nations, que nous avions vûes, afin d'aller en commerce, dès qu'ils se roient trouvé le moyen de nous renvoyer en Europe.

CHA

CHAPITRE LXIV.

Arrivée du Sieur du Luth dans nôtre camp. Il nous prie de retourner avec ses gens & lui aux Issati & Nadoüessans. Je jette ma couverte sur un mort. Ce qui plût aux Sauvages.

LE 28. Juillet 1680. nous commençâmes à remonter le Meschasipi pour la troisiéme fois. Les Sauvages, qui avoient fait une fort grande chasse, prirent la résolution de retourner à leurs villages, & nous presserent de nous y en aller avec eux, nous promettans de nous conduire jusques aux Nations, qui habitent au bout du Lac Superieur. Ils disoient, qu'ils avoient dessein de faire alliance avec ces peuples par nôtre moyen. Là se trouva le Sieur du Luth venant du Canada avec cinq hommes, moitié en guerre, &

moitié en marchandiſes.

Ils me joignirent avec les deux fem
mes Sauvages à ſix vingts lieuës o
environ du pays des Barbares, q
nous avoient pris. Ils nous prierent
parce que j'avois quelque connoiſſan
de la langue des Iſſati, de les accom
pagner, & d'aller avec eux aux vill
ges de ces peuples. Je fis volonti
ce qu'ils ſouhaitoient, ſur-tout ay
appris d'eux que depuis deux
& demi, qu'ils étoient en voyage,
n'avoient pas fréquenté les Sacremen
Le Sieur du Luth, qui paſſoit pour
Capitaine, fut ravi de me trouver.
me dit en particulier par maniere de co
fidence, que ceux, qui l'avoient
voyé, ne viendroient pas à leur bu
comme il me le feroit connoître en s'
pliquant plus à loiſir. Voyant, que
faiſois la couronne aux enfans des S
vages, il leur fit dire, que j'étois fo
re aîné.

Tout cela fit cauſe, que les Sauva
me traiterent mieux que jamais
qu'ils me fournirent un

sez largement. Ainsi je ne m'appliquai plus qu'à travailler au salut de ces Barbares. Il faut avoüer qu'ils m'écoutoient assez : mais il faudroit demeurer parmi eux des années entieres, pour y faire quelque progrès, tant ils sont grossiers, stupides, & ignorans.

Le Sieur du Luth fut charmé de voir le Saut de St. Antoine de Padoüe, nom que nous lui avions donné, & qui selon toutes les apparences lui demeurera. Je lui fis voir l'endroit, où le serpent monstrueux, dont j'ai fait mention, montoit sur le roc escarpé pour y dévorer les jeunes hirondelles, qui étoient dans leurs nids. Je lui montrai la frayeur qu'en avoit eu le Pilote en songe.

Il faut remarquer, que me voyant dans une fort grande liberté de faire mon Office depuis l'arrivée du Sr. du Luth, je m'avisai, afin d'y être plus exact, de lui demander quel jour du mois nous avions pour lors. Il me répondit franchement, qu'il ne pouvoit pas me satisfaire en cela, parce qu'il en avoit per-

du l'idée. Je lui racontai les mauvais traitemens, que les Sauvages nous avoient faits, lorsqu'ils nous prirent, jusque là même, qu'ils avoient voulu nous tuer plusieurs fois: qu'ainsi il pouvoit bien s'imaginer que les craintes & les frayeurs m'avoient fait perdre la mémoire du jour de la semaine.

Nous arrivâmes aux villages des Iſſa[illegible] le 14. d'Août 1680. où je retrouvai mon calice de vermeil doré, quelques livres & mes papiers, que j'avois cachez sous terre en préſence des Sauvages mêmes. Ces pauvres gens n'avoient eu garde d'y toucher. Ils ſont fort craintifs, & fort ſuperſtitieux ſur le fait des Eſprits. Ils croyent, qu'il y a du ſortilége dans tout ce qu'ils ne comprennent pas. Le tabac, que j'avois planté avant nôtre départ, étoit à demi étouffé par les herbes. Pour ce qui est des choux, & des autres legumes, que j'avois ſemez, ils étoient d'une groſſeur ſurprenante. Les côtes de pourpier étoient groſſes comme des cannes. Les Sauvages n'oſoient en manger avec nous.

Pe

Peu de temps après que nous fûmes de retour, les Sauvages nous convierent à un grand festin à leur mode. Il y trouva plus de six vingts hommes mods. Ouäsicondé, le premier Chef de la Nation, parent du mort, que j'avois honoré d'une couverture, lors qu'on l'avoit ramené au village dans un Canot, m'apporta à manger de la viande boucannée avec de la folle avoine dans un plat d'écorce, lequel il posa sur une peau passée de taureaux sauvages, blanchie, & garnie de porc-épic d'un côté avec de la laine frisée de l'autre.

Après avoir mangé, ce Chef me mit cette robbe sur la tête, & m'en couvrit le visage, disant à haute voix devant tous ceux qui étoient là, *celui, dont tu as couvert le corps mort, couvre le tien vivant. Il a porté de tes nouvelles au pays des Ames*; (car ces peuples croyent la transmigration des ames) *ce que tu as fait à l'égard du defunt est de grand prix. Toute la Nation s'en louë, & t'en remercie.*

Il fit quelque reproche au Sieur du Luth, de ce qu'il n'avoit pas couvert le mort comme moi. A quoi le dit Sieur mépria de répondre qu'il ne couvroit que les corps des Capitaines comme lui. A cela ce Sauvage répliqua, le Père Louïs, c'eſt ainſi qu'il m'avoit ouï appeller par nos Européens, eſt plus grand Capitaine que toi. Sa Robbe, parlant de ma Chaſuble de brocard, qu'on m'avoit dérobbée, que nous avons envoyée à nos Alliez, qui demeurent à trois Lunes de ce pays, étoit plus belle, que celle que tu portes.

Quand ces Sauvages parlent de marcher pendant trois Lunes, ils veulent dire pendant trois mois. Les Sauvages marchent bien, & font quinze lieuës par jour. Ainſi le Lecteur peut juger par là, quelle peut être l'étenduë du chemin, qu'ils font pendant trois mois.

CHA-

CHAPITRE LXV.

L'Auteur prend congé des Sauvages pour retourner en Canada. Un Sauvage est massacré par le Chef, parce qu'il conseilloit de nous tuer. Contestation entre le Sieur du Luth & moi sur le Sacrifice d'un de ces Barbares.

SUR la fin de Septembre, voyant que nous n'avions point d'outils propres à nous bâtir une maison commode pour demeurer parmi ces peuples, & que d'ailleurs nous étions dénuez des provisions necessaires pour y subsister, selon que nous en avions fait le dessein, nous nous résolûmes de leur faire connoître, que pour avoir du fer & d'autres choses, [illegible] leur feroient utiles, il étoit à propos, que nous retournassions en Canada, & qu'ils feroient dans un cer-

certain temps, que nous leur marquâmes, la moitié du chemin avec des pelleteries, & que nous ferions l'autre avec des marchandises de l'Europe qu'on leur donneroit à bon prix: qu'ils pouvoient nous donner deux de leurs Guerriers, que nous emmenerions avec nous dans nôtre pays, & que nous les ramenerions de même l'année suivante, pour aller en suite au devant d'eux les avertir de nôtre retour, afin qu'ils vinssent nous trouver.

Ces Barbares tinrent un grand Conseil pour examiner, si effectivement ils envoyeroient quelqu'un de leur Nation avec nous. Il y en eut deux, qui furent d'avis d'y venir, & qui se présentèrent pour cela: mais ils changerent de sentiment le jour de nôtre départ, & nous dirent pour raison, que nous étions obligez de passer parmi beaucoup de nations, qui étoient leurs ennemies jurées, & qui ne manqueroient pas de se saisir par force de leurs personnes pour les brûler, & pour les faire mourir dans les tourmens: qu'au reste nous ne pourrions

ons pas les en empêcher, étant auſſi
u de gens, que nous étions.

Je leur répondis, que tous ces peu-
, qu'ils craignoient, étoient nos
iez & nos Amis, & qu'en nôtre con-
ration ils ne feroient aucun tort à
x d'entr'eux, qui ſeroient avec nous.
Barbares ne manquent point d'eſ-
; ils ont même le ſens commun
ible. Ils nous diront donc, que
que nous faiſons parmi des
, qui épient leurs Ennemis chez,
devions les détruire pour
de divers ouvrages qu'ils
, & qu'alors ils nous
hommes pour aller & revenir a-
pous, afin qu'ils puſſent avoir de
autres marchandiſes, qui leur ſe-
neceſſaires, & dont ils trafiqueroient
volontiers avec nous. Ce qui fait
, que ces Barbares ſont pleins de
engeance & de reſſentiment contre
ur Ennemis, en quoi on peut re-
rquer qu'ils n'ont pas le cœur trop
en diſpoſé pour les lumieres de l'E-
angile.

En-

Enfin Ouäsicondé, leur grand Chef ayant consenti en plein Conseil à nôtre retour, après nous avoir régalez de mieux qu'il put à leur mode, nous donna quelques minots de folle avoine pour nous nourrir pendant ce voyage. Nous avons déja dit, que cette avoine est meilleure et plus saine que le [illegible] En suite, il nous marqua avec un [illegible] sur une [illegible], qui me [illegible] la route, que nous devions suivre [illegible] dans quatre cens lieuës de chemin. [illegible] Géographe naturel nous [illegible] peignit nôtre chemin si [illegible] que cette Carte nous servit aussi [illegible] ment, que la Boussole auroit pû [illegible] Et en effet en la suivant ponctuellement nous arrivâmes au lieu, où nous avions dessein de nous rendre sans nous [illegible] rer de nôtre route en aucune [illegible] niére.

Nous nous disposâmes donc à partir huit Européens, que nous étions alors. Nous nous mîmes en deux Canots, [illegible] nous quittâmes ces peuples après la décharge de tous les fusils de nos hommes

qui donna une terrible frayeur à ces
uvages. Nous décendimes la riviére
de St. François, & en suite le fleuve
Meschasipi. Deux de nos hom-
sans en rien dire prirent les deux
es de castor, qui étoient au Saut
St. Antoine de Padoue, & que
Barbares y avoient attachées à un
comme par une espéce de sa-
. Cela causa quelque contesta-
entre le Sieur du Luth & moi.
loüai cette action de nos deux
, qui faisoient voir en cela,
improuvoient la superstition de ces
ples. Le Sieur du Luth disoit au
traire, qu'on devoit laisser ces reli-
en lieu, où ces Barbares les a-
ent mises, parce que les Sauvages
manqueroient pas de se venger
mépris, que nous faisions d'eux en
te rencontre, & qu'il étoit à crain-
, qu'ils ne nous vinsent insulter en
emin.

J'avoüe, qu'il y avoit quelque fon-
ment à ce qu'il disoit, & qu'en
la il parloit selon les régles de la
pru-

prudence humaine. Mais nos deux hommes répondirent franchement que ces deux robbes les accommodoient, & qu'ils ne se soucioient point de ces Barbares, ni de leurs superstitions. Le Sieur du Luth se mit en si grande colére à ces paroles, que peu s'en fallut qu'il ne donnât un coup d'épée à celui, qui les avoit dites. Mais je me mis entre deux & j'accommodai ce different. Le Picard & Michel Ako se rangerent du parti de ceux, qui avoient pris les robbes de question, & cela auroit pu causer quelque malheur. Mais je le compostre au Sieur du Luth, que les Sauvages n'osseroient nous attaquer parce que j'étois persuadé, que le grand Chef Ouasicondé prendroit toujours nos interêts à cœur; & qu'il pouvoit faire fonds sur sa parole, & sur le grand crédit qu'il avoit parmi sa Nation. L'affaire se termina à l'amiable, & nous décendîmes le fleuve fort agréablement en chassant aux bêtes fauves.

Nou

Nous nous arrêtâmes près de la ...ere Ouïsconsin pour boucanner ... la chair de taureaux ou vâches ...vages, que nous avions tuez en ...min. Pendant le sejour, que ...s fûmes obligez de faire pour ce- ..., trois Sauvages des Nations, que ... avions quittées, nous aborde- ... en Canot pour nous dire, que ... grand Chef Ouäsicondé ayant ...is, qu'un des Chefs de ces peu- ... vouloit nous poursuivre pour nous ..., il étoit entré dans la Cabanne, où ... consultoit de cette affaire avec ses af- ...ez, & qu'il lui avoit cassé la tête avec ... de furie, qu'il en avoit fait sau- ... la cervelle sur ceux, qui étoient ...ens à ce Conseil, afin d'empêcher ...xecution de son pernicieux dessein. ...us régalâmes ces trois Sauvages ... alors de la viande en grande ...ndance.

Le Sieur du Luth voyant nos trois ...vages partis, rentra dans ses pre- ...ers transports, & fit paroître, qu'il ...aignoit, que ces Barbares ne nous vin-

vinſent attaquer dans nôtre voy
Il eût pouſſé la choſe plus lo
mais voyant que nos hommes
tenoient tête, & qu'ils n'étoient
d'humeur à ſouffrir des avanies, il
modéra encore pour cette fois, &
les appaiſa enfin, en les aſſûrant
Dieu ne nous abandonneroit point
beſoin, & que pourvû que n
miſſions toute nôtre confiance en
il ſauroit nous délivrer de tous
ennemis, parce qu'il eſt le ma
des hommes & des Anges.

CHAPITRE LXVI.

*Le Sieur du Luth eſt épouvan
d'une Armée de Sauvages, q
nous ſurprit, avant que n
fuſſions dans la riviére d'Oüiſc
ſin.*

LE Sieur du Luth avoit eu rai
de croire, que les trois Sauvage
don

nous avons parlé, étoient vé-
blement des espions envoyez pour
reconnoître. Et en effet ils sa-
nt, qu'on avoit enlevé les robbes
stor, dont il a été fait mention
vant. Il ne pouvoit point re-
de ses frayeurs, & me disoit,
auroit bien fait d'obliger de gré
force celui qui les avoit pri-
de les remettre au lieu, où el-
toient. Je prévoyois que le dis-
pourroit nous être funeste. Je
encore mediateur de paix pour
fois, & j'appaisai tout ce bruit,
faisant connoître, que Dieu,
par sa bonté nous avoit conservez
les plus grands dangers, auroit
un soin particulier de nous
cette occasion, puis que l'action
homme étoit bonne en elle-
.

jours après toute la viande
mée pour nôtre provision étant
te, nous nous préparâmes à par-
Mais le Sieur du Luth fut bien
, lors que nous apperçûmes u-

ne

ne Armée de cent quarante Cano
remplis d'environ deux cens cinqua
Sauvages, qui venoient droit à nous. No
hommes en furent auſſi fort épouva
tez : mais lors qu'ils me virent tir
de nôtre équipage un Calumet de pai
que les Iſſati m'avoient donné po
aſſûrance de leur parole à mon égar
ils prirent courage, & me dirent, qu'
feroient tout ce que je trouverois
propos.

J'ordonnai, que deux hom
s'embarquaſſent avec moi dans le C
not pour aller au devant de ces Bar
res. Le Sieur du Luth me pria
prendre un troiſiéme homme pour
mer, afin que demeurant au milieu
Canot, je fuſſe mieux en état de m
trer le Calumet de paix, que j'avois
fin d'adoucir les Sauvages, dont
ſavois aſſez bien la langue. Je l
donc quatre de nos hommes avec
Sieur du Luth, & je lui dis, qu'il
falloit point qu'ils ſe familiariſaſſent a
les jeunes Guerriers, au cas qu'ils v
luſſent mettre pied à terre pour s'app
ch

[illegible]er : qu'il falloit, que nos gens de-
[illegible]curassent fermes dans leurs postes avec
[illegible]rs armes en état. Ensuite je m'en
[illegible]i droit à ces Barbares en remon-
[illegible] le fleuve qu'ils décendoient en Ca-
[illegible].

Ne voyant point de Chef, je criai a-
[illegible] Quäsiconde en répétant son nom
[illegible]sieurs fois à haute voix. Je l'apper-
[illegible] enfin, qui venoit à moi à force
[illegible] rames. Pendant tout cela aucun de
[illegible] gens ne [illegible] fit insulte, ce qui me
[illegible] de bon [illegible]gure. Je couvris mon
[illegible]met de paix, afin de leur mieux
[illegible]oigner la confiance, que j'avois en
[illegible] parole. Nous [illegible] pied à ter-
[illegible] & nous entrâmes dans la Cabanne,
[illegible] étoit le Sieur du Luth, qui vou-
[illegible] embrasser leur Chef. Il faut re-
[illegible]quer ici, que les Sauvages n'ont
[illegible] coûtume de s'embrasser à la ma-
[illegible] des François. Je dis donc au
[illegible] du Luth, qu'il n'avoit simple-
[illegible] qu'à présenter le meilleur mor-
[illegible] de viande cuite, qu'il pouvoit a-
[illegible], & que si le Chef en mangeoit,

nous pouvions être sûrs, qu'il ne nous
seroit fait aucun tort.

Cela réussit, & tous les autres Chefs
de cette petite Armée nous rendirent
visite. Il n'en couta à nos gens que
quelques pipes de tabac de la Martini-
que, dont les Sauvages sont passionnés,
quoi que le leur soit de beaucoup moins
leur goût, plus fort & plus agréable que
celui de nos gens. Ainsi ces Sauva-
ges sans faire aucune mention des ro-
bes de castor, dont nous avons parlé,
nous traiterent fort humainement. Le
Chef Ouäsiconde me dit d'offrir un
brasle de tabac de Martinique au Chef
Aquipaguetin, qui m'avoit adopté pour
son fils. Cela produisit un effet admi-
rable parmi ces Barbares, qui nous
quittans prononcerent par plusieurs fois
à haute voix le mot de *Louis*, qui, com-
me nous l'avons dit, signifie le Soleil.
Il me semble, que je puis dire sur ce su-
jet, que mon Nom sera long-temps
dans la bouche de ces Barbaires par la
rencontre fortuite des noms.

CHA

CHAPITRE LXVII.

Voyage de l'Auteur avec ses compagnons depuis l'embouchure de la riviere d'Ouisconsin jusques à la grande Baye des Puans.

Les Sauvages nous ayant quittez pour aller en guerre contre les Meſſoni-, les Maroha, & les Illinois, & tre d'autres Nations, qui habitent le bas du fleuve Meſchaſipi, qui ſont irreconciliables Ennemis des peu- du Nord, le Sieur du Luth, qui avoit donné des marques de ſon ami- en pluſieurs rencontres, ne pût pêcher de dire à nos hommes, que is tous les ſujets du monde de croi- que le Vice-Roi du Canada me fe- un favorable accueil, ſi nous pou- nous rendre auprés de lui avant yer, & qu'il ſouhaitoit de tout ſon

cœur, qu'il pût avoir été chès autan
de Nations que moi.

Nous trouvâmes en remontant la ri
viére d'Ouisconsin, qu'elle étoit au
large que celle des Illinois, laquelle pe
porter de gros bateaux dans l'espace
plus de cent lieues. Nous ne pouvi
nous lasser d'admirer la grandeur de
de vastes pays, & les terres charmant
par lesquelles nous passions, & qui d
meurent incultes. Les guerres effro
bles, que ces Nations se font les u
aux autres, sont cause, qu'il n'y a
assez d'habitans pour les cultiver. D'
leurs les guerres mêmes, qui dur
depuis long-temps dans toutes les p
ties du monde, empêchent qu'on n
aille annoncer l'Evangile, & y éta
des Colonies de Chrétiens. Et ici je
puis m'empêcher de dire que les pa
vres gens de nôtre Europe devro
aller s'établir dans ces beaux Pa
Pour peu de peine qu'ils prissent à
défricher les terres, ils y vivroient
reusement, & y subsisteroient beauco
mieux, qu'ils ne font. J'ai vû d
te

terres, qui peuvent fournir aisément
trois récoltes par an. L'air y est incom-
parablement plus doux & plus tempe-
ré qu'en Hollande, laquelle ne conti-
nuera jamais mieux ses progrès, que par
le grand commerce, qu'elle peut avoir
avec les pays étrangers.

Après environ soixante & dix lieuës
de navigation dans la riviére d'Ouïscon-
sin, nous trouvâmes un portage d'une
demi-lieuë, qu'Ouäsicondé nous avoit
marqué dans sa Carte. Nous y cou-
châmes, & nous y laissâmes des mar-
ques par les Croix que nous fîmes sur
des troncs d'arbres. Le lendemain a-
près avoir fait le portage de nos Ca-
nots, & du peu d'équipage, que nous
avions, nous entrâmes dans une ri-
viére, qui serpentoit presque autant
que celle des Illinois le fait à sa source.
Après six heures de navigation à force
de rames, qui nous faisoient aller fort
vîte, nous trouvâmes malgré tous nos
efforts, que nous étions encore vis-à-
vis de l'endroit, où nous nous étions
embarquez. L'un de nos hommes voulut

tirer un cigne, qui voloit. Cela fit tourner le Canot; mais par bonheur il trouva fond.

Nous fûmes obligez de rompre plusieurs écluses de castors pour passer en Canot. Autrement nous n'eussions pu continuer nôtre route, ni faire le portage pour nous embarquer au dessus de ces écluses. Ces animaux les font avec une adresse surprenante. Les hommes ne sauroient les égaler. Nous en parlerons dans nôtre second Volume. Nous trouvâmes plusieurs de ces étangs, & des retenuës d'eau faites avec des piéces de bois en forme de chaussée, que les castors y avoient faites.

Nous passâmes ensuite quatre Lacs qui sont formez par cette riviére. C'est là où habitoient autrefois les Miamis. Nous y trouvâmes les Maskoutens, Kikapous, & les Outouagamis, qui sement du blé d'Inde pour leur subsistence. Tout ce pays-là est aussi beau, & aussi charmant que celui des Illinois.

Nous fîmes enſuite le portage d'un ut, que l'on nomme le Kakalin, par- que les Sauvages y vont ſouvent charger leurs ventres, & qu'ils ont coûtumé d'y repoſer le viſage au So- Ainſi après plus de quatre cens iés de chemin par eau depuis nôtre art du pays des Iſſati & des Na- ſans, nous arrivâmes enfin à la Baye des Puans, laquelle fait partie du Lac des Illinois.

CHAPITRE LXVIII.

L'Auteur avec ſes compagnons ſejourne quelque temps parmi la Nation des Puans. Origine de ce nom. On celebre la Meſſe en ce lieu, & on paſſe l'hyver à Miſilimakinak.

NOus trouvâmes pluſieurs Canadiens dans cette Baye des Puans.

On appelle ainsi la Nation qui y habite, parce qu'elle demeuroit autrefois dans de certains lieux marécageux & pleins d'eaux puantes, qui sont du côté de la mer du Sud. Mais elle en a été chassée par ses Ennemis, & est venuë demeurer dans cette Baye, laquelle est à l'Ouëst des Illinois. Ces Canadiens venoient negotier avec les Sauvages de cette Baye contre les ordres. Ils avoient encore quelque peu de vin qu'ils avoient aporté avec eux, & qu'ils gardoient dans un flacon d'étain. Je m'en servis pour dire la Messe. Je n'avois pour lors qu'un Calice, & un marbre d'Autel assez léger, mais fort joliment travaillé. Mais je rencontrai par bonheur des ornemens Sacerdotaux. Quelques Illinois, qui se sauvoient devant les Iroquois, parce que ces derniers les avoient attaquez, & presque détruits pendant mon voyage, & le temps que j'avois été Esclave parmi les Barbares, prirent les ornemens de la Chapelle du Pére Zénobe Mambré, que nous avions laissez parmi les Illinois.

Quel

Quelques-uns d'entr'eux se rendirent donc au lieu, où j'étois, & me mirent tous ces ornemens entre les mains, à la reserve du calice. Ils promirent même de me le rendre, & en effet ils me l'apporterent quelques jours après, moyennant quelque peu de tabac, que je devois leur faire avoir.

Il y avoit plus de neuf mois, que j'avois célébré la Messe faute de vin. Nous eussions pû en faire dans nôtre voyage, si nous eussions eu des vaisseaux propres à le conserver. Mais nous ne pouvions pas nous en charger dans nos Canots, qui n'auroient pû en supporter le poids. Il est vrai, que nous avions trouvé beaucoup de raisins dans quelques endroits, par lesquels nous avions passé. Nous en avions même fait du vin, que nous avions mis dans des gourdes: mais il nous manqua chez les Illinois, comme nous l'avons observé. Au reste j'avois encore du pain à chanter, comme on l'appelle. Il s'étoit parfaitement bien conservé dans une boîte de fer blanc, qui fermoit fort juste.

Nous demeurâmes deux jours à l
Baye des Puans. Nous y chantâmes l
Te Deum. J'y dis la Messe, & j'y prê
chai. Nos hommes se mirent e
état de communier, & communiere
en effet pour rendre graces à Dieu
nous avoir conservez parmi tant de d
tours & de périls, que nous avions co
rus, parmi les monstres, que nous
vions eus à vaincre, & parmi tant
précipices, par lesquels nous avio
passé.

L'un de nos Canoteurs troqua
fait avec un Sauvage contre un Can
plus grand que le nôtre, & dans lequ
après cent lieuës de navigation no
nous rendîmes, en côtoyant la grand
Baye des Puans, à Missilimakinak dans
Lac Huron, & nous fûmes oblig
d'y hyverner, parce que tirant t
jours dans nôtre chemin vers les ter
du Nord, les glaces & les frimats no
auroient indubitablement fait p
rir.

Par la route, que nous étions
ligez de faire, nous étions encore à p

quatre cens lieuës du Canada. Je rencontrai parmi ces peuples Hurons, avec beaucoup de satisfaction pour moi, le Pére Pierson Jesuite, fils du Receveur du Roi de nôtre ville d'Ath en Hainaut. Il étoit venu là pour y apprendre la langue de ces peuples, & il la parloit pour lors passablement bien. Ce Religieux retenant toûjours de la franchise & de la droiture de nôtre pays, se distinguoit par son humeur bien faisante, & me paroissoit ennemi des intrigues, ayant le genie tout-à-fait tourné du côté de la candeur, & de la sincerité. En un mot il me sembloit être tel que tout vrai Chrétien doit être. Le Lecteur peut donc bien s'imaginer, que je passai mon hyver fort agréablement après tant de maux & de fatigues, que j'avois soufferts dans nôtre Découverte.

Pour employer le temps utilement je prêchai toutes les Fêtes & les Dimanches de l'Avent & du Carême, afin de entretenir nos hommes, & plusieurs autres Canadiens, qui étoient en traite

pour amaſſer des pelleteries, qu'ils cher
choient parmi les Sauvages à quatre o
cinq cens lieuës du Canada. Voilà com
ment certaines gens ſont autant avides de
biens de la terre, qu'aucunes perſonnes d
monde. Les Outaoüats & les Hurons a
ſiſtoient ſouvent à nos cérémonies dan
une Egliſe couverte de joncs & de quel
ques planches, que les Canadiens y avo
ient bâtie: mais ces Sauvages venoien
plûtôt là par curioſité, que par deſſei
formé de vivre dans les règles de l
Réligion Chrétienne.

Ces derniers Sauvages nous diſoie
en parlant de nos Découvertes, qu'i
n'étoient que des hommes: mais qu
pour nous autres Européens, il falloi
que nous fuſſions des Eſprits: qu'en effe
s'ils avoient été auſſi loin que nous, l
Nations étrangéres n'auroient pas ma
qué de les tuer: que cependant nous p
ſions par tout ſans crainte, & que no
ſavions nous attirer l'amitié de to
ceux, que nous rencontrions dans n
voyages.

Pendant cet hyver nous faiſions d
trou

eteries, qu'ils cher
uvages à quatre o
anada. Voilà com
ont autant avides de
rcunes personnes d
ats & les Hurons a
os cérémonies dan
de joncs & de qu
les Canadiens y ave
Sauvages venoien
té, que par deffe
s les règles de
e.
vages nous disoie
Découvertes, qu'i
ommes : mais q
ropéens, il fallo
Esprits : qu'en effe
si loin que nous, l
n'auroient pas ma
cependant nous p
raiate, & que no
r l'amitié de to
contrions dans n
r nous faisions d
trou

ous dans les glaces du Lac Huron, par le moyen de plusieurs grosses pier- nous enfoncions des filets à vingt & gt-cinq brasses d'eau, pour y pren- du poisson blanc, comme en effet s en prenions en abondance. Nous prîmes aussi des truites saumonées, pesoient souvent jusques à quarante cinquante livres. Tout cela nous fer- t à manger plus agréablement nôtre d'Inde, qui nous servoit de nour- ure ordinaire. Nous n'avions pour isson que du bouillon de poisson lanc, que nous beuvions tout chaud. déja dit, que quand ce bouillon est id, il se fige comme de bonne gélée veau.

Pendant nôtre sejour en ce lieu-là Pére Pierson se divertissoit souvent la glace avec moi. Nous courions le Lac avec des patins à la maniere Hollande. J'avois autrefois appris petit manége, lorsque j'étois à Gand, où on se rend à Bruge avec beaucoup plaisir en trois heures, lors que le nal est gélé. C'est le divertisse-

ment ordinaire de ces deux villes, dont les habitans s'entretiennent pendant l'hyver à la faveur des glaces.

Il faut avouër sans faire tort aux autres Réligieux, que ceux de S. François sont extrémement propres à faire les établissemens des Colonies. Ils font un Vœu fort étroit de pauvreté, & ne possedent rien en propre. Ils n'ont que le simple usage des choses necessaires à la vie. Ceux, qui nous donnent quelques meubles, en sont toûjours les maîtres, & les peuvent retirer, quand il leur plait. C'est en effet, ce qui nous est recommandé par les ordres de nos Seigneurs Papes, & sur-tout par nôtre Règle, qui est la seule, que l'on trouve inserée dans le Droit Canon.

Ce qui se passa à Missilimakinak pendant cet hyver, est une preuve de cette vérité, que je viens de remarquer. Quarante-deux Canadiens, qui étoient venus en ce lieu-là pour le commerce qu'on y fait ordinairement avec les Sauvages, me prierent de leur donner

Co

ces deux villes
ntretiennent pen
faveur des gla
faire tort aux au
e ceux de S
ement propres
des Colonies. I
roit de pauvreté
propre. Ils n'o
es choses neces
qui nous donne
font toûjours
nt retirer, qua
effet, ce qui no
les ordres de p
tout par nôtre R
que l'on trou
Canots.
iffilimakinak p
une preuve de
remarquer. Q
, qui étoient
our le commerc
ement avec les S
de leur donner
Go

Cordon de St. François. Je leur accordai leur demande, & à chaque fois que je distribuois un Cordon, je faisois une petite exhortation à celui qui le recevoit, & je l'associois aux priéres de l'Ordre. Ces gens vouloient me retirer avec eux, & me faire un établissement, où ils pouroient se retirer de temps en temps auprès de moi. Ils me promettoient de plus, qu'ils obtiendroient des Sauvages, que puis que je ne voulois aucunes pelleteries, ils me procureroient ma subsistence, selon qu'on peut avoir dans ces Pays-là. Mais la plupart de ceux qui me faisoient cette proposition, negotioient en ce Pays sans ordre. Je leur fis donc connoître que le bien commun de nôtre Découverte devoit être preferé à leurs avantages particuliers, & je les priai de me faire retourner en Canada pour un plus grand bien.

CHA-

CHAPITRE LXIX.

Départ de l'Auteur de Missilimakinak. Il passe deux grands Lacs. Prise d'un grand ours, & particularitez de la chair de cet animal.

NOus partîmes de Missilimakinac la semaine de Pâques 1681. Nous fûmes obligez de trainer nos vivres & nos Canots sur les glaces pendant quelque temps. Cela dura bien l'espace de douze ou tréze lieuës sur le Lac Huron, dont les bords étoient encore gelez cinq ou six lieuës de large. Les glaces s'étant brisées, nous nous embarquâmes après la Solemnité de *Quasimodo*. Nous la célébrâmes, parce que nous avions un peu de vin, qu'un Canadien avoit par bonheur apporté, & qui ne servit pendant tout le reste du voyage. Après cent lieuës de navigation sur le bord

RE LXIX.

eur de Missili
ffe deux grand
grand ours, &
la chair de c

de Missilimakin
âques 1681. No
ainer nos vivres
aces pendant qu
ra bien l'espace
sur le Lac Huro
ient encore gé
e large. Les gl
ous nous embarq
nité de *Quasimo*
, parce que nou
qu'un Canadien
porté, & qui n
le reste du voya
navigation sur
bo

ds de ce Lac Huron, nous paſſâmes Détroit de trente lieuës, & le Lac de nte Claire, qui eſt au milieu. Nous vâmes ainſi au Lac Erié, ou du , où nous nous arrêtâmes quelque s à tuer à coups de haches ou d'é- emmanchées un grand nombre rgeons, qui venoient frayer ſur le de ce Lac. Nous ne prenions le ventre de ce poiſſon, qui eſt roit le plus délicat, & nous jet- le reſte.

gibier ni la venaiſon ne nous ient pas dans ce lieu. Nous çûmes un ours à perte de vûë: nous dans le Lac ſur une grande pointe re, qui s'avançoit fort loin dans Je ne ſai comment cet animal rendu là. Il n'y avoit point d'ap- e, qu'il eût nagé d'un bord à au lieu, où nous étions. Il y plus de trente ou quarante lieu- trajet. Il faiſoit alors un fort calme. Deux de nos Cano- m'ayant laiſſé ſur une longue de terre, allerent aborder cet ours,

ours, qui étoit à près d'un grand quart d'heure au large du Lac. S'ils n'eussent tiré deux coups de fusil l'un après l'autre, cet animal les auroit sans doute fait couler à fond. Ils furent donc obligez de s'écarter de cette bête à force de rames pour charger leurs fusils. Ils retournerent ensuite à lui, & furent obligez de tirer sept coups pour l'achever.

Comme ils voulurent le charger dans leur Canot, ils manquerent de retourner, ce qui les eût fait indubitablement périr. Tout ce qu'ils purent faire, fut de l'attacher à la barre, qui est au milieu du Canot, & ils l'amenerent ainsi sur le bord du Lac au grand péril de leur vie. Nous employames tout le temps qu'il nous fallut pour accommoder cette bête, pendant quoi après en avoir nettoyé les entrailles, nous les fimes cuire, & en fimes nôtre repas. Elles sont aussi délicates que celles des cochons d'Europe. Nous nous servîmes ensuite de la chair de cet ours pendant le re-

nôtre voyage, & nous la mangions ordinairement avec de la chair maigre de chevreuils, parce qu'elle eſt trop graſſe. Nous vécûmes pendant près de cent lieuës de chemin de la chaſſe, que nous fîmes alors.

CHAPITRE LXX.

Rencontre, que l'Auteur fait ſur le Lac Erié d'un Capitaine Outaoüats, nommé Talon par l'Intendant de ce nom, lequel nous raconta pluſieurs avantures de ſa Famille, & de ſa Nation. On examine encore le grand Saut de Niagara.

Il y avoit un Capitaine des Outaoüats, qui avoit reçû le nom de Talon de l'Intendant de ce nom, qui étoit en ce temps-là à Québec. Ce Chef Sauvage ſe rendoit ſouvent avec ceux

ceux de sa Nation dans cette ville, o
ils apportoient beaucoup de pelleter
Cet homme nous surprit fort, qu
nous le rencontrâmes presque mort
faim, plus semblable à un squelete q
un homme vivant. Il nous dit, q
le nom de Talon s'alloit perdre en
pays-là, puis qu'il ne pouvoit surv
à la perte, qu'il avoit faite de six
sonnes de sa Famille, qui étoient m
tes de faim. Il ajoûta, que la pê
& la chasse lui avoient manqué c
annee, & que cela avoit fait perir
monde de misére.

Il nous dit de plus, que bien que
Iroquois ne fussent pas en guerre a
sa Nation, ils avoient néanmoins
levé une Famille entiere de douze p
sonnes, qu'ils avoient emmenées
sonnieres. Il me pria donc fort inst
ment de travailler à les retirer d'e
leurs mains, s'ils étoient encore en
Pour cet effet il me jetta deux col
d'une brasse de porcelaine noire & b
che, afin que je n'oubliasse point ce
affaire, qui lui tenoit si fort au cœ

J

ni confiance en toi, Pieds nuds, me
t-il, c'eſt ainſi qu'ils nous appellent.
es Iroquois, que tu connois particu-
rement, écouteront tes raiſons préfe-
blement à celles de tous les autres.
les as ſouvent entretenus au Con-
, qui ſe tenoit alors au Fort de Ka-
ckouii, où tu as fait bâtir une gran-
Cabanne. Si j'avois été à mon Vil-
, lors que tu y as paſſé en revenant
ſiter toutes les Nations, que tu as
ouvertes, j'aurois fait tout mon poſ-
pour te retenir au lieu d'une Rob-
noire, qui y étoit; c'eſt ainſi
s appellent les Jeſuites. Je promis
nnellement à ce pauvre Capitaine
travailler chés les Iroquois à dé-
r ſes compagnons.

ous navigeâmes le long du Lac E-
& après plus de cent quarante lieu-
chemin, par les détours des ba-
& des anſes, que nous étions obli-
de côtoyer, nous repaſſâmes par
rand Saut de Niagara, & nous nous
pâmes pendant la moitié d'un jour
nſidérer cette prodigieuſe caſcade.

Je

Je ne pouvois concevoir, comme il se pouvoit faire, que quatre grands Lacs, dont le moindre a quatre cens lieuës de circuit, & qui se déchargent les uns dans les autres, qui viennent tous enfin aboutir à ce grand Saut, n'inondoient pas cette grande partie de l'Amerique. Ce qu'il y a de plus surprenant en cela, c'est que depuis l'embouchure du Lac Erié jusqu'à ce grand Saut, les terres paroissent presque toutes plates & unies. A peine peut-on remarquer, qu'elles soient plus hautes les unes que les autres, & cela pendant l'espace de six lieuës. Il n'y a que le niveau de l'eau, dont le courant est fort rapide, qui le fasse observer. Ce qui surprend encore davantage, c'est que depuis cette grande cataracte jusques à deux lieuës plus bas, en tirant vers le Lac Ontario ou Frontenac, les terres paroissent aussi unies que dans les lieux, qui sont au dessus vers le Lac Erié jusques à ce prodigieux Saut.

Nôtre admiration redoubloit sur-tout de ce qu'on ne voit aucunes mon-

gn

nes, que deux grandes lieuës au deſſous
le cette caſcade. Et cependant la dé-
charge de tant d'eaux, qui ſortent de
ces mers douces, aboutit à cet endroit,
ſaute ainſi de plus de ſix cens pieds
haut en tombant comme dans un
byme, que nous n'oſions regarder
'en frémiſſant. Les deux grandes
ppes d'eau, qui ſont aux deux côtez
une Iſle en talus, qui eſt au milieu,
mbent en bas ſans bruit, & ſans vio-
nce, & gliſſent de cette maniere ſans
cas: mais quand cette grande abon-
nce d'eau parvient en bas, alors c'eſt
bruit & un tintamarre plus grand
le tonnerre.

Au reſte le réjailliſſement des eaux
ſi grand, qu'il forme une eſpéce de
ts au deſſus de cet abyme, & on
y voit dans le temps même de la plus
nde clarté du Soleil en plein midi.
elque chaleur qu'il faſſe pendant le
de l'Eté, on les voit toûjours elevées
deſſus des ſapins & des plus grands
res, qui ſoient dans cet Iſle en ta-
, par le moyen de laquelle ſe for-

ment

ment ces deux grandes nappes d'eau dont j'ai parlé.

J'ai souhaité bien des fois en ce temps-là d'avoir des gens habiles à décrire ce grand & horrible Saut, afin d'en pouvoir donner une idée juste & bien circonstantiée, capable de satisfaire le Lecteur, & de le mettre en état d'admirer cette merveille de la Nature, autant qu'elle le merite. Voici pourtant une description de ce prodige de la Nature telle que je la puis donner par écrit, pour en faire concevoir la plus juste idée, qu'il me sera possible, au Lecteur curieux.

Il faut se souvenir, de ce que j'en ai fait remarquer en commençant mon Voyage, ci-dessus Chapitre VII. page 44. Depuis la sortie du Lac Erié jusques au grand Saut, on conte 6 lieuës, comme je l'ai dit, & cela continue le grand fleuve de St. Laurent qui sort de tous ces Lacs, dont il a été fait mention. On conçoit bien, que dans cet espace le fleuve est fort rapide, puis que c'est la décharge de cet gra

grande quantité d'eau, qui sort de tous ces Lacs. Les terres, qui sont des deux côtez à l'Est & à l'Ouëst de ce courant, paroissent toûjours égales depuis le dit Lac Erié jusques au grand Saut. Les bords n'en sont point escarpez, & l'eau y est presque toûjours au niveau de la terre. On voit bien, que les terres, qui sont au dessous, sont plus basses, puis qu'en effet les eaux coulent avec une fort grande rapidité. Cependant cela est presque imperceptible pendant les six lieuës, dont il a été fait mention.

Après ces six lieuës de grand courant les eaux de ce fleuve trouvent une Isle en talus d'environ un demi-quart d'heure de long, & de trois cens pieds de large à peu près, autant qu'on en peut juger à l'œil, parce qu'il n'est pas possible d'aller dans cette Isle avec des Canots d'écorce sans s'exposer à une mort assûrée, à cause de la violence des eaux. Cette Isle est pleine de cedres & de sapins. Cependant ses terres ne sont pas plus élevées que celles,

qui ſont aux deux bords du fleuve. Elles paroiſſent même unies juſques aux deux grandes caſcades, qui compoſent le grand Saut.

Les deux bords des canaux, qui ſe forment à la rencontre de cette Iſle, & qui coulent des deux côtez, moüillent preſque la ſuperficie des terres de cette Iſle, comme celles, qui ſont aux deux bords du fleuve à l'Eſt & à l'Ouëſt, en décendant du Sud au Nord. Mais il faut remarquer, qu'à l'extrémité de Iſles du côté des grandes nappes ou chûtes d'eau, il y a un rocher en talus qui décend juſques au grand gouffre dans lequel ces eaux ſe précipitent. Cependant ce rocher en talus n'eſt nullement arroſé des deux nappes d'eau qui tombent aux deux côtez, parce que les deux canaux, qui ſe ſont formez par la rencontre de l'Iſle, ſe jettent avec une extréme rapidité, l'un à l'Eſt, & l'autre à l'Ouëſt, depuis le bout de cette Iſle, & c'eſt là où ſe forme le grand Saut.

Après donc que ces deux canaux ont cou-

nlé des deux côtez de l'Isle, ils ennent tout d'un coup à jetter leurs ux par deux grandes nappes, qui mbent avec roideur, & qui sont ain- soûtenuës par la rapidité de leur chû- sans moüiller ce rocher en talus. Et st alors qu'elles se précipitent dans un yme, qui est au dessous à plus de six ts pieds de profondeur.

Les eaux, qui coulent à l'Est, ne jettent pas avec tant d'impetuosité, e celles, qui tombent à l'Ouëst. nappe coule plus doucement, par- que le rocher en talus, qui est bout de l'Isle, est plus élevé dans endroit qu'à l'Ouëst. Et cela soû- nt plus long-temps les eaux, qui nt de ce côté-là. Mais ce rocher achant davantage du côté de l'Ouëst, a est cause, que les eaux n'étant soûtenuës si long-temps, elles tom- nt plûtôt, & avec plus de précipita- . Ce qui vient aussi, de ce que terres, qui sont à l'Ouëst, sont s basses, que celles qui sont à l'Est. ssi voit-on, que les eaux de la

nappe, qui eſt à l'Ouëſt, tombent e
manicre de fait quarré, faiſant une tro
ſiéme nappe, moindre que les deu
autres, laquelle tombe entre le Sud &
le Nord.

Et parce qu'il y a une terre émine
te au Nord, qui eſt au devant de c
deux grandes caſcades, c'eſt là où
gouffre prodigieux eſt beaucoup pl
large qu'à l'Eſt. Il faut pourtant re
marquer, que l'on peut décendre d
puis les terres éminentes, qui ſo
vis-à-vis des deux dernieres nappe
d'eau, que l'on trouve à l'Ouëſt d
grand Saut, juſques au fond de c
gouffre affreux. L'Auteur de cet
Découverte y a été, & a vû d
près la chûte de ces grandes Caſc
des. C'eſt de là qu'on voit une d
ſtance conſidérable au deſſous de
nappe d'eau, qui tombe à l'Eſt, t
le que quatre caroſſes y pourroie
paſſer de front ſans être moüill
Mais parce que les terres, qui ſo
à l'Eſt du rocher en talus, où
premiére nappe d'eau ſaute dans
gou

gouffre, ſont fort eſcarpées, preſque en ligne perpendiculaire, il n'y a point d'homme, qui ſe puiſſe rendre de ce côté-là dans le lieu, où les quatre caſcades peuvent paſſer ſans être moüillez, ni qui puiſſe percer cette multitude d'eau, qui tombe vers le gouffre. Ainſi il eſt fort vraiſemblable, que c'eſt dans cette partie ſéche, que ſe retirent les ſerpens ſonnetes, où ils ſe rendent par des trous ſoûterrains.

C'eſt donc au bout de cette Iſle au talus que ſe forment ces deux grandes nappes d'eau, avec la troiſiéme, dont j'ai fait mention : & c'eſt de là qu'elles ſe jettent en ſautant d'une maniere effroyable dans ce prodigieux gouffre de plus de ſix cens pieds de profondeur, comme nous l'avons remarqué. J'ai déja dit, que les eaux, qui tombent à l'Eſt, ſautent & ſe jettent avec moins de violence, & qu'au contraire celles de l'Ouëſt ſe précipitent tout d'un coup, & font deux caſcades, dont l'une eſt mediocre, l'au-

tre fort violente. Mais enfin ces deux dernieres cascades font une espece de crochet ou de trait quarré, & sautent du Sud au Nord, & de l'Ouëst à l'Est. Après quoi elles vont réjoindre les eaux de l'autre nappe, qui se jette à l'Est: & c'est alors qu'elles tombent toutes deux, quoi qu'inégalement, dans cet effroyable abyme avec toute l'impetuosité, qu'on peut s'imaginer dans une chûte de six cens pieds de haut, qui fait la plus belle, & tout ensemble la plus affreuse cascade, qui soit au monde.

Après que ces eaux se sont ainsi précipitées dans cet horrible gouffre, elles recommencent leurs cours, & continuent le grand fleuve de St. Laurent pendant deux lieuës jusques aux trois montagnes, qui sont à l'Est de ce fleuve, & jusques au gros rocher, qui est à l'Ouëst, & qui paroît fort élevé hors des eaux à trois brasses de la terre ou environ. L'abyme, dans lequel se jettent ces eaux, continuë ainsi pendant deux lieuës entre deux chaines de mon-

ta

gnes, qui font une grande ravine bordée de rochers, lesquels sont aux deux côtés du fleuve.

C'est donc dans ce gouffre que tombent toutes ces eaux avec l'impetuosité, qu'on peut s'imaginer d'une chûte si haute & si prodigieuse de cette terrible abondance d'eau. C'est là que se forment ces tonnerres, ces mugissemens, ces bondissemens, & ces bouillons effroyables avec cette nuée perpetuelle, qui s'éleve au dessus des cedres & des sapins, que l'on voit dans l'isle en talus, dont il a été fait mention. Depuis que le canal s'est formé au bas de cette horrible chûte par les deux rangs de rochers, dont nous avons parlé, & qui est rempli par cette prodigieuse quantité d'eau, qui y tombe continuellement, le fleuve de S. Laurent recommence d'y couler: mais il est avec tant de violence, & les eaux battent ces rochers de part & d'autre avec une si terrible impetuosité, qu'il est impossible d'y naviger, non pas même en Canots d'écorce, avec lesquels

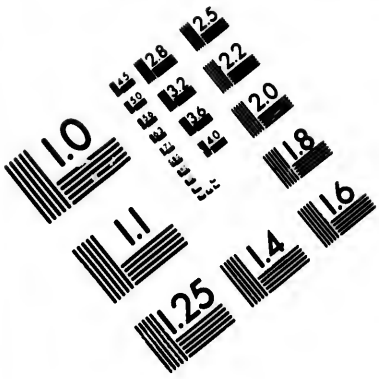
pourtant en navigeant terre à terre o
peut franchir les rapides les plus vio
lens.

Ces rochers, & cette ravine du
rent pendant deux lieuës depuis le gra
Saut juſques aux trois montagnes, &
au gros rocher, dont il a été fait me
tion. Cependant tout cela diminuë i
ſenſiblement à meſure qu'on s'approch
des trois montagnes, & du gros r
cher. Et alors les terres recommencen
à être preſque de niveau avec le fleuve
& cela dure juſques au Lac Ontario, o
de Frontenac.

Quand on eſt auprès du grand Sa
& qu'on jette les yeux ſur cet effroy
ble gouffre, on en eſt épouvanté,
la tête tourne à tous ceux, qui s'att
chent à regarder fixement cette hor
ble chûte: mais enfin cette ravine v
nant à diminuer, & à tomber même
rien aux trois montagnes, les eaux
fleuve S. Laurent commencent à cou
plus doucement: ce grand rapide ſe ral
tit, & le fleuve reprenant preſque le n
veau des terres, il eſt pour lors navig

ble jusques au Lac de Frontenac, au travers duquel on passe pour se rendre dans le nouveau canal, qui se forme de sa décharge. Et alors on rentre dans le fleuve de St. Laurent, qui forme peu après ce qu'on appelle le long Saut à cent lieuës de Niagara.

J'ai souvent ouï parler des Cataractes du Nil, qui rendent sourds ceux qui en sont voisins. Je ne sai, si les Iroquois, qui habitoient autrefois près de ce Saut, & qui vivoient des bêtes fauves, que les eaux de ce Saut entraînoient avec elles, & qu'elles faisoient tomber d'une si prodigieuse hauteur, se sont retirez du voisinage de cette grande chûte d'eau, dans la crainte de devenir sourds, ou si cela est arrivé par la frayeur, où ils étoient sans cesse des serpens sonnetes, qui se trouvent en ce lieu-là pendant les grandes chaleurs, & qui se retirent dans des creux, où on ne peut les attaquer le long des rochers jusques aux montagnes, qui sont deux lieuës plus bas.



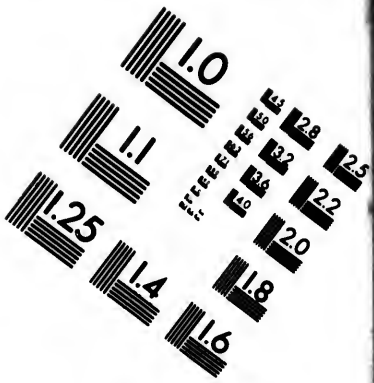
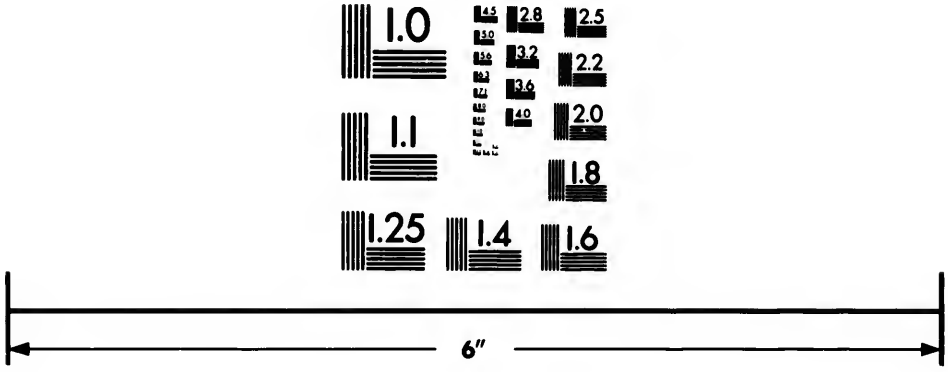
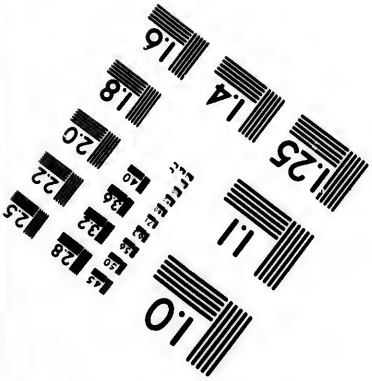
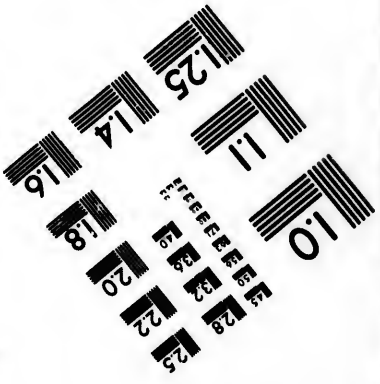


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Quoi qu'il en soit on voit de ces dangereux animaux jusqu'auprès du Lac de Frontenac vers la côte Meridionale : mais comme ces serpens ne paroissent que pendant les grandes chaleurs, & même lors qu'elles sont extraordinaires ; on ne les craint pas tant qu'ailleurs. Cependant on peut présumer assez raisonnablement, que le bruit horrible de ce grand Saut, & la crainte de ces dangereux serpens peuvent avoir obligé ces Sauvages de chercher une habitation plus commode.

Nous nous rendîmes au Lac Ontario, ou de Frontenac, en faisant le portage de nôtre Canot depuis le grand Saut de Niagara jusques au pied de ces trois montagnes, qui sont deux lieuës plus bas, vis-à-vis du gros rocher, dont j'ai fait mention. Pendant ces deux lieuës de chemin nous n'apperçûmes aucun de ces serpens sonnetes.

CHAPITRE LXXI.

L'Auteur part du Fort, qui est à l'embouchure de la riviere de Niagara, & oblige les Iroquois en plein Conseil de rendre les Esclaves, qu'ils avoient faits sur les Outaouais.

NOus ne trouvâmes point de Sauvages dans le petit Village des Iroquois, qui est près de l'embouchure de la riviére de Niagara. Ces peuples n'y sement ordinairement que très-peu de blé d'Inde, & ils ne demeurent dans ce Village, que dans le temps de leur recolte, qu'ils en font, ou de la pêche des étourgeons ou des poissons blancs, qui y est très-abondante. Nous croyions aussi trouver des Canadiens au Fort de la riviére de Niagara, que nous avions débauché dans le commencement de nôtre Découverte, mais tous ces Forts, qui on

CHAPITRE LXXI.

L'Auteur part du Fort, qui est à l'embouchure de la riviere de Niagara, & oblige les Iroquois en plein Conseil de rendre les Esclaves, qu'ils avoient faits sur les Outaouacs.

NOus ne trouvâmes point de Sauvages dans le petit Village des Iroquois, qui est près de l'embouchure de

avoit fait semblant de bâtir, ne servoient dans le fonds qu'à couvrir le commerce secret qu'on faisoit de pelleteries, & pour soûtenir les belles espérances, que le Sieur de la Salle avoit données à la Cour.

Et ici il est vrai de dire, que des particuliers ne peuvent pas entreprendre ces sortes de Découvertes. Elles sont au dessus de leurs forces. Il est donc necessaire de les appuyer de l'autorité des Souverains. Et en effet les succès en dépendent de leur appui & de leur protection. Cela avoit obligé le Sieur de la Salle de se faire autoriser par la Cour de France. Cependant il n'avoit point d'autre vûë dans le fonds que son propre avantage. Et c'est pour cela qu'il n'appuyoit pas son entreprise de tous les établissemens, qui eussent été propres à la bien soûtenir. Il en faisoit quelque semblant au dehors : mais dans la vérité il ne songeoit qu'à faire son profit particulier.

Nous ne trouvâmes donc personne dans

dans ce Fort de la riviere de Niagara. Nous ne vîmes même qu'un grand hangar vuide, & couvert de planches au lieu d'un Fort. Nous nous rendîmes le long de la côte Meridionale du Lac Ontario, ou Frontenac, au grand Village des Iroquois Tsonnontouins après trente lieuës de navigation. Nous y arrivâmes environ les Fêtes de la Pentecôte de l'an 1681.

Ces Barbares nous voyans tout brûlez du Soleil, & mon habit de St. François rapetacé de morceaux de peaux de taureaux sauvages, mais d'ailleurs assez gai & alerte, coururent tous au devant de nous, en répétant souvent à haute voix le mot d'*Onchitagon*, pour dire, le Pieds-nuds est de retour du grand voyage, qu'il avoit entrepris pour aller visiter les Nations, qui sont au delà de la riviere Mohin, & du Fleuve Meschasipi. Ils me conduisirent avec mes deux hommes dans la Cabanne d'un de leurs principaux Chefs.

Ils assemblerent le Conseil des Vieillards, qui s'y rendirent au nombre de

plus de trente, portans pompeusement leurs robbes de peaux de toutes sortes de bêtes fauves, entortillées autour de leurs bras, ayant le Calumet à la main. Ils donnerent ordre, qu'on nous régalât à leur mode, pendant qu'ils fumoient tous sans manger.

Après le repas je leur fis dire en plein Conseil par un Canadien, qui parloit leur langue plus facilement que moi, quoi que je l'eusse apprise quelques années avant mon départ, que leurs Guerriers avoient amené chés eux comme Esclaves douze Outaouäts, qui étoient leurs Alliez, de même que d'Onontio, c'est ainsi que ces peuples appellent le Vice-Roi de Canada. Je fis ajoûter à cela, qu'Onontio les regardoit comme ses enfans aussi bien que les Iroquois, & que par cette violence ils rompoient la paix, & déclaroient la guerre à tout le Canada. Afin même de les obliger à nous rendre ces Outaouäts, qui par bonheur étoient encore tous vivans, nous jettâmes au milieu de l'assemblée les deux colliers de porcelaine,

que le Capitaine Talon nous avoit donnez. C'est la coûtume, qui s'observe parmi ces peuples pour entrer en affaire.

Le Conseil étant assemblé le lendemain, les Iroquois me répondirent par d'autres coliers de porcelaine, & me dirent, que ceux, qui avoient fait ces Esclaves, étoient de jeunes guerriers sans esprit: que nous pouvions assûrer Onontio, qui étoit pour lors Monsieur le Comte de Frontenac, que leur Nation le respecteroit en toutes choses, qu'ils vouloient vivre avec lui comme de vrais enfans avec leur pére, & qu'ils rendroient ceux qui avoient été pris mal à propos.

L'un des Chefs, nommé Teganeot, qui porta la parole pour toute la Nation dans ce Conseil, me fit un présent de pelleteries, de loutres, de martres, & de castors, qui valoit plus de trente écus. Je le pris d'une main, & je le rendis de l'autre à son fils, qu'il aimoit tendrement. Je lui dis, que je lui faisois ce présent, afin qu'il le pût troquer contre des marchandises d'Eu-

ro-

rope, ajoûtant à Tegnaſot, c'eſt ainſi que nous autres Pieds nuds en uſons, car c'eſt ainſi qu'ils nous appellent; nous ne voulons ni caſtors, ni loutres, ni aucun préſent. Ce n'eſt point par mépris, que nous les refuſons, nous n'avons garde: mais nous ſommes ainſi deſintereſſez en toutes choſes. Au reſte je ferai connoître vôtre bonne amitié au Gouverneur.

Ce Chef Iroquois fut ſurpris de ce refus, que je fis de ſon préſent, & voyant enſuite, que je donnois encore à ſon fils un petit miroir, qui me reſtoit, & dont je me ſervois pour me raſer, il diſoit à ceux de ſa Nation, que les autres Canadiens n'en uſoient pas de même. Et c'eſt ce qui obligeoit ces Barbares de nous envoyer de temps en temps des préſens de viandes de leurs chaſſes, diſant, que puis que nous allions pieds nuds comme eux, & que nous apprenions à leurs enfans à reciter des prières en leur langue, il étoit bien juſte, qu'ils nous fiſſent de la reconnoiſ-

noissance, & qu'ils nous la témoignassent dans l'occasion. Après que ces Sauvages nous eurent assûrez, qu'ils vouloient vivre en bonne intelligence avec nous, nous prîmes congé d'eux, & nous nous mîmes en état de partir pour continuer nôtre Voyage.

CHAPITRE LXXII.

L'Auteur quitte les Iroquois Tsonnontoüans, & arrive au Fort de Frontenac.

IL faut avoüer, qu'il est bien doux & bien agréable de sortir de l'esclavage, & de la main des Barbares, & qu'on réfléchit avec plaisir sur les maux passez, dont on se voit hûreusement garanti : sur-tout quand on retourne parmi ses amis, & qu'on est en état de se refaire de ses fatigues, & de ses travaux. Il est impossible, qu'on n'admire les secours surprenans de la Providen-

dence, & qu'on ne pense avec une satisfaction incroyable aux avantages, qu'on en a tirez dans le besoin.

Nous avions encore environ quatre vingts lieuës de chemin à faire sur le Lac Ontario pour nous rendre au Fort de Catarockouï, ou de Frontenac. Nous fîmes cette navigation fort gayement. J'avois travaillé à faire avoir quelques pelleteries au Picard du Gay, & à Michel Alaô nos deux Canoteurs, pour adoucir la memoire de toutes les peines, & de toutes les fatigues, qu'ils avoient essuyées dans le voyage. Ils pousserent avec moi à force d'avirons le Canot, qui étoit plus grand que celui, dont nous nous servions en quittant les Issati & Nadoueſſans. Nous nous rendîmes donc au Fort en quatre jours, & nous tuâmes en chemin quelques outardes, & quelques sarcelles. Nous ne manquions alors ni de poudre, ni de plomb. Nous tirions à tout hazard sur le petit gibier, que nous rencontrions, comme des tourterelles, & des ramiers, qui revenoient alors des pays étran-

trangers en si grande quantité, que ces oiseaux, dont la chair est fort délicate, paroissoient comme des nuées dans cette saison-là.

Nous remarquâmes une chose digne sans doute d'admiration. C'est que les oiseaux, qui voloient à la tête des autres, se mettent souvent derriere pour soulager ceux d'entr'eux, qui sont fatiguez. C'est ainsi, que ces petis animaux s'entr'aident les uns les autres, ce qui fait bien voir aux hommes, qu'ils doivent aussi se secourir mutuellement dans le besoin. Le Pére Luc Buisset, & le Sergent nommé la Fleur, qui commandoit dans le Fort en l'absence du Sieur de la Salle, nous reçûrent dans nôtre Maison de la Mission, que nous avions bâtie ensemble.

Ils furent fort surpris de nous voir. On avoit fait courir le bruit, que les Sauvages m'avoient pendu avec le corps don de St. François, il y avoit deux ans. Tous les habitans du Canada, & tous les Sauvages, que nous avions attirez pour demeurer auprès du Fort

de

de Frontenac, & pour en cultiver les terres, me firent un accueil extraordinaire, & me témoignerent beaucoup de joye de me revoir. Les Sauvages mettans la main sur la bouche, répétoient souvent le mot d'*Otken* pour dire, le Pieds nuds est un Esprit, puis qu'il a fait tant de chemin, & qu'il est échappé de tant de Nations, qui les auroient tuez, s'ils y avoient été. C'est ce qu'ils ne se pouvoient lasser de me dire. On nous fit toutes les honnêtetez imaginables dans ce Fort. Mais nos deux Canoteurs avoient une extrême démangeaison de se rendre dans le Canada. Je consentis à leurs desirs, d'autant plus qu'après avoir tant essuyé de perils ensemble, j'étois bien aise d'achever le voyage avec eux. Nous prîmes donc congé du Pére Luc Buisset, & de tous nos gens, qui demeuroient dans ce Fort.

CHA-

CHAPITRE LXXIII.

L'Auteur part du Fort de Frontenac, & passe l'affreux rapide, qu'on appelle le long Saut, il est agreablement reçû à Mont-réal par Monsieur le Comte de Frontenac.

NOus nous mîmes en Canot plûtôt, que je ne l'avois crû, parce que nos deux Canoteurs ne me laissoient point de repos. Nous considerâmes l'embouchure du Lac Ontario, ou Frontenac, avec plus d'exactitude, que nous n'avions fait autrefois. Cet endroit s'appelle *mille-Isles*, parce qu'il y en a si grande quantité, qu'on ne les peut compter. Le courant des eaux en est fort rapide, & cette rapidité s'augmente d'une maniere affreuse, lors que cette grande abondance d'eau, qui vient de tous ces Lacs, ou mers douces, dont j'ai parlé, s'augmente par

par la grande quantité de rivieres, qui se jettent dans ce Lac. Elles seroient seules capables de former un grand fleuve: mais quand elles viennent à se réunir dans l'endroit, qu'on appelle le long Saut, alors elles paroissent aussi affreuses, que le grand Saut de Niagara.

Et en effet les rapides y sont prodigieusement violens par l'abondance des eaux, & par le grand panchant de leur lit. Par dessus tout cela on voit aux bords & au milieu du fleuve de St. Laurent, environ 8. ou 10. lieuës au dessus du dit Lac, en décendant vers le Canada, des rochers de tous étages, tellement élevez au dessus du courant de ce déluge d'eaux, que ces eaux rapides étant arrêtées par ces rochers, elles font un grand bruit, & tonnent continuellement d'une maniere aussi violente qu'au grand Saut de Niagara. Ce terrible choc des eaux, qui viennent battre si rudement ces rochers, dure près de deux lieuës, & ces ondes rejaillissent en l'air à la hauteur de plus de cinq ou six toises, & font paroître des

des manieres de gros pelotons de neige, de la grêle, de la pluye avec des tonnerres épouvantables, qui semblent accompagnez des sifflemens & des hurlemens des bêtes les plus furieuses. Ce qui se fait uniquement par la violence, avec laquelle les eaux viennent frapper ces rochers. Je crois fortement, que si on demeuroit long-temps en cet endroit, on deviendroit sourd, sans espoir d'en pouvoir jamais guérir, tant le fracas en est horrible, & le mugissement prodigieux.

Dans cet endroit nos deux Canoteurs ne voulurent pas faire le portage par terre ni du Canot, ni des pelleteries, qu'ils avoient amassées. J'avois déja autrefois décendu ces rapides du long Saut en Canot. Je risquai donc encore gaillardement ce voyage avec nos deux hommes. J'avois essuyé un fort grand nombre de dangers par une benediction particuliere de Dieu. J'espere donc, qu'il me feroit encore la grace de franchir ce mauvais pas. Notre Canot passoit souvent entre deux rochers, au milieu desquels il n'y avoit que

que la largeur du Canot pour passer, mais d'une vîtesse si grande, qu'à peine pouvions nous conter les arbres, qui sont sur le bord du fleuve. Nous fimes plus de deux grandes lieuës dans ces rapides affreux en si peu de temps que cela est inconcevable.

Il ne faut donc pas s'étonner, si nous nous rendîmes en moins de deux jours de ce Fort de Frontenac au Mont-réal, quoi qu'il y ait plus de soixante lieuës de navigation de l'un à l'autre. Avant que de mettre pied à terre à Mont-réal nos deux Canoteurs me prierent de les laisser dans une Isle voisine avec leurs pelleteries pour éviter de payer certains droits, ou plûtôt pour empêcher que les Créanciers du Sieur de la Salle ne s'en emparassent. Ces pauvres gens étoient bien aises de se conserver ce petit profit, qui étoit tout ce qu'ils rapportoient du grand voyage qu'ils avoient fait avec moi pour nôtre grande Découverte.

Comme j'étois seul en Canot, le Comte de Frontenac, Vice-Roi de Canada, qui étoit au Mont-réal à une fe-

fenêtre, m'apperçût de loin, & crût que c'étoit un de nos Récollects, nommé le Pére Luc Fillâtre, Normand de Nation, qui lui servoit de Chapelain dans le temps de la traite, que les Sauvages faisoient tous les ans au Mont-réal. L'un de ses Gardes m'ayant reconnû il en avertit ce Seigneur, qui eût la bonté de me venir recevoir. Il le fit avec toutes les marques de tendresse, qu'un Missionaire peut attendre d'une personne de son rang, & de sa qualité. Il avoit cru, que j'avois été massacré par les Sauvages, il y avoit plus de deux ans. Il fut interdit pendant quelque temps, croyant toûjours que c'étoit quelque autre Réligieux, qui venoit peut-être de la Virginie, où nous avons des Récollects Anglois. Mais enfin il me reconnût, & me reçût fort cordialement.

Ce Seigneur étoit étonné de me voir maigre, have, décharné, tout brûlé du Soleil & de la fatigue, n'ayant plus de manteau, parce que les Issati me l'avoient dérobé, &

n'étant couvert que d'un méchant habit rapetacé de morceaux de peaux de taureaux sauvages, il me mena avec lui, & me retint pendant douze jours dans sa maison pour me rétablir. Il défendit à tous ses gens de ne me rien donner à manger sans son ordre exprès. Il me donnoit lui-même ce qu'il vouloit, que je mangeasse, parce qu'il craignoit, que je ne tombasse malade, si on me laissoit manger à discretion, après de si longues diétes.

En vivant ainsi avec modération à la table délicate de ce Seigneur, il prenoit beaucoup de plaisir à m'ouïr raconter les divers accidens de mon voyage, & les événemens, qui m'étoient arrivez parmi ce grand nombre de Nations differentes, que j'avois vûës. Je lui fis connoître les grands avantages, que l'on pouvoit tirer de nôtre Decouverte. Je remarquai, que quelques jours après mon retour il réiteroit les mêmes demandes, qu'il m'avoit faites d'abord

Je lui répondis donc, que je lui avois dit dès le premier jour l'essentiel de tout ce que je savois; que je ne doutois point, que le Sieur de la Salle, qui devoit repasser en France pour se rendre à la Cour pour ses affaires, ne lui eût dit ce qu'il avoit reconnû de plus particulier dans le voyage, que nous avions fait ensemble jusques à ce qu'il fut obligé de nous quitter pour retourner en Canada.

J'eus raison alors de me tenir ainsi reservé, j'avois quelque secret pressentiment de ce qui m'est arrivé depuis. Le Sieur de la Salle étoit homme à ne me le pardonner jamais, si j'en eusse trop dit. J'eus donc assez de force sur moi pour garder le secret de la Découverte entiere, que nous avions faite du fleuve Meschasipi. Nos deux Canoteurs avoient autant d'interêt que moi à cacher ce voyage, parce qu'on les auroit châtiez sans doute d'avoir fait cette entreprise contre les Ordonnances: & on n'auroit pas manqué de se saisir de toutes leurs pelleteries,

qu'ils avoient amaſſées en revenant des Iſſati avec le Sieur du Luth, qui étoit reſté tout exprès chès les Outaoüats.

Le dit Seigneur Comte me montra un jour à l'écart une lettre, que le dit Sieur du Luth lui avoit envoyée par un Huron voiſin des Outaoüats. Il lui mandoit entre autres choſes, qu'il n'avoit pû jamais rien apprendre de nôtre voyage, ni de moi, ni de nos deux Canoteurs. Je ne pus m'empêcher alors de dire à ce Seigneur, qu'il croyoit, que le dit Sieur du Luth lui étoit abſolument dévoüé, que je pouvois pourtant l'aſſûrer, que l'interêt de certaines gens, qui lui étoient oppoſez, avoit fermé la bouche au dit Sieur du Luth: que j'étois perſuadé, que ces gens l'avoient envoyé avec un ordre ſecret pour apprendre de mes nouvelles: que tout cela ſe faiſoit par l'intrigue de certaines gens, que mon caractére & la charité m'obligeoient d'épargner: que cependant pluſieurs

de ces gens-là n'en avoient pas usé de même à mon égard dans quelques occasions particulieres : mais que je remettois tout à Dieu, qui ne manqueroit pas de rendre à chacun selon ses œuvres.

Le Seigneur François de Laval, premier Evêque de Québec, vint faire sa visite le long du fleuve St. Laurent, pendant que je décendois vers Québec avec le dit Seigneur Comte de Frontenac. Nous le rencontrâmes dans le temps, que nous entrions dans la riviére pour aller au Fort de Champlein, lequel on avoit fortifié pour reprimer les incursions des Iroquois. Le dit Seigneur Comte me demanda fort agréablement, si je n'avois pas la fiévre. Après quoi regardant ceux qui étoient à sa suite, il leur dit ce proverbe, *Guillos & Finot ne manquent pas de redoubler la fiévre de leurs malades, quand ils leurs tâtent le pouls.* Il vouloit me faire connoître par là, qu'on avoit dessein de me faire dire adroitement, ce que j'avois sur le cœur.

Après quelque temps de conversation fort honnête, que j'eus avec le dit Seigneur Evêque, je lui demandai sa bénédiction Episcopale, parce que je ne voyois pas qu'il fût fort necessaire, & que je n'étois pas même obligé en conscience de lui dire tout ce que je pouvois savoir. Je ne dis donc en cette rencontre, que ce que je pouvois, & que ce que je devois dire touchant nos grandes Découvertes. Nous en étions là, lors que le dit Seigneur Comte vint nous interrompre pour inviter le dit Seigneur Evêque à dîner; tout cela pour me fournir le moyen d'enterrer la Synagogue avec honneur.

L'épée cédant à la Robbe en cette occasion, & le Seigneur Evêque étant comme le Chef de cette compagnie, je me trouvois assez embarassé, parce que j'avois de grandes mesures à garder pour plaire également à deux personnes de ce rang, ausquels je devois toutes sortes de respect. Je me tirai d'affaire adroitement, & j'empê-

chai

chai que la converſation ne roulât ſur des matieres, qui m'auroient pû faire de la peine par des queſtions embaraſſantes. Je dis donc au dit Seigneur Evêque, que le Seigneur Comte de Frontenac avoit eu la bonté de me preſcrire un regime de vivre fort exact pour m'empêcher de tomber malade après toutes les fatigues que j'avois eſſuyées, & après la mauvaiſe nourriture, que j'avois euë parmi les Sauvages : qu'ainſi je ſuppliois le dit Seigneur Evêque de me permettre de retourner avec lui à nôtre Couvent de Québec, pour y vivre dans la [illegible] & qu'en effet je n'étois par alors en état de catechiſer les enfans, ni de faire les fonctions de Miſſionaire dans les viſites, que le dit Seigneur Evêque faiſoit au peu de monde, qui ſe trouvoit pour lors en Canada, que j'avois beſoin de repos pour travailler plus vigoureuſement dans la ſuite. C'eſt ainſi, que je prévins pluſieurs petis embarras, dans leſquels je pouvois aiſément tomber, & que j'obtins la permiſſion de ſa-

nir mon voyage, & de me retirer dans la solitude de nôtre Maison Religieuse pour y prendre un peu de repos, après tous mes travaux passez.

CHAPITRE LXXIV.

Grande déroute des Illinois, qui furent attaquez, & surpris par les Iroquois.

PENDANT que je travaillois à me rétablir de mes grandes fatigues, Mr. le Comte de Frontenac reçût des lettres du Père Zenobe Membré, que j'avois laissé parmi les Illinois. Il mandoit à ce Seigneur, que les Iroquois ayant attiré les Miamis dans leur parti, & que s'étant joints ensemble, ils avoient formé une assez grande armée, & étoient venus fondre tout d'un coup sur les Illinois pour détruire cette Nation. Il ajoûtoit, qu'ils faisoient bien neuf cens hommes de guerre tous fusi-

filiers, parce que les Iroquois & les Miamis avoient des fusils & de toutes sortes de munitions de guerre par le commerce, qu'ils avoient avec les Européens.

Les Iroquois firent cette entreprise vers le 12. de Septembre 1680. pendant que je travaillois à la Découverte du fleuve Meschasipi. Dans cette conjoncture les Illinois furent pris au depourvû, parce qu'ils ne se défioient point du tout des Iroquois, ni des Miamis, avec lesquels ils étoient en paix. Le Sieur de la Salle les avoit même assûrez, qu'il feroit en sorte, que ces peuples observeroient soigneusement le Traité, que les Illinois avoient fait avec eux. Dans cette assûrance ils avoient envoyé la plus grande partie de leur jeunesse en guerre d'un autre côté.

Un *Chaouânon* allié des Illinois retournant de chès eux en son pays rebroussa chemin tout d'un coup pour les avertir, qu'il avoit découvert une armée composée d'Iroquois & de Miamis, qui

étoit déja dans leur pays, & qu'apparemment ils venoient fondre sur eux pour les surprendre plus facilement.

Cette nouvelle effraya les Illinois. Ils ne laisserent pourtant pas de se mettre en campagne dès le lendemain, & de s'en aller droit à l'Ennemi. D'abord qu'ils furent arrivez en vûë, ils les chargérent, & la mêlée fut âpre. On y fit beaucoup de monde de part & d'autre.

Le Sieur de Tonti, que le Sieur de la Salle avoit laissé au Fort de Crevecœur pour y commander en son absence, ayant appris cette irruption des Iroquois & des Miamis, eut peur pour les Illinois, quoi que leur Armée fût plus forte en nombre, que celle de leurs Ennemis, parce qu'ils n'avoient point d'armes à feu. Ils s'offrit donc d'aller vers les Iroquois & les Miamis *Akenon*, c'est-à-dire, comme Mediateur, ayant le Calumet de paix à la main, pour tâcher de les porter à un bon accommodement. Les Iroquois trouvans plus de resistence, qu'ils n'avoient

voient crû, & voyans que les Illinois étoient résolus à soutenir la guerre, n'eurent point de peine à se résoudre à la paix. Ils reçûrent donc le Sieur de Tonti comme mediateur, & écoutérent les propositions, qu'il avoit à leur faire de la part des Illinois, qui avoient accepté sa mediation de leur part.

Le Sieur de Tonti leur représenta, que les Illinois étoient les Enfans & les Alliez d'Onontio aussi bien qu'eux. C'est le nom, qu'ils donnent au Vice-Roi de Canada. Le Pére Zénobe ajoute, comme je l'ai remarqué dans ma Louisiane, qu'étant auprès du Sieur de Tonti, un Iroquois Tsonnontouan l'avoit reconnu, & que le dit Sieur de Tonti les avoit pressez d'en venir à la paix, puis que leur attaque ne pouvoit manquer de donner beaucoup de chagrin à Onontio, qui les aimoit tous fort tendrement, & qu'ainsi il les conjuroit de s'en retourner chés eux, & de laisser les Illinois en repos, puis qu'ils avoient soigneusement observé le traité de paix.

Ces propositions ne plûrent pas à quelques jeunes Iroquois, qui mouroient d'envie de combattre. Le Sieur de Tonti avec les gens, qu'il avoit avec lui, se vit donc chargé tout d'un coup de plusieurs coups de fusil. Et un Iroquois déterminé, qui étoit du Canton d'*Onnontaghé*, donna un coup de couteau près du cœur au dit Sieur de Tonti. Cependant par bonheur il ne fit qu'effleurer, parce que le coup glissa sur une côte. Plusieurs autres se jetterent sur lui, & voulurent l'enlever: mais un d'entr'eux reconnût à son chapeau, de même qu'à ses oreilles, qui n'étoient pas percées, qu'il n'étoit pas Illinois. Cela fut cause, qu'un Vieillard Iroquois cria, qu'il falloit l'épargner, & en même temps ce Barbare lui jetta un collier de porcelaine, comme pour arrêter le sang, & pour servir d'emplâtre à la playe.

Nonobstant tout cela, le jeune Iroquois enleva le chapeau du Sieur de Tonti, & le mit au bout de son fusil pour intimider les Illinois. Ces pau-

vres

vres gens croyant donc, que les Iroquois l'avoient tué avec le Pére Zénobe & les autres Européens, qui l'accompagnoient, surpris de cet attentat, penserent être défaits par leurs Ennemis, parce qu'ils se crurent vendus. Cependant les Iroquois ayant fait signe au Pére Zénobe de s'approcher pour chercher avec eux les moyens d'empêcher les deux Armées d'en venir aux mains, ils reçurent en suite le Calumet de paix & firent semblant de se retirer. Mais à peine les Illinois furent-ils arrivez à leurs Villages, que l'Armée des Iroquois parut sur des côteaux, qui étoient vis-à-vis.

Ce mouvement obligea le Pére Zénobe de se rendre près de ces Barbares pour savoir, quelle étoit la raison d'une démarche si contraire à ce qui venoit de se passer, lors qu'ils avoient accepté le Calumet de paix. Les Illinois l'avoient prié de prendre cette commission : mais cette Ambassade n'étoit pas agréable à ces Barbares, qui avoient les armes à la main, & qui ne vouloient

pas perdre leurs avantages. Ainsi le Pére Zénobe courut risque d'être massacré par ces hommes impitoyables. Cependant le même Dieu, qui avoit sauvé plusieurs de nos Réligieux dans de pareilles occasions, & qui m'avoit préservé de tout malheur dans ma Découverte, garantit aussi ce bon Pére Zénobe de la main de ces furieux. Il étoit de fort petite stature; mais il avoit beaucoup de courage. Il se transporta donc hardiment parmi les Iroquois, qui le reçûrent fort humainement.

Ils lui dirent, que la necessité les avoit obligez de faire cette nouvelle démarche, parce qu'ils n'avoient plus de vivres pour leur Armée, & que leur grande troupe avoit déchassé les taureaux sauvages, qui sont ordinairement en grand nombre dans ce pays-là. Le Pére Zénobe ayant rapporté leur réponse aux Illinois, ce peuple leur envoya du blé d'Inde, & tout ce qui leur manquoit pour leur subsistence. Ils leur proposerent même de traiter de leur peaux de castors, & de toutes les au-

autres pelleteries, qui se trouvent en abondance dans toutes ces contrées-là.

Les Iroquois accepterent ces propositions. On donna des ôtages de part & d'autre, & le Pére Zénobe alla plusieurs fois dans le camp des Iroquois pour amener toutes les affaires à un bon accommodement. Il y coucha même afin de ne point perdre de temps, & de hâter la conclusion du Traité: mais les Iroquois s'étant rendus en grand nombre dans les Cantons des Illinois, qui ne se défioient de rien, ces Barbares passerent même jusques à leur Village. Etant là ils commencerent à y faire des actes d'hostilité. Ils ruinerent les Mausolées, que ces peuples ont accoûtumé d'élever à leurs morts à la hauteur de sept ou huit pieds. Ils gâterent les blez d'Inde, qu'ils avoient semez, & ces perfides les ayant trompez sous les belles apparences de paix, ils se fortifierent dans le Village de ces pauvres gens.

Dans cette confusion il ne fut pas fort difficile aux Iroquois, unis aux Miamis, d'enlever huit cens femmes ou enfans aux

aux Illinois. Ces malhûreux Anthropophages mangerent de rage quelques Vieillards de cette Nation. Ils en brûlerent quelques autres, qui n'avoient pas la force de les suivre, & ils s'en retournerent ainsi avec les Esclaves, qu'ils avoient faits, dans leur demeure ordinaire, qui étoit à quatre cens lieuës du pays des Illinois.

Dès les premiers avis, que ces pauvres peuples eurent de l'approche des Iroquois, ils avoient par bonheur envoyé la plus grande partie de leurs familles au delà d'un côteau pour les mettre à l'abri de leur rage, & leur faire gagner le fleuve Meschasipi, afin d'être en sûreté. Les Guerriers Illinois se retirerent par troupes, comme ils purent, sur les côteaux, qui étoient près de leurs habitations, & ensuite ils se dissiperent peu à peu, pour se rendre du côté de ce fleuve, afin de pourvoir à la subsistence & à la conservation de leurs familles, qu'ils y avoient envoyées pour éviter la fureur des Iroquois.

Ces Barbares après cette lâche expe-

di-

dition, voulurent donner quelque couleur à leur perfidie. Ils firent donc tous leurs efforts pour persuader à nos deux Réligieux de se retirer d'avec les Illinois, puis qu'ils avoient pris la fuite, & qu'il n'y avoit plus d'apparence, qu'ils pussent rester avec eux à l'avenir pour leur apprendre les prières, comme les *Atsientatsi*, ou les Robbes noires, faisoient dans leurs Cantons. C'est ainsi, qu'ils appellent les Péres Jesuites. Ces Barbares dirent en raillant finement & malignement aux dits Péres Gabriel & Zénobe, qu'ils feroient mieux de s'en retourner en Canada, & que pour eux ils n'avoient garde d'attenter à la vie des enfans du grand Onontio Gouverneur de Canada, qu'ils les prioient de leur donner une lettre de leur main pour faire connoître la droiture de leur procedé dans cette occasion, & qu'assurément ils ne devoient plus épouser les interêts des Illinois leurs Ennemis.

Nos deux Réligieux se voyant ainsi abandonnez de leurs hôtes, & jugeans que par consequent ils seroient trop expo-

posez à la fureur d'un Ennemi barbare & victorieux, ne hésiterent point à prendre le parti de s'en retourner, suivant l'avis des Iroquois. Ils s'embarquerent dans un Canot d'écorce, que ces peuples leur fournirent, & de cette maniere ils s'en retournerent en Canada.

CHAPITRE LXXV.

Les Sauvages Kikapous assassinerent le Pere Gabriel de la Ribourde, Missionnaire Recollet.

DIEU m'a fait la grace d'être insensible aux outrages de mes ennemis, & d'avoir de la reconnoissance pour les bienfaits, que je reçois. Si jamais j'ai eu lieu de témoigner ma reconnoissance à ceux qui ont eu la bonté de m'instruire, il faut que j'avoue que ç'a été à ce bon Pere Gabriel, qui a été mon Maître de Noviciat dans le Cou-

Couvent de nôtre Ordre, qui eſt à Bethune dans la Province d'Artois. Il eſt donc bien juſte, que je parle ici d'un auſſi honnête & bon Réligieux que lui, à qui j'ai eu de ſi grandes obligations, & que j'en faſſe mention dans ma Découverte, à laquelle il a eu quelque part, ſur-tout ayant été malhûreuſement aſſaſſiné par les Sauvages Kikapous, comme je m'en vai le raconter.

Il faut remarquer, que le Sieur de Tonti ne pouvant plus reſter au Fort de Crevecœur après la déroute des Illinois, il prie les Péres Gabriel & Zénobe d'entrer avec deux jeunes garçons, qui leur reſtoient, dans un Canot pour s'en retourner en Canada. Tous les autres avoient déſerté depuis ce malhûreux accident, & cela par la ſuggeſtion de quelques Canadiens, qui étoient les genies prédominans du pays, & qui les avoient flattez de diverſes eſpérances pour les obliger d'abandonner l'entrepriſe du Sieur de la Salle.

Nos Réligieux étant donc hors d'état

tat de demeurer avec les Illinois après ce débris, s'embarquerent le 18. Septembre suivant, dénuez de toutes sortes de vivres. Par bonheur ils avoient encore quelque peu de poudre & de plomb avec trois ou quatre fusils pour chasser pendant le chemin, afin d'avoir de quoi se nourrir. Mais étant arrivez à huit lieuës ou environ des Illinois, leur Canot ayant touché quelque roche, faisoit eau. Ils furent donc obligez de mettre pied à terre sur le midi pour le regommer, & pour le radouber.

Le Pére Gabriel charmé de la beauté des prèries, des petis côteaux, & des agréables boccages, qu'on trouve en ce pays-là d'espace en espace, comme s'ils étoient plantez exprès, s'engagea dans ces beaux lieux en disant son Brevmire, pendant qu'on travailloit le reste du jour à rétablir le Canot. Sur le soir le Pére Zénobe alla chercher ce bon Vieillard, parce qu'il ne revenoit point. Tous les autres en firent de même, parce qu'il étoit généralement aimé de tous ceux qui le connoissoient.

Mais

Mais le Sieur de Tonti entrant dans des terreurs paniques, se mit en fantaisie, que les Iroquois lui alloient tomber sur les bras à tout moment. Il fit donc rappeller le Pére Zénobe, & obligea tout son monde d'entrer en Canot, & de passer de l'autre côté de la riviére des Illinois, qui est fort large en cet endroit. Il laissa donc ce bon Réligieux, exposé dans ces préries aux insultes des Barbares. C'est ainsi, qu'il le sacrifia sans avoir aucun égard à son âge, ni à son merite personnel.

Cet Italien ne pensoit qu'à se garantir des surprises. Il croyoit donc, qu'il les éviteroit plus aisément en se retirant de cette maniere. Il obligea le Pére Zénobe, qui étoit de fort petite stature, & assez délicat, de repasser la riviére avec lui. Pour moi j'avoüe, que dans cette conjoncture je me serois fortement opposé à son dessein. Je l'aurois contraint d'attendre ce bon Pére. Pour peu qu'il eût fait de bruit en tirant quelque coups de fusil, jamais les Sauvages n'eussent eu la hardiesse d'atten-

ter

ter à la vie de ce bon personnage. J'aurois même cassé le Canot d'écorce plûtôt que de souffrir, qu'on passât la riviére.

Il est vrai, que sur le soir le Sieur de Tonti fit tirer un coup de fusil par un des jeunes hommes, qui étoient dans le Canot avec le Pére Zénobe, & qu'il fit allumer un grand feu: mais tout cela fut inutile.

Le lendemain le dit Sieur de Tonti voyant, qu'il en avoit usé fort lâchement en cette rencontre, il retourna dès la pointe du jour à l'endroit, où on avoit laissé le Pére Gabriel le jour précedent. Il demeura jusques à midi en ce lieu-là, faisant faire une espece de perquisition de ce pauvre Réligieux. Quelques-uns de ces gens entrerent dans des boccages, où ils virent des pistes d'hommes assez fraiches, de même que dans ces vastes prèries, qui sont sur le bord de la riviére. Ils les suivirent assez long-temps: mais ils ne virent personne. Le Sieur de Tonti a dit depuis pour s'excuser d'avoir lâche-

lâchement abandonné le Pére Gabriel, qu'il avoit ſujet de craindre, que les Iroquois ne lui euſſent dreſſé quelque embuſcade pour le ſurprendre. Il ajoûtoit à cela, qu'ils lui avoient vû prendre la fuite, & qu'ainſi ces Barbares pouvoient s'imaginer, qu'il ſe déclaroit pour les Illinois, & qu'il prenoit leur parti.

Cependant il faut ſe ſouvenir, que ces Iroquois s'étoient chargez de quelques lettres du Sieur de Tonti pour les rendre en Canada. D'ailleurs s'ils euſſent eu deſſein de ſe défaire de lui, comme ils le pouvoient facilement, ils ne lui euſſent pas donné un collier de porcelaine ſelon la coûtume de ces peuples, quand quelque coup de malheur eſt arrivé par inadvertance. Si donc ces Barbares euſſent eu deſſein de l'inſulter, ils n'euſſent pas fait tant de façons. Les Sauvages n'ont pas tant de circonſpection. Ainſi cette excuſe étoit frivole, & inventée après coup. Le Pére Zénobe a laiſſé par écrit, qu'ayant voulu reſ-

ter

ter pour apprendre des nouvelles du Pére Gabriel, le Sieur de Tonti l'avoit forcé de s'embarquer à trois heures après midi, disant, qu'assûrément il auroit été tué par les Ennemis, ou que peut-être il étoit allé devant à pied en suivant le bord de la riviére, & qu'en allant toûjours terre à terre on pourroit le trouver infailliblement.

Cependant ils n'en purent apprendre aucune nouvelle. Plus ils avançoient, plus l'affliction du Pére Zénobe s'augmentoit. Parmi tout cela les vivres manquoient à toute cette troupe, & ils ne vivoient que par le moyen de quelques pommes de terre, de l'ail sauvage, & de petites racines, qu'ils découvroient en grattant la terre avec leurs doigts. Nous avons appris depuis, que le Pére Gabriel avoit été massacré quelque temps après avoir mis pied à terre. Les Kikapous, Nation, que l'on trouve dans la Carte à l'Ouëst de la Baye des Puans, qui sont leurs voisins, avoient envoyé de leurs

leurs jeunes gens à la guerre contre les Iroquois. Mais ayant appris, que ces Barbares faisoient eux-mêmes la guerre aux Illinois, ils chercherent les moyens d'en surprendre quelques-uns à l'écart. Trois d'entr'eux, qui faisoient l'avant-garde, trouverent le Pére Gabriel. Ils s'approcherent de lui se cachant autant qu'ils pouvoient dans les herbes, qui sont fort grandes dans ces pays là. Quoi qu'ils sussent bien, que ce n'étoit pas un Iroquois, ils ne laisserent pas de le tuer, lors qu'ils se furent approchez de lui.

Ils l'assommerent donc avec leurs Casse-têtes, qui sont faits d'un bois fort dur. Ils laisserent son corps sur la place, & se contenterent d'emporter son Breviaire, & son Diurnal, qui tomba quelque temps après entre les mains d'un Pére Jesuite, dont je ferai mention dans mon troisiéme Tome, qui parlera de la naissance de la Foi dans le Canada. Ces Barbares au reste enleverent la chevelure de ce bon Réligieux, & la porterent en triomphe dans leur Village, publiant, que c'étoit la chevelu-

re d'un Iroquois, qu'ils avoient tué.

Voilà comment mourut ce bon Vieillard par les mains folles de ces jeunes Barbares. Nous pouvons bien lui appliquer ici, ce que le Texte Sacré dit de ceux, qu'Herode fit égorger dans sa fureur, *Non erat, qui sepeliret.* Il ne se trouva personne pour l'ensevelir. Ce vénérable personnage avoit accoûtumé dans les leçons, qu'il nous faisoit pendant nôtre Noviciat, de nous préparer à de pareilles épreuves au dedans & au dehors. Il nous accoûtumoit aux mortifications, & faisoit connoître, qu'il avoit quelque présentiment de ce qui devoit lui arriver. Ce bon Maître des Novices meritoit un meilleur sort que celui-là, si pourtant on en peut souhaiter un plus avantageux, que de mourir ainsi dans les fonctions d'une Mission Apostolique par les mains des Nations, ausquelles la Providence envoye ses serviteurs.

Le Pére Gabriel étoit âgé d'environ soixante-cinq ans. Il n'avoit pas seulement mené une vie exemplaire, com-

mune

mune à tous les bons Réligieux. Il s'étoit encore parfaitement bien acquité de tous les emplois, qu'il avoit eus dans l'Ordre, où il avoit été Gardien, Superieur, Inferieur, & Maître des Novices; & de ceux qu'il avoit exercez dans le Canada depuis l'an 1670, jusques à sa mort. Il m'a souvent fait connoître, qu'il avoit d'extrémes obligations à nos peuples de Flandres, qui l'avoient nourri fort long-temps. Il nous en parloit ainsi, afin de nous inspirer par son exemple des sentimens de reconnoissance pour nos bienfaiteurs. Je l'ai vû souvent dans les transports d'une extréme douleur, de ce que tant de peuples barbares vivoient dans une profonde ignorance du salut. Il auroit souhaité de mourir pour eux en travaillant à les tirer de ces horribles ténébres.

Les Iroquois parlant de lui, disoient qu'il avoit enfanté, parce qu'il avoit le ventre naturellement assez gros: mais il étoit devenu fort plat, par ses frequentes diétes, & par l'austerité de sa pénitence.

Le Sieur de Tonti ne pouvoit jamais

se disculper de la lâcheté, qu'il a commise, d'avoir abandonné le Pére Gabriel, comme il a fait, sous prétexte, qu'il craignoit les Iroquois. Cette Nation toute farouche qu'elle est, aimoit ce bon Vieillard, qui avoit souvent été parmi eux. Ce Religieux voyant après la déroute des Illinois, que le Canot du Sieur de Tonti étoit trop chargé de peaux de castors, & qu'il ne pouvoit y avoir place, en jetta plusieurs aux Iroquois pour leur faire connoître, qu'il n'étoit pas venu en ces pays-là pour y amasser des pelleteries. Et cela peut-être causa quelque chagrin au Sieur de Tonti.

D'ailleurs le Sieur de Tonti apperçût ces Sauvages Kikapous, qui s'approchoient du Pére Gabriel. Un coup de fusil seul auroit suffi pour les faire fuïr tous. Le pauvre Pére Zénobe n'eut ni assez de voix, ni assez de vigueur pour persuader au dit Sieur de Tonti d'attendre quelque temps le bon Pére Gabriel. Il le sacrifia donc, & l'abandonna de la maniére, que nous avons dit, forçant le Pére Zénobe d'entrer en Canot pour pas-

passer de l'autre côté de la riviere. Tout cela dans le dessein de sauver quelques pelleteries, qu'il avoit en exposant ainsi malhûreusement un bon Réligieux. Je ne doute point que la mort de ce vénérable Vieillard n'ait été prétieuse devant Dieu, & qu'elle ne produise un jour son effet, quand il plaira à Dieu d'user de son infinie misericorde envers ces Nations barbares. Je souhaite même avec ardeur, qu'il vueille bien se servir d'un instrument foible comme moi, pour achever ce que j'ai déja ébauché par sa grace avec tant de travaux.

CHAPITRE LXXVI.

Retour de l'Auteur de cette grande Découverte à Quebec. Ce qui se passa à son arrivée au Couvent de Nôtre Dame des Anges près de cette ville.

MONSIEUR le Comte de Frontenac, Vice-Roi de Canada, me donna

deux des ſes Gardes, qui étoient très-bons Canoteurs pour me reconduire à Québec. Nous partîmes donc du Fort de Champlein, dont nous avons parlé, & étant enfin arrivez près de la ville, je mis pied à terre pour me rendre à nôtre Couvent au travers des terres défrichées. Je fis porter le Canot, qui étoit magnifiquement peint, par les deux Gardes, & ces hommes me diſoient, que le dit Seigneur Comte les avoit aſſurez, que les peintures de ces Canots lui coutoient autant que les chevaux d'Eſpagne, dont il s'étoit ſervi en Candie dans la guerre contre les Turcs.

Je ne voulus point débarquer à Québec, parce que l'Evêque avoit donné ordre à ſon grand Vicaire de me recevoir dans ſon Palais Epiſcopal pour s'entretenir à loiſir avec moi de nôtre grande Découverte. Mais le dit Seigneur Comte avoit commandé fort expreſſément à ſon Major dans la ville de Pontchartrain, & de me faire conduire premierement à nôtre Maiſon Réligieuſe

ligieuse pour conferer avec le Pére Valentin le Roux, Commissaire Provincial des Récollets dans tout le Canada, homme habile, & d'une grande étenduë d'esprit.

Il n'y avoit alors dans nôtre Couvent de nôtre Dame des Anges que trois Missionaires, qui s'y trouvoient avec le dit Commissaire. Tous les autres étoient dispersez çà & là en diverses Missions à [illegible] lieuës de Québec. On peut aisément s'imaginer, que nos Réligieux me reçûrent avec bien de la joye. L'un d'entr'eux, nommé le Pére Hilarion Jeunet, me disoit souvent d'un air enjoüé, *Lazare, veni foras*. Je lui demandai enfin la raison, pour laquelle il me faisoit cette application du Lazare. Il me répondit, qu'il y avoit deux ans, qu'on avoit chanté une Messe de *Requiem* pour moi dans le Couvent, parce que des Sauvages étrangers avoient assûré une Robbe noire, (c'est le nom par lequel ces Barbares désignent les Jesuites) que les peuples, que les Iroquois appellent *Hontonágabe*, m'avoient

étranglé à un arbre avec le Cordon de St. François, & que les mêmes Sauvages avoient fait mourir d'une maniére fort cruelle les deux hommes, qui m'accompagnoient.

Il faut avoüer ici, que tous les hommes ont leurs amis & leurs ennemis. Il y a des gens, qui ſont aſſez ſemblables au feu, qui noircit le bois, qu'il ne peut brûler. Certaines gens donc, qui n'avoient pû m'attirer de leur parti, ſe ſervirent de ce bruit de ma mort pour ternir ma reputation. Ainſi on avoit fait pluſieurs diſcours à mon desavantage dans le Canada. Quoi qu'il en ſoit, car je m'expliquerai davantage ſur ce ſujet dans mon troiſiéme Tome, s'il plait à Dieu, je dois reconnoître, que Dieu m'a conſervé par une eſpece de miracle dans ce grand & dangereux Voyage, que j'ai fait, & dont j'ai donné la Rélation dans ce Volume. Et quand j'y réfléchis avec un peu d'attention, je ſuis perſuadé, que la Providence m'a conſervé pour publier au monde les grandes

des Découvertes, que j'ai faites pendant un ſejour d'onze ans, ou environ, que j'ai vécu dans l'Amerique.

Il faut remarquer ici, que bien des gens veulent ſouvent ſe mêler des choſes, qui ne ſont point de leur reſſort, & qu'ils prennent ombrage de ceux, qui ne veulent point ſe conformer à leurs inclinations. Le Commiſſaire Provincial, dont j'ai parlé, me preſſa fort inſtamment de lui donner copie du journal de la Découverte, que j'avois faite dans mon Voyage de près de quatre ans, me promettant, qu'il me garderoit le ſecret. J'avoüe, que je me fiai à ſa parole, parce que je le croyois, comme je le crois encore, homme d'honneur & de probité. Je conſidérai même, que comme il avoit penſé ſerieuſement à la connoiſſance, que les dits Seigneurs Evêque de Québec, & Comte de Frontenac vouloient avoir de cette Découverte, il cherchoit les moyens de les inſtruire lui-même pour leur communiquer ce qu'il faudroit ſans m'expoſer, afin que l'un & l'autre fût content.

C'est à cela, que je rapportois les soins, que ce Commissaire Provincial prenoit de moi, & les caresses extraordinaires, qu'il me faisoit en me régalant de tout ce qu'il pouvoit trouver pour lors, & en m'appellant souvent le Résuscité. Il me pria même de retourner en Europe, pour faire connoître au public les grandes Découvertes, que j'avois faites, & ajoûta, que j'éviterois par ce moyen la jalousie de ces deux personnes, & qu'en effet il étoit difficile de plaire à deux Maîtres, dont la condition & les interêts étoient si differens.

Le Commissaire eut donc tout le temps, qu'il lui falloit avant mon retour en Europe, de copier généralement tout mon Voyage sur le fleuve Meschasipi, lequel j'avois entrepris contre le sentiment de Monsieur de la Salle, qui a fait ensuite le Voyage depuis les Illinois jusques au Golphe de Mexique en 1682. deux ans après moi. Il avoit eu quelque soupçon, que je pouvois bien l'avoir fait. Cependant il ne put pas s'en éclaircir à mon retour du Fort de Frontenac, parce qu'il étoit

étoit alors en voyage chès les Outoüagamis. Il ne savoit donc pas, si les Sauvages ne m'avoient pas massacré, comme le bruit en avoit couru, & qu'on l'en avoit assûré avant que de partir de ce Fort.

Je suivis le conseil de nôtre Commissaire, & je pris la résolution de m'en retourner en Europe. Avant que de partir je lui fis connoître fort sérieusement, qu'il étoit absolument necessaire pour l'établissement des Colonies dans nôtre Découverte, & pour y faire quelques progrès pour l'établissement de l'Evangile, d'entretenir toutes ces Nations differentes en paix, & même les plus éloignées, en les soûtenant contre les Iroquois, qui sont leurs Ennemis communs: que ces Barbares ne font jamais de véritable paix avec ceux qu'ils ont une fois batus, ou qu'ils espérent de vaincre en mettant de la division entr'eux: que la maxime ordinaire des Iroquois avoit toûjours été telle, & que c'étoit par ce moyen, qu'ils avoient fait perir plus de deux millions d'Ames.

Le Commissaire Provincial entroit

fort bien dans toutes ces vûës, & il me disoit aussi, qu'à l'avenir il me chargeroit de toutes les instructions necessaires pour cela.

Nous décrirons, s'il plait à Dieu, dans mon second Tome, les moyens, qu'il faut employer à l'établissement de la Foi parmi tant de peuples; qui ont des langages si divers, & les expediens, par lesquels on peut établir de bonnes Colonies dans ces vastes Contrées, que l'on peut appeller avec raison les Délices de l'Amerique, & y fonder l'un des plus grands Empires de l'Univers.

FIN.

VOYAGE

Qui contient un

RELATION EXACTE

De l'Origine, Mœurs, Coûtumes, Réligion, Guerres & Voyages

DES CARAIBES,

Sauvages des Isles Antilles

DE L'AMERIQUE,

Faite par le Sieur DE LA BORDE,

Employé à la Conversion des Caraïbes,

Et tirée du Cabinet de Monsr. Blondel.

Leide
Pierre Vander Aa, 1704
vrai éditeur

A AMSTERDAM,

Chez ADRIAAN BRAAKMAN, Marchand Libraire près le Dam.

MDCC IV.

1704

A librairie à côté son adresse.

JUGEMENT DU SIEUR RICHARD LIGON SUR CE VOYAGE.

LA Description, que Monsieur de la Borde *a faite des Caraïbes ou naturels des Antilles, nous représente si bien leurs Mœurs, Coûtumes, Réligion, Guerres & Voyages, que j'ai crû qu'elle meritoit bien d'être publiée pour la connoissance qu'elle nous donne de plusieurs choses inconnuës jusques à présent. Ce qui fait espérer qu'elle sera très-bien reçûë du Public, qui pourra en retirer beaucoup d'utilité.*

RELATION
DE L'ORIGINE, MOEURS, COUTUMES, RELIGION, GUERRES ET VOYAGES
DES CARAIBES,
SAUVAGES DES ISLES ANTILLES DE L'AMERIQUE,

Faite par le Sieur DE LA BORDE,

IL y a un si grand nombre de Rélations des Isles, qu'il est inutile de répéter ce que l'on en a dit tant de fois. S'il semble néanmoins que je le fasse en quelques rencontres, c'est qu'on a représenté les choses autrement qu'elles ne sont, faute de les avoir vûës, ou pour quelques raisons & considérations, il nous les ont déguisées, & dit plus ou moins qu'il n'y en avoit. Je ne prétens pas parler ici de l'air, du cli-

climat, & de la nature du païs ; d'autres en ont assez parlé, je fais seulement quelques remarques pour satisfaire ceux qui le desirent sur les coûtumes & superstitions des Sauvages, & ce que j'en dirai, je le puis assûrer véritable pour la grande habitude que j'ai euë avec eux, & pour avoir été assez curieux d'y prendre garde & de m'en informer. Cette curiosité n'est pas blâmable lors qu'on en tire quelque profit ; car quand je considére que les Caraïbes sont hospitaliers, sans ambition, très-simples, sans avarice, très-sinceres, sans larcin, sans fraude, sans blasphémes, sans mensonges, je ne peux que les admirer, & les imiter en leur morale quant aux points ci-dessus ; car s'ils ont leurs perfections, ils ont aussi leurs vices, dont nous parlerons dans la suite de ce discours. Lors que je considére leur aveuglement ; & qu'ils n'ont ni foi, ni loi, ni Roi : je me sens obligé de remercier mon Créateur de m'avoir donné la connoissance d'un Dieu, & fait naître

naître dans la vraye Réligion, & sujet du plus grand Roi du monde.

CHAPITRE I.

De l'Origine des Caraïbes.

Je ne m'arrêterai pas à rechercher l'origine & l'extraction des Caraïbes, sauvages insulaires de l'Amérique, puis qu'eux-mêmes n'en sçavent rien. Ils sont aussi peu curieux du passé que de l'avenir, & les Auteurs en parlent si diversement, que je n'y vois que de l'obscurité, & peu de certitude. Quelques-uns-même se sont imaginé qu'ils descendoient des Juifs; parce que effectivement leurs parentes leur sont naturellement destinées pour femmes, & qu'ils ne mangent point de porc.

De vieux Sauvages m'ont dit qu'ils venoient de Galibis de terre ferme, voisins des Aloüagues leurs ennemis; parce que le langage, les mœurs, & la Réligion ont beaucoup de conformité avec les leurs, & qu'ils avoient entierement détruit une nation en ces Isles, à la

à la reserve des femmes qu'ils prirent pour eux, & que c'est le sujet pourquoi le langage des hommes n'est pas semblable à celui des femmes, en plusieurs choses. Je crois aussi que ce qui en fait les Rélations si differentes vient de ce que depuis que les Caraïbes frequentent avec les étrangers, ils changent de coûtumes & de maniere d'agir, & renoncent à ce qui leur étoit le plus en recommandation. Il y en a toutefois qui ne changent point, & ceux-là disent aux autres que la cause de tous leurs malheurs, de leurs maladies, & de la guerre, que les Chrêtiens leur font, vient de ce qu'ils ne vivent plus en Caraïbes.

CHAPITRE II.

De leur Réligion, & la pensée qu'ils ont de la Création du Monde, & des Astres.

QUOI qu'ils ayent l'esprit extrémement changeant, très-léger, & in-

con-

constant dans toutes leurs entrepriſes, néanmoins ils ſont de l'humeur des Heretiques en matiere de Réligion; car ils ſont ſi obſtinez & attachez à leur Chemeen, & à toutes leurs autres ſuperſtitions, que tout ce qu'on peut dire pour leur faire voir que c'eſt le Diable qui les trompe ſous ce nom, n'eſt pas capable de les en faire démordre: ils n'ont non plus que les Calviniſtes, ni Prêtre, ni Autel, ni Sacrifice; ce qui ne ſe voit point je crois chés tous les autres Payens. Ils ont étouffé par leurs paſſions [illegible], par leurs mœurs barbares, [illegible] par leur vie de bêtes toute la connoiſſance, & les lumieres que la nature donne de la Divinité, ce qui eſt étonnant, & ce que je ne croirois pas, ſi je ne le voyois tous les jours, & que depuis vingt ans qu'on les préche, ils ne veulent point croire, ni reconnoître leur Créateur, & le principe de tout bien. Ils craignent celui du mal, qui eſt le Diable, qu'ils nomment Maboïa, mais ils ne lui rendent aucun culte.

A en-

A entendre plusieurs de leurs Fables, il y a lieu de croire qu'ils ont été autrefois éclairez de la lumiere de l'Evangile; outre que ce qu'ils racontent de Louquo, qu'ils estiment avoir été le premier homme & Caraïbe seroit ennuyeux, il seroit aussi contre la bienséance, & pourroit choquer les oreilles chastes : j'en rapporterai seulement quelque chose.

Louquo étoit le premier homme & Caraïbe, il ne fût fait de personne, il descendit du Ciel ici bas, où il vêcut long-temps. Il avoit un gros nombril, d'où il fit sortir les premiers hommes, de même que de sa cuisse faisant une incision. Il se passa bien des histoires durant sa vie qui seroient honteuses, & infames à reciter. Il fit les poissons de raclures & petis morceaux de Manioc, qu'il jetta à la mer, & les gros des gros morceaux : il ressuscita trois jours après sa mort, & retourna au Ciel : les animaux terrestres sont venus depuis, mais ils ne sçavent d'où.

Les Caraïbes autrefois vivoient long-

long-temps, & si ils ne vieillissoient point, ils mouroient sans être malades, aussi ne mangeoient-ils que du poisson, qui est toûjours jeune, & ne vieillit point.

Ils trouverent depuis un petit jardin de Manioc que Louque avoit laissé; mais ne reconnoissant point cette plante, un Vieillard leur apparut, qui leur en enseigna l'usage, & leur dit qu'en rompant le bois par petis morceaux, & les fourant en terre, il en reviendroit d'autres racines. Ils disent qu'au commencement ce Manioc n'étoit que trois mois à rapporter, qu'après il en fut six, & enfin neuf, comme il fait à présent devant qu'il soit bon à faire du pain ou Cassave, qu'ils nomment Aleba, & les femmes Marou.

Ils croyent que le Ciel a été de tout temps, non la terre & la mer, ni l'une ni l'autre dans le bel ordre où ils sont à présent. Leur Moteur & premier Agent Louque avoit fait premierement la terre molle unie sans montagne, ils ne peuvent dire où il en a pris la matiere.

tiere. La Lune suivit incontinent, qu'il estimoit très-belle, mais après qu'elle eût vû le Soleil, elle s'alla cacher de honte, & depuis ne s'est montrée que la nuit.

Tous les Astres sont Caraïbes : ils font la Lune masculin, & la nomment Nónuh ; & le Soleil Huróiou : ils en attribuent les Eclipses à *Maïpoüa*, au Diable qui tâche à les faire mourir, & disent que ce méchant seducteur par surprise leur coupe leurs cheveux, & leur fait boire le sang d'un petit enfant, & que quand ils sont entierement éclipsez, c'est lors qu'ils sont beaucoup malades, & qu'eux n'étant plus échauffez de ses rayons & de la lumiere deviennent aussi malades.

Ils estiment plus la Lune que le Soleil, & à toutes les nouvelles Lunes d'abord qu'elle commence à paroître ils sortent tous de leurs Cases pour la voir, & s'écrient, *Voila la Lune*. Ils prennent certaines fcüilles d'arbres, qu'ils plient comme un petit entonnoir, & font distiller dans leurs yeux quelque goutte d'eau, en la regardant ; cela est très-bon

pour

pour la vûë. Ils réglent leurs jours par la Lune comme les Turcs, & non par le Soleil, au lieu de dire un mois, ils disent une Lune : ils ne disent point, combien feras-tu de jours à ton voyage? mais combien dormiras-tu de nuits?

Leurs jetrons sont leurs doigts : pour exprimer douze, ils montrent les deux mains & deux doigts d'un pied : si le nombre excede les pieds & les mains, ils font bien empéchez, ils disent Tamiean, beaucoup, & si il y a une grande quantité, ils montrent leurs cheveux, ou une poignée de sable. Quand il faut aller à la guerre, & se trouver au rendez-vous à jour nommé, ils prennent chacun un nombre de pierres selon leur résolution, les mettent dans une Calebasse, & à chaque main ils en ôtent une, & lors qu'il n'y en reste plus, c'est à dire que le temps arrêté pour partir est expiré, & qu'il se faut mettre en campagne. Quelquefois ils font des marques sur un morceau de bois, ou bien chacun mettent de nœuds en une petite corde, & en dénoüent un chaque jour.

Au

Au commencement la terre étoit donc molle, le Soleil l'a endurcie de même que celle du Ciel ; car il y a là haut de plus beaux jardins qu'ici, de belles Savannes, de belles Rivieres : l'Oüicou y coule sans cesse (breuvage comme de la bierre) l'on n'y boit point d'eau, les cases, & les maisons y sont mieux faites, où demeurent leurs Zemeens, & eux aussi après la mort : ils ont là plus de femmes qu'ici, & quantité d'enfans. L'on n'y travaille point, tous y vivent sans semer, l'on n'y fait que boire & danser, & on n'y est jamais malade.

Ce qu'ils disent de l'origine de la mer & de la Création, & généralement de toutes les eaux, a rapport en quelque façon au Déluge. Le grand Maître des Chemeens, qui sont leurs bons esprits, fâché & en colere de ce que les Caraïbes de ce temps étoient très-méchans, & ne lui offroient plus de Cassaves, ni d'Oüicou, fit pleuvoir plusieurs jours si grande quantité d'eau qu'ils furent presque tous noyez, hors quel-

quelques-uns, qui se sauverent dans des petits batteaux & Piraugues sur une montagne, qui étoit pour lors l'unique. C'est le déluge de l'Ouragan, qui a fait les Mornes, les Pitons, & les Falaizes que nous voyons. Mornes, sont des collines, Pitons, sont de hautes roches pointuës, ou hautes montagnes en forme de pains de sucre. C'est lui qui a separé les Isles de terre ferme. Si vous leur demandez d'où viennent ces eaux, ils vous répondent qu'il y a là haut des rivieres, & que les premieres eaux viennent de l'urine & de la sueur des Zemeens, & c'est la cause de la salure de la mer, & que ce qui fait l'eau douce, c'est qu'elle se dérobe de la mer par dessous terre, & s'y purifie.

Racumon étoit un des premiers Caraïbes que Louque fit. Il fut changé en gros serpent, & avoit la tête d'homme: il étoit toûjours sur un Cabatas, qui est un gros arbre fort dur, haut & droit: il vivoit de son fruit, qui est une grosse prune, ou petite pomme, & en donnoit aux passans, il est maintenant changé en Etoille.

Savacou étoit auſſi Caraïbe, il fut changé en Erabier, qui eſt un gros oiſeau, c'eſt le Capitaine des Ouragans, & du Tonnerre ; c'eſt lui qui fait la grande pluye ; c'eſt auſſi une Etoille.

Achinaon Caraïbe à préſent Etoille, fait petite pluye & grand vent.

Couroumon Caraïbe, auſſi Etoille, fait les grandes *Lames* à la mer, & tourne les Canots. Lames à la mer ſont les longues vagues, qui ne ſont point entrecoupées, & telles qu'on les voit donner en terre tout d'une piece d'un bout d'une plage à l'autre : de ſorte que pour peu que le vent ſoit fort, une chaloupe ou un canot ne ſauroit preſque aborder terre ſans tourner, ou être emplis d'eau. C'eſt lui auſſi par ſon vent qui fait le flux & reflux de la mer.

Chiricies, la Pouſſiniere, ils comptent & obſervent les années par cette conſtellation ; ils ne peuvent dire néanmoins combien il y a que les premiers de leur Nation vinrent du continent habiter les Iſles, ils ne peuvent dire non plus l'âge qu'ils ont, ils ne marquent rien de

de tout cela, & ne font point d'état de toutes ces connoiſſances. Ils ne ſe mettent auſſi gueres en peine d'où nous venons, ils nous appellent Balanaelé, c'eſt-à-dire, hommes de mer, & croyoient effectivement que nous étions nez de la mer, & que nous n'avions point d'autres demeures que celles des navires. Ils penſent à cette heure que nous ſommes d'un autre monde, & que nôtre Dieu n'eſt pas le leur qui a fait le Ciel & la terre, & non leur pays.

Comme ils n'ont jamais crû qu'il y eût d'autres terres que la leur, la premiere fois qu'ils virent des navires, & entendirent du canon, ils croyoient que c'étoient des Diables, & que le navire, & les hommes qui étoient vétus & bâtis autrement qu'eux, ſortoient du fond de la mer, & venoient pour les enlever, & prendre leur terre, ils ſe ſauvoient dans les bois. Ils ont reconnu depuis qu'ils ſe trompoient en un point, & que l'autre eſt véritable : ils voudroient que nous n'euſſions jamais mis le pied dans leur pays, & quelque mine

qu'ils fassent, ils nous ont en aversion; mais ils ne sont plus à craindre : car il y en a bien de détruits. Je crois qu'il y en a encore bien quatre mille : de vingt ou trente Isles qu'ils possedoient, ils n'en occupent maintenant que deux ou trois. Les François, les Espagnols, les Anglois & les Flamans les ont présentement toutes. La premiere fois qu'ils virent un homme à cheval, ils croyoient que le cavalier & le cheval étoient tout d'une piece, & que l'homme étoit de la bête, ils ne regardoient que de loin marcher cette machine, & encore présentement, il y en a qui n'osent en approcher : il y en a même à saint Vincent qui n'ont pas encore vû des Chrétiens, il est bien difficile que dans ces sortes de Rélations l'on ne fasse quelque digression; retournons à nos Astres.

Ils appellent le Soleil gouverneur des Etoilles, & disent bien que c'est lui, qui par sa grande lumiere empêche qu'elles ne paroissent le jour. Ils croyent néanmoins qu'elles se retirent, & que la nuit elles décendent : les Eclairs se

font

font par *Savacou*, lors qu'il souffle le feu avec une grande canoniere : le Tonnerre se fait, lors que le Maître ou le Capitaine des *Zemeens* chasse d'autres petits Zemeens, qui ne sont pas *Manigat*; & c'est lors qu'ils s'enfuyent, & qu'ils tombent de peur qu'on n'entende ce grand bruit : ils font aussi trembler la terre, & ils y sont changez en bêtes, ils craignent étrangement & se cachent quand il tonne.

Coüalina est Capitaine des Chemeens ; Limacani Comete envoyé par le Capitaine des Chemeens pour faire mal quand il est fâché.

Joulouca Arc-en-Ciel Chemeen, qui se nourrit de poissons, de lezards, de ramiers, de Colibris, il est tout couvert de belles plumes de toutes couleurs, particulierement la tête ; c'est ce demi-rond, & ce cercle qui paroît, les nuées empêchent de voir le reste du corps. Il fait malades les Caraïbes quand il ne trouve point à manger là haut ; si cette belle Iris paroît lors qu'ils sont en mer, ils la prennent en bonne part, & disent

qu'elle vient pour les accompagner, & leur donner bon voyage, & lors qu'elle paroît à terre, ils se cachent dans leurs Cases, & pensent que c'est un Chemeen étranger qui n'a point de Maître; c'est-à-dire, de piaye que j'expliquerai ensuite; & ainsi qu'il ne peut faire que du mal par les mauvaises influences, & cherche à en faire mourir quelqu'un.

CHAPITRE III.

Du Chemeen & de Mapoia, qui sont leurs bons & mauvais esprits, & quelques-unes de leurs superstitions Diaboliques.

POUR faire voir que les Caraïbes sont des hommes bêtes, ou plûtôt des bêtes qui ont la figure d'hommes; c'est qu'ils ne voudroient jamais aller joüir de ces délices qu'ils disent être là haut, parce qu'il faut mourir, & comme ils n'ont d'autres désirs que ceux de la vie présente, aussi est-ce pour la même raison

son qu'ils se fâchent lors qu'on leur parle d'aller en Paradis : ils ne veulent point laisser les biens présens pour les biens avenir, quitter ce qu'ils possedent pour ce qui est inconnu ; laisser les plaisirs qui les touchent toûjours, pour les délices éternelles qu'ils ne voyent pas, & ne chatoüillent pas leurs sens.

Ils ont grand soin de leur santé, & apprehendent tellement la mort, qu'ils ne veulent pas même qu'on en parle, de crainte qu'elle ne vienne plûtôt: ils se donneroient volontiers au Diable pour vivre long-temps, ils ne nomment jamais le nom des défunts, de peur d'être obligez de penser à la mort, ce qui les feroit malades aussi tôt ; mais ils disent le mari d'une telle, ou la femme d'un tel est morte.

Il y a certain bois, de la moëlle duquel ils n'osent se frotter le corps ou le menton, cela, disent-ils, leur feroit venir la barbe, & vieillir avant le temps.

Ils n'ont aucune maladie qu'ils ne se croyent être ensorcelez, & seulement pour un mal de tête, ou un mal de ven-

ventre, s'ils peuvent attraper celle qu'ils soupçonnent, ils la tuënt, ou font tuër; c'eſt ordinairement une femme, car ils n'oſent attaquer ſi librement un homme. Mais devant que de la faire mourir ils exercent d'étranges cruautez ſur cette pauvre malhûreuſe: les parens & amis la vont prendre, lui font foüiller la terre en pluſieurs endroits, la mal-traitent juſqu'à ce qu'elle ait trouvé ce qu'ils croyent qu'elle a caché, & ſouvent cette femme pour ſe délivrer de ces bourreaux avouë ce qui n'eſt pas, ramaſſant pluſieurs morceaux de coquillage, de *Burgaus*, *Lambies Erabes*, ou quelques arrêtes de poiſſons. Burgaus eſt une eſpece de coquillage fort commun dans les Antilles, & dans la terre ferme, & qui ſe trouve ſur le bord de la mer. Lambies ſont ces groſſes coquilles qu'on voit à Paris en parade ſur les boutiques de quelques Apothicaires. Ces Lambies leur ſervent à deux uſages, ſavoir de trompettes, par le moyen deſquelles on les entend ſouvent d'une grande lieuë, & même de plus loin.

Ils

Ils ont des tons, par lesquels ils font entendre leurs besoins, le succès de leurs entrepriſes ou de guerre, ou de chaſſe, ou de pêche; & ſuivant lesquels leurs femmes, ſouvent une heure ou deux avant qu'ils arrivent, préparent, ou la chaudiere, ou le boucan, ou dequoi les penſer s'ils ſont bleſſez; & pour achever de dire l'uſage des Lembies, quoi que cela nous engage à une digreſſion un peu longue; on ne ſera pas fâché d'apprendre ici, que la patience fabuleuſe de Griſelidi n'approche pas de la leur en la fabrique de certains colliers, dont ils ſe parent en leurs fêtes, & jours de cérémonies. Ils les appellent Cliket, & les Sauvages de Canada Pourcelaine, ce ſont de petites pieces de ces Lembies, qu'ils uſent ſur des cailloux juſqu'à ce qu'elles ſoient devenuës rondes d'environ deux lignes de diametre, & demi-ligne d'épaiſſeur dans un de ces colliers d'une raiſonnable grandeur; car ils en font pluſieurs rangs en écharpe, il y entre trois à quatre mille de ces pieces dans chaque collier, & ils n'en fau-

roient faire une en ſa perfection, & la percer avec les outils, dont ils ſe ſervent, en moins de trois jours : il eſt vrai que dans le grand nombre, on n'y trouvera pas une inégalité de l'épaiſſeur d'un cheveux.

Ils font encore de ces ſortes de colliers de pieces de noyaux de Palmiers noirs, & luiſans comme du Jayet quand ils ſont polis : les pieces en ſont un peu plus longues, & ont moins de diametre, & ſont dentellées ſur les extrémitez.

Lors donc que les femmes priſes pour Sorcieres ramaſſent les fragmens de Burgaux, & de Lambics, ou de Erabés, ils diſent que c'eſt le reſte qu'ils ont mangé, que cette prétenduë Sorciere avoit mis dans la terre. Après ils leur font des taillades ſur le corps, leurs dents d'Agouty la mettent toute en ſang, puis la pendent par les pieds, leur fourent du Piman, qui eſt une eſpece de poivre très-fort, dans la nature, leur en frottant les yeux, & la laiſſent plu-

ſieurs

sieurs jours sans manger : enfin un de ces bourreaux vient à demi yvre, qui lui casse la tête d'un boutou, ou massuë, & la jettent à la mer. Je le sai pour en avoir sauvé deux de leurs mains.

Ils font le Chemeen, qu'ils estiment, comme a été dit, leur bon esprit ; c'est-à-dire, qu'ils consultent le Diable par l'entremise de leurs Magiciens ou Medecins Piaye ou Boyé, qui les abuse sous ces noms, & ils font cette damnable cérémonie en plusieurs rencontres. Premierement sur le succès de leurs maladies pour avoir la santé, pour savoir où ils sont, lors qu'ils se sont perdus en mer par un mauvais temps, sur l'issuë & événement de leurs guerres, & pour apprendre le nom de celui ou de celle, qui les a ensorcelez, qu'ils tuënt comme je viens de dire ; c'est souvent un prétexte pour se défaire de leurs ennemis. Chaque Piaye ou Boyé a son Chemeen particulier, ou plûtôt un Demon familier, & se gouvernent par les funestes avis de ces détestables Oracles,

ils leur donnent auſſi le nom d'Eocheiri.

Pour ſavoir donc l'événement de leurs maladies, ils font venir un Piaye la nuit, qui d'abord fait éteindre tout le feu de la Caſe, & fait ſortir les perſonnes ſuſpectes : il ſe retire en un coin, où il fait venir le malade, & après avoir fumé un bout de petun, il le broye dans ſes mains, & le ſouffle en l'air, ſecoüant, & faiſant cliqueter ſes doigts. Ils diſent que le Chemeen ne manque jamais de venir à l'odeur de cet encens & parfum par le miniſtere de ce Boyé, qui ſans doute fait pacte avec le Diable; & là étant interrogé, il répond d'une voix claire, comme venant de loin, à tout ce qu'on demande. Après il s'approche du malade, tâte, preſſe & manie pluſieurs fois la partie affligée, ſouffiant toûjours deſſus, & en tire quelquefois, ou fait feinte de tirer, quelques épines, ou petits morceaux de Manioc, du bois, des os ou d'arêtes du poiſſon, que ce Diable lui met dans la main, perſuadant au malade que c'eſt ce qui lui cauſoit de la douleur. Souvent il

ſucce

succe cette partie dolente, & sort incontinent de la Case pour vomir, à ce qu'il dit, le venin ; ainsi le pauvre malade demeure guéri plus par imagination qu'en effet. Il est à remarquer qu'il ne guérit pas les fiévres, ni les blessûres comme de flêches, de boutou, & de coûteau : il ne faut dire mot dans cette assemblée diabolique : il ne faut faire aucun bruit, non pas même du derriere, autrement le Zemeen s'enfuit. Je m'étois imaginé, les ayant une fois surpris, que le Piaye même contrefaisoit sa voix, & qu'il ne frappoit souvent que des pieds en terre, que pour faire croire aux autres qu'il s'en alloit là haut querir le Zemeen. Un de ces Boyés depuis m'a avoüé que pour lui véritablement il ne bougeoit de la Case, mais que c'étoit le Diable qui répondoit. Je m'étonne néanmoins comme les Caraïbes ont la pensée que le Piaye va là haut, & qu'il ne revient qu'après que ce Zemeen est retourné, il faut assûrément que le Diable trompe, & le malade, & le medecin.

Ils présentent dans leurs Cases sans

aucune cérémonie au Zemeen, & au Piaye, pour la peine de l'avoir évoqué, du Oüicou, & quelques Cassaves sur un matoutou. Le matoutou est une petite table d'aroma ou d'osier d'un pied ou deux en quarré, & d'un demi de haut, le laissant là toute la nuit, & quoi que le lendemain ils le trouvent de même qu'ils l'y ont mis, ils se persuadent que le Zemeen s'en est repû, mais qu'il n'a bû & mangé que l'esprit: de même s'ils lui offrent une serpe ou une hache, le Piaye s'en empare, & leur fait croire que le Zemeen en a pris pour sa part l'esprit & le cœur. Ils reverent tant ces offrandes profanes, qu'ils nomment Alakri, qu'il n'y a que les vieillards considérables d'entr'eux qui en osent goûter. Ils m'ont quelquefois prié d'en boire, je l'ai fait pour les desabuser des superstitieuses sottises de ce sacrifice, dont l'une est de boire de ce Oüicou à jûn, qu'autrement l'on creveroit, & exprès je mangeois premier que d'en boire: l'autre

tre est, de prendre garde à tenir la tasse, ou Coüy droit, & ne pas verser, ou que le col deviendroit tortu, & les yeux pleureroient sans cesse : j'en laissois choir exprès, & je tenois le Coüy de travers.

Si le malade guérit, & revient en santé, ils font un festin au *Mapoia*, à quoi le Piaye ne manque point. A la fin de ce banquet ils noircissent le convalescent avec des pommes de Junipa, & le font aussi beau que le Diable.

Ils offrent aussi aux Zemeens les prémices de leurs jardins, & cela sans cérémonie, ni dire aucun mot. Lors qu'ils font un grand vin qui est leur débauche, ils mettent toûjours à part un Canari, pot de terre, ou quelques callebasses pour le Zemeen.

Ils prennent pour esprit une chose qui n'en a point ; ils croyent que les chauves-souris, qu'ils nomment Boulliri, qui voltigent la nuit au tour des maisons, sont des Zemeens qui les gardent, & que ceux qui les tuënt deviennent mala-

malades. Ils ont tant de sortes de Boule-Bonum, qui veut dire mauvais présage, que je ne puis me résoudre de rapporter ici toutes leurs réveries & niaiseries.

Pour faire un Piaye ou Boyé les anciens Boyez élevent l'apprentif dès sa jeunesse à ce détestable ministere, le faisant jûner cinq mois au pain & à l'eau dans une petite Case, où il ne voit personne, lui égratignant la peau avec des dents d'Agouty, lui font avaler plusieurs fois du jus de tabac, qui lui fait rendre tripes & boudins jusques à s'évanoüir; & lors ils disent que son esprit va là haut parler au Zemeen; ils lui frottent aussi le corps de gomme, & le couvrent de plume pour le rendre adroit à voler, & aller à la Case du Zemeen: s'il se présente quelque sujet, c'est-à-dire, quelque malade, ils lui montrent comme il faut faire l'operation, tâter, succer, & souffler le patient, & la maniere de faire venir & parler au Zemeen.

Après tout, ce qui est digne de com-

pas-

passion de voir le profond aveuglement dans lequel ces pauvres gens sont enveloppez, ils ne font pas grand état, & ne craignent point le Zemeen, parce qu'il est bon, & ne leur fait aucun tort ; mais ils apprehendent étrangement Mapoia, qui leur fait du mal, & je crois que c'est pour l'appaiser que quelques-uns portent son hideuse & horrible figure à leur col, & la peignent ou la taillent en bosse à l'avant de leurs Piraugues. Ils m'ont dit que c'étoit pour faire peur aux *Alloüagues* leurs ennemis, lors qu'ils alloient en guerre, qui voyant cette laide grimace la guerre béante, craignoient d'en être dévorez, & demeuroient tous si épouventez qu'ils ne pouvoient plus ramer, & qu'ainsi ils les attrapoient facilement. Alloüagues est le nom d'une Nation, située vers les bords de la Riviere d'Oreneque, ennemis perpetuels des Caraïbes & des Galibys.

Ils font souvent des songes affreux & terribles, où ils s'imaginent voir le Diable. Je les ai entendus quelque-

fois

fois la nuit, deux en même-temps se plaindre, crier, & se réveiller en sursaut, tout effrayez, & me disoient que le Diable les avoit voulu battre. Ils crioient encore étant fort éveillez, & faisoient du bruit pour le chasser : leur humeur mélancolique contribuë fort à toutes ces visions.

Ils mettent quelquefois dans une callebasse les cheveux ou quelques os de leurs parens défunts, qu'ils gardent dans leur Carbet, dont ils se servent pour quelque sorcellerie, & disent que l'esprit du mort parle là dedans, & les avertit du dessein de leurs ennemis.

Ils croyent avoir plusieurs ames : La premiere au cœur, qu'ils appellent Yoüanni, ou Lanichi, la seconde à la tête, & les autres par toutes les jointures du corps, & où il y a battement d'artere : qu'il n'y a que la premiere qui aille le là haut après la mort, & prend un beau jeune corps tout neuf, que le reste demeure à la terre changé en bêtes, ou en Mapoia, & que toutes ces sortes d'esprits sont de different sexe, & multiplient.

CHA

CHAPITRE IV.

De leurs Naturel, & Simplicité, ou Stupidité.

LES Caraïbes ſont d'un temperament triſte, réveur & melancolique ; ils demeurent quelquefois une journée entiere en une place les yeux en terre ſans dire mot. La pêche, la fainéantiſé, & l'air contribuent beaucoup à cette humeur, & eux reconnoiſſans que cela préjudicie à leur ſanté forcent leur inclination, & paroiſſent gais, ſur-tout quand ils ont un peu bû. Ils ſont extrémement gauſſeurs, & ſe raillent, non ſeulement entr'eux, mais encore des étrangers, néanmoins ſans eſprit, & croyent en avoir plus qu'aucune nation, & être les mieux faits, quoi qu'ils ſoient les plus ſtupides & les plus brutaux, grois, qu'il y ait au monde. Ils ſe mocquent de nous lors qu'ils nous voyent promener, & parler enſemble ſans

ſans avancer chemin. Ils s'offencent quand on les appelle Sauvages, & qu'on leur dit qu'ils n'ont point d'eſprit, & qu'ils vivent en bêtes : Ils répondent que nous le ſommes encore plus à leur égard, parce que nous ne vivons pas à leur mode : qu'ils ont leur ſcience, & nous la nôtre, comme ſi il y avoit deux façons de ſavoir les choſes dans la vérité.

Lors qu'ils ſe veulent faire compére avec nous, le premier compliment eſt de nous demander nôtre nom, puis ils diſent le leur, & pour témoignage d'affection & d'amitié ils veulent que nous en faſſions échange, & pour noüer encore davantage, les petits préſens reciproques. Il ne faut jamais les laiſſer aller ſans leur donner quelque choſe lors qu'ils nous viennent voir, & ils ſavent bien ſe faire payer pour cette viſite : ils prétendent même payement de ceux qui les veulent faire Chrêtiens pour la peine qu'ils ont de les venir entendre.

Ils eſtiment & aiment mieux leur pays deſert & affreux qu'aucun autre : nous l'a

l'avons vû par experience de quelques-uns qu'on avoit amenez en France, qui n'y ont jamais voulu demeurer. S'ils n'ont pas de curioſité pour les choſes éloignées, ils en ont beaucoup pour celles qu'ils voyent; ſi on ouvre un coffre, ils veulent voir tout ce qui eſt dedans, autrement ils ſe fâchent. Ils ſont fort importuns, & demandent toûjours ce qu'ils voyent ſans aucune conſidération. Je les trouve méconnoiſſans, parce que ſi on commence une fois à leur faire du bien, & que vous diſcontinuiez, ils oublient tout le paſſé; & ce qui eſt de pis, ſi vous leur refuſez la moindre choſe, ils vous veulent du mal.

Ils ſe portent mieux que nous, les vieillards même ne blanchiſſent point, & vivent plus long-temps, contre l'opinion de quelques-uns, qui croyent que l'on vit moins aux pays chauds. La raiſon eſt, je crois, parce qu'ils mangent peu & ſouvent, & n'ont aucun ſouci, ſans ambition, ſans chagrin, ſans inquiétude. Comme ils n'ont aucun déſir d'acquerir, ils ne ſont point de pro-

vision, ils en vont chercher à mesure qu'ils ont faim. Il n'y a rien de réglé chès eux, la nuit même ils se leveront pour manger, ils ne pensent qu'au présent, & si on veut avoir d'eux un lit de coton à bon marché, il faut l'acheter au matin, parce qu'ils ne songent pas que la nuit doit venir, & qu'ils en auront besoin.

S'ils traitent avec quelqu'un, ils sont sujets à se dédire, ils ont bien-tôt passé leur envie de ce qu'ils désiroient avec empressement, & il faut détourner pour un temps ce qu'on a convenu d'avoir d'eux pour avoir patience : ils estiment plus le verre & le cristal que l'or & l'argent : s'ils ont en fantaisie d'avoir une serpe, ou un coûteau, & que n'en ayant pas, vous leur vouliez donner dix fois plus en d'autres marchandises, ils préfereront la serpe, & le coûteau ; ils n'ont aucune défiance les uns des autres, & lors qu'ils vont en voyage ils laissent leurs petits ménages, & leurs Cases à l'abandon.

Nous mangeons les fruits, & le

Ca

Caraïbes les boivent, tant ils aiment à boire : ils disent boire un Giraumon, un Melon, boire des figues banannes, boire des pommes d'Acajou, des prunes de Monbain, Dicacou, des Cachimans, des Mamins, des Patates, des Ananas, des Cacaos, raisins, Goiaves, & mille autres sortes de fruits. Ils boivent aussi les cannes de sucre ; enfin, ils boivent plus qu'ils ne mangent, même les fruits les plus secs, où il n'y a aucune liqueur, comme le Courbaly. Quand ils mangent, ils portent le morceau au côté de la bouche, & lors qu'ils boivent, ils baissent la tête au lieu de la lever, ils rottent, pettent, pissent en mangeant, sans aucune honte : ils s'accroupissent comme les femmes pour uriner, & couvrent leur ordure comme les chats avec le pied. Ils boivent tous dans un même Coüy, & les fiévreux, & les Pianistres, qui font comme les verolez ; ils nomment cette maladie Yaia ; ils ne s'étonnent point de voir des ordures dans leur manger ; ils n'ont rien de bon, & de propre que la Cassave, qui

est

eſt le pain du pays fait de racines de
Manioc, dont l'eau qui en ſort eſt poi-
ſon, blanche comme du lait, & de
même conſiſtence. Ils n'ont qu'une
ſorte de ſauce, qui eſt le Taumaly,
leur plus grand ragoût eſt fait de cette
eau de Manioc bouillie avec de la graiſ-
ſe de Crabes, & du Piman, qui eſt
plus fort que le poivre d'Orient: ils ne
ſe ſervent jamais de ſel, quoi qu'ils
ayent des ſalines, ils le croyent con-
traire à la ſanté; mais au lieu de ſel
ils pimentent ſi fort ce qu'ils mangent
qu'il n'y a qu'eux qui en peuvent goû-
ter: ils ne mangent point de chair,
ce n'eſt quelques oiſeaux, qu'ils jettent
dans le feu ſans les vuider, après ils le
boucannent: ils ne prennent pas non
plus la peine d'éventrer le poiſſon pour
le cuire; ils mangent les œufs couvez
les hommes mangent dans le grand
Carbet, & les femmes dans la Caſe
ils s'aſſeient ſur leur derriere, com-
me les ſinges au tour du Coüy, & à
plat. Coüy eſt le Hanap dans quoi
boivent, qui eſt fait d'une piece
Cal

Calebaſſe, dont il y en a de pluſieurs grandeurs: il y en a qui tiennent juſques à trois pintes, & ſe l'envoyent de l'un à l'autre dans leurs aſſemblées de débauches, juſques à ce qu'il ſoit vuide.

Ils ſont extrémément ſalles, ils mangent les Chiques & les Poux; parce que les Chiques & les Poux les ont mordus. Ces Chiques ſont comme de petites Puces, qui ſe fourrent entre cuir & chair, principalement au coin des ongles, ſoit des pieds ou des mains. En mangeant s'ils prennent de ces petites bêtes, ils les avallent, & comme ils mangent par terre leurs Crabes ſont quelque fois pleins de terre & de ſable; mais le tout ne laiſſe pas que de paſſer. Ils ont pour ſerviettes les fourches du Carbet, ou leurs feſſes; ce qui eſt le plus divertiſſant, c'eſt que les chiens ſont ſouvent de l'écot, qui attrapent les meilleurs morceaux.

Ces fourches de Carbet ſont des piéces de bois fourchuës par le haut, & qui par le bas ſont enfoncées de deux ou

trois pieds en terre, & qui ſont poſées de ſix pieds en ſix pieds ou environ pour ſoûtenir le comble du Carbet, qui n'eſt autre choſe qu'une eſpece de halle couverte par deſſus, & à jour tout à l'entour, qui leur ſert de jour à recevoir leurs amis, à y faire la débauche, quand le cas y échet, & à s'y retirer dès que le Soleil eſt levé pour laiſſer les femmes dans les Caſes où elles couchent, & où elles s'appliquent à tout ce qui regarde le ménage. C'eſt dans le Carbet que les hommes paſſent les journées entieres dans leurs lits de cotton ſuſpendus, à petuner, faire leurs arcs, leurs fléches, leurs petis paniers couverts, leurs boutous ou maſſuës, leurs cordes de pites, leurs pavois, leurs lignes à pêcher, & autres choſes qui ſont leurs occupations ordinaires.

Le Matoutou eſt de bois de Breſil, ou de bois de lettre d'une piéce ſervant de table, & quelquefois de ſiege, de quinze pouces de long, & de quatre à cinq pouces de large, & de ſix pouces de haut.

Le

La Case est couverte de branches de palmes jusques à terre.

Lors qu'ils mangent ils n'invitent personne, le plus inconnu, s'il a faim, se va mettre auprès d'eux, boit & mange comme s'il étoit de la case sans autre cérémonie. Ils ne parlent & ne boivent jamais dans leurs repas ; mais un peu après leur entretien est ordinairement de la pêche, de voyage, de chasse, de jardinage, de guerre, de querelle, ou de quelque grand dessein qui aura été fait, où plusieurs auront été tuez, & si il y a eu de leurs parens, ils tâchent d'attirer les autres à leur parti pour s'en venger.

Ils sont fort vindicatifs, & garderont une haine non seulement dix ans, mais toute leur vie, & ne seront point contens qu'ils n'ayent tué leurs ennemis, le plus souvent pour peu de chose, pour des fléches rompuës, pour un coûteau, pour des hameçons, pour une parole, pour un coup, pour rien ; seulement parce que celui-là lui déplaît, quelquefois pour avoir leurs femmes,

qu'ils prennent en nombre sans distinction de parenté, car ils se mélent indifferemment, comme les bêtes. J'en ai vû qui avoient leurs filles pour femmes, qu'ils quittent & tuent quand bon leur semble, aussi bien que leur pére. Il n'y a pas peuple plus porté à l'yvrognerie, & c'est lors qu'ils sont yvres qu'ils se massacrent & font la guerre, hors de là, il n'y a rien de si lâche.

Ils sont entierement indépendans, & c'est un des grands obstacles de leur conversion : ils n'obéissent pas même à leur pére, & le pére ne commande pas à son enfant. Il n'y a aucune police ni civilité parmi eux, chacun fait ce que bon lui semble. Le Capitaine d'une Piraugue ne commandera jamais à ses mariniers de ramer. Ils n'en font tous qu'à leur tête, & selon leur caprice. Il n'est pas du devoir du Capitaine de gouverner, il a soin seulement de jetter avec un Coüy l'eau qui entre dans le Canot; s'il a un Gendre, il lui rend ce bon office.

On a toûjours estimé ces brutes très-

chastes

chaſtes juſques à préſent; mais je puis aſſûrer qu'ils ſont très-lubriques, & luxurieux, même les petis enfans: & parce que l'on ne remarque point entre eux, nonobſtant leur nudité, de baiſers, d'attouchemens, & autres actions deshonnêtes, on a crû qu'ils vivoient dans l'innocence, mais ils ſe cachent pour faire le péché; ce qui fait voir que Dieu leur donne aſſez de lumiere pour diſcerner le bien d'avec le mal. Lors qu'ils ſont yvres je les ai vûs faire des actions ſemblables aux Satyres: quoi qu'ils ayent pluſieurs femmes, néanmoins il y a fort peu de jalouſie entr'elles: ils changent ſouvent de Carbet, ils demeurent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ils ont des femmes en pluſieurs lieux, auſſi eſt-ce un obſtacle & unempêchement à leur converſion.

Nos Caraïbes tant hommes que femmes ont autant de honte d'être vêtus que nous en aurions d'être nuds, & ſi quelques-uns portent des habits, ils ont la vanité de vouloir de la plus belle toile, de la plus fine, & de la plus blanche:

de sorte que ce n'est pas tant pour se couvrir que pour paroître : ils les portent avec peine, & disent que cela les incommode pour le travail : ils ne peuvent souffrir la sueur dedans, ni la sentir sur leur dos lors qu'ils sont trempez de la pluye ; parce qu'étant nuds, s'ils suent, ils se baignent, & s'ils sont moüillez, le Soleil les a bien-tôt séchez.

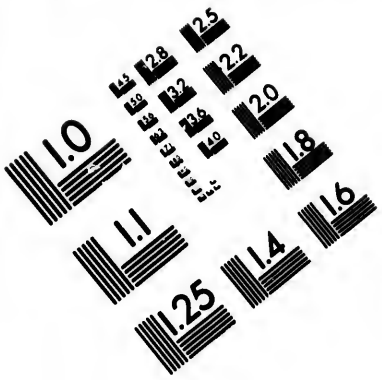
CHAPITRE V.

De leurs occupations & travail, ou plûtôt de leur fainéantise extréme.

LE premier ouvrage qu'ils font étant levez, qui est ordinairement devant le jour, c'est de s'aller baigner ou laver, jettans dessus leurs corps plusieurs coüys d'eau douce, & croyent que l'eau de la mer les feroit sentir mauvais, & donneroit de la galle. Ensuite leurs fem-

femmes dépendent leurs lits de dedans la Case, & les pendent dans le Carbet qui en est proche, où elles les peignent, & les ajustent; après quoi elles leur apportent la Cassave fraîche, & le Taumali avec un petit Canary plein d'Oüicou chaud, qui est le boüillon de Monsieur. Ce Taumali est une sauce ou de Crabe, ou de viande, ou de poisson, avec force Piman, qui est une espece de poivre très-fort.

Canary est un vaisseau de terre cuite, dont le fond finit en pointe. Il y en a de toutes grandeurs, & qui tiennent même jusques à un demi-muid: ils servent à mettre leurs boissons. Demie heure après elles lui présentent la Cassave fraîche, la séche leur écorcheroit les dents, & leur feroit sécher le corps, ils y ajoûtent quelques Crabes ou du poisson, s'ils en ont. Ils passent les journées à faire de petis panniers couverts, que les Sauvages portent avec eux en leurs voyages, & qui leur servent à mettre les petis utenciles, dont ils



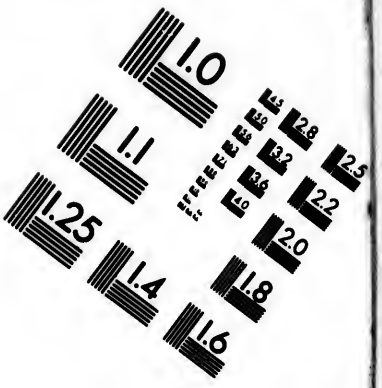
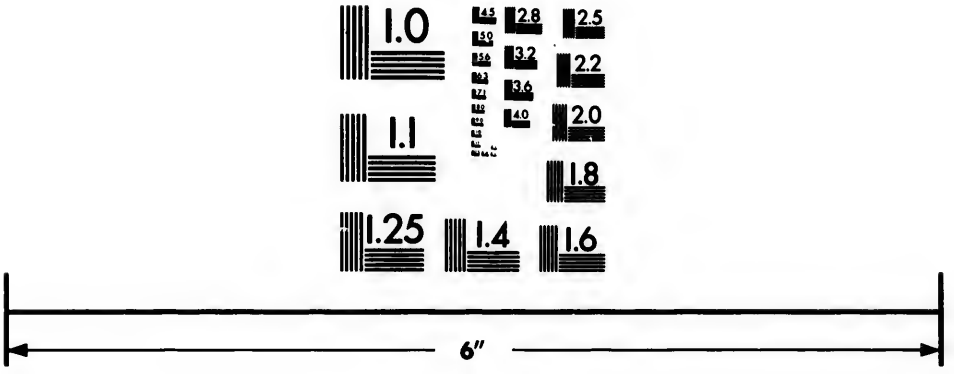


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

ont ordinairement plus de besoin, comme leur miroir, du fil de coton pour accommoder leurs flêches, une alaine, un rasoir, &c. ils le pendent au col en marchant.

Là ils s'occupent encore à arracher leur barbe avec le pouce, & la pointe d'un coûteau, quelques-uns à joüer de la flute sur leurs petis sieges, & à tirer leurs chiques, d'autres à rêver dans leurs amacs, ou lits de coton, ou à dormir; ce qui est cause que ne pouvant plus dormir la nuit, ils en passent quelquefois à joüer de la flute une partie, ou à manger: ils ont toûjours du feu dessous eux, étant couchez, & tous les soirs & matins ils se mettent au tour à causer ensemble.

Les hommes sont si sots, & si ridicules, qu'ils ne voudroient pas avoir touché à la besogne, ni mettre la main au travail des femmes, quoi qu'ils le pussent faire aussi bien qu'elles. Par exemple, ils mourroient plûtôt de faim que de faire de la Cassave, faire la marmite, le Canary, planter le Manioc, &c.

Et

Et comme les femmes ont coûtume d'aller chercher & fendre le bois pour le feu, vous voyez ces pauvres sots les accompagner par jalousie de crainte que d'autres ne les débauchent, & après que la femme, qui est quelquefois prête d'accoucher, aura bien sué & joüé de la hache, ces bourreaux étant sur leurs culs, & les régardant faire, ne lui aideroient seulement pas à décharger, & charger leur fardeau, qui est une hotte si pleine de bois, & si pesante, qu'elle plie sous le faix. Si donc leurs femmes ne leur ont pas apprêté à manger à l'heure qu'ils ont faim, ils vont manger avec les premiers venus, il en va de même comme de se roucoüer, de se peigner, s'ils n'ont pas leurs femmes pour les ajuster & peindre, ils attendent que d'autres leur rendent ce bon office : de même comme c'est aux femmes de planter le Manioc, qu'elles nomment Kaïm, & les hommes Kucre, de sarcler & nettoyer le jardin, ces pauvres benets sont assis, & tiennent le petit enfant, lors que la femme travaille.

Si quelqu'un a fait ses necessitez dans leurs jardins, ils l'abandonnent, & font difficulté d'en manger le Manioc; & disent que cela infecte la terre, & se communique à ce qui est planté, & comme ils ont coûtume de se loger au bord de la mer, ils voudroient que les François, qui en sont quelquefois à deux ou trois mille pas, vinsent comme eux faire leurs necessitez sur le sable.

Après qu'ils ont fait une ou deux levées dans un jardin, ils le laissent & en font un d'un autre côté; c'est pourquoi ils ne font qu'abattre les arbres, & n'en débitent & brûlent que les moindres branches, laissant les plus grosses, & le corps de l'arbre sur la terre où il tombe, & le tronc, & les racines demeurent où la nature les a plantez; en sorte que quand cette belle besogne est faite, les femmes ensuite plantent le Manioc, les Patates, les Ignames, les Ananas, les Bananes, où elles peuvent trouver de la place dans l'étenduë de ce défrichis, à moins qu'ils n'ayent besoin d'un canot, & que parmi ces arbres il

ne

ne s'y en rencontre quelqu'un de propre à cela. Ce qui eſt encore un opera pour eux, car de trois canots qu'ils entreprennent, il y en a toûjours deux qui ſont pourris ou gâtez avant que d'être achevez : je dis quelque beſom qu'ils en ayent, tant ils ſont pareſſeux. Et quoi qu'ordinairement ils ne faſſent pas leur jardin fort grand, néanmoins ils y ſont ſi long-temps, que ce qu'ils ont commencé eſt gâté devant que l'autre bout ſoit achevé. Il en va de même de leurs caſes, & de tous leurs autres ouvrages ; la couverture d'un côté eſt déja pourrie & uſée, que l'autre n'eſt pas encore finie de couvrir. Les vieillards ſont toûjours la beſogne la plus difficile, ce ſont eux qui abattent les plus gros arbres : lors qu'ils mettent la main à l'œuvre, il ſemble qu'ils ſe divertiſſent & ſe joüent. Ils ne travaillent qu'une heure ou deux le jour, & jamais deux jours de ſuite. Ils ſont extrémement fainéans, ceux qui tâchent à les convertir n'ont pas beaucoup de peine à leur faire obſerver le commandement

de Dieu, qui défend de travailler les Dimanches : ils demandent tous les jours quand il viendra : ils ne reviennent d'aucun travail qu'ils ne se lavent aussi-tôt, & ne se fassent peigner.

Les femmes sont moins oisives que les hommes, elles sont comme leurs esclaves ; ce sont elles qui plantent le Manioc, non avec des hoües comme nous, mais avec de gros bâtons pointus, elles sarclent & nettoyent le jardin, elles font le pain, & accommodent les viandes ; elles ont soin du coton, le filent, non avec des roüets & quenouilles, mais sur la cuisse avec un fuseau : elles font les amacs, cherchent le bois pour le feu, font l'huile de Palmiste & de Calaba ; elles font le Roucou, peignent & ajustent les autres, accommodent les Couys, & les Calebasses, font l'Oüicou, les Canaris, les platines, & les marmites. J'omettois qu'outre les occupations ordinaires des hommes, desquelles j'ai parlé, ils abattent les arbres pour faire le défrichis de leurs jardins, & font entierement les maisons, les carbets

bets & les canots, à la reserve des voiles, que les femmes font, aussi bien que les amacs, ou lits de coton ; les uns étant tissus comme les autres sur le même métier. Au sujet de quoi je dirai ici qu'elles travaillent leurs lits sur une maniere de chassis, appuyé contre les fourches de la case de haut en bas : la chaîne aboutit à un rouleau, qui fait le bas du chassis, & qu'elles tournent à mesure que la trame s'ourdit, & quand le lit est achevé, elles le tendent sur le chassis pour le peindre ; si c'est pour leur usage, car si c'est pour des Européens, elles le laissent blanc. Cette peinture est pour l'ordinaire une espece de Guillochis, où la justesse est observée avec autant d'exactitude & de proportion, que si elles se servoient pour cela de compas & de règle. Elles laissent aux deux bouts de la chaîne passer des fils non coupez, & longs environ d'un pied en forme de frange, & dans les fils ils y passent une petite corde de pite en même sens, ce qui les allonge encore d'un pied de chaque côté, & dans tous les

plis de cette petite corde, ils en passent une de même matiere, grosse d'un pouce, & longue de trois à quatre toises, qui sert à suspendre le lit, quand ils en ont besoin. Les femmes sont aussi mal propres que les hommes dans tout ce qu'elles apprêtent; lors qu'elles font l'Oüicou, qui est leur boisson ordinaire faite de Cassaves ou de Patates boüillies, qui sont des racines qu'elles pilent dans un mortier de bois, & qu'elles mâchent pour lui donner la force de boüillir, & enivrer. Quelquefois de vieilles roupieuses en mâchent aussi, qu'elles dégobillent & bavent dans le mortier, & dans un vaisseau de terre qu'ils appellent Canary, qui tient plus d'un baril, dans lequel elles font & apprêtent ce vin, & s'il arrive que les femmes en mâchant les patates prennent aussi quelques chiques ou poux, elles mâchent le tout ensemble sans difficulté, & n'y prennent pas garde de si près. Au defaut de ce breuvage ils en font encore d'autres de choux Caraïbes, d'ananas, de figues, de bananes, & d'autres fruits: toutes leurs boiss-

boissons sont si épaisses, qu'il y a à boire & à manger.

Ils font souvent des assemblées pour boire de cet Oüicou, ce sont leurs plus grandes réjouissances ou débauches. Ils invitent deux ou trois Carbets, ou familles, s'ils sont cinquante Caraïbes, ils font un vin de dix ou douze barils, qu'ils boivent en un jour & une nuit sans manger; mais ils en perdent beaucoup, ils en dégobillent & bavent la moitié: ils en jettent, & il y a toûjours quelque Canary cassé. L'on peut nommer ces assemblées, Bacchanales, ils n'en sortent jamais qu'yvres comme des brutes; hommes, femmes, enfans; & ce qui est de pis, c'est qu'il y a toûjours quelqu'un qui paye pour les autres, c'est à dire, qui est tué, ou blessé.

Lors que les femmes font les Amacs qui sont de fil de coton, elles mettent aux deux bouts du métier un paquet de cendre, & disent qu'ils ne dureroient pas long-temps, s'ils ne faisoient cette cérémonie. S'ils avoient mangé des figues lors qu'ils ont un Amac neuf, ils ont

ont la penſée que cela le feroit pourrir. Ils ſe donnent bien de garde de manger d'un certain poiſſon qui a de bonnes dents, cela ſeroit cauſe que l'Amac ſeroit bien-tôt percé. Ces lits ſont larges de huit ou dix pieds, & longs de quatre à cinq, qu'ils pendent un peu élevez de terre, à deux fourches de la caſe, crainte des ſerpens, & s'y envelopent comme dans une couverture, à cauſe des Maringouins, qui ſont de petites mouches beaucoup importunes, & qui piquent fort ſenſiblement. Elles marquent les Amacs de Roucou trempé dans l'huile, de pluſieurs rayes & figures ſi differentes, qu'il ne s'en rencontre guere deux ſemblables.

L'huile de Calaba eſt faite de grains de Palmiſte, elle leur ſert à oindre & frotter leurs cheveux.

Le Roucou eſt une peinture rouge, dont ils ſe frottent le corps: elle eſt faite avec de l'huile & de petis grains qui croiſſent ſur des arbriſſeaux ſemblables au cotonier: ces grains ſe trouvent dans une coque, de la figure à peu près d'une aman-

amande verte, & s'ouvre d'elle-même lors que les grains sont mûrs, & ont atteint leur perfection. Les Coüys sont des moitiez de Calebasses, qui leur servent de vaisselles, leurs Grages sont faites d'une petite planche, dans laquelle ils fourrent plusieurs petis cailloux tranchans pour raper le Manioc. La Couleuvre est une invention fort jolie pour le presser, lors qu'il est reduit en farine, laver leurs grages ou rapes, & faire sortir l'eau. Elle est faite d'Aroma, maniere de jonc ou ozier bien poli. Lors qu'ils ont rempli cette machine de farine, ils passent le bout d'en haut dans un bâton attaché à une des fourches de la case, & dans le bas un autre bâton, sur lequel ils s'asseient; ce qui fait étendre la Couleuvre & en même temps presser ce qui est dedans. Nos François, je crois, l'ont nommé Couleuvre, parce qu'elle a la figure d'une grosse peau de serpent. Les Hibichets sont de même étoffe, ce sont leurs coïbes, tamis, ou sacs pour passer la farine. Ils en ont aussi pour passer la farine & l'Oüi-

l'Oüicou, qui ſont un peu déliez. Les Platines ſont faites de terre cuite d'un travers de doigt d'épaiſſeur, rondes & d'un pied & demi de diametre : ils les mettent ſur trois pierres ou cailloux aſſez gros pour leur ſervir de trépied, & mettre du feu deſſous, & quand la Platine eſt aſſez chaude, ils éparpillent de la farine de Manioc deſſus de l'épaiſſeur d'un travers de doigt, & ſans eau ni autre liaiſon, toutes les petites parties de la farine ſe prennent en cuiſant; & ainſi ce qu'ils appellent farine de Manioc, devient ce qu'ils appellent Caſſave, en la retournant lors qu'elle eſt ſuffiſamment cuite d'un côté pour achever de la laiſſer cuire de l'autre.

Le Catauly eſt une eſpece de hotte, qui ne ſert qu'aux femmes, elle n'eſt pas de moitié ſi grande que celles de France. Elles la portent à la façon des Verriers, mettant la bretelle ſur la tête, qui eſt une écorce d'arbre forte & douce, qu'ils appellent Maho, & la hotte Daroma. J'ai déja parlé des Matoutous ou petites tables.

Les

Les hommes font les Grages, les Hibichets, les Matoutous, les Paniers, les Cataulis, les Couleuvres, & autres petis ouvrages d'Aroma, font les arcs, les flêches, les masſuës ou boutous, les lignes de pites pour pêcher, qu'ils tordent ſur la cuiſſe. Ce ſont de certains filets plus déliez que la ſoye cruë, qu'ils tirent & arrachent des longues feüilles d'une plante ſemblable à l'artichaud. Ils font les caſes & les canots, vont à la pêche. Autrefois ils n'avoient que des hameçons de caret, que l'on appelle écaille de tortuë en France: leurs caſes ſont couvertes de roſeaux ou de feüilles de Palmiſte juſques à terre.

Leurs Piraugues pour aller en guerre & en voyage, ſont d'un arbre qu'ils creuſoient avec le feu & leurs haches de pierre, devant qu'ils euſſent l'uſage des nôtres, longues de trente-cinq à quarante pieds, larges de cinq à ſix, capables de porter trente ou quarante perſonnes. Ils ont encore d'autres petis canots de pêche. Lors qu'ils les brûlent pour les élargir, ils mettent des bâ-

tons

tons par force en travers. Si une femme y avoit touché seulement du bout du doigt, ils croyent qu'elle les feroit fendre, & quand ils les pousient en mer pour la premiere fois, si quelqu'un faisant effort avoit lâché quelque vent posterieur, ils croyent que c'est un mauvais présage, & que sans doute la Pirauge fera de l'eau.

CHAPITRE VI.

De leurs Guerres, Voyages, & Ornemens.

ILS ne vont jamais en guerre qu'ils n'ayent premierement fait de grands vins, & c'est là qu'ils tiennent leur conseil, qu'ils resolvent & concluent toutes les affaires d'état. Toutes leurs guerres ne consistent qu'à faire des courses sur l'ennemi: ils ne la font jamais à découvert; mais en renard, se cachant dans les bois, & tâchant de sur-

surprendre. Si-tôt qu'ils ont tué quelqu'un, ou brûlé une case, ils se retirent promptement: s'ils sont découverts, ou s'ils entendent seulement un chien abbayer, ils se donnent bien de garde de poursuivre leur pointe, & reviennent sans rien faire; ils enlevent leurs morts, & c'est dans cette occasion qu'ils perdent plus de monde. *Tenir Carbet, faire un vin, & tenir conseil, sont à leur égard des synonymes équivalens, l'un ne se faisant jamais sans l'autre.*

S'ils servent de tombeau eux-mêmes à leurs ennemis, c'est plûtôt par rage que par aucun goût qu'ils y trouvent: les plus vaillans les boucannent, les crevent, & les mangent, ils en gardent ordinairement dans leurs paniers, un pied ou une main bien séchée & boucannée. Un Sauvage de S. Vincent me montra un pied d'Alouague, qu'il avoit dans son panier: il ne mangent plus que les Alouagues, aussi Sauvages de la terre ferme vers la riviere d'Orenoque. Ils disent

sont que les Chrétiens leur font mal au ventre, ils ont néanmoins mangé encore depuis un an le cœur de quelque Anglois. Il y en a de cette nation parmi eux, qu'ils ont enlevez tout jeunes, & qu'ils ont si bien faits à leur mode, qu'ils ne voudroient pas à présent retourner.

Il y a quantité de Negres qui vivent comme eux, particulierement à S. Vincent, où est leur fort. Ils ont tellement multiplié, qu'ils sont à présent aussi puissans qu'eux. Quelques-uns sont fugitifs Marons, qui ont été pris en guerre, ceux-là sont esclaves des Caraïbes, qu'ils appellent Tamons; mais la plûpart viennent de quelque navire Flaman ou Espagnol, qui échoüa proche de leurs Isles.

Ils ont pour leurs armes l'arc & les fléches, le Boutou, & à présent le coûteau. Le Boutou est une sorte de Mussuë de bois vert, ou de bresil dur, massif, pesant, long de deux ou trois pieds, large de trois doigts, & vers le bout, plat comme la main, épais d'un

d'un pouce, & gravé à leur mode.

Ils rempliſſent cette gravure d'une peinture blanche, & d'un ſeul coup ils aſſomment un homme. Ils font un grand amas de fléches, qu'ils préparent de longue main : elles ſont d'un tuyau, qui croît au haut de certains roſeaux gros comme le petit doigt, longs de quatre à cinq pieds, polis & ſans aucun nœud, jaunes & legers comme une plume. Dans le gros bout de ce tuyau ils y ajuſtent au lieu de fer un morceau de bois verd long d'un demi-pied : & y font avec un coûteau quantité de petis dardillons ou harpons, afin qu'on ne puiſſe les retirer. Ils empoiſonnent le bout de ces fléches de la liqueur d'un arbre, qui ſe nomme Manceniller, & le fruit Mançanille, nom que les Eſpagnols lui ont donné ; parce que ce fruit reſſemble à des pommes. En ſorte qu'au commencement de la découverte des Indes beaucoup d'Européens s'en ſont empoiſonnez pour en avoir mangé indiſcretement. Ils font une in-

inciſion ſur l'écorce, le ſuc qui en ſort blanc comme lait, eſt un poiſon plus dangereux que celui des ſerpens. Ils mettent auſſi à quelques-unes de leurs flêches certaines arrêtes longues comme le doigt, qu'ils trouvent à la queuë d'une ſorte de raye, qui eſt ici aſſez commune. Cette arrête porte ſon venin avec ſoi, & eſt auſſi dangereuſe que les autres. Leurs arcs ſont auſſi de Breſil, & de Palmiſte. Ils ne font aucun voyage qu'ils ne ſe parent de leurs plus belles Caconnes, ils ſe peignent, ils s'ajuſtent, ils ſe roucoüent tout d'abord qu'ils ſont arrivez en quelque Carbet, le Maître pend promptement des Amacs aux principaux, les femmes apportent à boire, & à manger, & ſi-tôt que leurs hommes l'ont préſenté, & fait mettre devant le Capitaine de la Pirougue, les mariniers, ſans attendre davantage qu'ils leur diſent d'en prendre, enlevent tout; de ſorte que ſi l'hôte n'a pas davantage à leur préſenter, & que la faim le preſſe, il eſt contraint de mettre bas la

la gravité, & de venir manger avec les autres. Après il se remet à sa place, & les mariniers rapportent les Coüis, & le Matoutou, devant lui. Il avertit qu'il est saoul, & appelle ceux qui lui ont présenté pour lever tout & desservir. Leurs hôtes ne mangent point avec eux dans cette cérémonie, non plus que leurs femmes, mais après ils mangent pêle-mêle : quand ils ont la panse pleine ils disent le Maboüy, c'est-à dire, donner le bon jour à un chacun, payans d'un Huichan, aussi l'un après l'autre, qui veut dire adieu. Lors qu'ils sont en mer, ils cornent une grosse Coquille, qui se nomme Dambis, pour faire entendre aux voisins qu'ils sont amis, & continuent leurs voyages; & portent leurs lits par tout.

Si un seul Caraïbe arrive dans un Carbet, on le recevra de même, & si la Cassave, qui lui est présentée sur le Matoutou, est pliée, c'est un signe qu'il doit laisser le reste, si elle est étenduë, il le peut emporter; mais devant que de partir, une femme vient

le roucouïer, le peigner & l'ajuster.

Quand ils sont en mer, & font quelque traversée, pour aller en une autre Isle, comme saint Alousi, saint Vincent, ou terre ferme, ils ne mangent ni Crabes, ni Lezards; parce que ce sont des animaux qui demeurent toûjours dans leurs trous & tannieres, ainsi cela les empécheroit, disent-ils, de gagner un autre terre. Ils ne boivent point d'eau pure, & se donnent bien de garde d'en verser dans le canot, ou dans la mer, cela la feroit enfler & feroit venir la pluye & le mauvais temps. Ils boivent d'un patrouillis, & de Maby, qu'ils broüillent & délayent avec la main, épais comme du mortier. Après qu'ils l'ont pressé ils plaquent le reste dans un Coüy, qu'ils mangent à part, comme chose delicate. Quand ils approchent de quelque terre, il ne la faut pas nommer ni montrer au doigt, mais avec la bouche faisant la moüe; & disant, Lyca, c'est là: car ils n'en pourroient jamais aborder.

der. Il y a de certains endroits en mer, où ils ne manquent point en passant d'y jetter à manger. C'est, ce disent-ils, pour quelques Caraïbes qui ont peri là autrefois, & qui ont leurs cases au fond de la mer, autrement ils ne pourroient passer outre, ou le canot tourneroit. Lors qu'ils voyent quelque nuée prête à crever, ils soufflent tous en l'air, & la chassent avec la main pour en détourner la pluye d'un autre côté: pour rendre la mer calme, & appaiser une tempête, ils mâchent de la Cassave & la crachent contre le Ciel & en mer pour adoucir le Zemeen, qui est fâché peut-être, parce qu'il a faim. S'ils n'ont pas bon vent, un vieillard de la troupe prend une fléche, & bat l'arriere de la Pirogue, elle va après comme un trait d'arbaléte: si quelque coup de vent leur fait perdre terre, & qu'une tempête les surprenne, ils font le Zemeen; c'est-à-dire, qu'ils consultent le Diable: quand le feu leur manque, ils en font avec deux petis morceaux de bois sec, en appuyant

un par le bout sur l'autre, & le tournant entre leurs mains avec vîtesse.

Les Caraïbes ont le corps veritablement assez bien fait & proportionné, de moyenne taille, large des épaules, & des hanches, presque tous en assez bon point, & robustes, il s'en rencontre fort peu de difformes, & de contrefaits: la plûpart le visage rond & plein, la bouche mediocrement fenduë, les dents parfaitement blanches & serrées, le teint naturellement basanné ou olivâtre. Cette couleur s'étend même sur leurs yeux, qu'ils ont noirs, petis & vifs; mais ils ont le nez & le front applatis par artifice, car leur mere leur presse à leur naissance, & continuellement pendant tout le temps qu'elle les allaite, s'imaginant qu'il y a en cela de la beauté. Ils ont les pieds larges & espacez, fort endurcis; parce qu'ils vont nuds pieds, les cheveux extrémément noirs & longs, qu'ils font peigner & huiler souvent, ils les coupent sur le front en forme de garcette

& en laiſſent deux petis aux deux côtez des temples ; tout le reſte ils les retirent derriere & les ajuſtent fort proprement avec de longues aiguillettes de coton, au bout deſquelles il y a de petites houpes, des dez à coudre de criſtal ou autres bagatelles : Ils entourent cette trouſſe de cheveux de coton bien poli, & y fichent des plumes de Perroquet, & au haut une grande rouge de la queuë d'un Anas. Ils ne portent point de barbe, ils ſe l'arrachent poil à poil, comme j'ai dit, avec la pointe d'un coûteau, & devant qu'ils euſſent l'uſage de nos raſoirs, ils ſe ſervoient d'une herbe coupante & tranchante.

Ils changent leur teint naturel par une couleur rouge détrempée à l'huile, qu'ils appliquent ſur le corps, & ils appellent cela ſe roucoüer, les vieillards ſe font ſeulement appliquer les quatre doigts & le pouce, depuis la tête juſques aux pieds, les jeunes gens cherchent un peu plus de façon, ils ſe barboüillent le viſage & ſe font des mouſtaches à l'Eſpagnole, des balafres &

des bigarures sur les jouës, & depuis le front jusques aux oreilles, se frottant aussi le tour de la bouche & le bout du nez de roucou, vous diriez que ce seroit un groin de cochon écorché; ils se pochent un œil de noir & l'autre de rouge, & s'estiment avec cela plus beaux & vaillans; d'autres au lieu de roucou se noircissent tout de jenipa, de sorte qu'ils ressemblent à des Diables.

Ils ont tous les oreilles & l'entre-deux des narines percés, aussi-bien que le dessous de la lévre d'embas à l'endroit où l'on laissoit autrefois un petit bouquet de barbe; cela se fait qu'ils ne sont qu'à la mammelle: la mere quinze jours après ses couches invite une femme un peu adroite pour faire cette cérémonie à son enfant. Si-tôt qu'elle la luy a percée avec une épine de palmiste, elle y passe un petit fil de coton; si c'est une fille, elle la nomme; si c'est un garçon, c'est un homme, qui lui donne le nom ou d'un arbre, ou d'une Isle, ou d'un poisson, ou d'un oiseau,

ou de quelque rencontre ; J'en ai vû nommer un *eteou*, parce qu'il étoit fort petit lors qu'il vint au monde. Ils ne portent point le nom du pere, chacun a son nom particulier.

Ils pendent à leurs oreilles de petis caracolis, & à la lévre un long fil de coton, jusques à la ceinture ; ils passent à l'entre-deux des narines une petite bague d'argent ou d'étain, ils portent à leur col des caracolis grands comme la main, enchassez dans du bois, & un gros paquet de rassade, qui sont petis grains de ver noirs, blancs, de toutes couleurs ; Ces caracolis sont de petites piéces de métail, en forme de croissant, minces comme du papier, luisans comme du cuivre bien poli, ou plûtôt comme de l'or, qui ne se roüillent ni ne ternissent jamais ; Ils les tirent de l'Espagnol, & donnent quelquefois un Negre pour en avoir un, ils les estiment plus qu'aucun de leurs ornemens. Ils portent en forme de baudrier un grand ratelier de dents de toutes sortes d'animaux, & d'on-

gles de Tigres. Ils mettent leurs braſſelets au deſſus du coude, & les jarretieres à la cheville du pied. Ils portent auſſi derriere le dos les aîles d'un oiſeau tout entier ſeiché & boucanné, ou bien une douzaine de leurs pattes, ſerrées & attachées ſur un morceau de peau de Tigre. Il y a des vieillards qui ont à leur col de petis os d'Alloüagues leurs ennemis qu'ils mangent, dont ils font des ſifflets. La premiere fois que je vis des Caraïbes chargez de tout ce bagage, je penſai à nos mulets de parade.

La coiffure des femmes eſt ſemblable à celle des hommes : lors qu'elles n'y fourent point de plumes, elles frottent leurs cheveux d'huile, & les attachent auſſi d'une trouſſe de coton, au bout de laquelle elles mettent pluſieurs coquilles, & quantité de dez à coudre, de même qu'à leurs ceinturcs faites de raſſade, où pend une cinquantaine de grelots, qui font un grand bruit lors qu'elles marchent & danſent. Elles portent auſſi des colliers, mais

de

de gros grains de cryſtal & de pierres vertes qui viennent de terre ferme, vers la Riviere des Amazones, & qui ont la vertu de guérir du haut mal : c'eſt leur plus précieux bijou, & ne le mettent qu'aux fêtes d'aſſemblées & de viſites : Elles ont une certaine demi-chauſſe ou brodequin de fil de coton, qu'elles rougiſſent, qui prend depuis la cheville du pied juſques au gras de la jambe, & une autre large de quatre doigts entre le gras de la jambe & le genouil, cela la leur preſſe de telle ſorte qu'elle ne groſſit point, & en rend le molet rebondi & rond comme une boule au bas de cette chauſſure, dont la jambe ſert de moule, & qu'elles n'ôtent jamais, & une eſpece de ronde de même tiſſure, large comme une aſſiette, qui leur fait un peu équarquiller les jambes en marchant ; cet ouvrage eſt tiſſu ſur la jambe même & ſans coûture fort proprement.

Elles ſe roucoüent & noirciſſent auſſi le corps, & font deſſus leur front une maniere de bandeau, qui vient en poin-

ne sur le nez ; de sorte qu'il semble qu'elles ayent des crêpes comme des veuves, & autour des yeux de petis lenes noirs qui en rélevent & réhaussent l'éclat, & font paroître plus brillant. Il me souvient de ces Dames en France avec des mouches, elles ont aussi grand soin de faire leurs sourcils ; elles prennent plaisir à enjoliver leurs enfans de cette couleur, leur faisant mille petites figures fort déliées sur le corps, avec de petis pinceaux de leurs cheveux, qu'ils ont un peu rudes. Ils mettent une journée à faire cet habit, qui ne dure que neuf jours.

CHAPITRE VII.

De l'éducation, de la naissance & du mariage de leurs enfans.

Les femmes enfantent avec peu de douleur, & si elles sentent quelque peine ou difficulté, elles savent se soulager

lager par la vertu de la racine d'une plante, dont elles expriment & boivent le suc, & se délivrent par ce moyen; elles accouchent souvent auprès du feu, & l'enfant n'est pas plûtôt au monde qu'on le va laver; mais une ridicule précaution, c'est que s'il naît la nuit, les hommes qui sont couchez dans la même case se vont baigner, afin que l'enfant n'ait froid. La mere dès le lendemain se met au ménage comme si de rien n'étoit, elle jûne quelques jours, ne mangeant que de la cassave seiche, buvant de l'eau tiede, elle se garde bien de manger des crabes femelles, elles feroient mal au ventre de l'enfant, elles s'occupent cependant à lui écraser & applatir le front, comme vous avez vû ci-devant.

Si c'est un prémier né & mâle, les hommes ont une sotte coûtume, sitôt que la femme est accouchée, le mari se met au lit, se plaint, & fait lui-même l'accouchée; il est pour cela dans une petite case à part, son lit pendu en haut, & fait un jûne de

trois mois. Les dix premiers jours il n'a qu'un peu de cassave séche & de l'eau ; après il commence à boire un peu d'Oüicou, mais il s'abstient de toute autre chose, il ne mange que le milieu de la cassave & les garde toutes pour le jour du festin, qui se fait à la fin de cette diette : Il ne sort que la nuit, ne voit personne, crainte de sentir quelqu'un plein d'Oüicou, ou qui eût mangé du poisson, cette odeur le pourroit tenter & faire rompre son jûne, la mere en deviendroit malade, & l'enfant ne seroit pas vaillant ; le temps expiré les plus anciens du Carbet font choix de deux Caraïbes des plus adroits pour écorcher ce beau jûneur, & le jour nommé on le fait venir dans la place publique, on le prendroit pour un squelette, là il se tient debout ayant deux belles cassaves blanches & bien étenduës sous ses pieds, & pendant que deux Caraïbes lui levent les bras, les Maîtres Bouchers commencent à lui déchiqueter & tailler la peau avec leurs dents d'agouti bien aman-

amanchez & tranchans comme des lancettes ; ils lui font des estafilades premierement aux côtez fort près, après en suite sur les épaules, depuis les bras jusques au coude, & depuis le coude jusques au poignet, sur les cuisses jusques au genouil, sans endommager les jointures, & souffre ce tourment constamment sans dire mot, & non sans trembler, parce qu'après un si long jûne il manque de chaleur naturelle, & cette effusion de sang le refroidit encore davantage : leur pensée toutefois est qu'ils endurent moins étant maigres que gras ; enfin ils lui tirent tant de sang, que d'un malade imaginaire ils en font un réel. Ce n'est encore rien, pour l'achever de peindre on lui fait une sauce pire que le taumali, avec des feüilles de Roucou, des graines de Piman, & du jus de Tabac, dont on lui frotte ses playes & cicatrices, & en cet équipage tout sanglant comme une victime de Diable, on le met sur un siege barbouillé de rouge qui lui est préparé, & les femmes lui apportent à

manger, que les vieillards lui présentent & lui mettent à la bouche comme à un petit enfant, la cassave & le poisson étans par petis morceaux, il avalle la cassave, mais il rejette le poisson après l'avoir mâché, il deviendroit malade s'il faisoit si bonne chere tout d'un coup, ils le font boire de même lui tenant le col, & quand il a fini de manger, les vieillards font largesse de deux piéces de cassave, que ce jûneur scarifié a amassé, en les jettant de tous côtez, qu'un chacun recueille avec presse; pour les deux qu'il avoit sous ses pieds durant ce sacrifice, il les doit manger, & de ce noble sang, qui est tombé dessus, on en frotte le visage de l'enfant, estimant que cela sert beaucoup à le rendre genereux, & d'autant plus que le pere a témoigné de patience, plus l'enfant aura de courage. Cette cérémonie achevée on le remet à son lit, où il demeure encore quelques jours.

Ce n'est pas tout, le terme de six mois il faut qu'ils s'abstiennent non seulement

ment au premier né, mais toutes les fois que leurs femmes ont des enfans, de manger de plusieurs sortes d'animaux, crainte qu'ils ne participent à leurs qualitez ou defauts naturels : Par exemple si le pere mangeoit de la tortuë, l'enfant seroit lourd & n'auroit point de cervelle ; si du Perroquet, le nez de même ; si du Crabier, de longues jambes, si du Lamentin, de petis yeux, & généralement de toute autre viande, hors des Crabes ; ce long jûne ne se fait qu'à la naissance du premier, & pour les autres, il n'y a que quatre ou cinq jours de diete.

Les femmes ont grand soin de leurs enfans, elles les portent par tout sous leurs bras, ou dans un petit lit de coton qu'elles mettent en écharpe ; elles ne les emmaillottent jamais, & lors qu'il sont un peu robustes par le lait de la mammelle, elles mâchent des patates, des bananes ou autres fruits, dont elles les emplâtent pour nourriture. J'ai déja parlé de leur Baptême, ou imposition de nom ; ils sont fort sujets à manger

ger de la terre, à cauſe je crois de leur humeur melancholique ; j'en ai vû même des grands manger de la craye avec autant de ſatisfaction que du ſucre.

Quand les enfans ont quatre ou cinq ans, les garçons ſuivent le pere, & mangent avec lui, & les filles avec la mere, ils ſont élevez tant de l'un que de l'autre en vrayes brutes, ils ne leur apprennent ni civilité ni honneur, non pas même à dire bon jour, bon ſoir, ou remercier, ils les mal-traitent ſans en être corrigez, ce qui les éleve dans un étrange libertinage : toute leur ſcience, quand ils ſont grands, eſt de tirer de l'arc, nager, pêcher, & faire de petis paniers, & les filles des lits de coton : Si un homme eſt bleſſé ou malade, il mandera à ſon frere, ou à ſa ſœur, ou à quelque parent, qu'il ſe garde bien de manger de telle ou telle choſe, cela leur feroit augmenter leur mal, quand ils ſeroient à cinquante lieuës de là. Lors qu'une fille devient nubile, ils pendent ſon lit-nac à la caſe, & la font jû-

jûner dix jours à la cassave seiche, & un peu d'Oüicou : s'il arrive que la faim pressant cette pauvre fille, elle attrape la nuit quelque morceau de cassave, ce ne sera qu'une fainéante, & ne vaudra rien pour le travail ; mais si quelque autre par pitié lui en donne en cachette, elle n'en vaudra pas moins pour cela.

Quand ils veulent élever quelqu'un pour être Capitaine, le garçon tâche à avoir premierement un certain oiseau de proye, qu'ils appellent Oüachi, lequel il nourrit jusques au jour destiné à cette cérémonie, alors le pere assemble les plus anciens du Carbet, fait voir son fils sur un petit siege, & après l'avoir animé à la vengeance de ses ennemis, il prend l'oiseau par les pieds, lui le brise & écrase sur sa tête, & quoi qu'il l'étourdisse de ces coups, il ne faut pas qu'il témoigne aucun ressentiment ni douleur, ni fasse la moindre grimace, s'il ne veut passer pour lâche, il arrache le cœur de l'oiseau encore vivant, & le lui fait avaller, afin

afin qu'il ait le courage de manger celui de ſes ennemis: après on lui ſcarifie la peau par toutes les parties du corps, & on le lave & frotte avec cet oiſeau trempé dans l'eau de Piman. Cela fait on lui pend un lit au haut d'une petite caſe à part, où il jûne quelques jours, ce n'eſt pas une fille, ou une femme, qui lui porte à manger, mais un homme; car il ſeroit moins genereux. Il y en a quelquefois qui renoncent & quittent la partie à moitié. Je crois que ſi en France les nouveaux mariez, les Medecins & les Capitaines devoient ſubir cette épreuve, & paſſer par la même étamine, il n'y auroit gueres de preſſe au métier.

Pour les Mariages ils n'ont pas grande cérémonie, & quelquefois les hommes font le choix & la demande, mais le plus ſouvent les filles leur ſont offertes par le pere ou la mere. Il y en a qui ſans demander ni dire une ſeule parole, ſe vont coucher la nuit auprès de celle qui leur plaît, la pauvre fille d'abord ſe retire, mais la mere, qui ſe dou-

doute bien que le compagnon la veut prendre pour femme, lui dit qu'il eſt temps de ſe marier, quoi que ſouvent elle n'ait que dix à douze ans; enfin moitié guerre & moitié marchandiſe elle s'y accorde, & voilà le mariage fait: Le lendemain elle vient peigner monſieur devant les autres, & lui apporte le matoutou & la caſſave, & declare par cette action publique qu'ils ſont mariez. Si le Caraïbe recherche une veuve, il lui fait ſavoir ſa volonté, & ne lui donne que trois jours pour s'y réſoudre, & en rendre réponſe.

Un vieillard prend quelquefois une jeune, & une vieille ſans dents un jeune garçon, ils ont une grande déference pour ces vieilles ſorcieres, & quoi qu'elles ne faſſent que radoter, ils ſuivent néanmoins tous leurs ſentimens, elles ſont ordinairement les maîtreſſes dans un Carbet: Il ſe trouve des meres qui proſtituent leurs enfans quand elles voyent qu'elles commencent à grandir, & qu'on ne les prend pas aſſez tôt pour femmes, d'autres pour cela ne font point

de

de difficulté pour les épouſer. Il y en a qui épouſent leur propre fille; d'autres la mere & la fille, quelques-uns les deux ſœurs. Il y en a qui ont juſques à ſix & ſept femmes en pluſieurs lieux, & s'ils n'étoient point ſi pareſſeux, car il faut qu'ils les nourriſſent, ils en prendroient davantage.

Il ne faut pas oublier une plaiſante coûtume; quand une femme eſt groſſe, quelquefois un Caraïbe demande l'enfant au pere & à la mere, en cas que ce ſoit une fille, & ſi la mere la lui promet, il la marque comme une bête au marché, lui faiſant une grande croix ſur le ventre avec du Roucou. Lors que la fille a ſept ou huit ans, il commence à la faire coucher avec lui, pour l'accoûtumer de bonne heure, quoi qu'il ait d'autres femmes, cet enfant ſera ſa niece ou proche parente.

La femme ne laiſſe pas de demeurer dans la Caſe de ſon pere après le mariage, & elle a plus de privilege que le mari; car elle peut parler à toutes ſortes de perſonnes, & lui n'oſe pas s'entre-

tretenir avec les parens de sa femme sans grande dispense, ou qu'il n'y ait du vin sur le jeu. Ils évitent toûjours leur rencontre : La mere donne un Amac au gendre, & lui fait un jardin ; il est obligé aussi d'accommoder les Cases, & de faire quelque autre petit travail.

Ils ont peu de remedes en leurs maladies, ils se servent de quelques simples herbes pour les playes, & au malade, fut-il prêt de mourir, ils ne lui donnent point d'autre nourriture que celle qu'il a accoûtumé de prendre en santé ; ils n'en ont aucune compassion, & l'abandonnent comme une bête, ils ont recours au Zemeen, comme vous avez vû.

Si-tôt qu'un Caraïbe est mort les femmes le lavent, le roucouent, le peignent, l'ajustent dans son Amac, & lui mettent du vermillon aux joues & aux levres, comme s'il étoit vivant, & le laissent là ; un peu de temps après l'enveloppent dans ce même lit pour l'enterrer. Ils font la fosse dans la Case, car ils n'enterrent jamais leurs morts à découvert ; ils

le

le posent dedans assis sur ses talons accoudé sur ses genoux, ou bien les mains croisées sur sa poitrine, la face en haut, ayant deux petis Canaris sur ses yeux, afin qu'il ne voye ses parens, & ne les rende malades : un homme le couvre d'un bout de planche, & les femmes jettent la terre dessus : ils font du feu autour pour purifier l'air, & de crainte qu'il n'ait froid, ils brûlent toutes ses hardes, & s'il a un Negre, ils le tuent s'il ne gagne au pied, afin qu'il aille servir son maître en l'autre monde : ils enterrent aussi son chien pour le garder, & chercher ceux qui l'ont fait mourir, & qu'il prenne du Lezard pour le nourrir. Ils y jettent encore quelques Canaris, & utensiles. Après ils se mettent à crier. Tout le Carbet retentit de pleurs & de gemissemens, même la nuit leur cœur s'ouvre aux tendres sentimens de leur perte : on les voit danser, pleurer & chanter en même-temps, mais d'un ton lugubre. Ils ne disent que deux ou trois mots qu'ils repetent souvent entrecouppez de soûpirs : comme, pour-

pourquoi es-tu mort ? Etois-tu las de vivre ? as-tu manqué de Manioc, & recommencent toûjours la même chanson tournans au tour : ou s'il a été tué, ils diront quelque chose contre son meurtrier, & des loüanges du défunt ; s'il a des parens en d'autres Carbets, ils s'assemblent pour venir aussi pleurer, & la veuve & sa vieille Bibi sont présentes, & donnent des *Caconnis* à ceux qui ont mieux pleuré, & pour dernier témoignage de leur deuil, ils coupent leurs cheveux.

Ils m'ont dit qu'ils brûloient autrefois les corps de leurs Capitaines, & en mêloient la cendre dans leur boisson, qu'à présent ils ont quitté cette coûtume, parce qu'il n'y en avoit plus de braves, & qu'ils ne valoient plus rien. Quelques François me vouloient faire accroire qu'ils assommoient leurs peres quand ils étoient trop vieux, comme étant à charge & inutiles en ce monde, & qu'ils estimoient leur rendre un bon office, les delivrans de leurs incommoditez & ennuis de la vieillesse, & qu'eux-

qu'eux-mêmes ſouvent le deſiroient ; mais les Caraïbes m'ont aſſûré que jamais ils n'avoient pratiqué cette coûtume ; & en effet, ils aiment trop cette vie comme j'ai fait voir. Les danſes, qui ſont les marques de réjouïſſance, ſont auſſi à ce peuple des ſignes de deuil & de triſteſſe : Ils danſent plus poſément & d'un air plus lugubre à leurs funerailles ; mais aux autres rencontres, comme aux Eclipſes de Lune & de Soleil, & lors que la terre tremble, ils ſe tourmentent beaucoup. Ils danſent quatre jours, & quatre nuits au clair de la Lune : ils diſent que la terre en tremblant veut les avertir de danſer pour ſe bien porter, ils ſe mettent ſûr leur bonne-mine pour ſolemniſer cette fête, ils ſe font des maſques de diverſes couleurs & figures, & ſe parent de leurs plus beaux habits de bal, de leurs ornemens de tête, de leurs pendans d'oreilles, de lévres, & de nez, de leurs colliers, braſſelets, ceintures, jarretieres, chargez de quantité de petites coquilles & grelots, qui

font

font un si grand bruit qu'on n'entend pas les violons, qui sont des Callebasses remplies de petis cailloux, que des vieilles secoüent en marmottant quelques paroles d'un seul ton, sans rime ni raison. Ils ont plusieurs sortes de danses, & contrefont les animaux: tantôt ils dansent debout separez en deux bandes, les hommes d'un côté, les autre d'un autre, se regardans, & faisans mille singeries & postures de Satyre; tantôt ils se courbent tout bas, ayant les doigts dans la bouche, font un cercle, & à chaque refrein ils se relevent en criant: les femmes sont un peu plus décentes & modestes, elles regardent remuer leurs pieds tenans leurs mammelles, quelquefois elles levent leurs mains & leurs yeux en haut; & pour finir ils se tiennent, & s'entremêlent tous,

CHAPITRE VIII.

Remarques sur leurs Langues.

BIEN qu'il y ait quelque difference entre la langue des hommes & celle des femmes, comme j'ai dit dans le Chapitre de leur Origine; néanmoins ils s'entendent l'un l'autre. Les vieux ont un baragouin, lors qu'ils prennent quelque dessein de guerre, que les jeunes n'entendent point. Leur langue est fort pauvre, ils ne peuvent exprimer que ce qui tombe sous les sens: Ils sont si materiels, qu'ils n'ont pas des termes pour signifier les operations de l'esprit, & si les bêtes pouvoient parler, je ne voudrois point leur donner d'autre langue que celle des Caraïbes. Ils n'ont aucun mot pour expliquer les choses de la Réligion, de la Justice, & ce qui regarde les Vertus, les Sciences, & beaucoup d'autres choses, dont ils n'ont point de connoissance. Ils ne peuvent causer, comme j'ai dit ail-

leurs:

leurs : ils ne nomment que trois ou quatre couleurs. Par ce peu de remarques, faites sur leurs langues, on peut juger quels ils sont.

Le Reverend Pere Simon de la Compagnie de JESUS, qui a beaucoup travaillé, & qui travaille encore tous les jours avec grand zele & fatigue à leur conversion, en a fait un Dictionnaire entier des préceptes en forme de Grammaire, un Catechisme très-ample, & plusieurs Discours familiers sur les divins Mysteres de nôtre Foi ; cet ouvrage pourra servir à ceux qui auront dessein d'acquerir des Couronnes dans la conversion de ces peuples Infideles, comme j'ai dit ci-devant.

Je pourrois encore grossir cette Rélation ; mais voilà ce me semble les Remarques les plus necessaires pour faire connoître les Caraïbes : il n'y a plus qu'un petit reste de cette nation ; & outre qu'ils se détruisent tous les jours eux-mêmes, les Anglois travaillent à les exterminer entierement. Dieu, je crois, le permet ainsi sans penetrer

dans ſes Jugemens, & que toute l'Europe envahiſſe leur terre ; parce qu'ils font une trop grande injure au Créateur par leur vie de bêtes, & qu'ils ne veulent point le reconnoître : quoi qu'on leur ait pû dire depuis vingt ans, ils s'en mocquent ; & s'il y avoit lieu d'eſperer de les faire Chrêtiens, il faudroit premierement les civiliſer & rendre hommes. La Providence divine y pourvoira quand il lui plaira, elle a ſes deſſeins en toutes choſes.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

A.

ACHINAON, *qui*, 530
Agniez, *voi* Gannickez.
Ainoves, *peuple sauvage*, 217
—— *leur demeure*, ibid.
Akansa, *peuples sauvages*, 262
—— *ils sont fort humains*, 286
Alakri *offrandes*, 542
Allouagues, *ennemis jurez des Caraïbes*, 545
—— *leur demeure*, ibid. 573
Amacs, *lits des Caraïbes*, 567
—— *leur grandeur*, 568
Ambassade *chés les Tsennontoüans*, 79
Anien, *Bâtroit, quand découvert*, 378
—— *est imaginaire*, 379
Animal, *qui ressemble à un rat*, 297
Aoüeguen, *riviere*, 105
Aroma *est un osier*, 542
—— *bien poli*, 569
Askenon, *mediateur*, 490
Assenipoüalacs, *Nation, où située*, 380
Atsientatsi, *robbes noires*, 497
Avoine *folle*, 319

TABLE

l'Auteur (Hennepin) entre dans l'Ordre de S. François, 8
—— a du panchant pour les Voyages, 9
—— va en Italie, 10
—— son retour dans les Pays-Bas, ibid.
—— ses diverses fonctions, 11
—— sa passion pour entendre des Rélations, ibid.
—— s'arrête à Maſtricht, 12
—— où il penſa mourir, ibid.
—— ſe trouve au combat de Senef, 13
—— s'en va à la Rochelle, ibid.
—— s'y embarque pour le Canada, 14
—— ſon arrivée à Québec, 17
—— eſt envoyé en Miſſion, 23
—— va chès les Iroquois, 25
—— rencontre des Anglois, 29
—— ſon ſejour au Fort de Frontenac, 60
—— ſon premier embarquement, 62
—— ſon ſecond, 72
—— ſon retour au Fort de Frontenac, 103
—— ſon troiſiéme embarquement, 117
—— arrive à Miſſilimakinak, 133
—— ſon quatriéme embarquement, 140
—— eſt en une grande diſette, 156
—— ſon arrivée chès les Illinois, 196

— *son départ du Fort de Crevecœur*, 241
— *son voyage sur le fleuve Messchasipi*, 245. 261
— *est fort bien reçû des Sauvages*, 263
— *son départ de Koroa*, 283
— *est fait prisonnier*, 326
— *essuye bien des fatigues*, 344
— *est en danger de sa vie*, 347
— *les Sauvages lui ôtent tout ce qu'il avoit*, 354
— *est adopté par un Chef de ces Sauvages*, 358
— *souffre la faim*, 368
— *fait un Dictionaire de la langue des Sauvages*, ibid.
— *est plaint par les Sauvages*, 372
— *baptise un de leurs enfans*, 376
— *est abandonné par les Européens*, 386
— *les Sauvages le reçoivent*, 387
— *est mis en liberté*, 426
— *hyverne à Missilimakinak*, 442
— *il en part*, 448
— *son arrivée au Fort de Frontenac*, 474

—— où on lui fait bon accueil, 476
—— arrive à Mont réal, où il est très-bien reçû, 481
—— son retour à Quebec, 510
Authoutantas, *Sauvages*, 218
—— où ils habitent, ibid.

B.

Balanaelé, *nom que les Caraïbes donnent aux Européens*, 531
—— ce qu'il signifie, ibid.
Baston *par qui soûmise aux Anglois*, 29
Baye *des Puans*, 54
—— *pourquoi ainsi nommée*, ibid.
—— *est une partie du lac des Illinois*, 439
—— *de Sakinum*, 130
—— *du S. Esprit où située*, 274
Blé *d'Inde pilé avec des grenouilles*, 28
—— *comment conservé par les Sauvages*, 34. 197
—— *mûrit en 60. jours*, 283
—— *on en fait la récolte trois à quatre fois l'an*, 361
Bluez, *espece de graines*, 357
Boeufs *sauvages*, 181
—— *leur grosseur*, 187
Boule-Bonum *mauvais présage*, 544

Boulliri *Chauves-souris*, 543
Boutou *espece de massue*, 574
—— *sa forme & sa matiere*, ibid.
Burgaus, *espece de coquillage*, 536

C.

Cabannes *des Sauvages comment faites*, 197
Cabatas, *espece d'arbre*, 529
Calumet, *espece de pipe*, 149
—— *les Sauvages en font beaucoup de cas*, ibid.
—— *sa figure & sa matiere*, 150
—— *c'est le symbole de la paix*, 151
—— *il sert de passeport à ceux qui l'ont*, ibid.
—— *de marbre rouge*, 267
—— *de paix & de guerre comment distinguez*, 336
le Canada *pays fertile*, 34
—— *il est extrémement humide*, 35
—— *par qui découvert*, 38
—— *étymologie de ce nom*, ibid.
—— *quelle est la Langue regnante*, 57
Canari *pot de terre*, 543.
—— *sa figure, & son usage*, 559
Canots *espece de bateaux*, 18

—— *leur figure*, 19
—— *sans eux on ne peut voyager dans l'Amerique*, 20
—— *leur matiere*, ibid.
—— *maniere de les construire*, ibid.
—— *comment on les conduit*, 21
—— *leur charge*, 22
—— *il sont fort legers*, 387
Cap *de S. Antoine*, 291
—— *corragé, pourquoi ainsi nommé*, 93
—— *de S. Francois*, 122
Caracolis, *ce que c'est*, 588
Caraïbes, *Sauvages des Antilles*, 521
—— *leur origine est fort incertaine*, ibid.
—— *quelques Auteurs les font descendre des Juifs*, ibid.
—— *se disent venus des Galibis*, ibid.
—— *le langage des hommes & des femmes different, & pourquoi*, 522
—— *sont legers & inconstans*, ibid.
—— *sont fort attachez à leurs superstitions*, 523
—— *leur croyance sur le Ciel, la terre, &c.* 525. 528
—— *ils estiment plus la lune que le soleil*, 526

—— *ce qu'ils disent quand elle est nouvelle*, ibid.
—— *comment ils réglent leurs jours*, 527
—— *comptent sur leurs doigts*, ibid.
—— *ce qu'ils montrent quand ils ont un grand nombre*, ibid.
—— *leur maniere de faire, lorsqu'il faut aller à la guerre*, ibid.
—— *comptent les années par la Poussiere*, 530
—— *croyent que les Européens sont nez de la mer*, 531
—— *haïssent les Européens*, 532
—— *de 30. Isles qu'ils possedoient, ils n'en ont plus que deux*, ibid.
—— *ce qu'ils croyent du Soleil*, ibid.
—— *sont craintifs*, 533.
—— *apprehendent la mort*, 535.
—— *dès qu'ils sont malades, ils se croyent ensorcelez*, ibid.
—— *leurs cruautez à l'égard des sorcieres*, 536. 538
—— *consultent le Diable*, 539
—— *quand ils songent, ils s'imaginent voir le Diable*, 545
—— *sont melancoliques*, 546

—— mettent ies cheveux d'un mort dans une calebasse, & pourquoi, ibid.
—— croyent avoir plusieurs ames, ibid.
—— leur nature & leur temperament, 547
—— s'offencent, quand on les appelle Sauvages, 548
—— se font payer leurs visites, ibid.
—— préferent leur pays à tout autre, ibid.
—— sont curieux de ce qu'il voyent, 549
—— sont importuns & ingrats, ibid.
—— sont sains, & vivent long-tems, ibid.
—— ne songent point à l'avenir, 550
—— se dédisent facilement, ibid.
—— estiment plus le verre & le cristal que l'or & l'argent, ibid.
—— ne se défient point les uns des autres, ibid.
—— boivent ce que nous mangeons, ibid.
—— n'ont qu'une seule femme, 552
—— ne se servent jamais de sel, ibid.
—— leur manger, ibid.
—— sont fort sales, 553
—— leurs occupations, 554. 560. 564. 565. 571
—— ne parlent, ni ne boivent dans leurs repas, 555.

—— *sont fort vindicatifs*, ibid.
——- *leur haine*, ibid.
—— *leurs femmes*, 556
—— *sont très-lâches*, ibid.
—— *sont entierement independans*, ibid.
—— *sont très lubriques*, 557
—— *ont honte de leur péché*, ibid.
—— *il y a peu de jaloux entr'eux*, ibid.
—— *ont honte d'être vêtus*, ibid.
—— *se baignent dès qu'ils sont levez*, 588
—— *leurs femmes font presque tout*, 561
—— *abandonnent leurs jardins, & pourquoi*, 562
—— *sont extrémement faineans*, 563
—— *leurs femmes sont leurs esclaves*, 564
—— *ce qu'elles font*, ibid.
—— *leurs lits*, 565
—— *leurs boissons*, 567
—— *leurs débauches*, ibid.
—— *leurs cases*, 571
—— *en quoi consistent leurs guerres*, 572
—— *mangent la chair humaine*, 573
—— *pourquoi ne mangent-ils pas les Chrêtiens*, 573
—— *leurs armes*, ibid.
—— *leurs fléches*, 575

——— *il les empoisonnent*, ibid.
——— *leurs arcs*, 576
——— *portent leurs lits par tout*, 577
——— *ne mangent ni Crabes, ni lezards*, 578
——— *ne boivent point d'eau pure*, ibid.
——— *comment ils font du feu par frixion*, 579
——— *sont tous assés bien-faits*, 580
——— *pourquoi sont-ils camus*, ibid.
——— *maniere, dont ils accommodent leurs cheveux*, 581
——— *ne portent point de barbe*, ibid.
——— *teignent leur corps de rouge*, ibid.
——— *ou de noir*, 582
——— *ont les oreilles, l'entre-deux des narines, & les lévres percez*, ibid.
——— *ont chacun leur nom particulier*, 583
——— *leur baudrier*, ibid.
——— *leurs ornemens divers*, 584
——— *coiffure de leurs femmes*, ibid.
——— *& les autres ornemens*, 585
——— *elles enfantent avec peu de douleur*, 586
——— *se délivrent facilement, & comment*, 587

—— *lavent leurs enfans dès qu'ils sont nez*, ibid.
—— *jûnent quelques jours*, ibid.
—— *leur sotte coûtume*, ibid.
—— *leur abstinence*, 590
—— *ont grand soin de leurs enfans*, 592
—— *les garçons suivent leur pére, & les filles leur mére*, ibid.
—— *qui sont très-mal élevez*, ibid.
—— *en quoi consiste leur science*, ibid.
—— *leurs filles nubiles doivent jûner*, ibid.
—— *leurs cérémonies quand ils font un Capitaine*, 593
—— *leurs mariages*, 594
—— *ont beaucoup de déference pour les vieilles*, 595
—— *épousent leurs méres & filles*, 596
—— *ont autant de femmes, qu'ils peuvent en nourrir*, ibid.
—— *leur plaisante coûtume*, ibid.
—— *ont peu de remedes*, 597
—— *comment ils ervent leurs morts*, ibid.
—— *leurs diverses cérémonies là-dessus*, 598

——— *ils les brûloient autrefois*, 599
——— *pourquoi ne le font-ils plus*, ibid.
——— *aiment fort la vie*, 600
——— *leurs danses de joye & de deuil*, ibid.
——— *leurs violens*, 601
——— *leur langue est fort pauvre*, 602
——— *ils sont presques tous détruits*, 603
——— *vivent en bêtes*, 604
——— *on peut difficilement les convertir*, ibid.
Carbet, *espece de halle*, 554
Caret, *écaille de tortuë*, 571
Cascaschi, *village des Illinois*, 218
——— *sa situation*, ibid.
Cassave, *pain des Caraïbes*, 552
——— *dequoi fait*, 570
Casse-tête, *massuë des Sauvages*, 152
Catarockouy, *ou Fort de Frontenac, forteresse* 30
——— *sa situation*, ibid.
——— *qui est fort avantageuse*, 33
——— *par qui bâtie*, 31
——— *qui l'a mise dans sa perfection*, 32
——— *la terre y est fort fertile*, 34

—— *les Iroquois s'en sont saisis*, 39
Catauly, *espece de boisse*, 570
—— *dont les femmes seules se servent*, ibid.
Cavelier de la Salle *habile homme*, 32
—— *son arrivée au Fort de Frontenac*, 70
Chécagoumenant, *voi* Riviere.
Chemeen, *c'est le bon Esprit chés les Caraïbes*, 539
Chikacha, *ou* Sikacha, *nation sauvage*, 257
Chiques, *sorte de petites puces*, 553
Chiritic *est la Poussiere*, 530
Chong *signifie* chien, *ou* loup, 321
Chongasketon, *Manger de chien, ou de loup*, ibid.
Clibat, *espece de collier*, 537
—— *que les Canadiens appellent pourcelaine*, ibid.
Coüalina, *Capitaine des Chemeens*, 533
Couleuvre, *quoi*, 569
—— *origine de ce nom*, ibid.
Couroumen, *& ses fonctions*, 530
Coüy, *tasse des Caraïbes*, 552
—— *sa matiere*, ibid.

—— *sert de vaisselle*, 569
Craye, *espece de rape*, ibid.
Crocodiles *sont dangereux*, 277
—— *craignent extrémement le feu*, 279
Cruauté *inouïe*, 99

D.

Daubis, *espece de coquille*, 577
Daroma, *une hotte*, 570
Denonville *Gouverneur du Canada*, 39
Diatchez, *que signifie*, 325

E.

Eaux, *leur origine suivant les Caraïbes*, 529
Ecurueils *noirs bons à manger*, 80
Erié, *voi* Lac.
Erigé, *ou* Erié, *nation du chat*, 118
Eteou, *petit*, 583
Eturgeon *à long bec*, 404
—— *quel en est le morceau le plus délicat*, 449

F.

Fleuve de S. Laurent, 42
—— sa source, ibid. 55
—— son embouchure, 55
—— il se partage en deux branches, 65
—— Meschasipi, 71
—— signification de ce mot, 176
—— la navigation en est dangereuse, 208
—— son cours, 247
—— sa largeur, ibid.
—— il serpente en plusieurs endroits, 254
—— combien de grandes rivières il reçoit; ibid. 314
—— se diuise en deux canaux, 269
—— & en trois canaux, 271
—— son embouchure, 273
—— il n'a point de bancs de sable, 274
—— son étenduë, 275
—— il abonde en crocodiles, qui sont fort à craindre, 277. 296
—— ses bords sont pleins de cannes, 295
—— les terres, qui le bordent, sont fertiles, 296
—— il y a beaucoup de gibier, ibid.
—— on y trouve de toutes sortes d'arbres, 299

— *est rempli d'Isles*, 313
Fontaine *de sel d'alun*, 196
Fort *bâti près de la rivière des Miamis*, 171
— *de Crevecœur*, 223
— *sa situation*, ibid.
— *par qui & comment construit*, 224
— *pourquoi ainsi appellé*, 226
Fort *de* Frontenac, *voi* Catarockouy.
Frontenac, (*Comte de*) *Gouverneur général du Canada*, 40
— *son éloge*, ibid.

G.

Ganneouſſe, *village des Iroquois*, 35. 42.
Gannickez, *ou* Agniez, *nation Iroquoise*, 28
Gannieſſinga, *nation*, 90
Gannoron, *ce qu'il signifie*, 27. 69. 113.
Goilans, *oiseaux de mer*, 106
Grénouilles *dans* [illegible]*rts*, 28
Griffon *vaisseau*, 99

H.

Hangar, *ou magazin*, 79
Hermaphrodites *en grand nombre chès les Illinois*, 219
Hibichet, *tamis, ou crible*, 569

Ho-

Hohio, *riviere des Miamis*, 53
Hotchitagon, *ce que ce mot signifie*, 27.69
Houtouägaha, *peuple de l'Amérique*, 90
— *origine de ce nom*, ibid.
Huars, *oiseaux tâchetez de noir & de blanc*, 150
Huichan, *Adieu*, 577
Huóiou *est le Soleil*, 526
Huron, *voi* Lac.
Hu[illegible] *sauvages*, 52
— *origine de ce nom*, ibid.
— *leur demeure*, ibid.

I.

Illinois, *Sauvages*, 196
——— *signification de ce mot*, 53
——— *leurs villages*, 197
——— *leurs cabannes*, ibid.
——— *comment ils conservent le blé d'Inde*, ibid.
——— *sont les plus humains de toute l'Amérique Septentrionale*, 203
——— *leurs bonnes qualitez*, 128
——— *leurs vices*, ibid.
——— *sont défaits par les Iroquois*, 495
——— *leurs campagnes sont fort fertiles*, 219

——— *il y a grand nombre d'Hermaphrodites parmi eux*, ibid.
——— *ont plusieurs femmes*, ibid.
——— *prennent souvent leurs sœurs en mariage, & pourquoi*, ibid.
——— *sont extrémement jaloux*, ibid.
——— *& grands joüeurs*, 220
——— *ont beaucoup de serpens chés eux*, ibid.
——— *& plusieurs herbes pour se guerir de leurs morsures*, ibid.
——— *vont tous nuds en Eté*, ibid.
——— *leurs souliers*, ibid.
——— *n'ont pas l'hiver long*, ibid. 223
——— *peaux, dont ils se couvrent l'hiver*, 221
——— *leur conversion est difficile, & pourquoi*, ibid.
——— *aiment fort la chaïr d'ours*, 232
Jork, *voi* Nouvelle Jork.
Joulouca, *l'Arc-en-ciel*, 533.
——— *sa description*, ibid.
Iroquois *ont cinq Cantons*, 28
——— *nation insolente & barbare*, 31
——— *n'ont point de lettres labiales dans leur langue*, 36

—— Honnehiouts, 27
—— Honnontagez, *ibid.*
—— *qui sont les plus belliqueux de tous les Iroquois*, ibid.
—— Ganniekez, *ou* Agniez, *voi* Ganniekez.
—— Tsonnontoüans, *voi* Tsonnontoüans.
—— *vont à la chasse pendant six mois*, 37
—— *vivent en commun*, 70
—— *mangent de rage leurs ennemis*, 496
Isle *des Goüans*, 106
—— *de Monréal*, 65
—— *des Poutouatamis*, 144
Issati, *peuples sauvages, où ils habitent*, 252
—— *s'assemblent pour aller à la chasse*, 384

K.

Keuté, *village*, 42
Kikapous, *Nation sauvage*, 217
—— *où ils sont situez*, ibid.
—— *massacrent un Recollet*, 505
Koroa, *Nation sauvage*, 266
—— *leur pays*, 267

L.

Lac *de Sainte Claire*, 50
—— *que les Iroquois appellent*, Otsi Kera, *ibid.*

---- *sa figure*, ibid.
---- *Erié, ou du chat*, 49
---- *sa grandeur*, ibid.
---- *comment appellé par les Iroquois*, ibid.
---- *de Frontenac*, 40
---- *Huron*, 51
---- *pourquoi ainsi nommé*, ibid.
---- *son circuit & sa longueur*, ibid.
---- *les Sauvages le nomment* Karegnondy, *ibid.*
---- *des Illinois*, 53
---- *comment nommé par les Sauvages*, ibid.
---- *sa grandeur*, ibid.
---- *sa situation*, ibid.
---- *des Issati*, 319
---- *sa situation*, 320
---- *de S. Louis*, 65
---- *Ontario*, 31
---- *Superieur*, 54
---- *sa grandeur*, ibid.
Lames *quoi*, 530
Lembies *sorte de coquille, & leur usage*, 536
Limacani, *qui, & ses offices*, 533
Louïs *signifie Soleil*, 302. 434
---- Basatsche *la Lune*, 303
Louïs Chinnon, *la robbe du Soleil*, 362

Lou-

Louquo *est le premier homme chès les Caraïbes*, 524.
—— *c'est de son nombril que sont sortis tous les hommes*, ibid.
—— *dequoi a-t-il formé les poissons*, ib.
Lyca, *c'est-à-dire, là*, 578.

M.

Maboïa, *ou* Mapoia, *c'est le Diable*, 523.
—— *les Caraïbes lui attribuent les Eclipses*, 526.
—— *il les fait mourir*, ibid.
—— *les Caraïbes lui font un festin*, 543.
—— *comment est ce qu'ils l'appaisent*, 545.
Mabouy, *ce qu'il signifie*, 577.
Maby, *espece de boisson*, 578.
Maho, *espece d'écorce*, 570.
Mançanille, *fruit, qui est un poison*, 575.
—— *pourquoi ainsi nommé*, ibid.
—— *usage, qu'en font les Caraïbes*, 576.
Manceniller, *arbre*, 575.
Manioc, *espece d'arbrisseau*, 561.
—— *c'est aux femmes Caraïbes de le planter*, ibid.
—— *elles le nomment* Kaïm, *& les hommes* Kucre, ibid.

—— *maniere, dont elles le plantent*, 564.
Manitou, *Esprit malin*, 293.
Manza, *fer*, 334.
Mapoia, *voi* Maboia.
Maringouins, *espéce de petites mouches*, 90.
—— *elles sont en grand nombre dans le Canada*, 95.
—— *piquent fort sensiblement*, 568.
Maskoutens *Nadoüessioux*, *nation sauvage*, 218.
—— *leur demeure*, ibid.
—— *voi* Miamis.
Matoutou, *table*, *ou siége*, 542. 554.
—— *sa matiere & sa grandeur*, ibid.
Melleoki, *voi* Riviere.
Mer *appellée par les Sauvages* grand Lac, 231. 380.
Meschasipi, *voi* Fleuve.
Mexique, *son premier Evêque*, 378.
Miamis, *peuples sauvages*, 438.
—— *Maskoutens & Oüatinans*, 181.
—— *leur demeure*, 217.
Michibichi, *quelle espece de bête*, 298.
Mille-Isles, *lieu, pourquoi ainsi appellé*, 477.
Miſconſin, *voi* Riviere.

Missilimakinak *pierre de terre*, 133.
Mistigouche, *signification de ce mot*, 325.
Mornes *sont des collines*, 529.
—— *qui les a faites*, ibid.
Morues *fort abondantes en Terre-Neuve*, 15.

N.

Negres *esclaves des Caraïbes*, 574.
Neige *abondante en Amérique*, 26.
Niagara, *riviére*, 44.
—— *elle est fort rapide*, ibid. 46.
—— *elle abonde en poissons*, 48.
—— *sa source*, 74.
Niaoüa, *ce que ce mot signifie*, 88.
Nikangé, *que veut dire*, 410.
Nissipikouët, *voi* Riviére.
Nónun *est la Lune*, 526.
Nouvelle Jorck *soûmise au Roi d'Angleterre, & par qui*, 29.

O.

Oïatinons, *voi* Miamis.
Omahouha, *c'est-à-dire*, Loup, 225.
Onontio, *ou Gouverneur général*, 166.
Ontario *Lac*, 31.
—— *dit de Frontenac*, 32. 33.
—— *& pourquoi*, 40. 42.

—— *sa longueur & sa largeur*, 42.
—— *comment nommé par les Iroquois*, ibid.
—— *il est de figure ovale*, 43.
—— *il a une espéce de flux & reflux*, 67.
—— *la pêche y est très-abondante*, ibid.
Osages, *peuples sauvages*, 252.
—— *leur demeure*, ibid.
Otchitagon, *Pieds nuds*, 469.
Otkon, *c'est-à-dire*, Esprit, 100. 293.
—— *ce nom est donné aux Européens par les Sauvages*, 100. 168.
Otontenta, *voi* Riviére.
Oüachi, *certain oiseau de proye*, 593.
Ouackanche, *que veut dire cela*, 331.
Oüadebache, *nation sauvage*, 255.
Oüadebathon, *gens de riviére*, 321.
Ouäsicondé, *le premier Chef des Issati*, 373.
—— *signification de ce nom*, ibid.
Ouïcou, *breuvage*, 528.
—— *qui coule sans cesse dans le Ciel*, ibid.
—— *boisson ordinaire des Caraïbes*, 566.
Ouïsconsin, *voi* Riviére.
Ouragan, *quel est son déluge*, 529.
—— *ce qu'il a fait*, ibid.

Out-

Outtouägannis, *Sauvages*, 158.
—— *leur demeure*, ibid.

P.

Pianistres, *sont les veroles*, 541.
Piaye, *ou Boyé, medecin des Caraïbes*, 539.
—— *chacun d'eux a son Chemeen particulier*, ibid.
—— *ce qu'il fait chés les malades*, 540.
—— *comment on le fait*, 544.
Pierres, *qui guerissent du haut mal*, 585.
Piman, *poivre tres-fort*, 538. 559.
Pimeteoüi, *Duc*, 200.
—— *ce que ce mot signifie*, ibid.
—— *ou finit*, ibid.
Pites, *petis filets*, 571.
—— *d'où tirez*, ibid.
Pitons, *hautes roches pointuës*, 529.
—— *par qui faites*, ibid.
Polygamie *en usage parmi les Sauvages*, 363.
Poutouätamis, *nation*, 140.
Puans, *Sauvages, pourquoi ainsi nommez*, 446.
—— *leur demeure*, ibid.
Pyrogue, *ou Piraugue, espéce de Canot*, 232.

—— *sa matiere*, ibid. 571.
—— *elle ressemble aux Gondoles de Venise*, 258.
—— *il y en a de plus de cent pieds de long*, 299.

Q.

Québec *Capitale du Canada*, 30.
—— *son premier Evêque*, 485.
Quinipissa, *peuple sauvage*, 270.

R.

Racumon, *ce que c'est*, 529.
Rassade, *ce que c'est*, 583.
Récollets, *cinq cens de leurs Couvens quand établis dans l'Amerique*, 9.
—— *ils sont chassez du Fort de Frontenac*, 38.
—— *ils ont été les premiers en Canada*, 117.
—— *combien de Provinces ils ont dans le Mexique*, 272.
Rio Escondido, *ou Riviére cachée*, 273.
—— *où située*, ibid.
Riviére de Chebadeba, *ou Chabaouadeba*, 315.
—— *de Chécagemmenant*, 217.
—— *de S. François*, 319.

—— *sa source*, ibid.
—— *des Illinois*, 176.
—— *sa source*, 181.
—— *sa largeur*, 182.
—— *son cours*, 243.
—— *son embouchure*, 245. 250.
—— *des Issati, ou Nadonëssans*, 319.
—— *de la Magdeleine*, 274.
—— *de Melleoki*, 217.
—— *son embouchure*, ibid.
—— *des Miamis*, 168.
—— *de Nissipikonët*, 317.
—— *des Osages*, 252.
—— *sa source*, ibid.
—— *se décharge dans Meschassipi*, ibid.
—— *l'eau en est fort trouble*, ibid.
—— *elle est formée de quantité d'autres rivières, qu'elle reçoit*, 253.
—— *d'Otontema*, 248.
—— *des Oüadebache*, 255.
—— *Ouïsconsin, ou Misconsin*, 315.
—— *des Taureaux sauvages*, 316.
—— *elle abonde en tortuës*, ibid.
—— *pourquoi ainsi appellée*, ibid.
—— *du tombeau*, 317.
—— *cachée*, voi Rio.

Robbes grises, *dont les Sauvages donnent aux Religieux*, 166. 233.
—— noires *aux Jésuites*, 497. 512.
Roucou, *peinture rouge*, 568.
—— *son usage, & sa maniere*, ibid.
Roucouer, *teindre le corps*, 581.

S.

Sagamité, *espece de bouillie*, 28.
—— *avec quoi elle est faite*, 137.
Sakinam, *voi* Baye.
Sasacoüest, *signifie alerte, ou qui vive*, 258.
Savacou, *ce qu'il est*, 330.
Saut *de S. Antoine de Padouë*, 292.
—— *sa hauteur*, 328.
—— *de Kakalin*, 432.
—— *pourquoi ainsi nommé*, ibid.
—— *de S. Marie, ou Sault*, 52.
—— *ou Cataracte de Niagara*, 44.
—— *sa description*, 43. 434.
—— *le long*, 478.
Sauteurs, *Sauvages, pourquoi ainsi nommez*, 137.
Sauvages *ont presque tous la taille belle*, 81.
—— *mettent les quatre doigts sur la bouche, & pourquoi*, 27.
—— *leurs*

—— *leurs ſouliers*, 8.
—— *lavent les pieds à leurs hôtes*, 81.
—— *leurs vieillards ſont fort graves*, 82.
—— *aiment fort les préſens*, 85.
—— *penſent tous à leur interêt*, 88.
—— *leur maniere de répondre aux diſcours, qu'on leur fait*, 87.
—— *ont une extréme indifference pour tout*, 88.
—— *ſont fort ignorans*, 89.
—— *leur extréme cruauté*, 90.
—— *ſupplice, qu'ils font ſouffrir à leurs ennemis*, ibid.
—— *aiment fort l'eau de vie*, 105. 110.
—— *ſont grands voleurs*, 161.
—— *comment ils vont à la chaſſe des taureaux ſauvages*, 186.
—— *n'ont jamais pû les exterminer*, 190.
—— *leur boiſſon ordinaire*, ibid.
—— *maniere, dont ils font leurs cabannes*, 218.
—— *aiment fort le jeu*, 220.
—— *ſont ſans réligion*, 302.
—— *adorent le Soleil*, ibid.
—— *ont tous un langage particulier*, 305.
—— *il y en a de fort raiſonnables*, 306.

—— *sont soûmis à leurs Chefs*, ibid.
—— *aiment à chasser*, 332.
—— *font souvent 30. lieuës par jour*, 333.
—— *du Nord ont beaucoup d'avantages sur ceux du Sud*, 338.
—— *ont le corps peint*, 339.
—— *comment ils allument du feu par friction*, 348.
—— *n'ont point de terme pour designer le papier*, 369.
—— *maniere dont ils rasent les cheveux*, 389. 398.
—— *croyent la transmigration des ames*, 421
—— *contens par tout*, 422.
—— *sont vindicatifs*, 425.
—— *n'ont point la coûtume de s'embrasser*, 433.
Serpent monstrueux, 395.
—— *fameux dangereux*, 465.
Silacha, voi Chikacha.
Somache, ou eau demi-salée, 271.
Sorcieres comment punies chés les Caraïbes, 538.

T.

Taensa, Nation sauvage, 263.
—— *où ils demeurent*, ibid.

—— *leurs danses, & leurs chansons*, 264.
—— *leurs pays est rempli de plusieurs sortes d'arbres*, ibid.
—— *ils sont humains & dociles*, 265.
Taketchibien, *comment appelles-tu cela*, 368.
Tamaroa, *ou* Maroa, *nation sauvage*, 243
—— *sa demeure*, ibid.
Tamicati, *beaucoup*, 327.
Tangibao, *peuple, qui demeure sur le fleuve Meschacipi*, 270.
Taumaly *est la seule sauce des Caraïbes*, 552. 559.
—— *de quoi composée*, ibid.
Taureaux *sauvages*, 181. 184.
—— *monstrueux*, 185.
—— *maniere, dont on les prend*, 186.
—— *ils ont de la laine au lieu de poil*, ibid.
—— *leur tête est fort grosse*, ibid.
—— *leur chair est très-succulente*, 188.
—— *ils vont par bandes*, ibid.
—— *beuglent*, 190.
—— *on en voit jusqu'à 400. ensemble*, 195.
Tchendiouba Louïs, *c'est-à-dire, fume Soleil*, 302.

Tegarondies, *grand village*, 81.
Téjajagon, *village*, 42.
—— *où situé*, 73.
Tepatoui Nika, *que signifie*, 203. 410.
Tintonha, *nation des prairies*, 120. 290.
—— *leur demeure*, 318.
Tortuës *ont l'ouïe fine*, 399.
Tritons & *Monstres marins*, 291.
—— *leur description*, ibid.
Tsonnontoüans *sont les plus nombreux des Cantons Iroquois*, 34. 47. 78.
—— *les plus cruels & les plus barbares de toute l'Amérique*, 82.
—— *ils sont desintéressez*, ibid.

V.

Vaschison égagahé, *ce qu'il signifie*, 368.

Y.

Yaia *la verolle*, 551.

Z.

Zemeen, *est le Diable des Caraibes*, 579.
—— *ce qu'ils font pour l'appaiser*, ibid.

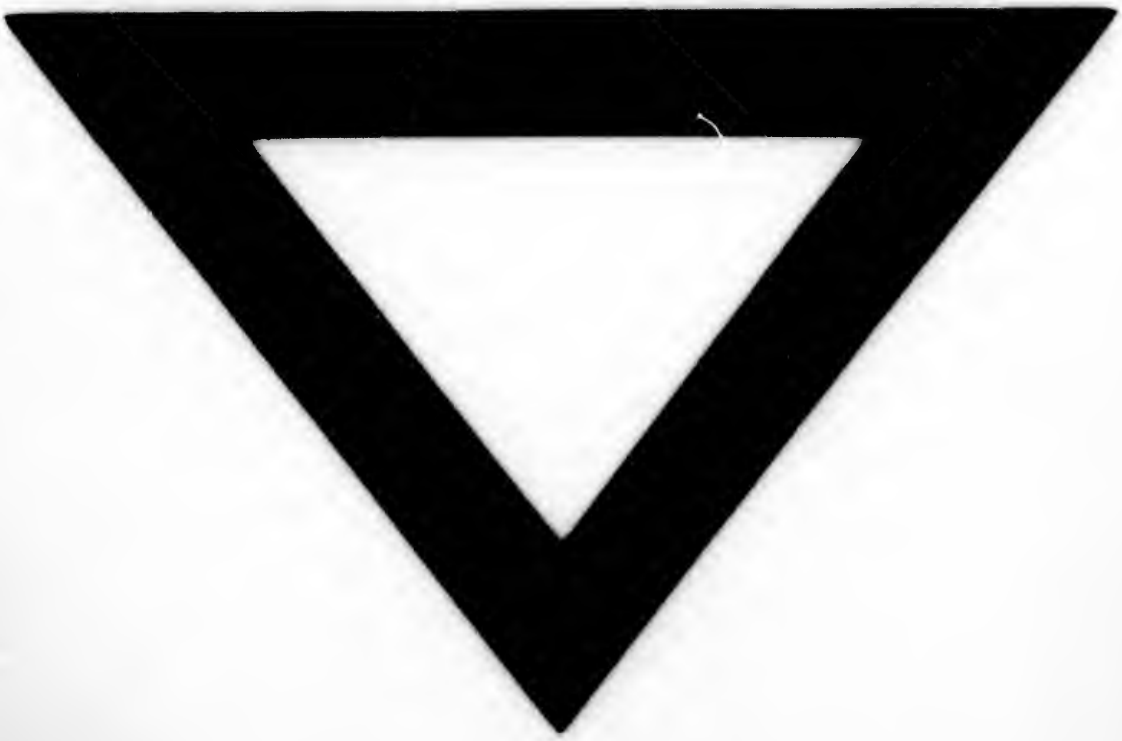
FIN.

93. 410.
20. 290.

91.

ombreux
78.
barbares

l signifie,

Caraibes,

er, ibid.